

**BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD**

**PRESSE
ET INFORMATION
EN PÉRIGORD**



**TOME CXXXIX
ANNÉE 2012
4^e LIVRAISON**

Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.

Les auteurs sont priés d'adresser les textes sur deux supports : un tirage papier et un CDrom (format word). Les illustrations doivent être impérativement libres de droits. Le tout est à envoyer au comité de lecture et de rédaction, Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 Périgueux. Les tapuscrits seront soumis à l'avis de ce comité et éventuellement insérés dans une prochaine livraison. Il n'est pas fait retour aux auteurs des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra les consulter. Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs sous la forme de cinq exemplaires tirés à la suite. Les bibliothécaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.

Directeur des publications :

Gérard FAYOLLE

Comité scientifique, de lecture et de rédaction :

Dominique AUDRERIE,
Alain BLONDIN,
Brigitte DELLUC,
François MICHEL,
Patrick PETOT,
Claude Henri PIRAUD,
Jeannine ROUSSET

Secrétariat :

Sophie BRIDOUX-PRADEAU

Communication, relations extérieures :

Gérard FAYOLLE

Gestion des abonnements :

Marie-Rose BROUT

*Le présent bulletin a été tiré
à 1 150 exemplaires*

décembre 2012

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit :

Le Code de la propriété intellectuelle autorisant, aux termes de l'article L.122-5, 2° et 3° d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation, ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause est illicite » (art. L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© S.H.A.P. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction sont interdites, sans accord écrit du directeur des publications.

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD

PRESSE
ET INFORMATION
EN PÉRIGORD



TOME CXXXIX
ANNÉE 2012
4^e LIVRAISON

SOMMAIRE DE LA 4^e LIVRAISON 2012

● Compte rendu de la séance du 1 ^{er} août 2012	419
du 5 septembre 2012	423
du 3 octobre 2012	428
● Programme de nos réunions. 1 ^{er} trimestre 2013	434
● Éditorial : La presse en Périgord	435
● Diffusion d'une nouvelle au XI ^e siècle : des Manichéens en Périgord (Claude-Henri Piraud)	437
● De la plume à la linotype. 200 ans de révolutions de la presse en Dordogne (Michel Labussière)	447
● Auguste Dupont et <i>L'Écho de Vésone</i> (Annie Herguido)	461
● La presse ribéracoise des origines à nos jours (Jean-Pierre Bétoin)	471
● La presse et le mystérieux docteur Nicolas-Jean Faure (Alain Bernard)	487
● La circulation de l'information et la presse en Dordogne à la fin du XIX ^e siècle. Réalité locale et échos d'outre-Manche. 1 ^{re} partie (Stéphane Baunac)	491
● Isabelle Masset (1854-1934), institutrice à Coulounieix, correspondante et rédactrice au <i>Manuel général de l'instruction primaire</i> (Sophie Miquel)	507
● Les premières semaines de la guerre 1914-1918 relatées par <i>Le Journal de Ribérac</i> (Frédéric Duhard)	519
● Le journal <i>L'Agriculteur de la Dordogne</i> : la campagne périgordine au temps des Trente Glorieuses (Jean-Michel Linfort)	531
● Dans notre iconothèque et les journaux : Lascaux et la presse des années 1940 (Brigitte et Gilles Delluc)	551
● Petit patrimoine rural : Le calvaire de Beausoleil à Nanthiat (La Pierre angulaire / Jean Darriné)	579
● Autour des lieux périgordins de Rome. À la recherche des ombres et silhouettes de nos concitoyens (François Michel)	583
● Notre sortie du 29 septembre 2012 : Mortemart, Sainte-Alvère, Cro-Magnon (Alain Blondin, Annabelle Fontayne, Brigitte et Gilles Delluc)	589
● Notes de lecture : L'Art victime de la guerre. Destin des œuvres d'art en Aquitaine pendant la seconde guerre mondiale (dir. F. Saragoza) ; À la découverte du patrimoine au pays Isle-Auvézère (D. Guignard) ; Le canton de Brantôme (J.-P. Rudeaux) ; Cet étonnant Joseph de Mourcin (1784-1856) ou la vie du savant périgourdin ami et disciple de Taillefer (A. Herguido) ; Archéologie du terroir (J.-M. Linfort) ; Meurtre en Périgord, une enquête de Bruno Courrèges (M. Walker) ; L'or des étables (C. Vigier)	593
● Courrier des chercheurs et petites nouvelles (Brigitte Delluc)	597
● Sommaire et table des illustrations du tome CXXXIX (2012)	605

Le présent bulletin a été tiré à 1 150 exemplaires.

Photo de couverture : « *L'Agriculteur de la Dordogne* » (par Jean-Michel Linfort, 2012).

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 1^{er} AOÛT 2012

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 95.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Saragoza (sous la dir. de Florence), 2012. *L'art victime de la guerre. Destin des œuvres d'art en Aquitaine pendant la seconde guerre mondiale*, Bordeaux, éd. Le Festin / ACMA (don de l'éditeur). Décrit les 8 tableaux déposés au musée d'art et d'archéologie du Périgord, dont un Canaletto, et signale les vols de Rastignac et Badefols-d'Ans (division Brehmer) et de Mouleydier (11^e Panzer Division)
- *Congrès archéologique de France de Montpellier 1950*, Paris, éd. Société française d'archéologie, 1951 (don de D. Lavergne).

Entrées de brochures, tirés à part et documents

- Brioul (Michel), 2012. *Patrimoine de La Force : la félibrée de 1964 (film de Guy Chaumont) ; souvenirs de La Force ; Vies de Château (films de Michel Brioul)*, DVD
- Escande (J.-J.), 1928 (2^e édition). *Une visite à Sarlat, la ville médiévale*, Sarlat, éd. Syndicat d'initiative du Sarladais
- *Asiles John Bost*, s.d. et sans éditeur, album de photographies.

COMMUNICATIONS

Le président salue les nouveaux membres et tous les membres présents, en particulier M. Bernard de Montferrand, ambassadeur de France. Il annonce qu'un spectacle du festival Mim'off sera donné demain, jeudi 2 août, dans la cour de notre hôtel à 18 heures ; une exposition des œuvres de Jean-Michel Linfort a lieu en ce moment aux Archives départementales de la Dordogne. Le programme des manifestations au cours du mois d'août est disponible sur le bureau : les conférences de préhistoire de la vallée de la Couze auront lieu du 6 au 10 août ; une des manifestations France-Québec se tiendra au château de Montréal avec Bernard de Montferrand. Brigitte et Gilles Delluc présenteront une conférence sur « Lascaux, histoire et archéologie » le 14 août au Paléosite des Fieux (Lot) pour l'association Racines et le 17 août au musée des Eyzies pour l'association SERPE et une conférence sur « Les sculptures des oubliettes du château de Philippe le Bel à Bourdeilles » pour le XIX^e colloque des Amis de Cadouin, qui se tiendra le 18 août sur le thème « Cadouin et les templiers ».

La sortie d'automne est fixée le 29 septembre après-midi. Elle permettra de visiter l'église de Mortemart, le château et l'église de Sainte-Alvère et, enfin, le site de Cro-Magnon, aux Eyzies, dont l'aménagement touristique est en cours de préparation.

Brigitte Delluc indique que l'analyse des entrées dans la bibliothèque pour les mois de juin et juillet sera présentée en même temps que celle des entrées du mois d'août.

Gilles Delluc signale, tout d'abord que le cloître de Cadouin, qui était mis en grand danger par des remontées de salpêtre, vient d'être nettoyé et il montre quelques-uns des chapiteaux, avant et après restauration : la blancheur du calcaire campanien, utilisé lors de la rénovation du cloître de Cadouin à l'extrême fin du XV^e siècle, apparaît encore plus nettement sur le fond des murs romans en calcaire maestrichien jaune ocré. En outre, a été mise en place par le service départemental du Patrimoine une très belle exposition dans la salle municipale attenante à l'accès touristique au cloître. On peut y observer le fac-similé photographique du « suaire » de Cadouin, le coffre qui servait à le protéger, le cabestan qui servait à hisser ce dernier à la voûte de l'abside de l'église et divers objets du trésor de l'abbaye.

Puis Gilles Delluc présente *quelques détails vestimentaires, de la fin du XV^e siècle au milieu du XVI^e siècle, observés sur les sculptures et les gravures de Cadouin et de Bourdeilles*. Il montre d'abord un détail des sculptures du cloître de Cadouin qui permet de préciser le début de la restauration juste après 1494 : un des chapiteaux représente *la Nef des fous*, inspirée par une illustration par A. Dürer du célèbre livre de Sebastian Brant, paru en 1494. Puis il signale que, parmi les nombreux personnages sculptés à droite du siège du père abbé, entre le Christ portant la croix et montant au calvaire et la Vierge, figure un

petit soldat aux vêtements minutieusement détaillés. Il porte, en particulier, une braguette tenue par des aiguillettes (fig. 1, cliché Delluc). Pour les hommes de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e siècle, c'était en effet devenu la mode de s'habiller court et de couvrir leurs « génitoires » (comme disait Mathieu de Coucy en 1457) de dispositifs proéminents et voyants. « L'exiture de la braguette estoit à la longueur d'une canne », comme le disait, dans *Gargantua* (1534, chapitre VIII), Rabelais, ami de M^{or} d'Estissac, qui fut abbé de Cadouin puis évêque de Maillezais (de Rome, Rabelais adressa à ce prélat des graines jusque-là inconnues en France, en particulier des graines de tomate. Cadouin est d'ailleurs cité dans *Gargantua*). On peut voir cette innovation vestimentaire, par exemple, sur les tableaux de Brueghel l'Ancien (1525-1569) et sur une série de portraits de rois et de princes arborant fièrement des braguettes avantageuses, y compris sur leur cuirasse. L'intervenant présente ensuite les fines gravures du donjon de Bourdeilles, exécutées sur les murs des premier et deuxième étages et, aussi dans la galerie intermédiaire, sans doute par des soldats pour passer le temps. À côté de fleurs de lys et d'un pendu, une inscription « *Memento Mori* » profondément gravée, deux anguipèdes face à face, des marques de comptage, une tête de paysan coiffé de son chaperon et une croix à la sanguine sommée d'un coq, figure toute une série de personnages, souvent par couple, homme et femme, dont certains portent des vêtements minutieusement détaillés permettant de préciser la date de ces gravures. Les femmes ont une toque droite en escoffion, une collerette (ou mini-fraise), un corps de cotte avec des soutaches comme corsage, avec des épaules élargies et des manches striées, une robe ample et longue, les cuisses et les jambes étant vues par transparence et les pieds menus. Les hommes ont une toque petite, symétrique, droite, un pourpoint à soutaches, des manches élargies aux épaules, striées et serrées aux poignets, des hauts de chausse bouffant limités aux genoux et pas de pieds d'ours, avec, parfois, une aigrette et une épée. Ces vêtements sont typiquement ceux du milieu du XVI^e siècle tels qu'on peut les voir sur les portraits d'Henri II, François II ou Charles IX (entre 1550 et 1575). Dans la grande salle, on note très peu de gravures, en dehors d'un cavalier de la même époque, revêtu d'une cuirasse et armé d'une lance, gravé dans l'embrasure d'une baie.



Fig. 1.

Annie Herguido présente son dernier ouvrage consacré à *cet étonnant Joseph de Mourcin (1784-1856)*, aux éditions Couleurs-Périgord, dont un exemplaire est offert par l'éditeur à notre bibliothèque. L'auteur a découvert ce personnage en 1985, l'année même où elle a commencé à travailler sur le

village de Savignac-les-Églises, en s'intéressant à la chapelle Saint-Christophe, déjà ruinée en 1828. Le *BSHAP* et les archives de notre compagnie lui ont été précieuses, tout comme, aux Archives départementales, les fonds de Mourcin, Taillefer et la série 2J, déposée par la SHAP, et, à la Bibliothèque municipale de Périgueux, le fonds Lapeyre, pour ne citer que les principales sources de documentation. *A priori*, ce n'était pas un personnage très attachant. En fait, sa vie passionnante et passionnée mérite d'être connue. De naissance illégitime, d'une mère servante, mais reconnu par un père bourgeois, il hérite de ce père mort jeune. Il fait des études solides, est considéré très tôt comme un savant, et devient archéologue par choix. En 1821 et 1826, il contribue largement à l'élaboration des *Antiquités de Vésone* de Wlgrin de Taillefer. Il fait une carrière remarquable à Périgueux. Mais il demeure plus ou moins apprécié par les personnalités de l'époque : critiqué par le préfet Romieu, il est encensé par son successeur Léger Combret de Marcillac. « Traumatisé par sa naissance, il travailla durant toute sa vie, pour obtenir cette reconnaissance dont il était fier ». Il vécut longtemps 28 bis, rue Éguillierie, en face de la maison du Pâtissier (résumé d'après les notes de l'intervenante, déposées à la bibliothèque).

Bernard de Montferrand, ancien ambassadeur de France en Allemagne (2007-2011), « remercie la SHAP de son accueil et exprime son regret de n'avoir pu dans le passé assister plus souvent à ses séances car il était en poste à l'étranger. Il indique qu'il a écrit le livre *France Allemagne, l'heure de vérité* (éditions Tallandier, 2011) avec Jean Louis Thiériot pour répondre à tous ceux qui ne cessent d'affirmer qu'une relation franco-allemande privilégiée n'est plus pertinente et que les deux pays sont sur des voies divergentes annonciatrices de problèmes graves. Au cours des dernières années, en tant qu'ambassadeur à Berlin, il a vécu exactement le contraire. Plus l'Europe est nombreuse, plus elle a besoin d'un moteur puissant et il n'y en a pas d'autre que Berlin et Paris. D'ailleurs, dans la crise, nul n'a regardé ailleurs que vers ces deux capitales pour en attendre des solutions. Nous nous sommes beaucoup rapprochés dans le domaine de la politique étrangère à commencer par la Défense où tout nous séparait il y a 30 ans. Pour l'économie, les divergences aujourd'hui ne sont pas de structures mais de politiques et sont donc réversibles. L'Allemagne « homme malade » de l'Europe en est devenue le meilleur élève grâce à des réformes, pendant que la France préférait la consommation à la compétitivité et le revenu à l'emploi. Aujourd'hui, chacun des deux pays a un défi à relever, s'ils veulent ensemble, de façon relativement équilibrée, poursuivre le projet européen. Le défi français est économique. Cette perte de compétitivité est très grave. Tout montre que la France peut remonter et l'exemple des 60 dernières années le prouve. Mais il est urgent de procéder aux réformes nécessaires. Le défi allemand est lui de nature politique. On lui reproche ou d'en faire trop ou pas assez. À côté de ses forces, elle a des faiblesses démographiques et énergétiques très inquiétantes pour l'avenir. L'Allemagne reste l'un les

plus « européens » des membres de l'Union. Au XXI^e siècle, entre Français et Allemands, ce n'est plus la nostalgie de la réconciliation, c'est un intérêt partagé, celui d'utiliser l'effet de levier de l'entente franco-allemande au service d'une Europe qui permet aux deux pays et à leurs voisins d'exister dans le monde. On ne pourra y réussir que par un dialogue incessant. C'est à cette condition que les relations franco-allemandes qui, dans le passé, ont conduit au pire continueront à créer du meilleur, soit à la construction d'une Europe symbole de réconciliation et de diversité, capable de faire valoir ses intérêts et ses valeurs » (résumé de l'intervenant).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 5 SEPTEMBRE 2012

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 96.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Guignard (Dominique), 2012. *À la découverte du patrimoine au Pays Isle-Auvézère*, éd. Communauté de communes Pays de Jumilhac-le-Grand (don de l'éditeur)

- Vigier (Charles), 2012. *L'or des étables*, Périgueux, éd. SPP (don de l'auteur). Récit autobiographique d'un inséminateur périgordin

- Goineaud-Bérard (André), 2012. *D'Artagnan*, Les éditions du net (don de l'éditeur)

- Rudeaux (Jean-Pierre), 2012. *Le canton de Brantôme*, Saint-Avertin, éd. Alan Sutton (collection Mémoire en images) (don de l'éditeur)

- Herguido (Annie), 2012. *Cet étonnant Joseph de Mourcin (1784-1856) ou la vie du savant périgourdin ami et disciple de Taillefer*, Périgueux, éd. Couleurs Périgords (don de l'éditeur)

- Linfort (Jean-Michel), 2012. *Archéologie du terroir*, Périgueux, éd. ARKA (don de l'auteur)

- Vaugrenard (Alain), 2012. *Excideuil, les années noires 1939/1946*, Périgueux, Ifie éditions Périgord (don de l'éditeur)

- Montferrand (Bernard de), Thiériot (Jean-Louis), 2011. *France Allemagne. L'Heure de vérité*, Paris, éd. Tallandier (don de B. de Montferrand)
- Collectif, 2012. *Sainte-Orse, images d'autrefois (1860-1960)*, éd. Association Sainte-Orse, Mémoire et Patrimoine (don de l'éditeur)
- Herbey (René), Gilles (Pierre), avec des illustrations de Luc-Ullus, 1907. *Le Pneu Péri...gordien, revue automobile et locale 1906 en deux actes*, texte d'une Revue présentée le 21 février 1906 au théâtre municipal de Périgueux à la soirée donnée par l'Automobile-club de la Dordogne (don de F. Courteix)
- Bécheau (Anne), 2012. *Beynac et Cazenac. Histoire et chroniques*, éd. Association Plaisir de créer (don de l'auteur)
- Lesfargues (Bernard) et Paoletti (Catherine) (textes réunis par), 2012. *Dans l'intimité du comte W. de Taillefer. Correspondances et écrits, suivi d'une biographie* (C. Paoletti), éd. Association Taillefer et La Lauze.

Entrées de documents

- Extrait du registre des délibérations du conseil municipal de la ville de Bergerac, séance du 22 juillet 1854
- *Lo pitittren de Brantôme*, poésie (photocopie)
- Prospectus des voyages de l'Automobile-Club du Périgord en 1933 (Espagne), en 1936 (cotes dalmates et Yougoslavie), en 1939 (Provence-Azur), en 1951 (Espagne), en 1965 (Grèce) (don de F. Courteix).

REVUE DE PRESSE

- *Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n° 172, 2012 : « les oubliés de la transportation » (C. Lavisse) : récit de la triste vie d'Anne Corneau, condamnée à la relégation à la suite de multiple vols de nourriture. Elle finira par épouser le 12 juillet 1889, à Bourail, Jean Lassimouillas, qui avait tenté de dévaliser des voyageurs à Périgueux 20 ans plus tôt.
- *Chroniques nontronnaises*, n° 27, 2011 : « Les écrivains du Piégutais » (J. Bardoulat) ; « Le canton de Jumilhac-le-Grand » (J.-P. Rudeaux) ; « Jean Guy Antoine Devard » (H. Lapouge), « Nontron en cartes, plans, gravures... » (F. Reix)
- *Feuillets SEM*, n° 66, 2012 : « La jeunesse de Sem (1^{re} partie) » (X. Chiron)
- *Maisons paysannes de France*, n° 184, 2012 : « Dossier : Paysage et territoire », avec un article de J. Ranoux : « Dordogne Périgord : MPF et les élus, des raisons objectives d'agir ensemble »
- *Église en Périgord*, n° 13, 23 juin 2012 : « Ouvrir les portes des églises au tourisme » (F. Liboutet, propos recueillis par C. Dutreuilh)
- GRHiN, CR 422, 2012 : « Teyjat, présence du passé » (J.-M. Warembourg)

- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 101, 2012 : dossier sur Albert Claveille (1865-1921) ; « Les notaires autour du Salignacois sous l'Ancien Régime » (J.-J. Deviers)

- *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 19, 2011-2 : « Avec François Bordes en 1954 dans les formations glaciaires de la Bièvre-Valloire » (J. Comber) ; « Nécrologie de N. Aujoulat » (J.-J. Cleyet-Merle)

- *Le Journal du Périgord*, juillet-août 2012 : « Lascaux, l'aventure continue » (C.-Y. Yvard) ; « Destins d'œuvres d'art, retour sur l'histoire » (V. Desfrancois) ; « Agriculture chez les Pétrocores et les Gaulois » (C. Chevillot) ; « Lanterne des morts de Sarlat » (R. Bondonneau) ; « Les fresques allégoriques et vichystes de la caserne Chanzy » (J. Tronel)

- *Culture Communication*, mai 2012 : « L'avenir de la grotte de Lascaux » (I. Pallot-Frossard) (don de A. Ledu)

- *ARAH*, n° 43, 2012 : « Le Prigonrieux gaulois » (G. Fonmarty), résultats des fouilles INRAP 2006 ; « Sonneries de cloches interdites sous le Directoire » (M. Souloumiac)

- *Art et Histoire en Périgord Noir*, n° 128, 2012 : « Chroniques de la paroisse de Carluçet du XVII^e au XVIII^e siècle (1^{re} partie) » (A. Lebon-Hénault) ; « Les fontaines du château de Sauveboeuf » (J.-E. de Ferrières de Sauveboeuf) ; « Deux croix d'autel du trésor de la cathédrale de Sarlat » (C. Lacombe)

- *Art et Histoire en Périgord Noir*, n° 129, 2012 : « Chroniques de la paroisse de Carluçet du XVII^e au XVIII^e siècle (2^e partie) » (A. Lebon-Hénault) ; « Le repaire noble de Chignac à Castelnau-la-Chapelle » (A. Bécheau) ; « Mariage à Saint-Cyprien au XIX^e siècle » (P. Alcabez) ; vue des ruines de Castelréal, près Siorac, au début du XX^e siècle (p. 91 : cliché Antoine Carcenac pour une carte postale)

- *Lo Bornat*, n° 2, 2012 : « Patrimoine et toponymie des onze communes de la félibrée 2012 à Piégut-Pluviers »

- *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 2012 : « Table quinquennale des travaux et publications de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et arts de Bordeaux (2006-2010) »

- *Bull. de la Société préhistorique française*, t. 109, n° 3, 2012 : « La parenté formelle des grottes de Lascaux et de Gabillou est-elle formellement établie ? » (S. Pétrognani et G. Sauvet) ; « CR de l'ouvrage de G. Bosinski (2011), *Femmes sans tête. Une icône culturelle dans l'Europe de la fin de l'époque glaciaire* » (R. Bourrillon).

COMMUNICATIONS

Le président rappelle que les programmes des nombreuses manifestations prévues en septembre sont disponibles sur le bureau. Il signale en particulier les 15 et 16 septembre, les Journées du Patrimoine sur le thème du

patrimoine caché, qui permettront de visiter, à notre siège, 18, rue du Plantier, le souterrain du XII^e siècle et de nombreux documents anciens présentés dans notre salle de réunion et dans la salle de lecture de la bibliothèque ; le 29 septembre, la sortie d'automne de notre compagnie, avec la visite de l'église de Mortemart, Sainte-Alvère et son église du XVIII^e siècle en cours de restauration et le site de Cro-Magnon aux Eyzies, en cours d'aménagement ; le 21 septembre, à Saint-Germain-et-Mons, une conférence de Dominique Sacchi sur « Les roches gravées à l'aire libre : expression ordinaire de l'art paléolithique d'Europe occidentale » ; du 28 au 30 septembre, les Rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord à Périgueux sur le thème « L'amour au château ». B. et G. Delluc présenteront le 8 septembre, à Bourdeilles, un aperçu sur « L'art paléolithique autour de Bourdeilles et dans le Haut-Périgord » et, le 20 septembre, au Coudray-Montceaux, une conférence sur « La nutrition paléolithique ».

Gilles Delluc annonce le décès de Serge Letourneur, qui était président du Spéléo-Club de Périgueux depuis une quinzaine d'années.

Le président présente les nouveaux membres qui sont élus par les membres présents.

Georges Cornuet (dont la communication est filmée par France3 Périgords) fait une nouvelle communication sur *le site paléolithique acheuléen du Petit Moulin à Saint-Astier*. Il était venu il y a un peu plus d'un an pour nous présenter cet exceptionnel gisement de surface, qui s'étend sur 1,7 km et qu'il avait découvert deux ans auparavant à l'occasion du débroussaillage d'un terrain lui appartenant. Parmi les nombreux et magnifiques bifaces (plusieurs centaines sur les 32 852 pièces de silex recueillies par lui), il montre quelques exemplaires très archaïques, lui permettant de penser que ce site est certainement un des plus anciens de Dordogne et un des plus riches. Il y voit un berceau de l'humanité. L'intervenant est très désorienté par la lenteur de réaction des préhistoriens spécialistes de cette époque. Il attend avec impatience qu'une étude scientifique méthodique soit entreprise sur ce matériel minutieusement recueilli par ses soins, sans jamais fouiller, uniquement en débroussaillant. Pour le moment, il essaie de se former une opinion en lisant beaucoup. Il s'est rendu au musée de Préhistoire des Eyzies, où il a rencontré M. Turq, pour lequel le site remonterait à 400 000 ans. Mis en appétit par cette découverte hors du commun, l'intervenant continue à faire des prospections de surface dans la vallée de l'Isle et signale qu'il y a repéré 43 nouveaux gisements du Néolithique et du Paléolithique supérieur, ainsi que 3 grottes dans lesquelles il pense avoir repéré des éléments d'art pariétal.

G. Delluc reconnaît que le site du Petit Moulin est certainement un gisement paléolithique très ancien, mais il indique qu'il faut être prudent sur les dates.

Gilles Delluc présente ensuite des éléments d'*art populaire en Dordogne : quelques sculptures rupestres*. Dans les calcaires de Dordogne, le plus souvent dans des cluzeaux et dans des abris sous roche, mais aussi sur des moellons incluss dans des bâtiments, on trouve des bas-reliefs et plus rarement des haut-reliefs : des personnages et des croix à La Genèbre à Faux, un quadrupède à Campsegret, une femme nue et une scène de chasse à Lamonzie-Montastruc, une vénus rustique à Pagenal aux Eyzies, de même qu'à Beyssac et à Domme, un autre personnage au Pech-Saint-Sour, une crypte creusée dans le rocher à La Tour-Blanche, sculptée d'un anthropomorphe et d'animaux... Il est souvent difficile d'attribuer un âge à ces œuvres d'art populaire. Un cas exceptionnel est une carrière proche de Montferrand-du-Périgord, où une équipe d'étudiants des Beaux-Arts a exercé son art il y a une quarantaine d'années. L'intervenant a connu ces sculptures encore fraîches : un personnage regardant par sa fenêtre (fig. 2, cliché Delluc), un grand lézard, une tête coiffée d'un bonnet pointu, un athlète, un bras. Elles sont encore bien lisibles, mais elles sont d'année en année plus dégradées et envahies par la végétation et les machines agricoles au rebut. Un cluzeau de Saint-Front-de-Pradoux, le long de la voie ferrée, conserve des sculptures en bas relief noircies par la fumée : un grand masque, une vulve saillante, une croix de Lorraine avec un chardon, rappelant peut-être la présence en Dordogne du 26^e RI de Nancy pendant la dernière guerre. Un petit abri au-dessus de Saint-Cyprien, dit le Trou noir, est profondément gravé d'une série de têtes humaines, une vulve et un phallus explicites, un peu comme à Campagne. À côté des sculptures d'inspiration religieuse et chevaleresque des oubliettes du donjon de Bourdeilles, le site le plus spectaculaire est le grand abri de Brantôme dont le mur du fond est sculpté en haut relief d'un « triomphe de la mort », thème classique au XV^e siècle, et le mur oriental d'une crucifixion sur fond de Jérusalem, à proximité de la fontaine Saint-Sicaire, elle aussi décorée de sculptures en bas relief.

François Michel nous présente ensuite une *sculpture à Jovelle (Léguillac-de-Cercles)*, récemment signalée par un membre de l'équipe de l'inventaire du Patrimoine. C'est un bas-relief (55 cm de large) sur une pierre incluse dans le mur d'une grange. Il représente le buste d'un personnage à la tête parée d'une coiffure, reposant sur un socle poli (fig. 3, cliché Michel). Ce sujet évoque une stèle funéraire ou une stèle cultuelle



Fig. 2.



Fig. 3.

d'époque romaine. Le médaillon pourrait être décoré du nœud des pattes de lion d'Hercule. Cette hypothèse est à rapprocher du fait que le lieu est situé sur une route romaine. Cependant cette sculpture pourrait aussi être un remploi Renaissance.

M. Michel Dollé fait ensuite un exposé sur : *Art pariétal et art médiéval. Une étude comparative*. Pour l'intervenant, « le dessin a une valeur ambivalente et subjective. Le département de la Dordogne est riche en art pariétal et en art médiéval. » Au travers des témoignages artistiques de l'art pariétal de la Préhistoire, de l'art de l'Égypte ancienne, de l'enluminure médiévale et de la bande dessinée contemporaine, l'intervenant « a constaté des constantes qui tiennent : 1 - aux codes d'expressions iconographiques (forme, proportions, couleurs) ; 2 - aux contraintes consécutives à l'usage des différents supports (pierre, bois, papyrus, parchemin ; papier ; couleurs ; dimensions des productions iconographiques ; formats usités). » Les codes et les supports ont une charge symbolique. « La disproportion a pour but d'accentuer le geste en intensifiant la demande ». L'intervenant achève son propos « en décrivant le rôle esthétique et historique de la bande dessinée, mais aussi en attirant l'attention sur ses origines anciennes. La bande dessinée a amplifié notre processus imaginaire » (d'après le résumé de l'intervenant).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 3 OCTOBRE 2012

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 98.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Jean Valette.

Le président présente les condoléances de la SHAP

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Bouet (Robert), 2010. *Dictionnaire biographique du clergé concordataire du Périgord, tome II (L-Y)*, Presses de l'imprimerie Fanlac, chez l'auteur (don de l'auteur)
- Aubarbier (Jean-Luc) et Lucas (Anne), 2012. *La juge qui n'aimait pas Jacques Brel*, Carsac-Aillac, éd. Pierregord (don de l'éditeur et de l'auteur). Roman
- Favalier (Jeanne), 2010. *Sauveboeuf, gentilhomme, condottière et frondeur, de Richelieu à Mazarin*, Périgueux, Pilote 24 édition, prix Crédit agricole au concours Clocher d'Or 2010 (don du concours Clocher d'Or)
- ARAH, 2009. *Le patrimoine de l'eau en pays de La Force*, La Force, éd. ARAH, Prix des Sociétés savantes au concours Clocher d'Or 2010 (don du concours Clocher d'Or)
- Giraud Taylor (Lisa), 2008. *Saint-Martial-Viveyrols*, Périgueux, Pilote 24 édition, prix des libraires et éditeurs au concours Clocher d'Or 2010 (don du concours Clocher d'Or).

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- Herguido (Annie), 2012. « Cet étonnant Joseph de Mourcin (1784-1856) », résumé de sa communication à la SHAP le 1^{er} août 2012.
- *L'entracte périgourdin*, exemplaire n° 67/90 spécialement édité le 14 septembre 2012 pour les membres de l'association SEM
- Duhard (Frédéric), 2010. *Saint-Aulaye, un canton dans la tourmente 1914-1918*, brochure, prix des maires au concours Clocher d'Or 2010 (don du concours Clocher d'Or)
- Vielleville (Karine), Guillaumard (Hubert), 2010. *Saint-Martin-l'Astier*, avec une préface de Corinne Marache, brochure, prix de l'Institut Eugène Le Roy et de la ville de Périgueux au concours Clocher d'Or 2010 (don du concours Clocher d'Or)
- Bécheau (Anne), 2010. *Bézenac. Histoire et chroniques d'un village*, brochure, prix du Conseil général au concours Clocher d'Or 2010 (don du concours Clocher d'Or)
- Fallacher (Jean-Claude), 2010. *Saint-André de Double, à travers les siècles. Chronique d'un village en Périgord*, brochure, prix Dominique Lavigne au concours Clocher d'Or 2010 (don du concours Clocher d'Or)
- Devaux (Anne), 2010. *Année de comète, année de grêle... années de changements. Ribagnac 1850-1950*, brochure, prix d'encouragement au concours Clocher d'Or 2010 (don du concours Clocher d'Or)
- Bousquet (Jean), 2010. *La gloire de nos Maires. Chroniques cours de piloises*, brochure, prix du terroir au concours Clocher d'Or 2010 (don du concours Clocher d'Or)

- Le Cam (Louis), 2006. *Nontron, la maison d'arrêt et la prison militaire*, manuscrit (discours prononcé à l'occasion de la pose d'une plaque en septembre 2006)

- Vedrenne (Jean-Marie), 2010. *Fleurac et son histoire*, brochure, prix des lauréats au concours Clocher d'Or 2010 (don du concours Clocher d'Or).

REVUE DE PRESSE

- *GRHiN*, CR 423, 2012 : note sur les compagnons d'Aydie (J.-M. Bouzy) ; « les châteaux viticoles du terroir de Rossignol » (M. Vergnaud)

- *Le Journal du Périgord*, n° 200, septembre-octobre 2012 : « La route des canons » (T. Carrizey-Jasik) ; « L'élevage chez les Pétrocoques et les Gaulois » (C. Chevillot) ; « Mémoire de la présence indochinoise à la poudrière de Bergerac » (J. Tronel)

- *Mémoires de la Soc. généalogique canadienne-française*, vol. 63, cahier 272, 2012 : note sur Laurent Le Buy ou Bouy, dit Lavergne, originaire de Saint-Jean-de-Côle, qui aurait fait partie de la compagnie de Saint-Ours qui quitta la France pour Québec le 24 mai 1665

- *Le Festin*, n° 83, 2012 : « Lascaux, une épopée d'Humanité » (H. Brunaux), à propos de Lascaux II, de Lascaux III l'exposition internationale et de Lascaux IV

- *Art et histoire en Périgord Noir*, n° 130, 2012 : « Sarlat sous l'Occupation : le témoignage de son maire en 1944 » (J.-B. Delpeyrat) ; « Véronique Filozof (1904-1977), une artiste peintre balaise devenue sarladaise » (R. Chambon) ; « Regard sur le monde enseignant en Sarladais dans les années cinquante » (R. Nouvel)

- *Vivre en Périgord*, n° 35, 2012 : « Lascaux, exposition internationale ».

COMMUNICATIONS

Le président présente à l'élection une série de nouveaux membres et salue M^{me} Messenger, récemment élue, aujourd'hui présente. Il annonce le décès de Jean Valette, ancien directeur des Archives départementales de la Gironde, à qui l'on doit la découverte du cartulaire de l'abbaye du Bugue et qui a publié plusieurs articles dans notre *Bulletin* dans les années 1990 (sur la communauté protestante au XVI^e et au XVII^e siècles et sur la situation religieuse au XVIII^e siècle). Le président se réjouit de la qualité de notre sortie d'automne, samedi dernier, successivement à Mortemart, à Sainte-Alvère et à l'abri de Cro-Magnon aux Eyzies et remercie les différents conférenciers. À la veille du départ du voyage à Rome sous la conduite de François Michel, il conseille un ouvrage, le *Dictionnaire amoureux de Rome* par Xavier Darcos. Plusieurs manifestations sont prévues durant le mois d'octobre, en particulier : le 5 octobre, une conférence de Gilles Delluc sur « Histoire d'os, les maladies des

Hommes préhistoriques » pour le congrès national des médecins réanimateurs à Périgueux, au Nouveau théâtre, et les VIII^e Rencontres patrimoniales de Périgueux organisées par Dominique Audrerie à l'amphithéâtre du Campus Périgord, sur le thème de la BD, élément de médiation du patrimoine culturel ; le 12 octobre, à Bordeaux à Cap Sciences, le vernissage de l'exposition internationale Lascaux 3, exposition qui restera ouverte jusqu'en janvier 2013 avant de partir à Chicago (vernissage auquel B. et G. Delluc participeront) ; le 19 octobre, une conférence de Bernard Roussel « Des appellations d'origine au service de la biodiversité des jardins » à la Maison de quartier de Saint-Georges pour la Société botanique du Périgord ; le 26 octobre, au cinéma de Montignac, une conférence de B. et G. Delluc sur le thème « De quand date Lascaux ? », conférence présentée en avant-première au cours de la présente séance.

Guy Penaud annonce la sortie de son nouveau livre sur Yves Guéna. Ce livre n'est pas une œuvre de commande. L'auteur, intéressé depuis toujours par ce personnage qui a rejoint le général de Gaulle le 19 juin 1940, s'est livré à une minutieuse enquête d'historien et a rédigé une biographie complète de la naissance à aujourd'hui, puis il a envoyé son manuscrit à Yves Guéna : ce dernier lui a indiqué seulement quelques mini-erreurs de dates et lui a donné son quitus.

Brigitte Delluc (avec la collaboration de Gilles Delluc) fait le point sur *De quand date Lascaux ?* Après un exposé historique, elle montre les résultats précis obtenus à la suite des études les plus récentes sur l'abondant matériel archéologique issu de l'unique couche archéologique présente dans toutes les galeries de la célèbre grotte : Lascaux a été fréquentée et décorée à une seule période, au début du Magdalénien, au Magdalénien II (aujourd'hui dénommé Magdalénien inférieur français). Il n'a été retrouvé aucune trace de passages plus anciens, ni aucun objet solutréen ou gravettien. Deux datations C14 obtenues dans les années 1960 avaient permis à Jacques Evin de proposer une date voisine de 17 000 ans BP. Deux datations C14 obtenues par une méthode nouvelle (par AMS) sur deux objets en bois de renne recueillis dans le Puits en 1949 ont donné des résultats beaucoup plus anciens et totalement discordants avec les datations précédentes et avec les nombreuses dates obtenues sur les autres sites contemporains du Magdalénien inférieur français, situés en Aquitaine et en Espagne. Ces résultats ne sont pas acceptables, d'autant plus que l'un des deux objets est une baguette présentant des stigmates de débitage typiquement magdaléniens (résumé des intervenants). Le mémoire correspondant vient de paraître dans la 3^e livraison de notre *Bulletin*.

Rémy Fièrè, journaliste à *L'Équipe* et auteur d'enquêtes historiques paraissant en feuilleton, après avoir travaillé aux Archives départementales à

Périgueux et à Brantôme, nous présente *Alexandre Villaplane, entre football et ignominies*. « Né en 1904 à Alger, Alexandre Villaplane retourne en métropole après la première guerre mondiale, lorsque ses parents décident de s'installer à Cette (ancienne orthographe de la ville de Sète, modifiée en 1928). Doué pour le football, un sport naissant, le jeune Alex est vite repéré par les dirigeants du club local. Très vite il gravira les échelons » d'abord au FC Cette, puis à Vergèze. « Il retourne ensuite au bord de la Méditerranée avant de céder aux sirènes de Nîmes puis de Paris. Le club parisien veut devenir le meilleur de la capitale et ne lésine pas pour faire signer les internationaux. Alex, qui a déjà revêtu une vingtaine de fois le maillot des « Coqs », y débarque en 1929, se voit offrir la gérance d'un bar à Levallois et connaît là, outre des succès sportifs, ses premiers contacts avec la pègre. Capitaine de l'équipe de France lors de la première coupe du monde disputée en Uruguay, il sombrera progressivement dans la délinquance et le crime. » Lors d'un séjour au FC Antibes, puis à l'OGC Nice, il est mêlé à plusieurs affaires de courses truquées et il est finalement arrêté et mis en prison. « Il continue cette vie de rapines et de délinquance jusqu'au début de la seconde guerre mondiale. Par le biais d'amis peu recommandables, il intègre la sinistre bande de la rue Lauriston et devient un membre de cette Gestapo française qui se signale par ses malversations, puis par ses crimes [...] Au début de 1944, Henri Lafont, le patron de la rue Lauriston, monte avec l'appui de l'occupant une brigade nord-africaine composée de cinq bataillons de pseudo-soldats originaires d'Algérie, du Maroc et de Tunisie. À la tête de l'un de ces bataillons, Alex Villaplane s'installe à Périgueux et y fait régner la terreur, avant de remonter à Paris en juin 44 et d'être arrêté juste après la libération de la capitale. Jugé en décembre avec les autres membres de la rue Lauriston, il est condamné à mort et fusillé le 26 décembre 1944 » (résumé de l'intervenant. Le texte complet est déposé à la bibliothèque).

Gilles Delluc indique que les « bicots » résidaient à Périgueux à l'hôtel Fénelon et à l'hôtel de l'Univers. Ils portaient au début des canadiennes rustiques en peau de mouton. Enfant en 1944, il se souvient que chacun avait peur de ces « bicots », au point que les médecins, comme son père, lorsqu'ils devaient sortir la nuit pour des visites à l'hôpital de la rue Wilson, se faisaient accompagner par des soldats allemands. Il se rappelle avoir vu, un jour, le commandant Rouleau, qui demeurait non loin de chez lui boulevard de Vésone, recevoir leur inquiétante visite : cet officier réussit à les expulser en les insultant en arabe.

Jean-Jacques Gillot ajoute que Villaplane a été mêlé à des histoires très ambigües et Guy Penaud que c'est Joanovici qui a habillé les « bicots » de leur célèbre tenue bleue.

Jean-Louis Glénisson, directeur de la bibliothèque municipale de Périgueux, remercie pour cette invitation à parler des *acquisitions patrimoniales de la bibliothèque*. En effet, lors de la dispersion par ventes aux enchères des collections de Patrick de Brou de Laurière il y a quelques mois, il a pu acquérir pour la bibliothèque, en accord avec les Archives départementales de la Dordogne, les *dessins et croquis d'Anatole Roumejoux (1860-1900)*, un véritable trésor ainsi révélé : il s'agit d'un ensemble de carnets de dessins (environ 4 000 dessins) : 26 ont été achetés par la bibliothèque, 24 par les Archives. Ces dessins sont présentés dans une exposition qui durera jusque fin octobre. L'an prochain, ces dessins, identifiés et numérotés, seront numérisés et mis en ligne selon les mêmes normes par les deux institutions. L'intervenant signale d'autres acquisitions intéressantes, en particulier un livre de prix pour un élève du lycée en 1625 : les palmes du candidat entourent les armes de Périgueux sur fond de lys de France.

En réponse aux questions de ses auditeurs, J.-L. Glénisson précise que A. Roumejoux travaillait ses dessins chez lui. Il n'utilisait pas la photographie. Certains dessins ont été copiés sur des gravures plus anciennes. Il n'y a aucune indication laissant penser qu'il ait travaillé à la chambre claire. Son principal souci était d'accompagner chaque dessin d'un bon commentaire.

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

ADMISSIONS du 3 septembre 2012. Ont été élus :

- M. Morand-Monteil Henri, Domaine de La Mouline, 24100 Bergerac, présenté par M. Dominique Audrerie et M^{me} Éliane Gaillard ;
- M. Mouyen Christian, 2, rue du Président-Wilson, 24000 Périgueux, présenté par M. Jean-Pierre Boissavit et M. le Président ;
- M. et M^{me} Montury Michel et Annick, La Villa, Chemin des Glycines, 24350 Mensignac (réintégration) ;
- M^{me} Dominique Michelle, Résidence Saint-François, 5, rue Littré, 24000 Périgueux, présentée par M. Pierre Besse et M^{lle} Marie-Rose Brout ;
- M. Crémer Jacques-Henri, 6, rue Marcel-Pagnol, 24130 Prigonrieux, présenté par M. Gérard Fayolle et M^{me} Jeannine Rousset ;
- M^{me} Mongibeaux Stéphanie, 9, rue Alsace-Lorraine, appt 12, 24000 Périgueux, présentée par M. Stéphane Baunac et M. François Michel ;
- M. Added André, 78, rue Victor-Hugo, 24000 Périgueux, présenté par M. Dominique Audrerie et M. Gérard Fayolle ;
- M. et M^{me} Bordas Daniel et Mireille, 42, rue François-Mitterand, Moreau, 24750 Atur, présentés par M^{me} Brigitte Delluc et M. Gilles Delluc.

PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

1^{er} trimestre 2013

2 janvier 2013

1. Michel Feynie : *Expérience de collectage de musique dans la Double et le Landais*
2. Gilles et Brigitte Delluc : *Qui était Cro-Magnon ?*
3. Michel Souloumiac : *À la recherche du château disparu de La Force*

6 février 2013

1. Assemblée générale
2. Gilles et Brigitte Delluc : *L'art paléolithique du Haut Périgord*
3. Philippe Calmettes : *Les fouilles de la place de la Clautre (Périgueux)*

6 mars 2013

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Le général Clergerie et le mythe des taxis de la Marne*
2. Sylvie Vidal : *Rapt de séduction chez les faïenciers en 1780*
3. Robert Poudrou : *Dans le sillage d'un grand humaniste : Eugène Le Roy, L'ennemi de la mort*

EDITORIAL

La presse en Périgord

Nos collègues ont répondu en nombre à la demande d'articles sur la presse. Ce numéro, sans prétendre être exhaustif, permet donc de présenter une vue générale de son évolution en Périgord.

Nous pouvons même, bien avant l'apparition des journaux, évoquer, avec Claude-Henri Piraud, le phénomène de la diffusion des nouvelles dès le Moyen Âge quand elles circulaient sur de rares parchemins. Mais c'est au XIX^e siècle que commence le règne des journaux, règne qui dure encore, en attendant d'éventuelles évolutions ou révolutions. Cette vaste période est présentée par Michel Labusnière tandis que Stéphane Baunac rappelle comment circulait l'information au XIX^e siècle.

Puis notre *Bulletin* met en valeur quelques points forts comme le rôle de l'imprimeur-éditeur emblématique Auguste Dupont que souligne Annie Herguido ou bien il s'attache à décrire avec Jean-Pierre Bétoin l'évolution de la presse dans le Ribéracois. Toujours dans le Ribéracois, nous prenons connaissance, grâce à Frédéric Duhard, des articles d'un journal local, pendant la période, ô combien difficile, des débuts de la Grande Guerre. C'est une séquence bien différente qu'étudie Jean-Michel Linfort, puisqu'il décrit l'évolution de notre ruralité à travers le journal *L'Agriculteur* au temps des Trente Glorieuses.

Nos collègues ont analysé aussi la vision des journalistes sur des sujets très précis et très divers : Sophie Miquel présente les écrits d'une institutrice du Périgord dans un manuel d'instruction primaire, tandis qu'Alain Bernard recherche dans les journaux de l'époque des échos sur le médecin de Hautefort Nicolas-Jean Faure, « qui brava Napoléon » ! Un autre évènement spectaculaire retient, et pour longtemps, l'attention des journalistes, la découverte de Lascaux. Brigitte et Gilles Delluc la font revivre grâce à la presse des années 1940.

À l'heure où la presse, en Périgord comme ailleurs, connaît des mutations, ce *Bulletin* grâce aux travaux de nos collègues, retrace une belle histoire qui est liée en grande partie à celle de la démocratie. Une belle et riche histoire qui ne demande d'ailleurs qu'à être encore enrichie.

Gérard Fayolle

Notre collègue Jean-Michel Linfort a réalisé pour cette livraison plusieurs illustrations. Nous l'en remercions chaleureusement.

« Merci de votre soutien », *BSHAP*, 2012, p. 298, addendum :
M. M^{me} Gérard Belle, M. Alain Blondin.

Diffusion d'une nouvelle au XI^e siècle : des Manichéens en Périgord

par Claude-Henri PIRAUD

Peu après l'an mille, dans une lettre adressée « à tous les chrétiens qui sont à l'orient et à l'occident, au midi et à l'aquilon », Héribert lançait un cri d'alarme : « En notre temps ont surgi de nombreux hérétiques dans la région du Périgord... ils envahissent en secret cette région et d'autres encore ». Saurons-nous jamais ce que furent la diffusion et le retentissement de cette dépêche ? Sans doute fut-elle copiée et circula-t-elle dans les milieux monastiques : il en subsiste quatre exemplaires. La découverte, il y a trente ans, d'une copie du début du XI^e siècle a relancé l'éventualité du dualisme en Occident vers 1000 : elle ne visait donc pas les cathares. Et, depuis, elle ne cesse d'alimenter la recherche. Par une sommaire analyse bibliographique, donnons la parole aux savants.

Dès 1629 et sous l'autorité d'Adémar de Chabannes (c. 989-1034)¹ dont Pierre Pithou avait trente ans plus tôt publié la *Chronique*², le père Dupuy signalait cette éruption :

1. « *Paucò post tempore per Aquitaniam exorti sunt manichei, seducentes plebem, negantes baptismum sanctum et crucis virtutem, et quicquid sane doctrine est, abstinentes a cibis quasi monachi et castitatem simulantes, sed inter se ipsos omnem luxuriam exercentes; quippe ut nuncii Antichristi, multos a fide exorbitare fecerunt* » (Ademarus Cabannensis - *Chronicon recensiones beta et gamma*, lib. 3, cap. 49, linea 59, ap. Brepolis).

2. PITHOU, 1588 ; et, cinquante ans après. André Duchesne (DUCHESNE, 1641).

« La solennité présente [consécration de l'église du monastère d'Uzerche] fut faite à la faveur de la paix, dont l'Église jouyssoit en Aquitaine, laquelle neantmoins l'ennemy vouloit desja troubler, y envoyant quelques heretiques, ou plustost Epicuriens, environ l'an 1017 pour estre avan-coueurs de la doctrine des Petrobrusiens & Albigeois qui quelque temps apres infesterent plusieurs quartiers du Perigord, comme nous dirons. ³ »

L'évêque de Meaux sera plus précis :

« Un ancien auteur de l'histoire d'Aquitaine, que le célèbre Pierre Pithou a donné au public, nous apprend qu'on découvrit en cette province, dont le Périgord faisoit partie, *des Manichéens qui rejetaient le Baptême, le signe de la sainte croix, l'Eglise, et le Rédempteur lui-même*, dont ils nioient l'incarnation et la passion, *l'honneur dû aux saints, le mariage légitime, et l'usage de la viande*. Et le même auteur nous fait voir qu'ils étoient de la même secte que les hérétiques d'Orléans, dont l'erreur étoit venue d'Italie. ⁴ »

Pour le Périgord, rien qui corroborât les propos d'Adémar. Jusqu'en 1987, quand Guy Lobrighon édita trois manuscrits ⁵ de la *Lettre d'Héribert*, négligés sinon insoupçonnés. Cet article ⁶, il le révisa et le publia en anglais en 1992 ⁷, l'année même où Pierre Bonnassie ⁸ donnait un recueil commenté de textes sur cette même hérésie : cinq passages du *Livre des miracles de sainte Foy (Liber miracularum sanctæ Fidis)*, la charte du duc d'Aquitaine pour Saint-Hilaire de Poitiers (1016), la dénonciation de l'hérésie par Adémar de Chabannes dans son *Historia* et dans le sermon *De Eucharistia*, enfin la lettre d'Héribert, dans la leçon de Lobrighon ⁹.

Que signalait Héribert ?

« A tous les chrétiens qui sont à l'orient et à l'occident, au midi et à l'aquilon, à tous ceux qui croient au Christ, paix et grâce au nom de Dieu le père, de son Fils unique, Notre-Seigneur, et de l'Esprit Saint.

Une nouvelle hérésie est née dans le monde et commence à être prêchée en ce temps-ci par de pseudo-apôtres : depuis ses débuts, ils se font les ministres

3. DUPUY, 1629, 2^e partie, p. 1 : en marge 1 : « 1017 Heretiques » ; en marge 2 : « *Ex frag. hist. aquit. ex Pit. ma. sc* ». Chevalier de Cablanc reprendra : « En 1017, les avant-coueurs des Pétrubrusiens et Albigeois parurent et il y eut dès lors quelques uns des hérétiques qui, depuis, firent tant de maux en Aquitaine et Périgord » (CHEVALIER DE CABLANC, p. 108, signalé par J.-P. Bitard (BITARD, 1988)).

4. BOSSUET, 1688, p. 469, avec en note : « *Fragm. hist. Aquit. edita à Petro Pith. Bar*, t. XI, an. 1017 ».

5. Bibl. mun. de Vesoul, n° 1, f° 165 ; BnF, lat. 16208, f° 125° ; et surtout BnF, lat. 1745, f° 31 ; le *Bulletin de la société des fouilles archéologiques et des monuments historiques de l'Yonne*, vol. 2, 1985, p. 9-16, en fournit le fac-similé.

6. LOBRICHON, 1987.

7. LOBRICHON, 1992.

8. BONNASSIE, 1992.

9. Au congrès de Bergerac (avril 1990), Gilles Bounoure avait annoncé ces nouveaux manuscrits (BOUNOURE, 1992). Mais quand il livra dans notre *Bulletin* son édition critique des trois manuscrits, il paraissait ignorer la leçon de G. Lobrighon et ne remettait pas en cause la datation tardive (BOUNOURE, 1993).

de toute iniquité. Pour cette raison, nous nous appliquons à vous écrire ceci pour vous éviter de tomber dans leur hérésie, vous alarmer et vous rendre circonspects.

Il est donc avéré qu'en notre temps ont surgi des hérétiques en très grand nombre dans la région du Périgord : afin de pervertir radicalement la Chrétienté, ils affirment mener la vie apostolique. Ils ne mangent pas de viande, ils ne boivent pas de vin, sinon très modérément un jour sur trois. Ils font des centaines de genuflexions. Ils n'acceptent pas d'argent et, lorsqu'il leur arrive d'en avoir, ils le distribuent avec bienséance.

Mais leur secte est grandement perverse, secrète et corrompue. Ils n'entrent pas dans une église, sinon dans le but de corrompre. Ils ne disent jamais "*Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto*", mais à la place de cela ils disent : "*Quoniam Tuum est regnum*" et "*Tu dominaris omni creatura in secula saeculorum, amen*". Ils disent que l'aumône n'est rien et qu'on ne doit rien en recevoir, d'où qu'elle vienne. Ils tiennent la messe pour rien et enseignent qu'on ne doit pas recevoir la communion, mais seulement des morceaux de pain béni. Ils assurent que le chant d'église n'est que vanité et qu'il a été inventé pour le plaisir des hommes. Si l'un d'entre eux chante la messe dans un dessein de tromperie, il ne dit pas les paroles canoniques et ne communie pas, mais il se penche derrière l'autel ou à côté et il rejette l'hostie dans le missel ou derrière l'autel. Ils n'adorent ni la croix ni la statue du Seigneur et ils empêchent autant qu'ils le peuvent toute adoration : ainsi, se trouvant devant le crucifix, ils disent : "O, que sont malheureux ceux qui l'adorent. Comme dit le psalmiste : "*Simulacra gentium etc. [argentum et aurum, opera manuum hominum]*".

Ils ont entraîné de nombreuses personnes dans cette hérésie : non seulement des laïcs, qui ont abandonné tous leurs biens, mais aussi des clercs, des prêtres, des moines et des moniales.

Ils se rendent ainsi invisibles à ceux qui les recherchent pour les livrer aux supplices et à la mort. Ils font en effet beaucoup de prodiges. Il n'est pas un homme, même s'il s'agit d'un paysan, qui, s'il se joint à eux, ne devienne au bout de huit jours si savant, dans les lettres, les mots et les expressions, que personne par la suite ne puisse le surpasser en aucune façon. Ils sont invulnérables et même s'ils sont capturés, il n'est pas de liens qui puissent les retenir.

Ainsi moi, Erbert, le plus humble des moines, auteur de cet écrit, j'étais présent lorsqu'ils furent mis, les fers aux pieds, dans une barrique bien fermée de tous côtés et surveillée par des gardiens. Le lendemain, non seulement on ne les y retrouva pas, mais on ne découvrit pas la moindre trace d'eux jusqu'à ce qu'ils se représentent. Cette barrique vide de vin, le lendemain, fut retrouvée pleine. Mais ils font tant d'autres miracles qu'il est impossible de les décrire.

En ce moment ils envahissent en secret cette région et d'autres encore.¹⁰ »



Fig. 1. Mani (216-277), fondateur du manichéisme. Traduction de l'inscription syriaque : « Mani, Messager de la Lumière ».

10. Traduction d'après BONNASSIE, 1992.

P. Bonnassie ajoutait :

« Le document le plus significatif de l'extension de l'hérésie est la lettre solennelle rédigée par le moine Erbert (ou Héribert) [...] sur les événements de Périgord. Ce texte a une histoire qui mérite d'être évoquée : il y a fort longtemps qu'il est connu, mais il ne l'était jusqu'ici que par des copies de la deuxième moitié du XII^e siècle^[11]. C'est de cette époque que ses commentateurs le dataient donc, le mettant fort naturellement en relation avec la floraison, en ce temps, des doctrines dualistes et particulièrement du catharisme. Or Guy Lobrichon a découvert très récemment une copie bien plus ancienne dans un manuscrit provenant de Saint-Germain d'Auxerre et assurément antérieur à 1050. Le moine Erbert a donc écrit sa lettre "au début du XI^e siècle", sans qu'on puisse préciser davantage. G. Lobrichon, peut-être effrayé par l'importance de sa découverte, a tendu à en minimiser la portée. Il ne semble pas croire – sans toutefois les mettre en doute absolument – à la réalité des faits relatés : il voit plutôt dans ce document "un exercice polémique" émanant du milieu clunisien et visant à dénoncer des concurrents trop zélés de Cluny (des évêques ? des clercs séculiers ?) dans l'œuvre de réforme religieuse et à les déconsidérer en décrivant leurs pratiques comme celles d'hérétiques supposés. L'explication est ingénieuse, mais n'est-ce pas là pousser un peu loin la critique et compliquer à loisir le problème ?

En fait, les anciens commentateurs du texte n'avaient sans doute pas tort de mettre la lettre d'Erbert en rapport avec la diffusion de croyances dualistes. Ils se trompaient seulement de siècle. Dès les premières années du XI^e siècle, le terrain était prêt. Comment en effet la question fondamentale "d'où vient le Mal ?" n'aurait-elle pas pu se poser à des populations meurtries par le déchaînement des violences, en proie souvent à des famines atroces et en passe de perdre les quelques libertés qu'il leur restait sous le talon de fer de la seigneurie banale ? Et comment certains, parmi les plus angoissés, n'auraient-ils pas songé – bien avant les cathares languedociens – à retrancher le Mal de l'œuvre divine et à attribuer à Satan la création et la domination d'un monde jugé pervers ?

Tout porte à croire que, dès les années 1000-1020 et selon les mots mêmes du moine Erbert, "une nouvelle hérésie est née en ce monde". Elle n'a pas fini de faire parler d'elle. »

En effet, une efflorescence d'études, surtout dans la sphère anglo-saxonne, confirme l'intérêt exceptionnel de ce texte. En 1998¹², G. Lobrichon maintenait sa lecture hypercritique :

11. Rendons son dû, sinon à César (le cardinal Cæsar Baronius a ignoré la lettre d'Héribert dans ses *Annales ecclesiastici...*, 12 vol., Anvers, 1597-1612) du moins au P. Bertrand Tissier : il en est le premier éditeur (TISSIER, 1664) dix-huit ans avant dom Mabillon. La leçon de ce dernier, celle de Martène, est proche de la sienne, sauf quelques abréviations autrement résolues (il lit « *perverti* » quand ses successeurs voient « *inverti* » ou « *universi* »). Mais en titrant ce texte *Epistola Heriberti Sardiniae archiepiscopi, olim abbatis de Moris*, il le data implicitement du XII^e siècle ; ce que suivront tous les éditeurs successifs, confortés dans leur erreur par une notice similaire insérée dans les *Annales de Margan* au millésime 1163.

12. LOBRICHON, 1998, p. 69.

« L'écrit, en somme, entre les mains des historiens, avait engendré un effet de réel, presque une réalité virtuelle... Cette leçon [la redatation de la lettre d'Héribert] rappelle opportunément à notre mémoire que les relations sur l'hérésie sont des chefs d'œuvre de la polémique ancienne et médiévale, qu'il faut soulever le voile des apparences pour comprendre les enjeux véritables. Élargissons le propos : la lecture littérale est le pire des mirages pour l'historien. Lire un document du Moyen Âge au premier degré, qu'il appartienne aux espaces de l'imaginaire ou à ceux du normatif, qu'il soit littéraire, scientifique, théologique, juridique, c'est endosser le bonnet du positivisme le plus sot. Mais il ne suffit pas de discréditer ce document, d'en prouver la fausseté entière ou les déformations, il faut encore en extirper les intentions, la fonction d'usage, et comme j'ai dit, les enjeux... Il faut accéder au sens profond, séparer la noix de la coquille, bref secouer la poussière de la rhétorique, ne pas se satisfaire des dénonciations quelles qu'elles soient, purement politiques ou théologiques, et atteindre le sens profond, qui vient des battements les plus retenus, les plus discrets, du cœur, flairer l'âme du corps social. »

Dans une synthèse parue en 2002 sur l'*Hérésie médiévale et les mouvements populaires, de la réforme grégorienne à la Réforme*, Malcolm Lambert résume les positions ¹³ :

« G. Lobrichon, qui par sa découverte d'un manuscrit a pu vieillir le texte original [de la lettre d'Héribert], du XII^e au XI^e siècle, arguait de sa tonalité fortement littéraire pour y voir non le rapport d'une hérésie réelle mais une attaque déguisée contre les ennemis de la réforme clunisienne. C. Taylor [¹⁴] rejette cette thèse, elle estime que c'est la vraie relation d'une hérésie en Périgord, influencée, au moins partiellement, par une mission bogomile qui aurait opéré avec quelque succès en des temps et lieu traversés de troubles politiques et sociaux. Le bogomilisme ne visait pas une réforme radicale de l'Église mais sa totale subversion. La subversion de la messe, l'ascétisme extrême, le refus de vénérer la croix (rare dans les hérésies occidentales) les génuflexions (réminiscence des prosternations bogomiles durant le culte, rapportées par Euthyme de Peribleptos au XI^e siècle) et surtout l'emploi d'une doxologie orientale, lui semblent mieux s'expliquer par une influence bogomile travaillant une population déboussolée que par toute autre chose.

Sa thèse sort renforcée de l'analyse, par M. Frassetto [¹⁵] de sermons inédits d'Adémar, lesquels donnent plus de profondeur à sa dénonciation bien connue des Manichéens dans l'*Historia*. Rédigés à la fin de sa vie, après que Benoît de Cluse l'a réfuté mais avant qu'il ne parte pour Jérusalem en 1032.

13. LAMBERT, 2002, p. 34-37.

14. « La lettre d'Héribert de Périgord, une source sur l'hérésie dualiste dans la société aquitaine du XI^e siècle naissant » (TAYLOR, 2000).

15. « Les sermons d'Adémar de Chabannes et la lettre d'Héribert : des sources nouvelles sur les origines de l'hérésie médiévale » (FRASSETTO, 1999). Dom Jean BECOUET s'y réfère dans son étude sur « Le concile de Limoges de 1031 » (BECOUET, 2000). Auteur d'un article sur « Réaction et réforme : la réception de l'hérésie à Arras et en Aquitaine au début du XI^e siècle » (FRASSETTO, 1997), M. Frassetto a plus récemment publié *Vies hérétiques, hérésie médiévale, de Bogomil et des Cathares à Wyclif et Hus* (FRASSETTO, 2007).



Fig. 2. Stèle funéraire attribuée aux Manichéens, nécropole de Radimije (Bosnie Herzégovine).

ces sermons [16] le montrent prenant au sérieux les erreurs doctrinales de ces hérétiques, sur la messe, le baptême et la croix, élaborant des réfutations, exposant l'orthodoxie. Les hérétiques blasphèment la croix, regardent son adoration comme de l'idolâtrie, et estiment contraire à la volonté divine de célébrer cette passion et cette mort : pour Frassetto, ces allégations d'Adémar feraient écho aux croyances des Bulgares bogomiles réfutées par le traité bien connu de Cosmas le Prêtre¹⁷. Qui plus est, il doute que le savoir d'Adémar sur le dualisme lui soit venu du seul saint Augustin : implicitement, il y aurait eu une part d'observation directe. Les missionnaires présumés par ces deux auteurs, argue-t-il, "concourent à fédérer l'opposition à l'Église établie", opposition qui poignit avec la fin du mouvement de la Paix de Dieu et l'essor de la seigneurie banale. Comme facteur de l'hérésie occidentale, les Bogomiles montrent encore le bout du nez. »

Le débat reste entier. En atteste le nombre d'ouvrages récents exploitant ces redécouvertes, tels *Reliques, Apocalypse et mensonges de l'Histoire : Adémar de Chabannes, 989-1034* de R. A. Landes¹⁸ ou encore *Hérétiques et clercs dans le haut Moyen Âge* de H. Fichtenau et D. A. Kaiser¹⁹. D. Iogna-Prat utilise, en passant, les témoignages d'Héribert et d'Adémar²⁰. J. Duvernoy fait figurer la lettre d'Héribert au rang de source majeure et en donne une traduction française dans la révision 2004 de son *Histoire des Cathares*²¹ ; C. Taylor développe ses précédentes conclusions

pour *Hérésie dans la France médiévale : dualisme en Aquitaine et en Agenais, 1000-1249*²² ouvrage plus vaste incluant catharisme et Albigeois. E. Saxon, dans *L'Eucharistie dans la France romane : iconographie et théologie*²³, se réfère aux témoignages d'Adémar et d'Héribert et se réfère aux travaux

16. Voir aussi : BON, 1999, RICHTER, 2003 et ROMANEIX, 2005.

17. VAILLANT, 1944, p. 46-89, mais surtout p. 61-74 pour l'exposé de la doctrine et sa réfutation.

18. LANDES, 1995.

19. FICHTEAU & KAISER, 1998.

20. IOGNA-PRAT, 1998.

21. DUVERNOY, 2004.

22. TAYLOR, 2005.

23. SAXON, 2006.

de M. Frassetto²⁴ et M. Lambert²⁵. Citons enfin « Adémar de Chabannes et les Bogomiles » de D. Callahan²⁶ et « Influences bogomiles sur l'hérésie occidentale » de B. Hamilton²⁷, articles publiés dans *Hérésie et société de persécution : essais sur l'œuvre de R.I. Moore*²⁸.

Rappelons pour conclure les réflexions que G. Bounoure se faisait de ce témoignage²⁹. Son erreur sur l'époque n'en entame pas la pertinence.

« Nous nous représentons déjà malaisément que la correspondance écrite a assumé, jusqu'au siècle dernier, le rôle de diffusion des nouvelles aujourd'hui dévolu à la presse [...] On peut supposer qu'ont joué, dans la diffusion de la *Lettre d'Héribert*, les mêmes facteurs qui de nos jours décident du sort d'une dépêche d'agence, le souci du respect des faits ou de la version qui en est donnée [...] Aucune des versions aujourd'hui connues de la *Lettre d'Héribert* ne rassemble toutes les informations fournies par les autres, et ne peut donc être tenue pour pleinement conforme à l'original. À l'inverse [...] on cherche vainement les contradictions qui permettraient d'écarter des versions "infidèles" ou romancées [...] Seules la curiosité anecdotique ou l'utilité pratique peuvent donc expliquer que cette *Lettre* ait été consignée dans le scriptorium des abbayes où elle était parvenue. Margan, Luxeuil, Saint-Germain d'Auxerre et Saint-Amand [...] Le peu qu'on sache sur la circulation des nouvelles dans les milieux ecclésiastiques à cette période du Moyen Âge suggère l'existence de réseaux locaux [...] adaptant, si l'on peut dire, les principes du "bouche à oreille" au support écrit. Quant à la "crédulité" du "bon moine" Héribert, qui sort notablement soulignée de la comparaison des quatre versions de sa *Lettre*, elle constitue précisément l'intérêt exceptionnel de son témoignage. C'est cette "crédulité" qui fait d'une simple circulaire monastique un document à verser à l'histoire des mentalités médiévales. Surtout, cette étonnante indication d'Héribert, le ralliement à l'hérésie de prêtres et de clercs, de moines et de nonnes, qu'on peut dire "un peu crédules" eux aussi, ne nous est aujourd'hui connue, intelligible et sensible que par l'effet de la "crédulité" de l'un d'entre eux, qui a réussi à transmettre de manière vivante leurs sentiments de fascination devant l'hérésie, parce qu'il les avait éprouvés lui aussi. »

C.-H. P.

Bibliographie

- BECQUET (Dom Jean), « Le concile de Limoges de 1031 », *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. CXXVIII, 2000, p. 23-64.
BITARD (Jean-Pierre), « Les Albigeois en Périgord selon Chevalier de Cablanc », *BSHAP*, t. CXV, 1988, p. 137-141.

24. FRASSETTO, 1999.
25. LAMBERT, 2002.
26. CALLAHAN, 2006.
27. HAMILTON, 2006.
28. FRASSETTO, 2006.
29. BOUNOURE, 1993, p. 70-72.

- BON (Bruno), *Les sermons d'Adhémar de Chabannes : édition du ms. de Berlin*, thèse, Paris, 1999.
- BONNASSIE (Pierre), « Une nouvelle hérésie est née dans le monde », dans *Les sociétés méridionales autour de l'an mil : répertoire des sources et documents commentés*, Paris, éd. Michel Zimmermann, 1992, p. 435-359 ; réédité, mais sans les textes latins, dans *Les sociétés de l'an Mil, un monde entre deux âges*, Paris, 2001, p. 337-354.
- BOSSUET (Jacques-Bénigne), « Histoire des nouveaux manichéens, appelés les hérétiques de Toulouse et d'Albi », dans *Histoire des variations des Églises protestantes*, Paris, 1688, dans *Œuvres complètes*, F. Lachat éd., 1863.
- BOUNOURE (Gilles), « L'hérésie bergeracoise de 1163 », *Actes du Congrès d'Études régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest*, Bordeaux, 1992, p. 125-140.
- BOUNOURE (Gilles), « La lettre d'Héribert sur les hérétiques périgourdiens », *BSHAP*, t. CXX, 1993, p. 61-72.
- CALLAHAN (Daniel), « Ademar of Chabannes and the Bogomils », dans FRASSETTO (Michael) (éd.), *Heresy and the Persecuting Society: essays on the work of R.I. Moore*, Studies in the History of Christian Traditions 129. Boston : Brill, 2006, p. 31-41.
- CHEVALIER DE CABLANC (Joseph), *Histoire de la ville de Périgueux*, Bibl. mun. de Périgueux, ms. 127 et 16.
- DUCHESNE (André), *Historiae Francorum scriptores coetanei, ... quorum plurimi nunc primum ex variis codicibus mss. in lucem prodeunt, alii verò auctiores et emendatiores ; cum epistolis regum, reginarum, pontificum, ducum, ... et aliis veteribus rerum francicarum monumentis*, t. IV, Paris, 1641, p. 80.
- DUPUY (R. P. Jean), *L'état de l'église du Périgord depuis le christianisme*, Périgueux, 1629.
- DUVERNOY (J.), *L'histoire des Cathares*, Cahors, éd. Privat, 2004, p. 206-208.
- FICHTENAU (Heinrich), KAISER (Denise A.), *Heretics and Scholars in the High Middle Ages, 1000-1200*, Pennsylvania State University Press, 1998.
- FRASSETTO (Michael), « Reaction and reform: reception of heresy in Arras and Aquitaine in the early XI^e century », *Catholic Historical Review*, 83, 1997, p. 383-400.
- FRASSETTO (Michael), « The Sermons of Ademar of Chabannes and the Letter of Heribert: New Sources Concerning the Origins of Medieval Heresy », *Revue bénédictine*, 109/3-4, 1999, p. 324-340.
- FRASSETTO (Michael) (éd.), *Heresy and the Persecuting Society: essays on the work of R.I. Moore*, Studies in the History of Christian Traditions 129. Boston : Brill, 2006.
- FRASSETTO (Michael), *Heretic Lives, Medieval Heresy from Bogomil and the Cathars to Wyclif and Hus*, Londres, Profile Books Ltd, 2007, 320 p.
- HAMILTON (Bernard), « Bogomil Influences on Western Heresy », dans FRASSETTO (Michael) (éd.), *Heresy and the Persecuting Society: essays on the work of R.I. Moore*, Studies in the History of Christian Traditions 129. Boston : Brill, 2006, p. 93-114.
- IOGNA-PRAT (Dominique), *Ordonner et exclure : Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'islam, 1000-1150*, Paris, 1998, 2000, 2003, 508 p. ; traduit en anglais : *Order & Exclusion: Cluny and Christendom Face Heresy, Judaism, and Islam, 1000-1150*, Ithaca, 2002.

- LAMBERT (Malcolm), *Medieval Heresy: Popular Movements from the Gregorian Reform to the Reformation*, 3rd edition, Oxford : Blackwell 2002.
- LANDES (Richard A.), *Relics, Apocalypse, and the Deceits of History: Ademar of Chabannes, 989-1034*, Harvard University Press, 1995.
- LOBRICHON (Guy), « Le clair-obscur de l'hérésie au début du XI^e siècle en Aquitaine : une lettre d'Auxerre », dans *Essays on the Peace of God: the Church and the People in eleventh-century France*, éd. *Réflexions historiques*, t. 14-3, 1987, p. 423-444, Waterloo, Ontario.
- LOBRICHON (Guy), « The chiaroscuro of heresy, early eleventh century Aquitaine as seen from Auxerre », trad. Philippe Buc, dans *The peace of God: social violence and religious response in France around the Year 1000*, éd. Thomas Head et Richard Landes, Ithaca (N.Y.), 1992, p. 80-103 et 347-350.
- LOBRICHON (Guy), « Arras 1025, ou le vrai procès d'une fausse accusation », dans ZERNER (M.) (dir.), *Inventer l'hérésie : discours polémiques et pouvoirs avant l'inquisition*, Nice, éd. Collection d'études médiévales de Nice, 1998, p. 67-85.
- PITHOU (Pierre), *Annalium et historiae Francorum...*, Paris, 1588.
- RICHTER (Raphaël), *Édition de 23 sermons du ms. autographe d'Adémar de Chabannes*, thèse de l'École des Chartes, 2003 (Arch. nat., AB/XXVIII/1187, 1335).
- ROMANEIX (Zénaïde), *Édition de sermons d'Adémar de Chabannes et du compte-rendu du concile de Bourges (nov. 1031)*, thèse de l'École des Chartes, 2005 (Arch. nat., AB/XXVIII/1187, 1391).
- SAXON (Elizabeth), *The Eucharist in Romanesque France: Iconography And Theology*, Woodbridge, 2006, p. 223-224.
- TAYLOR (Claire), « The letter of Héribert of Périgord as a source for dualist heresy in the society of early eleventh-century Aquitaine », *Journal of Medieval History*, 26/4, 2000, p. 313-349.
- TAYLOR (Claire), *Heresy in medieval France: dualism in Aquitaine and the Agenais, 1000-1249*, Woodbridge, Royal Historical Society, 2005.
- TISSIER (P. Bertrand), *Bibliotheca patrum cisterciensium*, t. VI, Paris, 1664, p. 136-137 : « *Hæreticos recens exortos in Petragoriensi provincia, eorumque perversa dogmata describit* ».
- VAILLANT (André), « Le traité contre les bogomiles du prêtre Cosmas », *Revue des Études slaves*, t. 21, 1944.



Illustration Jean-Michel Linfort

De la plume à la linotype. 200 ans de révolutions de la presse en Dordogne

par Michel LABUSSIÈRE *

*À mes parrains reporters de la SHAP,
Jacques Lagrange et Alberte Sadouillet-Perrin*

Des premiers grands artistes et reporters anonymes qui tracèrent le fait divers d'une scène de chasse en même temps que la tentative d'une explication du monde sur les murs de Lascaux¹ à la TV Web Albuga qui est une des premières du genre dans le monde rural, la Dordogne a toujours été une terre pionnière et riche en matière d'information.

À l'époque moderne, pays de culture spécifique enclavé entre le Bordelais et le Limousin, le Périgord a toujours aimé les débats d'idées ou sportifs, qui ont fait de lui un département de clubs où l'on se réunissait pour lire la presse et s'étriper en politique. D'où une floraison de publications sans discontinuer de 1786 à nos jours avec nouveautés, disparitions, de L'Écho de Vésone au Combat Républicain. Le dernier demi-siècle est héritier de ces foisonnements et révolutions technologiques et des crises

* Journaliste honoraire. Retraité de *Dordogne Libre*, correspondant du journal *Le Monde* en Dordogne.

1. AUJOULAT, 2004.

des vieux métiers qui les accompagnent toujours. Les révolutions, morale, de mai 1968, et informatique, des années 1980, sont venues bousculer le paysage d'une manière irréversible.

Il n'est pas question ici de dresser une histoire exhaustive de la presse de Dordogne sur laquelle divers auteurs, notamment l'historien Jacques Kayser, se sont déjà penchés ², mais un survol de 200 ans de diversité, de mouvements, d'anecdotes et d'évolution perpétuelle peut témoigner que sous des formes différentes, les « crises » sont les symptômes de renouveaux qui y permettent toujours une vraie vie de la presse et de la diffusion de l'information de pays.

I. Les ancêtres du journalisme périgordin

Les études pertinentes de Norbert Aujoulat font apparaître que les fresques de Lascaux sont aussi la description d'un cycle des saisons, de la vie et de la mort des animaux et de leur rapport direct comme symbolique avec les hommes. Et ses images en couleur une tentative d'explication du monde que les Homo Sapiens d'aujourd'hui vont chercher en surfant sur Google. Les premiers grands journalistes n'auraient-ils donc pas exercé leur talent anonyme - et quel talent - inégalé depuis - voici près de 200 siècles en Dordogne ?

Évidemment, la trace officielle des premières gazettes, en Périgord, ne démarre que bien après l'invention de l'écriture, à savoir seulement en 1786 de notre ère. Entre les deux, les suiveurs de nos reporters pariétaux constituent eux aussi une richesse qu'on peut difficilement énumérer sauf à pointer quelques figures marquantes.

Le premier relais connu est peut-être cet Aimery Picaud, dont le manuscrit de 1139, le *Liber Sancti Jacobi*, retranscrit par un moine et archivé à Barcelone fut un best-seller. Cet ancêtre du *Guide du Routard* donne aux pèlerins conseils et descriptions sur les routes de Saint-Jacques de Compostelle, enquête à Périgueux sur l'histoire du corps de saint Front enfermé dans un tombeau et monument « qui surpasse par la beauté de son œuvre toutes les tombes des autres saints ». Mais il furète aussi dans les auberges et parle avec les gens, notant malicieusement, quant à la région gasconne qu'il aborde en descendant par le sud de la Dordogne, que le pays est « riche en pain et excellent vin rouge [...] couvert de bois et de prés et de sources d'eau pure ». Les hommes y sont « légers en paroles [...] gourmands, mal vêtus de haillons » mais « remarquables par leur hospitalité envers les pauvres ».

2. KAYSER, 1958.

Plus tard, on pourrait constater aussi que les *Essais* de notre philosophe Montaigne se présentent comme un journal, qui part de l'observation intime pour aller à l'universel. Son tour de l'Europe, la description de la vie à Rome et des étrangetés du Vatican, au risque de la censure, ses récits truffés d'observations des gens de la terre de Dordogne qui voyagent en Italie et en Allemagne, sont aussi œuvre journalistique. Comme, plus près de nous, bien d'autres écrivains comme Eugène Le Roy et ses carnets de voyages en Périgord, dont les observations se retrouveront dans des romans quasi documentaires... dont certains seront d'ailleurs publiés pour la première fois dans la presse locale sous forme de feuilleton.

Après le cheval, c'est le vélo avec le futur Lawrence d'Arabie qui vient décrire Saint-Front « tout a fait abîmé par la restauration ». Chez de nombreux romanciers, le Périgord servit lui aussi beaucoup de modèle. On retiendra parmi les œuvres les plus journalistiques : *Rhum* de Cendrars et l'histoire de Jean Galmot, ou *Antoine Bloyé* de Paul Nizan, issu d'une observation à la loupe des ateliers du PO de Périgueux et des tensions politiques et sociales des années 1920.

II. Les premières gazettes

C'est en 1631 qu'apparaît *La Gazette* de Théophraste Renaudot, premier journal issu de la création et des progrès de l'imprimerie. Mais il faudra attendre... 155 ans, vers la fin de l'Ancien Régime, en 1786 pour que ce mode d'expression atteigne la Dordogne, avec l'impression d'une affiche à placarder et colporter, diffusée par les maires et consuls. *Les affiches de Périgueux*, qui seront remplacées en 1789 par *Le Journal du Périgord*, puis l'année suivante, par *Le journal patriotique du Département de la Dordogne* dont le nouveau titre prend intelligemment les autorités révolutionnaires dans le sens du poil, et qui paraît le dimanche. Les rédacteurs de ces affiches sont Brousse et Berger, qui seront remplacés par Pipaud-Desgranges. L'organe comporte deux feuilles et n'est diffusé que par abonnement. L'État décide qu'il n'y aura pas de nouveaux titres, et les contraintes de tous ordres sont telles qu'il cesse de paraître en 1792. Il n'y aura plus, après cette naissance, de presse en Dordogne pendant dix ans, même si des vellétés d'expression se manifestent. En 1793, la police de Dordogne répond aux demandes de vigilance du Directoire pour dénoncer un écrit qui circule, et ses colporteurs se retrouvent devant le tribunal. En 1796, un autre écrit est sous surveillance.

III. Les floraisons impériales

En 1806, sous l'Empire, c'est le préfet de l'époque qui décide d'autoriser une feuille périodique, destinée à faire connaître à la population

diverses dispositions applicables localement. C'est le *Bulletin du Département de la Dordogne*, qui comprendra jusqu'à huit pages dont l'essentiel est administratif et militaire, et qui publie le prix des denrées et des annonces. Mais son déficit, au bout de 4 ans, pousse l'autorité à céder une part de la propriété au principal imprimeur de Périgueux, Dupont. En 1816, ce bulletin lui est retiré par les autorités royales, car l'imprimeur est bonapartiste, mais on le lui rend l'année suivante, car il a montré son utilité et il y a de la demande. En 1829, un rapport préfectoral fait état désormais de l'existence de deux hebdomadaires à Périgueux, le *Bulletin* et le *Journal des Maires*. L'imprimeur Dupont indique cependant que sur cinq journaux créés depuis la Révolution, aucun n'a pu survivre. Les Périgordins aisés s'abonnent en effet souvent aux journaux parisiens. Le *Bulletin* fusionnera avec un nouveau, *L'Écho de Vésone*, mais d'autres titres politiques et d'opposition apparaissent lors de la révolution de 1830.

C'est ainsi que sous le Second Empire, la Dordogne se retrouve riche de deux quotidiens, *L'Écho de la Dordogne et de Vésone* et *Le Périgord*, et de neuf hebdomadaires à Périgueux, Bergerac, Nontron, Sarlat et Ribérac. Le *Libéral Napoléonien*, bulletin de Ribérac, se qualifie d'« administratif, judiciaire, littéraire, agricole, commercial et d'annonces », ce qui résume bien les préoccupations de l'époque. Car ce sont pour la plupart des journaux d'imprimeurs. Et, sous la devise « les bons sont rassurés, les méchants tremblent », il est également caractéristique du ton polémique de la presse de l'époque. La République la rendra plus libre, mais le foisonnement et la passion sont déjà là. Le *Bulletin de Ribérac* naît en 1833, *Le Sarladais* l'année suivante, comme *L'Union du Nontronnais*. Suivent le *Journal de Bergerac* en 1835, le *Journal du Sacerdoce et des Familles Chrétiennes* en 1837, et en 1839 le mensuel *Les Annales de la Société d'agriculture de la Dordogne*.

En 1841, apparaît *La Ruche d'Isle et Drôme*. C'est après 1848, avec la République, qu'il y a encore du nouveau. Le ton de ceux qui existent change et *La Ruche de Dordogne* sort deux fois par semaine, constituant une alternative politique à *La Ruche d'Isle et Dronne*. *La Dordogne*, de tendance monarchiste, est aussi créée, en prolongement d'une première feuille intitulée *Le Périgord*, interrompu un temps en raison du contexte politique. En 1855, se lève *L'Étoile de Ribérac* et en 1858 *La Dordogne* à Périgueux, « journal politique quotidien » devenu « politique et littéraire » ; ensuite il deviendra *La Petite Dordogne*, gouvernemental. *La Revue du Périgord*, journal de littérature et de mode, fondé en 1857, ne tiendra qu'un an. Les agriculteurs lancent aussi *Le Périgourdin* avec en sous-titre *L'Agriculteur de Périgueux*. En 1863, le *Bulletin de la semaine* s'affiche « agricole, littéraire, commercial » mais pas politique pour échapper à la censure. *Le Nontronnais* naît en 1864, ainsi que le *Bulletin du Périgord*. En 1857, arrive un deuxième journal religieux *La semaine religieuse*. En 1868, c'est l'apparition du *Glaneur*, hebdomadaire sarladais.

Parmi les quotidiens, *Le Périgord*, journal complet, donne des nouvelles nationales et locales. *L'Écho de Vésone*, départemental, est marqué par la personnalité de l'imprimeur Auguste Dupont. Les combats politiques sont alors sanglants au sens propre du terme : en 1850, *L'Écho de Vésone* publie un écho qui déplaît au député Jean Chavoix. On règle alors ses comptes par un duel au pistolet entre les deux hommes, à Chamiers, au cours duquel Dupont est tué. En 1851, Desolme, le rédacteur en chef du *Républicain de la Dordogne*, proteste contre un système du cautionnement qui réduit la liberté des journaux. En réponse, il est emprisonné, puis acquitté mais son absence sera fatale au journal.

Au chapitre financier, la publicité, introduite en 1836 à Paris, arrive en 1840 et en 1850 dans les journaux de Dordogne. *Le Périgord* en 1870 affiche 40 000 lecteurs et fait un appel aux annonceurs pour vendre de l'espace sur cet argument. Aujourd'hui, l'OJD (Office de justification de la diffusion) garantit les tirages annoncés par les titres. Au XIX^e siècle, les journaux sont vendus en kiosque au numéro, par abonnement et par colportage dans la rue. Et il faut une autorisation du ministère, qui deviendra simple déclaration après la loi de 1881 sur la liberté de la presse.

IV. Troisième République et « liberté de la presse »

Ce n'est pas par hasard si l'historien Jacques Kayser a fait de la Dordogne un modèle d'étude sur la presse. Elle y fut toujours foisonnante. Et tout a été dit par cet historien sur ce qu'elle fut sous la Troisième République, entre 1870 et 1939³.

Lors de l'écroulement de l'Empire, en 1870, il y a en effet en Dordogne déjà deux quotidiens solides, *L'Écho de la Dordogne et de Vésone* et *Le Périgord*, plus neuf hebdomadaires et périodiques locaux ou thématiques. Naissent alors deux autres quotidiens, *La République* et *L'Électeur Républicain* jusqu'aux élections de 1871. Après, paraissent *Le Républicain de la Dordogne* issu de *L'Indépendant*, et qui existera jusqu'en 1875, et *Le Conservateur Républicain* qui devient *La Dordogne*, journal conservateur républicain, lequel survit jusqu'en 1876. En 1873, *Le Progrès de la Dordogne* est créé et devient rapidement *Le Progrès de Bergerac*, bi-hebdomadaire, et un adjoint au maire de Saint-Astier crée *Le Périgourdin, chronique de Saint-Astier*, ancêtre des nombreuses revues et bulletins municipaux d'aujourd'hui. Mais la presse est toujours très encadrée par l'État. Thiers fait en 1872 procéder à l'établissement d'une liste des journaux non-politiques, habile façon de pointer tous les autres du doigt. En Dordogne, les classés « non-politiques » ne sont officiellement que huit...

3. KAYSER, 1958.

C'est avec les lois constitutionnelles de 1875, qui en posent le principe, et la loi de 1881 sur la liberté de la presse, que se développèrent les titres et les nouvelles technologies. Une incroyable éclosion de titres combatifs et variés, enfants de ceux qui avaient vécu dans le risque, nourris par les polémistes amateurs et passionnés d'antan, mais aussi avec un glissement vers le professionnalisme et la modération, se trouvant d'autres contraintes : celles de la « nécessité » commerciale. C'est ainsi que, progressivement, on note une dépolitisation des quotidiens qui veulent élargir leur clientèle. Dans le même temps, les hebdomadaires, dont le prix de revient est moindre, sont de plus en plus engagés. Tous garderont jusqu'à la deuxième guerre mondiale leurs colorations idéologiques. Ainsi en 1876 naît *L'Avenir de la Dordogne*, républicain et radical, qui a pour concurrent *Le Petit Courrier de la Dordogne*, monarchiste, qui disparaît dès 1884. Trois journaux de droite dont *L'Écho de la Dordogne* se concurrencent alors avant de fusionner. Jusqu'à la guerre de 1914 seul *L'Avenir* persiste. Mais le département est aussi alimenté par les pages locales des quotidiens des capitales régionales d'alentour, *La Petite Gironde* de Bordeaux, la *Liberté du Sud-Ouest*, et *La Dépêche* de Toulouse, et de nouveaux hebdomadaires. Ces naissances, disparitions, changements de titres se poursuivront jusqu'à la seconde guerre mondiale et ont été décrits avec minutie par Jacques Kayser, qui a également analysé avec pertinence les conditions de vie de la presse en Dordogne entre les deux guerres.

À la veille de la deuxième guerre mondiale, *L'Avenir de la Dordogne* est en concurrence avec les éditions locales des journaux de Bordeaux, Toulouse et Limoges. *La Petite Gironde* et *La Dépêche du Midi* ont un correspondant et une édition locale. *Le Courrier du Centre* propose une page, *Le Courrier de la Dordogne*. Les hebdomadaires s'appellent alors *L'Argus du Périgord*, *Le Combat Périgourdin*, *Le Journal de Ribérac*, *L'Union Nontronnaise*...

V. La Libération

À la Libération, une véritable floraison de titres nouveaux se manifeste et on change ceux qui avaient continué de paraître sous l'Occupation. *L'Avenir de la Dordogne* devient la *Dordogne Libre*, *La Petite Gironde* devient *Sud Ouest*. Dans le même élan, *L'Argus du Périgord* est remplacé par la *Gazette du Périgord*. Le journal de la Résistance de Clairvivre, *Les Voies Nouvelles*, se développe au grand jour, et Pierre Fanlac, résistant et éditeur, crée *L'Essor* chez l'imprimeur Ronteix. Ce journal satirique connaît le succès et sera imprimé à Paris. Parmi les rédacteurs figure Jean-Gabriel Macé, futur rédacteur en chef du *Canard Enchaîné*, qui intègre l'équipe de *L'Essor* en 1947. Le journal communiste *L'Écho du Centre* installe un correspondant en Dordogne, Daniel Gilet, et Alain Mangel lance l'hebdomadaire *La Voix de Jacquou*. Son frère Marceau n'y reste pas, car il a un projet à Paris... devenir mime. *La Croix du*

Périgord, de l'abbé Dufraisse, devient *Le Courrier Français*. *La France de Bordeaux* devient *La Nouvelle République de Bordeaux et du Sud-Ouest*. Et, grande nouveauté, des radios apparaissent : Radio Périgord, chaque jour de 12 h 30 à 20 h 30, et Radio Périgueux (mais seulement le lundi à 12 h 30... pour passer les allocutions du secrétaire du parti communiste, éditées le même jour dans l'hebdomadaire *La Dordogne Populaire*).

Comme à chaque fois, la réalité économique mettra de l'ordre dans tous ces médias. En 1956, un rapport des renseignements généraux fait état d'une grande diversité : sur Périgueux, la *Dordogne Libre* (classée radicale) tire à 8 000 exemplaires et son concurrent *La Gazette du Périgord*, 3 000. Des sept quotidiens régionaux qui ont une édition ou des correspondants en Dordogne, et y sont lus, *Sud Ouest* domine déjà largement avec 305 000 exemplaires. Mais il faut aussi compter avec *La Nouvelle République de Bordeaux et du Sud-Ouest* (centre gauche), *Les nouvelles de Bordeaux* (communiste), et, depuis Limoges, *Le Populaire du Centre* (SFIO) (fig. 1), *Le Courrier Liberté* (modéré) devenu le *Courrier du Centre et du Centre Ouest*, *L'Écho du Centre* (communiste), et *La Charente Libre* (gauche), d'Angoulême. Les hebdomadaires sont *Le Démocrate du Périgord* (Bergerac), le *Courrier Français du Dimanche* (catholique), *La Vie Rurale* (agricole), la *Dordogne Républicaine* (radical socialiste), *Bergerac Libre* (communiste), *L'Éveil du Périgord* (rédigé par le colonel Quinquette et quelques amis), *L'Essor Sarladais* (SFIO).

Le magnat de la presse Robert Hersant tenta même de s'implanter en Dordogne en rachetant *La Dordogne*, ce qui fut un échec, puis *La Gazette*, devenue *Dordogne Soir*, avec une nouveauté, un grand nombre de photos. Ce sera son deuxième échec dans ce département déjà pourvu en journalistes bien implantés.

Sud Ouest, nouveau titre de *La Petite Gironde* après la Libération, a des ambitions régionales. Son correspondant sportif, l'assureur Dubrac, propose à René Laugère, salarié de la Société Générale, de s'occuper du rugby. Ce dernier installera rapidement la correspondance générale du journal dans son bureau, embauche une secrétaire, Edith Desmonin, qui ira ensuite à l'agence de Bergerac. Ils deviennent rapidement salariés du journal. Arrive également Christiane Moulinier, institutrice remplaçante à l'école de la Miséricorde, et qui deviendra plus tard chef d'agence.



Fig. 1. Cartouche « hors-sac » postale en cuir du Populaire du Centre. Après y avoir placé leurs articles et pellicules ou tirages photos, les journalistes l'apportaient au conducteur du train de l'après-midi en partance pour la gare de la ville du siège du journal où un coursier venait la chercher.



Fig. 2. Edme Goyard
(portrait par J.-M. Linfort).

Notre collègue, et ancien directeur de nos publications, Jacques Lagrange est un témoin privilégié de cette époque de l'installation et du développement de *Sud Ouest* en Dordogne puisqu'il fut embauché comme photographe le premier janvier 1954. Étudiant à l'école nationale de la photographie, il travaillait pendant les vacances au studio Diaz place Saint-Silain où René Laugère le recruta. À l'époque, cela a changé depuis, un journaliste de province gagne bien sa vie. Il débute à 30 000 francs par mois alors que son père cheminot n'en gagnait que 19 000. On développe alors les films dans un cagibi installé dans un coin du bureau et il faut courir. Exemple, le dimanche il file au stade à 15 heures pour le match du CAP rugby mais doit être au journal à 15 h 15 pour développer les premières photos et les porter à la gare à 15 h 50, « hors-sac », au conducteur de la « Micheline » qui part à Bordeaux. À la gare Saint-Jean, un coursier du journal prend ensuite livraison du colis. J. Lagrange décidera ensuite de vendre également ses clichés à l'extérieur et d'ouvrir une boutique avec son épouse. Il sera également correspondant de l'ORTF avant d'abandonner le journalisme en 1968. Il a été le témoin de la vie de grandes figures comme René Laugère, créateur de l'agence de *Sud Ouest*, selon lui sans doute le meilleur journaliste périgordin du demi siècle, ou encore Edme Goyard (fig. 2), son concurrent, correspondant de *La France de Bordeaux*, un personnage hors du commun.

VI. De cinq quotidiens aux concentrations

Les Trente Glorieuses sont suivies par les années de crise économique qui contribuent à une baisse du lectorat local, par ailleurs happé par les nouveaux moyens de communication que sont les radios, la télévision, puis aujourd'hui Internet. Les titres vont se mutualiser, se concentrer, devenir moins nombreux.

Au début des années 1980, il y a encore cinq quotidiens présents à Périgueux et produisant de l'information locale et générale : *Sud Ouest*, la *Dordogne Libre*, le *Populaire du Centre*, *L'Écho du centre* et *Centre Presse*. Dans les années 1980, les accords de zone voient les groupes *Sud Ouest* et *La Montagne* se partager le territoire, *Centre Presse* et le *Populaire* se retirent, *Sud Ouest* rachète la *Dordogne Libre*, qui survit en intégrant le groupe, comme pour les hebdomadaires, *L'Agriculteur de la Dordogne* dans le giron du groupe national Réussir, ou *Le Démocrate de Bergerac*, rattaché à Sogemedia, dans le

Nord. À la fin du XX^e siècle, la diversité éditoriale diminue donc dans l'écrit, mais elle est compensée par le développement des nouveaux médias (radio, télé et Internet).

La nature ayant horreur du vide, dans le même temps que la presse installée concentrait ses titres, dans le foisonnement des idées « alternatives » des sixties, des « fanzines » eux aussi héritiers de l'esprit de mai 68, inspirés par leurs aînés américains, avaient déjà annoncé dans les années 70 des velléités de presse différente, plus souple, et très indépendante. Mêlant bande dessinée, contestation et préoccupations culturelles, *L'Acidulé*, à Périgueux, *Le Tarin*, à Bergerac, qui moqua la vieille municipalité, eurent des tirages confidentiels, mais traduisaient une autre attente alors que la presse traditionnelle s'essouffait, que ses titres et sa diversité disparaissaient. Le développement des radios libres, puis privées, et de France Bleu et de la télévision locale a lui aussi énormément changé le paysage médiatique périgordin.

VII. Aventures

A. L'exemple d'évolution de la *Dordogne Libre*

La *Dordogne Libre* (fig. 3) est exemplaire de l'évolution de la presse de Dordogne au cours de la seconde moitié du vingtième siècle. Elle est née de *L'Avenir de la Dordogne*, titre créé en 1876, par un imprimeur, comme beaucoup, Dominique Joucla, vénérable de la loge maçonnique « les Amis persévérants » (fig. 4), elle joua un grand rôle de journal radical. À la Libération de Périgueux le 19 août 1944, elle est investie par le comité communal de libération : il ne veut pas laisser le directeur garder le titre qui a continué de paraître sous l'Occupation, et le fait appeler *Périgueux Libéré* avant que son titre définitif, *Dordogne Libre*, n'apparaisse le 7 septembre. Faite par les mêmes, mais avec en renfort Hélène Veyri, ancienne secrétaire des maquis qui sera sa première journaliste pendant quelques mois avant de repartir sur le front.

Cet épisode est tout à fait exemplaire de ce qui a pu se passer en France pour d'autres journaux « libérés » qui ont au final changé de titre mais pas de propriétaire ni de rédacteurs. Aucun rédacteur n'y signa en fait d'articles personnels de 1940 à 1944, les articles insérés étaient pour la plupart



Fig. 3. Paulo Fortier, linotypiste de presse, à la *Dordogne Libre*, dernier journal quotidien au plomb fabrique à Périgueux, 6 décembre 1984. Le lendemain, l'informatique prendra le relais et les machines partiront à la casse.

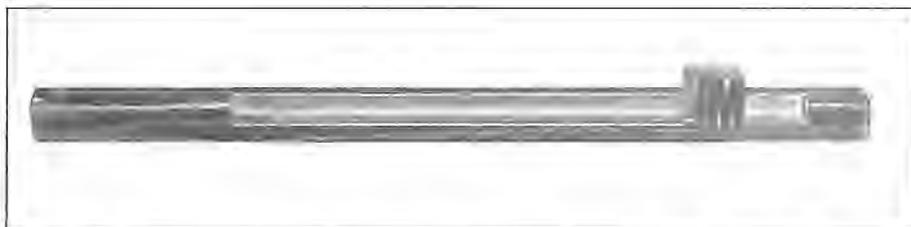


Fig. 4. Titreuse en bois d'un typographe de l'imprimerie Joucla. Elle servait indifféremment à la confection des textes des affiches, comme des titres des journaux composés, mis en page et imprimés par l'entreprise

repris à la colle et aux ciseaux sur les journaux nationaux et le reste émanait de communiqués ou articles imposés par le gouvernement via la préfecture. Une étude de la collection de ces années-là, avec les parties censurées couvertes d'encre noire, et celle des « cahiers de censure », relevant journallement les communiqués censurés ou demandés, et qui sont toujours en possession de l'entreprise, serait tout à fait passionnante quant aux contraintes et censures « ordinaires » de la presse sous Vichy.

À la Libération, il y a une floraison de nouveaux titres, mais très vite, ce journal du soir domine sur Périgueux alors que *Sud Ouest* s'impose sur le département. Ses rubriques phare sont les petites annonces et la rubrique de « Monsieur Écho » créée par Maurice Desbarrats, qui sera relayée un temps par le majoral Fournier. Avec un seul rédacteur, les rubriques générales sont faites à la colle et aux ciseaux. À partir du décès du directeur Victor Bousquet, ce sera le déclin, entre montée en puissance de *Sud Ouest*, apparition des journaux gratuits de petites annonces, et manque d'investissement de la part des héritiers, la famille Ardillier. Politiquement, le journal radical est devenu sympathisant du gaulliste Yves Guéna, nouvel homme fort de Périgueux. Au point qu'un jour, un journaliste stagiaire est remercié pour avoir dit que l'été on s'amuse mieux à Sarlat qu'à Périgueux. En 1980, la gérance est même prise par un maire adjoint qui place son gendre à la tête de l'imprimerie et son fils au journal. Mais le déclin se poursuit jusqu'à son rachat, en 1983, par le groupe *Sud Ouest* qui lui donnera un second souffle, avec un tirage qui rattrapera presque les 8 000 exemplaires de l'âge d'or des années cinquante. Mais les temps où les journaux s'arrachaient sont, en ce début de XXI^e siècle, concurrencés par de nouvelles habitudes de lecture et de nouveaux médias. Le journal n'est plus imprimé à Périgueux. Son directeur de publication est désormais un cadre de la direction bordelaise. Difficile donc d'attacher comme autrefois un titre à une personnalité locale. Mais la « DL » fait partie des derniers rares petits quotidiens locaux qui ont survécu en s'adaptant.

B. La radio

Pendant l'Occupation, les Périgordins ne furent que des auditeurs qui de Radio Paris, qui de Radio Londres, voire des deux sur les postes à lampe, avant la génération transistor des appelés d'Algérie qui écoutent la musique yéyé sur les stations « périphériques », RMC ou RTL, et Europe 1. Mais rien de local là dedans : l'histoire de la radio en Dordogne était réduite à sa plus simple expression, jusqu'à l'ouverture des ondes aux initiatives associatives et privées par l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981. C'est seulement après la Libération et Paris Inter puis France Inter qu'elle eut un correspondant à Périgueux. Il s'agit de Maurice Duprat, journaliste au *Populaire du Centre*, qui promenait son magnétophone avant de transmettre ses reportages à Paris, puis à Bordeaux à partir de la fondation des France 3 régionales, par deux pinces accrochées aux fils du combiné de téléphone dont il dévissait le bouchon de protection. Technique hautement interdite par le ministère et couramment pratiquée. Il assurait aussi les piges pour Europe 1, une des stations dites périphériques, qui avaient contourné le monopole en installant leur émetteur hors du territoire national, tandis que son collègue Francis Mandin, de *Centre Presse*, le concurrençait sur RMC.

La fin du monopole figurant au programme du candidat Mitterrand, dès son élection en 1981, voire avant, fleurirent comme dans tout le pays des radios locales associatives et bénévoles qui firent pression. Suivront également l'éclosion des réseaux de radios privées et l'installation des stations décentralisées de Radio France.

C. La télévision

En 1963 arrive la télévision régionale. L'apparition s'est traduite par l'ouverture de stations de France « régionales ». Pour la Dordogne, des reporters cameramen correspondants envoyaient quelques minutes d'images d'actualité locale qui étaient intégrées aux journaux régionaux de 20 minutes le soir. La position de la Dordogne, entre Aquitaine et Limousin, n'en faisait pas un territoire bien couvert, et les Périgordins frustrés écoutaient tantôt les informations régionales de Bordeaux, tantôt celles de Limoges, selon leur situation géographique. Jacques Lagrange, de *Sud Ouest*, fut correspondant de l'ORTF. Ensuite, Maurice Duprat, du *Populaire du Centre*, fut aussi correspondant des deux stations régionales, organisant les reportages, mais ne prenant pas les images lui même, envoyant sur le terrain deux pigistes cameramen, Claude Sarlat et Serge Noilletas. Sur France 3, les téléspectateurs peuvent voir des images de Dordogne, à l'heure des informations régionales du soir, sur France 3 Bordeaux ou France 3 Limoges, selon leur orientation, et les deux ont des correspondants en Dordogne.

Il faudra attendre le XXI^e siècle pour que France 3 installe à Périgueux une rédaction locale permanente.

En ce début de XXI^e siècle, de vieux supports souffrent mais s'adaptent, pour des Périgordins toujours friands de débats ou de cancans, et la plume, touchée mais pas coulée, partage désormais le terrain avec la souris. Elle y trouve même un certain renouveau. La presse de Dordogne a connu concentrations, informatisation et productivité qui ont parfois banalisé le métier mais ont permis aux journalistes de clocher de continuer de faire sonner son petit accent dans l'information mondialisée, qui vit aujourd'hui aussi par les réseaux Internet.

M. L.

Bibliographie

- AUJOULAT (Norbert), *Lascaux, le geste, l'espace et le temps*, Paris, éd. Seuil, 2004.
- DELBOS (Claire), *Dordogne Libre, livre du cinquantenaire*, 1994.
- KAYSER (Jacques), *La presse de province sous la III^e République*, Paris, éd. Armand Colin, 1958.
- LAGRANGE (Jacques), *La vie en Périgord sous Louis-Napoléon III*, Périgueux, éd. Pilote 24, 1992.
- SECONDAT (Marcel), « Bibliographie : Jacques Kayser. La presse de province », *BSHAP*, t. LXXXV, 1958, p. 203.
- SERRE (Pascal), « Du pistolet à la plume, petite histoire de la presse en Périgord », *Périgord Magazine*, 1992.
- VIELLIARD (Jeanne), *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle. Texte latin du XII^e siècle, édité et traduit en français d'après les manuscrits de Compostelle et de Ripoll*, Mâcon, impr. Protat frères, 1938.

Annexes

1. Le temps des clubs de la presse

C'est surtout après la Libération, quand le journalisme passe des imprimeurs et amateurs éclairés aux professionnels du reportage, que se créent des clubs de la presse. Dans les années cinquante existe une amicale de la presse qui organise un bal annuel dans lequel on retrouve « tout ce qui compte » à Périgueux. Elle est constituée des journalistes, photographes et correspondants sportifs. En 1952, une décision moderne est prise pour la soirée avec l'orchestre Eddie Warner : les femmes pourront se présenter en robe d'après-midi et la tenue de soirée ne sera pas de rigueur pour les hommes, afin de ne pas rebuter certaines personnes.

Après une période de calme et de disparitions de titres pour la presse locale, victime notamment de l'apparition de nouveaux médias régionaux, radio et télé, c'est dans les années 1980, avec l'arrivée de la station décentralisée de Radio France « France

Bleu Périgord », que le nombre des journalistes s'étoffe à nouveau, et qu'un club de la presse est recréé.

2. Quelques figures marquantes du journalisme périgordin

Sous l'Empire comme en République, en politique comme dans la fonction publique, la centralisation attira souvent les enfants de Dordogne vers Paris. Ce fut le cas de Léon Bloy qui s'automarginalisa à force de chroniques féroces, mais aussi du caricaturiste Georges Goursat, alias Sem (1863-1934), qui après avoir croqué les Périgourdiens, s'illustra dans les salons de la capitale. Pierre de Lestrade (1901-1977) s'inspirera de la même veine pour des aquarelles dont certaines parurent dans la presse locale.

Mais d'autres figures ont aussi marqué la Dordogne de leur empreinte, comme :

- Louis Veuillot (1813-1883). Journaliste au *Mémorial de la Dordogne* (1832-1839), il devint directeur de *L'Univers*.
- Yvon Delbos (1885-1956). Journaliste au *Radical*, puis après la guerre de 1914-1918 à *L'Ère Nouvelle*, il collabore à *L'Avenir de la Dordogne*, qui joue un rôle prépondérant à gauche dans les années 1920. Il tient aussi la rubrique diplomatique dans *La Dépêche* de Toulouse. Élu à Sarlat, chef de file des radicaux, il est plusieurs fois ministre, ne vote pas les pleins pouvoirs à Pétain et est arrêté. Après la seconde guerre, il travaille aux premières constructions des organisations européennes et à la défense de la langue d'oc.
- René Laugère. Créateur de l'agence de *Sud Ouest* à Périgueux, sachant comment travailler avec les habitants de la Dordogne, le plus habile qu'on ait connu, excellent journaliste, fin politique et analyste de la vie locale. C'est lui que les préfets consultaient quand ils avaient un message à faire passer.
- Edme Goyard. Correspondant dans les années 1950 de *La France*, concurrent du *Sud Ouest*. Personnage extraordinaire, selon Jacques Lagrange, ayant exercé à Paris, aussi intelligent que bonne mais rare plume, excellent orateur aux comptoirs où il racontait ses exploits parfois imaginaires. Une forte carrure qui était aussi un arbitre de l'élégance, ne quittant jamais son gilet et son costume Prince de Galles avec pochette. Il avait aussi créé un journal sportif, *L'Éclair du Sud-Ouest*.
- Alberte Sadouillet Perrin. A pris sa retraite de journaliste du *Courrier Français* à l'âge de 94 ans en 1993. Un record de longévité professionnelle, pour celle qui fut journaliste à *L'Écho d'Alger* et à la revue *Algéria*. Membre de la SHAP, elle participa à l'ouvrage *Cent portraits périgourdiens*.
- Robert Delfour. Chef d'agence du *Populaire*, artiste peintre, ancien de *Dordogne Soir*, cohabitait de façon contrastée au *Populaire du Centre* avec Maurice Duprat, le reporter chasseur d'infos, militant socialiste typiquement Périgourdin, ancien correspondant du *Courrier du Centre*.

On doit aussi citer l'homme d'affaires et self made man le charron Sylvain Floirat, natif du Terrassonnais, PDG de Matra et qui fut toujours fidèle à sa terre. Il a été entre autres patron de la station Europe 1. En ce sens, il préfigurerait ce qui est aujourd'hui banal, l'emprise des grands groupes industriels sur les médias.

3. Les figures de la photographie

Avant les photographes, il y eut les dessinateurs et illustrateurs comme le caricaturiste de Lestrade à qui l'on doit d'avoir croqué maintes personnalités locales. Mais les

artistes de la chambre noire sont rapidement devenus des témoins de leur temps. Baldus a rendu éternels le pont de Tournepiche et l'ancienne cathédrale. Antoine Barbreau, né en 1825, qui exerça à Ribérac et à Périgueux de 1861 à 1877, suivit les travaux de restauration d'Abadie et nous lègue des informations précises sur l'histoire de la cathédrale Saint-Front. Jules Richard (1825-1885) et Eugène Dorsène (1854-1917) suivirent aussi les grands chantiers du siècle, comme Eugène Boule (1832-1906) qui fut le photographe de la SHAP. Chez les amateurs, le docteur Antoine Carcenac a réalisé de véritables documents de la vie rurale du Sarladais. Tous ouvrirent à leur manière la voie aux photographes à la fois de ville et de presse comme Numa ou Diaz au XX^e siècle.

De 1921 à 1971, Numa Dehilotte, depuis sa petite boutique de la rue Wilson, a photographié 50 ans de vie périgordine, que son successeur Marcel Gervaise a entrepris de sauver en numérisant les plaques. Il se déplaçait avec son épouse sur une moto avec side-car. Il partageait le marché avec Gauthier ou Astre dont le fonds se trouve aux Archives départementales de la Dordogne. S'il réalisait côté privé, les mariages, baptêmes et communions, ce curieux était de toutes les fêtes, les lieux d'accidents, les manifestations de 1934 et les meetings du Front Populaire en 1936, la venue de Pétain en 1938 et celle de de Gaulle en 1945, qui se retrouvaient dans les colonnes de la presse, et a même réalisé des faux papiers. La photo célèbre du résistant Boissière déguisé en curé est de lui.

Le fonds cédé par Concepcion Diaz aux Archives départementales représente 40 ans de photos de presse, soit 160 000 clichés pris entre les années 1940 et 1980 : grands hommes, événements, inondations, mariages. François Diaz est photographe en 1936 dans l'armée républicaine pendant la guerre d'Espagne. À bord des avions, il réalise, au-dessus d'une trappe, des clichés des bombardements pour les réglages, poste très exposé, en queue d'escadrille, et à basse altitude. À la victoire de Franco, la famille fuit et se retrouve dans un camp « d'accueil » en France. Son épouse peut quitter le camp car elle doit accoucher. Lui se retrouve dehors à la Libération et part combattre pour la libération d'Angoulême et de Périgueux où on lui demande de rester. Sa femme le rejoint et ils installent leur labo place Saint-Silain, où ils utilisent pour développer les clichés l'eau de la fontaine publique. À son décès, son épouse continue le métier seule, avec des apprentis successifs. Jusque dans les années 1980, elle fournit les cinq journaux quotidiens qui existent alors à Périgueux. Mais il faut économiser la pellicule. Quand des hommes politiques sont à une cérémonie, on leur demande de se ranger de gauche à droite selon leur appartenance. À partir de clichés, le correspondant de *L'Écho* va garder le personnage de gauche, celui de *Centre Presse* le personnage de gauche, le *Populaire* ceux de gauche, la *Dordogne Libre* et *Sud Ouest* ceux du centre droit...

On peut aussi citer Parcellier, dont les clichés constituent à compter de l'année 1968, et jusqu'en 1989, de véritables archives et chroniques de la ville de Brantôme. Au point que lorsqu'il mettait en scène une photo de mariage à la fontaine Médicis, le notaire Dubuisson, président de l'office de tourisme, amenait les touristes pour assister à la scène.

Auguste Dupont et *L'Écho de Vésone*

par Annie HERGUIDO

Jean-Baptiste Auguste Dupont est né à Périgueux le 5 octobre 1798 de Marie Laborie et François Auguste. Imprimeur, il a été représentant du peuple (c'est-à-dire député) à l'Assemblée constituante de 1848, titre qu'il a arboré avec fierté jusqu'à ses derniers jours.

Anatole de Rouméjoux, dans sa Bibliographie générale du Périgord¹, fait une discrète allusion à sa mort, survenue le 20 août 1850, sans préciser qu'elle était due à un duel dont nous reparlerons ci-dessous.

*Pour comprendre Jean-Baptiste Auguste, il faudra évoquer tout d'abord l'influence qu'exerça son père sur sa carrière et ses convictions, puis ce journal, *L'Écho de Vésone*, créé par les deux hommes, et découvrir enfin son vrai visage dévoilé lors d'une mort violente vers laquelle il se précipita sans hésiter un seul instant.*

François Auguste Dupont, son père, s'était établi imprimeur à Périgueux en 1789 et joua pendant la période révolutionnaire (1789-1799) un rôle politique très actif. Par ailleurs, le seul journal édité en Périgord à cette époque, était le *Bulletin du Département de la Dordogne* auquel il collabora dès sa création en 1806, et dont il devint propriétaire en 1810².

1. ROUMÉJOUX, BOSREDON, VILLEPELET, 1897, t. 1, p. 234.
2. VILLEPELET, 1924, p. 126.



Fig. 1 (ADD, 2 J 1283).

Avec la restauration de la monarchie, François Auguste fut vite dépossédé de son journal au profit du sieur Laborie, « homme parfait pour ses opinions », principal du collège de Périgueux, ancien émigré, ami du préfet Montureux. Mais dès 1818, il fut rappelé à ses fonctions. Le périodique devint alors *Le Nouveau Bulletin de la Dordogne* puis *L'Écho de Vésone* en 1828.

Cette année-là, Auguste Dupont fils (fig. 1), à trente ans, était tout à fait capable de seconder son père : il devint rédacteur en chef du nouveau journal³.

Sa carrière était toute tracée, il allait rendre compte des événements de son époque et exprimer ses opinions en utilisant une langue précise et soignée pour rédiger ses nombreux articles.

Né dans l'imprimerie, il ira plus loin que son père. En effet, son *Mémoire sur les pierres lithographiques de Châteauroux et sur les nouvelles applications de ces calcaires*, publié en 1839, fit de lui l'inventeur de nouveaux procédés lithographiques. Reconnu par ses pairs, il participa même à l'exposition générale de 1844 et laissa dans l'histoire de Périgueux, et plus particulièrement dans celle du quartier Saint-Georges où il habitait, le souvenir d'un homme « qui avait contribué puissamment à procurer à la lithographie, des pierres françaises éminemment propres à cet art⁴ ». N'oublions pas que, grâce à ce procédé, l'abbé Audierne put rééditer *L'estat de l'église en Périgord* du révérend père Dupuy.

Formé dans la mouvance révolutionnaire, épris de liberté et de justice sociale, il fit partie de la loge maçonnique « Les amis persévérants », dès sa création en 1831, auprès d'hommes aussi célèbres qu'Albert de Calvimont ou Auguste Romieu, tous les deux préfets, de Jean-Baptiste Bloy, père de l'écrivain Léon, de Léon Sauveroché, proviseur du collège de Périgueux, et de Germain Goudeau le père d'Émile⁵.

Sa conscience de journaliste, sensibilisé aux événements nationaux et internationaux, l'avait sans doute poussé à s'engager aux côtés des vingt-cinq officiers républicains espagnols, exilés, qui avaient intégré cette loge pour échapper à l'Inquisition recréée par Ferdinand VII, dès 1823.

3. VILLEPELET, 1924.

4. GRANGER, 1948, p. 182.

5. PENAUD, 1974.

I. L'Écho de Vésone

En donnant au *Nouveau Bulletin de la Dordogne* (fig. 2) le nom d'*Écho de Vésone*, les Dupont père et fils ont voulu se démarquer de leur ancienne publication. C'est bien d'un nouveau journal qu'il s'agit, dont les objectifs et les futurs contenus sont parfaitement définis dans le numéro zéro.

Commençons tout naturellement par l'en-tête qui comporte des éléments incontournables comme : « on s'abonne chez Dupont père et fils » et ce journal « politique, littéraire, commercial, industriel et judiciaire paraîtra les mardis et vendredis » (fig. 3).

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

LE NOUVEAU BULLETIN, ou ÉCHO DE VÉSONE, devant paraître deux fois par semaine, et chaque numéro avoir d'ailleurs un tiers d'étendue de plus qu'anciennement, le prix en est doublé.

Le prix de l'abonnement est donc de 24 fr. par an ; 12 fr. pour six mois, et 6 fr. 50 c. pour trois mois, toujours payables à l'avance.

Les anciens abonnés au *Bulletin de la Dordogne* recevront notre nouvelle Feuille pour la moitié du temps qu'aura à courir leur ancien abonnement, à dater du 1.^{er} avril prochain. Ainsi, par exemple, ceux dont l'abonnement devait aller jusqu'au 1.^{er} août prochain, ne recevront la nouvelle Feuille que jusqu'au 1.^{er} juin. A l'expiration de ce terme, qu'il leur sera facile de calculer en l'appropriant à leur position respective, ils voudront bien nous manifester leurs intentions, en nous donnant l'avis qu'ils veulent cesser l'abonnement ou le continuer aux nouvelles conditions.

Les personnes qui voudront s'abonner sont priées de ne pas différer, sans quoi elles s'exposeraient à ne point avoir la collection complète, le nombre des exemplaires devant être calculé sur celui des abonnés.

Les lettres et l'argent doivent être affranchis.

Nota. Pour faciliter les moyens d'abonnement à notre Feuille, nous avons établi des correspondans dans chaque chef-lieu d'arrondissement, où on pourra déposer l'argent sans payer de frais de transport. On ne sera tenu qu'à payer le montant d'un port de lettre en sus de l'abonnement.

Sont chargés de recevoir les abonnemens :

A Bergerac, M. Boyer, libraire.
A Nontron, Chabaneau, directeur des postes.
A Ribérac, Bonnet, imprimeur.
A Sarlat, Dauriac, imprimeur.

Et à Thiviers (chef-lieu de canton), M. Thénier, aub. post.

Fig. 2.

ANNÉE 1828. N.° 0 Mercredi 19 Mars.

NOUVEAU BULLETIN DE LA DORDOGNE, OU L'ÉCHO DE VÉSONE

On s'abonne chez Dupont, père et fils.
Ce Journal paraît les Mardis
et Vendredis.



Prix : 6 fr. 50 c. pour 3 mois,
12 fr. pour 6 mois,
24 fr. pour l'année.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE, COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET JUDICIAIRE.

Prospectus.

Une Feuille périodique locale doit être, sans contredit, rangée parmi les premiers besoins du département : rien ne le prouve mieux que la longue existence de l'ancien *Bulletin*. Si, malgré sa forme, sa publication hebdomadaire n'eût peu d'intérêt de sa partie politique, mais dont les travaux, plus à notre portée, offriraient pourtant un résultat qu'on chercherait en vain dans toute autre Feuille.

Les Journaux du département, à l'exception de ce qui concerne les localités, ne sont ordinairement que les échos

Fig. 3.



Fig. 4.

Ce numéro zéro est composé d'un seul et long article intitulé « Prospectus » qui annonce avec force détails ce que sera ce nouveau périodique. Après l'inévitable éloge du précédent bulletin qui avait quand même duré vingt-deux ans il est précisé : « notre Feuille n'étant plus spécialement administrative, sera dégagée des circulaires de MM. les maires qui envahissaient une partie de nos colonnes ». Par ailleurs, dans la rubrique intitulée : « Nouvelles du Département », on pourra trouver « des extraits ou indications succinctes des principaux actes ou arrêtés de la Préfecture » susceptibles d'intéresser les fonctionnaires publics et les particuliers.

Voilà une nouveauté puisque,

désormais, les événements qui auront lieu dans le département figureront dans ces lignes, contrairement à ce qui avait cours dans l'ancien bulletin qui ne mentionnait que des faits nationaux et relatifs à l'histoire officielle impériale et royale.

« Entrant en possession de tous les droits que nous donne la législation actuelle sur la libre publication des journaux, nous voyons une nouvelle ère commencer pour nous ». Cette phrase pleine d'espoir du rédacteur en chef peut paraître surprenante, d'autant plus que la politique de Charles X allait se durcir et conduire le pays et particulièrement le monde de l'imprimerie vers la révolution de 1830. En 1828, ni Auguste Dupont ni ses contemporains ne pouvaient prévoir une telle issue.

L'originalité de ce tout nouveau journal résidera aussi dans la future rubrique intitulée « Mosaïque politique » (fig. 4), une revue de presse avant l'heure qui réunira d'après son rédacteur « les principaux articles des journaux de toutes couleurs » classés avec ordre selon leur intérêt, analysés au besoin pour former « une véritable mosaïque où chacun pourra rencontrer des passages remarquables du journal dont l'esprit lui convient le mieux mais surtout où l'observateur éclairé trouvera le moyen d'asseoir son jugement ».

Avec une telle démarche, le rédacteur pourrait être accusé d'indifférence politique car les lecteurs aiment souvent savoir « sous quelle bannière vont combattre leurs journaux ». Au moment de la fondation de *L'Écho de Vésone*, la position d'Auguste Dupont est claire, il fait confiance au roi qui semble vouloir s'appuyer sur les lois et particulièrement sur la Charte pour gouverner. Il ne tardera pas à changer d'avis.

Après un tel intérêt pour la vie politique et parlementaire, on ne s'étonnera pas de voir, commentées dans ce même journal, les sessions des Chambres, ce qui sera fait « avec l'attention la plus scrupuleuse et la plus impartiale, n'oubliant jamais qu'analyser c'est éclaircir, ordonner, réduire à de plus simples termes mais sans dénaturer les choses ».

Toutefois, *L'Écho de Vésone* s'intéressera aux publications littéraires, aux arts, au commerce et à l'industrie, au théâtre et aux variétés. Enfin le journal offrira ses colonnes aux lecteurs qui voudront s'exprimer, à certaines conditions malgré tout : « toujours ouverte aux justes réclamations, notre Feuille ne prêtera pas son arène aux traits envenimés de la haine et de la calomnie et ne cherchera jamais à réveiller les partis ou à exciter les passions ».

Pour terminer la présentation contenue dans le « Prospectus », il fallait définir le lectorat de cette nouvelle publication : « des hommes du monde qui veulent avoir une idée de la politique et des nouvelles du jour sans se charger l'esprit d'une foule de choses inutiles ». Nous n'entrerons pas dans le détail des différentes catégories sociales énumérées à la suite, le lecteur curieux pourra en trouver la liste dans ce numéro zéro ⁶.

Le numéro 1 daté du 1^{er} avril 1828 commence par un article intitulé « De notre titre et de sa vignette » (fig. 5) : il fallait se justifier. Les Périgourdins reconnaîtront aisément le dessin de la tour de Vésone ; quant aux autres abonnés,

ANNÉE 1828. N.º I.º Mardi 1.º Avril.

NOUVEAU BULLETIN DE LA DORDOGNE,
OU L'ÉCHO DE VÉSONE

Offices de M. Deshayes, père et fils.
Quai de Paris les Mardi
et Vendredi.



Paris : 6 fr. 50c. pour 3 mois,
12 fr. pour 6 mois,
24 fr. pour l'année.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE, COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET JUDICIAIRE.

DE NOTRE TITRE
ET DE SA VIGNETTE (1).

Les habitants de Périgoux et de ses environs, ceux même des autres parties du département qui sont venus visiter le capital de Périgord reconnaîtront facilement, malgré l'obscurité du bureau indigène qui s'est chargé de la gravure de notre vignette, le monument antique connu sous le nom de *Tour-de-Vésone* ; mais ceux de nos abonnés qui ne connaissent ni Périgoux, ni les débris antiques de la célèbre métropole dont cette ville tient la place, nous ont sollicité une explication sur notre titre. Beaucoup d'entre eux ignoraient peut-être même que la *Tour-de-Vésone* était un temple, ou s'ils la savent-ont besoin d'ap-

preuvés en partie au dessus, y soutenant évidemment le sol par-dessous de l'édifice. Il résulte de cette disposition, que l'ensemble du monument était protégé en deux étages, non compris les souterrains. Que doit-on en conclure ? que ces souterrains, et cet étage qui sont immédiatement au-dessus, étaient destinés à cacher des trésors. Il fallait donc que la forme circulaire de l'édifice convint aux attributions de la divinité qu'on adorait dans ce lieu ; que la suite de cette divinité fut accompagnée de mystères, et qu'il fût connu des Gaulois avant le conquête des Romains, car ces derniers n'auraient certainement pas dû leur enlever, sans leur rite, un temple à leurs propres dieux, pour en faire un peuple et une métropole redoutables, qui donnaient à peine soufre.

Or, quel est le dieu ou le dieux qui rempli exactement ces conditions ? C'est ISIS. En effet, Isis était la lune, ainsi, la terre, elle avait des mystères dans la célébration exigent des souterrains, et je crois avoir trouvé que les Gaulois savaient cette déesse bien des années avant la conquête.

Nous concluons au mieux que l'on peut, dans la ville de Périgoux

Fig. 5.

6. Consultable aux Archives départementales de la Dordogne (PRE 417).

ils seront ravis d'apprendre, sous la plume d'Auguste Dupont, inspirée des toutes nouvelles *Antiquités de Vézère* (1821-1826), l'histoire de ce monument si bien racontée par le comte de Taillefer. Les faits divers, peu mentionnés dans « Prospectus », retiendront certainement l'attention des lecteurs de ce numéro 1 : « Dans la commune de Tursac, Étienne Vital a été trouvé mort avec une corde autour du cou, il paraît positif d'après la manière dont cette corde était attachée et la position du corps, que cet individu a été assassiné ».

Dans la « Mosaïque politique », figure un large extrait de *La Gazette de France* où se reflète une certaine inquiétude : « ce n'est pas sans surprise qu'on a vu le ministère se porter au secours de la faction qui triomphe et accroître par conséquent tout le danger où cette faction a mis la liberté publique ». Cette mystérieuse « faction » est celle qui gouvernait alors et l'espoir qui marquait les déclarations d'Auguste Dupont pourrait bien s'envoler.

Dans le numéro suivant, daté du 4 avril, apparaît la chronique locale où l'on relate une déclaration faite par le préfet lors d'un conseil municipal de Périgueux. Il s'agit d'une sorte de constat négatif sur la pauvreté et la saleté des hôpitaux de la ville, l'abandon dans lequel se trouvent les monuments publics et l'absence de fontaines. Par ailleurs une lettre adressée au rédacteur en chef, sans que soit mentionné le nom de son auteur, tient davantage du message promotionnel que d'une simple déclaration de lecteur : « votre prospectus nous donne enfin l'espérance d'avoir bientôt un journal départemental affranchi de l'influence du pouvoir. »

Les grands événements y sont relatés avec précision : la révolution de 1830 avec les exploits des jeunes Périgourdins de Paris lors des Trois glorieuses (27, 28, 29 juillet) n'en est qu'un modeste exemple. Dans le numéro du 3 août 1830, Auguste Dupont fait part de ses réflexions : « nos opinions, pour être sages et modérées, n'en sont pas moins fermes, nous les défendons avec courage en respectant celles des autres ».

De la même manière, le 18 février 1848, il déclare : « nos vœux accompagnent l'opposition dans cette résistance [...] elle est juste et légale et a pour but d'empêcher qu'en 1848, dix-huit ans après une révolution populaire, il suffise d'une ordonnance de police pour enfermer les prescriptions de la Charte ».

Au fil des ans, *L'Écho* prend plus d'importance et multiplie ses parutions : en 1844, il sort aussi le samedi, et devient quotidien dès le 3 janvier 1849.

II. Une polémique fatale

Mais cette belle aventure journalistique va tourner court le 20 août 1850, à cause d'une mort stupide occasionnée par un duel. Pourquoi en être arrivé à de telles extrémités ?

C'est un article publié dans *L'Écho de Vésone* du 16 juillet 1850 qui a tout déclenché. Il est intitulé (fig. 6) :

« Un exemple de fraternité démocratique et sociale »

Voilà ce qu'il racontait : « On nous écrit de Saint-Sulpice d'Excideuil, le 12 juillet : M. Chavoix, représentant du peuple, et M. Chavoix, notaire, ont prétendu que le père de Jean Roux, colon de Saint-Sulpice, avait acheté il y a vingt-cinq ans, pour 7 francs de sangsues au pharmacien Chavoix, leur père. Jean Roux s'est refusé à payer une somme qu'il savait avoir été acquittée par feu son père. Les deux démocrates Chavoix ont poursuivi l'affaire au point qu'il y a eu pour 135 francs de frais et ils viennent de faire vendre la récolte de ce pauvre malheureux et par suite de le mettre aux portes ainsi que ses enfants. C'est par exploit de M. Fricout, huissier à Lanouaille que la vente a eu lieu. »

Suit l'annonce complète de la vente aux enchères de la moitié de la récolte « au requis de MM. Jean et Jean-Baptiste Chavoix » (fig. 6).

La réponse ne s'est pas fait attendre. Dans le journal du 24 juillet 1850, Jean Chavoix, représentant du peuple, docteur en médecine, s'étonne que le rédacteur en chef valide le témoignage d'un correspondant anonyme : les deux frères n'avaient aucune connaissance de cette affaire et donnaient un démenti formel aux allégations mensongères contenues dans cet article. Leur réputation était au-dessus des atteintes d'Auguste Dupont et de son correspondant.

Malheureusement, le rédacteur avait une preuve, la pièce authentique qui avait été affichée au requis des Chavoix et « qui porte encore les traces de son affichage, sur le mur à ce destiné, dans la commune de Saint-Sulpice d'Excideuil ». Il communiqua ses arguments dans ce même numéro, à la suite de la lettre de Chavoix.

L'affaire fit grand bruit et « une souscription s'est ouverte pour venir au secours du malheureux colon qu'allaient ruiner d'âpres créanciers⁷ ». La quatrième liste (fig. 7) nous donne un aperçu de la nature des donateurs et de leurs dons : « Un ancien ami de M. Chavoix, qui ne l'est plus depuis qu'il a vu que la fraternité n'est plus qu'un vain mot », « un citoyen qui n'aime pas les sangsues du père Chavoix, non plus que les saignées du fils »...

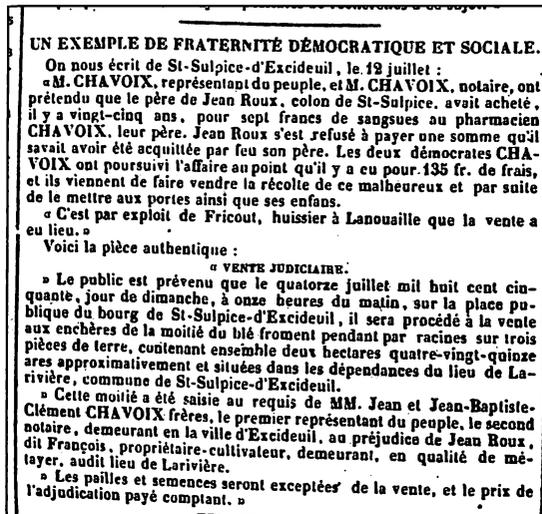


Fig. 6.

7. *L'Écho de Vésone*, 28 juillet 1850.

SOUSCRIPTION	
<i>Pour racheter la récolte du métayer Jean Roux, vendue sur saisie de MM. Jean et Jean-Baptiste-Clement CHAVOIX, l'un représentant du peuple, l'autre notaire en la ville d'Excideuil.</i>	
(4 ^e LISTE.)	
Un ancien ami de M. Chavoix, qui ne l'est plus depuis qu'il a vu que la fraternité n'est plus qu'un vain mot.....	1 fr. 0 c.
Un ami des pauvres, qui considère comme un devoir, de la part des riches comme M. Chavoix, de se montrer généreux.....	1 »
Un citoyen qui, s'il avait dit, comme M. Chavoix, dans un discours public, qu'à l'avenir il n'y aurait plus de pauvres, ne pourrait se résoudre, pour la misérable somme de 7 fr. 50 c., à réduire toute une famille à la misère.....	1 »
Un citoyen qui, sur l'engagement qu'avait pris M. Chavoix de consacrer à de bonnes œuvres ses économies qu'il ferait sur les 40 fr. par jour de son commissariat, l'ayant cru généreux, voit ses illusions détruites par d'insupportables rigueurs envers le pauvre Jean Roux.....	1 »
Un légitimiste qui, ayant osé dire que M. Chavoix avait déclaré qu'il considérerait la légitimité comme l'ancre de salut de la France, n'a plus de confiance en lui depuis qu'il s'est déclaré révolutionnaire.....	1 »
Un citoyen qui vénérait la mémoire du général Bugeaud, et qui a toujours été au moins étonné que M. Chavoix pût, sans apostasie, se déclarer successivement son ami ou son ennemi politique, le maréchal Bugeaud étant toujours le même.....	1 »
Un citoyen républicain modéré qui a été indigné que le citoyen Chavoix ait autorisé la lapidation et l'incendie en place publique d'un portrait de Louis-Philippe, répondant à ceux qui le lui reprochaient, que le peuple était souverain et qu'il avait le droit de tout faire.....	1 »
Un citoyen qui n'aime pas les saignées du père Chavoix, non plus que les saignées du fils.....	1 »
Un débiteur qui ne paie jamais sans retirer de quittance et qui s'en est bien trouvé.....	1 »
Un citoyen qui n'a pas oublié les discours que M. Chavoix adressait au peuple périgordin lors de son commissariat à 40 fr. par jour.....	0 10
Un socialiste qui voudrait voir MM. de la montagne mettre en pratique par leur exemple les sentiments généreux dont ils se disent animés pour le peuple.....	0 10
Un détenu politique qui reconnaît ses erreurs, et qui n'a plus de confiance dans les gros bonnets du parti rouge.....	0 10
Un ancien ami qui espère que M. Chavoix, représentant du peuple, reconnaissant ses erreurs politiques, fera une profession de foi dans laquelle il développera longuement et explicitement le mode de gouvernement auquel il aspire.....	0 10
Un démocrate désillusionné.....	0 10
Un contribuable qui n'a pas oublié la proposition du citoyen Chavoix, proposition qui consistait à faire restituer les 45 c., chose qui ne pouvait se réaliser qu'en prélevant des impôts plus forts sur ceux à qui on devait les restituer.....	0 10
Un républicain qui regrette avoir voté pour M. Chavoix.....	0 10
Un amateur de saignées.....	0 10
Un admirateur de la fraternité montagnarde.....	0 10
Un confrère du docteur Chavoix qui a proposé au conseil d'arrondissement de Périgueux la réduction de son indemnité de représentant.....	0 25
Total.....	10 fr. 05 c.
Total des trois dernières listes.....	6 60
Total général.....	16 fr. 65 c.

Fig. 7.

lettre nous autorisait à un refus d'insertion, nous nous sommes bien gardés de profiter du bénéfice de la jurisprudence. Nous considérons sa publicité comme une trop bonne fortune pour nos lecteurs [...] nous avons démasqué de faux démocrates socialistes [...] nous avons arraché Jean Roux aux griffes de ces Arpagon devenus généreux mais un peu tard ».

Après un répit de quelques jours qui permit à Jean Chavoix de regagner sa bonne ville d'Excideuil, désertée par lui pour prendre les eaux à Gujan, le représentant du peuple envoie une lettre au ton menaçant publiée dans le journal du 19 août 1850 : « Nous avons accueilli comme ils le méritent, avec le sentiment du plus profond mépris, les diverses publications que vous avez dirigées contre nous ». Cette phrase injurieuse à plus d'un titre et lourde de conséquences, comme on le verra plus tard, ne les empêche pas de se justifier : « nous n'avons eu connaissance de la saisie faite au préjudice de ce colon que par votre numéro du 16 juillet qui nous est parvenu à Gujan le 20, date de notre première lettre [...] Jean Roux n'a rien eu à payer pour cette créance [...] vous avez cherché à nous présenter à vos lecteurs comme des créanciers inhumains [...] c'est sur une affaire semblable, complètement oubliée par nous depuis vingt-deux ans, sur des poursuites dont nous avons ignoré l'existence jusqu'au 16 juillet dernier que vous avez cherché à élever contre nous, une accusation aussi absurde que ridicule ».

La phrase finale sonne comme un appel au combat : « nous vous requérons d'insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro. »

Le temps presse, Auguste Dupont publie sa réponse à la suite de cette lettre virulente : « La forme de cette

Comme nous pouvons le voir, là aussi le ton est menaçant, l'échange épistolaire ne suffira plus désormais.

III. Le duel

Le 20 août, à trois heures et demie de l'après-midi, deux témoins de Jean Chavoix se sont présentés en son nom, dans le bureau de *L'Écho de Vésone* pour parler à Auguste Dupont : Marc Queyroy, commissionnaire de roulage à Périgueux et administrateur au *Républicain*, et M. Parrot, propriétaire à Saint-Martin d'Excideuil. « Ils ont demandé à M. Dupont la rétractation de quelques expressions contenues dans sa réponse publiée dans *L'Écho de Vésone* du 19 août 1850. En cas de refus, M. Chavoix exigeait une réparation par les armes et insistait pour que l'affaire soit liquidée dans la soirée. »

Pour le rédacteur, il n'est pas question de négocier, il se mettra à leur disposition et une rencontre est convenue. Il cherche alors deux témoins, le premier M. Limoges, conseiller de préfecture, se présente à 17 heures, le second M. Raynaud, avocat et membre du conseil d'arrondissement de Périgueux, une heure plus tard. Le rédacteur, à son tour, ne fera aucune concession, tant que J. Chavoix n'aura pas retiré le mot « mépris » qui l'a offensé : « ce qui avait provoqué une réponse aussi virulente ».

Devant un tel entêtement des deux partis, le duel est décidé et l'arme choisie, le pistolet.

« La rencontre a eu lieu à trois kilomètres de Périgueux sur la propriété de M. Beuroire à Chamiers ». Auguste Dupont a tiré le premier mais il a manqué sa cible, Jean Chavoix a hésité à tirer le second, car il ne voyait pas son adversaire caché par la fumée, puis il a déchargé son arme. « La balle est venue se loger dans la tête de M. Dupont qui est tombé raide mort sans pousser un cri, sans faire entendre un seul gémissement ⁸ ».

Son corps fut conduit au domicile de sa famille et deux officiers de gendarmerie ont arrêté Jean Chavoix malgré son « inviolabilité de représentant du peuple », l'ont emmené au palais de Justice où le juge lui a fait subir un interrogatoire « à lui et à ses deux témoins au terme duquel les trois hommes furent incarcérés dans la maison d'arrêt de Périgueux ». Quant aux deux témoins d'Auguste Dupont, ils se constituèrent tout de suite prisonniers. Soutenu par le conseil général dont il faisait partie et l'Assemblée législative où il était représentant du peuple, J. Chavoix fut d'abord transféré dans une maison de santé à Paris (9 septembre 1850) et remis en liberté fin novembre de la même année ⁹. Il fut ensuite condamné à verser des dédommagements à la famille d'Auguste Dupont ¹⁰.

8. *L'Écho de Vésone*, 22 août 1850.

9. *L'Écho de Vésone*, août à novembre 1850.

10. PENAUD, 1999.

Dans ce numéro du 22 août 1850, on peut lire un article d'Eugène Massoubre, le successeur, déplorant la mort violente d'Auguste Dupont : « Sa fin a été digne de sa vie, il est victime de son consciencieux amour de la justice et de la vérité en même temps que d'une susceptibilité que ses amis découvraient poussée quelquefois jusqu'à l'excès. »

IV. Conclusion

Voilà un homme qui fut excessif, sans doute, comme l'a souligné son successeur mais qui peut encore susciter l'admiration. Existe-t-il dans notre monde du XXI^e siècle des personnes capables d'aller jusqu'au bout de leurs convictions au péril de leur vie ?

Auguste Dupont mérite donc qu'on s'intéresse à lui et que l'on n'oublie pas sa volonté de rétablir la justice sociale. On peut aussi conserver de lui l'image d'un journaliste intègre qui maniait fort habilement une langue riche et précise. C'était une « plume »...

L'Écho de Vésone lui a survécu : après l'époque d'Eugène Massoubre (22 août 1850-décembre 1874), ce fut celle de Frédéric Courtey qui en prit la direction en janvier 1875 jusqu'en 1889, où ce journal s'éteignit, laissant un grand vide au sein des journaux du Périgord.

A. H.

Remerciements à Bernard Delguet pour les clichés de *L'Écho de Vésone*.

Bibliographie et sources

- GRANGER (Albert), « Le quartier des Barris Saint-Georges », *BSHAP*, t. LXXV, 1948.
PENAUD (Guy), « Répertoire des loges maçonniques de la Dordogne », *BSHAP*, t. CI, 1974.
PENAUD (Guy), *Dictionnaire biographique du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1999.
ROUMEJOUX (Anatole de), BOSREDON (Philippe de), VILLEPELET (Ferdinand), *Bibliographie générale du Périgord*, 3 tomes, Périgueux, éd. SHAP, 1897-1899.
VILLEPELET (Robert), « Cercles et journaux périgourdins d'autrefois », *BSHAP*, t. LI, 1924.
L'Écho de Vésone, 1828, 1830, 1848, 1850 (coll. Archives départementales de la Dordogne, Pre 417).

La presse ribéracoise des origines à nos jours

par Jean-Pierre BÉTOIN

La presse ribéracoise n'a pu naître dans la première partie du XIX^e siècle que parce qu'il y avait des imprimeurs, entreprises nécessaires dans ce chef-lieu d'arrondissement qui possédait une administration importante : sous-préfecture, section de gendarmerie, commissariat de police, tribunal de grande instance, tribunal d'instance, tribunal civil, justice de paix, impôts, cadastre, enregistrement, conservation des hypothèques, etc., structures administratives fortes consommatrices de papier imprimé. L'histoire de cette presse et de ses imprimeurs nous est connue par Napoléon Fourgeaud-Lagrèze¹ pour la période de 1834 à 1869, et par Émile Dusolier² pour celle qui va jusqu'en 1952. En effet, Émile Dusolier avait de nombreuses informations venant de l'imprimeur Alexandre Roussel, son oncle, un proche de Marc Dufraisse, le révolutionnaire républicain de 1848.

I. Presse et imprimeurs

A. Des impératifs qui s'imposaient

Si la presse apparaît en 1834 avec Jean-Baptiste Bounet, elle est une activité annexe du métier d'imprimeur, et ces derniers sont également papetiers,

1. FOURGEAUD-LAGRÈZE, 1869.
2. DUSOLIER, 1952 et 1953.

éditeurs de livres, et de cartes postales dès l'apparition de la photographie. Jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, les imprimeurs locaux sont patrons de presse. Le petit nombre de lecteurs, joint au tout petit nombre d'évènements, ne permettait pas une publication journalière et imposait une parution hebdomadaire, avec une sortie avant le vendredi, jour de marché. Sous le Second Empire, les deux feuilles hebdomadaires qui paraissaient alors n'étaient imprimées qu'à 300-350 exemplaires chacune.

B. Querelles de clocher et limites de la liberté de la presse

Dans un bassin de diffusion aussi petit que pouvait l'être l'arrondissement de Ribérac, la liberté de la presse trouvait vite ses limites. Lorsqu'un imprimeur s'engageait dans un clan politique, son concurrent ne pouvait que soutenir le bord adverse. Et c'est ainsi que de nombreuses querelles politiques ont été exacerbées par cet antagonisme latent. On pourrait expliquer cette situation par l'existence d'un rapport dominant-dominé, le groupe dominant cherchant à écraser le groupe dominé. Cela entraîne quelquefois la lecture inquisitoriale de la presse adverse, telle qu'on la retrouve dans certains articles du passé et créé des querelles sordides.

Bref, cela tournait vite à la haine, et la liberté d'opinion étant constamment menacée, les correspondants des deux hebdomadaires ne pouvaient que prendre des pseudonymes. *L'Étoile* demandait par exemple que *Le Journal de Ribérac* dévoile le nom de ses correspondants, tandis qu'elle attribuait des pseudonymes aux siens.

Pour ne citer qu'un exemple de la dangerosité du métier, à la fin du XIX^e siècle, *L'Étoile* s'est lancé dans une intense campagne anticléricale, ou plutôt anticatholique, tandis que *Le Journal de Ribérac* défendait la religion. Jusqu'à la Séparation des Églises et de l'État en 1905, il n'est pas de numéro de *L'Étoile* qui ne fulmine des anathèmes contre son concurrent et le clan adverse. Cela pourrait paraître ridicule si on ne savait qu'en décembre 1900 Fernand Réjou, imprimeur du *Journal de Ribérac*, se sentant insulté par Jean-Léopold Ladoire, l'imprimeur de *L'Étoile*, demandait réparation sur le pré. En 1928, l'apparition d'un troisième hebdomadaire, *Le Ribéracois* de Maxence Bibié, député socialiste de l'arrondissement de Ribérac, entraîne une guerre de la part de *L'Étoile* qui soutenait auparavant le même Bibié, et qui passera son temps à critiquer les thèmes politiques de l'élu et à moquer son clientélisme.

C. Les imprimeurs

Les imprimeurs ribéracois peuvent être classés en deux camps concurrents : les successeurs de Jean-Baptiste Bounet, imprimeurs de

l'hebdomadaire de droite, et les successeurs d'Alexandre Dufraisse, imprimeurs de l'hebdomadaire de gauche.

Toutefois, ceux dont on connaît mieux l'identité sont des Ribéracois, qui perdurent aujourd'hui avec la famille Guillet.

1. Jean-Baptiste Bounet et ses successeurs

a. Jean-Baptiste Bounet

Né le 6 ventôse an VI à Ribérac de Léonard et de Marie Dufraisse, Jean-Baptiste Bounet avait hérité de son père une imprimerie librairie sise rue Couleau à Ribérac. Il avait épousé Marguerite Victoire Lacoste, puis, devenu veuf, Suzanne Noémie Petit-Breuilh.

Jean-Baptiste Bounet est le créateur en 1834 de la première feuille de presse, ou plutôt d'annonces, que Ribérac ait connue. Il s'agissait du *Bulletin de Ribérac*. Il n'y eut aucune concurrence, jusqu'à ce que le révolutionnaire Marc Dufraisse crée *La Ruche d'Isle et Drone* en 1841. À l'élection à la présidence de la République du futur Napoléon III, Bounet devint bonapartiste et changea le titre de son hebdomadaire, qui devint le *Libéral Napoléonien*. Cet imprimeur décéda le 26 juillet 1865 à Ribérac, et son fils lui succéda.

b. Jean-Baptiste, Albert Bounet

Fils de Jean-Baptiste et de Suzanne Noémie Petit-Breuilh, Albert Bounet était né le 7 septembre 1843 à Ribérac. Il reprit l'affaire familiale au décès de son père et changea le titre de *Libéral Napoléonien* en celui plus neutre de *La Dronne*, vraisemblablement dans l'intervalle 1865-1868. Las des querelles avec l'imprimeur concurrent, il vendit en 1869 son affaire à Camille Condon, son ouvrier relieur, avant de se retirer à Petit-Bersac, où il finit sa vie.

c. Mathieu Camille Condon

Né à Ribérac le 8 novembre 1839, d'Aubin et de Jeanne Prieur, marié à Jeanne Focké, Camille Condon est le premier d'une longue lignée d'imprimeurs ribéracois, qui se poursuit aujourd'hui avec Daniel Guillet.

Camille Condon devait d'abord changer le nom de *La Dronne* pour celui du *Journal de Ribérac*. En 1870, Camille Condon transféra son imprimerie sur la place Nationale, la place centrale de Ribérac, là où se trouve maintenant la BNP. L'imprimeur est décédé le 2 août 1895 à Ribérac.

d. Jeanne Jenny Focké, Veuve Condon

Née à Périgueux en 1847 de Paul et Marie Rose Noblet, Jeanne Jenny Condon reprit la gestion de l'imprimerie de son mari, qui devint l'imprimerie Veuve Condon, avant de décéder à Ribérac le 1^{er} février 1897. Elle n'avait que 50 ans.

e. Fernand Réjou (fig. 1)

Né à Périgueux le 14 juillet 1871 de Louis et de Suzanne Lachaud, Fernand Réjou avait épousé Céline, la fille de Camille Condon et de Jeanne Focké. À la mort de sa belle-mère, il devint gérant de l'imprimerie Veuve Condon. En décembre 1900, il dut se battre en duel contre Léopold Ladoire, l'imprimeur concurrent. Fernand Réjou est décédé le 23 juillet 1922 à Ribérac.

f. Maurice Guillet

Né le 5 août 1899 à Cormes-Royal (Charente-Maritime), Maurice Guillet était l'époux de Jeanne Réjou. Il a succédé à son beau-père en juillet 1922.

g. Daniel Guillet (fig. 2)

Né en 1938, Daniel Guillet dirige toujours l'imprimerie familiale que lui a léguée son père Maurice.

2. Alexandre Dufraisse et ses successeurs

a. Antoine Alexandre André Dufraisse

Alexandre Dufraisse (1813-1877) était le frère cadet de Marc Dufraisse (Ribérac 10 mai 1811 - Paris V^e 22 janvier 1876), le révolutionnaire socialiste de 1848, dont le nom illustre une rue de Ribérac. Dès l'apparition de *La Ruche d'Isle et Drone* en 1841, il fut le responsable de l'imprimerie « Alexandre Dufraisse », installée 13, rue de la Sous-Préfecture, devenue ensuite rue de l'Hôtel-de-Ville, et aujourd'hui rue du 26-Mars. En fait, le véritable imprimeur était Auguste Roussel, que Marc Dufraisse avait fait venir de Paris. Après avoir été entrepreneur pour la construction de chemins de fer sous l'Empire, Alexandre Dufraisse fut nommé juge de Paix à Mussidan en 1870, et exerça cette fonction jusqu'à sa mort³ en 1877.

b. Auguste Roussel

Auguste Roussel (L'Aigle (Orne) 1812 - Ribérac 27 février 1906) prit la suite des frères Dufraisse en mars 1848, et en changea le nom pour celui d'« Imprimerie Démocratique Auguste Roussel ». En 1852, il vendit son imprimerie et devint alors agriculteur-propriétaire.

c. Bellat, Rollin et Cie

Le 8 juin 1852, ce sont deux marchands de tissu de Ribérac, Bellat et Rollin, qui rachetèrent l'affaire, et y joignirent un fond de librairie papeterie.

d. Célestin Delecroix

Il a acheté l'imprimerie Bellat, Rollin et Cie en 1854.

e. Charles Jourdain

Il a acquis l'imprimerie Delecroix en 1882.

3. WRIGHT, ANCEAU et HAZAREESINGH, 2007.

f. Jean Léopold Ladoire

Propriétaire de l'imprimerie de 1888 à 1911, Léopold Ladoire a marqué *L'Étoile* d'une empreinte politique très forte, en en faisant un journal très engagé.

g. Gabriel Langaret (fig. 3)

Gabriel Langaret est devenu propriétaire de l'affaire le 1^{er} avril 1911. D'opinion radicale, c'était un homme modéré. Avec lui, les passions politiques se calmeront à Ribérac.

h. Lucien, Gabriel, Jean Langaret

Ancien combattant de la guerre 14-18, Lucien Langaret (Les Sables-d'Olonne (Vendée) 11 août 1899 - idem 26 janvier 1979) deviendra d'abord anti-communiste, puis antisocialiste à cause de Maxence Bibié et d'Édouard Dubois. Durant l'Occupation, il eut souvent à faire l'éloge du maréchal Pétain, ce qui lui fut reproché à la Libération⁴, et qui fut la cause de la saisie de ses presses par la Résistance. Lucien Langaret a alors vendu sa librairie papeterie vers 1966 pour s'installer aux Sables-d'Olonne en Vendée où il est décédé.



Fig. 1. Fernand Réjou, cliché Dorsène, Périgueux (coll. SHAP, fonds P. Pommarède).



Fig. 2. L'imprimerie Guillet, rue Achille-Simon à Ribérac.



Fig. 3. L'ancienne Imprimerie Langaret.

II. Des origines à la fin de la seconde guerre mondiale

A. Le *Bulletin de Ribérac* et ses successeurs

Napoléon Fourgeaud-Lagrèze nous apprenait en 1869 : « Le 2 avril 1834, l'imprimeur Bounet publiait à Ribérac un prospectus où il annonçait qu'à partir du 15 du même mois, il ferait paraître un journal sous ce titre : *Bulletin de Ribérac, feuille d'annonces et avis divers*.⁵ » Ce bulletin devait être le premier d'une longue lignée d'hebdomadaires, qui se poursuit jusqu'à nos jours.

4. *Le Combat Républicain*, 17 décembre 1944.

5. FOURGEAUD-LAGREZE, 1869.

1. Le *Bulletin de Ribérac*

Cette feuille d'annonces n'avait aucune prétention, ou du moins n'en aura aucune jusqu'à l'apparition de *La Ruche* en 1841, qui lui fit une rude concurrence par sa qualité.

Le premier numéro date du 17 avril 1834, et le *Bulletin de Ribérac* n'était alors qu'une simple feuille d'annonce, comprenant des informations officielles, des faits divers, des annonces judiciaires et de la publicité.

C'est en 1836 que la feuille deviendra littéraire avec l'adjonction d'un feuilleton, comme cela se faisait à l'époque.

Le *Bulletin de Ribérac* devint politique en 1848, en défendant les idées libérales face à la concurrence de *La Ruche* jugée « rouge ».

2. Le *Libéral Napoléonien*

Dans le chapitre XXXVIII de son ouvrage⁶, Napoléon Fourgeaud-Lagrèze nous renseigne sur ce qu'était cet hebdomadaire :

« Lorsque Louis-Napoléon Bonaparte eut été élu président de la République, le *Bulletin* s'empressa de se transformer en *Libéral Napoléonien*, et s'affubla de deux épigraphes empruntées à des discours du prince-président : « Ni utopie, ni réaction ; » et « La liberté dans l'ordre ». Plus tard, en 1852, il orna son frontispice d'une aigle coiffée de la couronne de Charlemagne, tenant entre ses serres la foudre de Jupiter. Au-dessous, en gros caractères, ces paroles à la fois rassurantes et menaçantes : « Les bons sont rassurés, les méchants tremblent. » [...] Enfin, au rétablissement de l'Empire, la verve réactionnaire de la pauvre petite feuille bonapartiste étant complètement tarie, les paroles ne furent plus assez fortes pour traduire la joie triomphante du *Libéral Napoléonien*. Il salua l'avènement du régime selon son cœur, de cette petite manifestation typographique (fig. 4) :



Fig. 4. « Suffrages connus en faveur de l'Empire 7,776,975 Oui. » (extrait du *Libéral Napoléonien*, FOURGEAUD-LAGRÈZE, 1869, p. 225).

6. FOURGEAUD-LAGRÈZE, 1869.

Elle se trouve en tête de la première colonne du numéro du 4 décembre 1852, elle reparait encore une fois ou deux dans les numéros suivants, avec quelques changements dans les chiffres.

Ce fut-là le chant du cygne, la dernière lueur d'un feu qui s'éteint. »

Mais les joies du bonapartisme étant rapidement épuisées, *Le Libéral* changea de nom entre 1865 et 1868 pour celui de *La Dronne*.

3. *La Dronne*

On ne sait rien de *La Dronne*, sinon qu'elle était tout aussi insignifiante que pouvait l'être le *Bulletin*, son lointain prédécesseur. Cet hebdomadaire à du exister entre 1865 et 1869, c'est-à-dire jusqu'au moment où Camille Condon en est devenu le propriétaire.

4. *Le Journal de Ribérac*

Enfin, le 16 avril 1869, Camille Condon changeait le nom de *La Dronne* pour un titre plus suggestif : *Le Journal de Ribérac*.

Toujours soumis à la concurrence, *Le Journal* eut quelques collaborateurs qui s'efforcèrent de lui donner un ton littéraire, comme Napoléon Fourgeaud-Lagrèze (décédé en 1876), qui n'était guère bonapartiste contrairement à ce que pourrait suggérer son prénom, et qui fut le premier historien de la presse ribéracoise, puis par son successeur Albert Mège-Lavignotte, un avoué qui a rédigé la notice nécrologique de Paul Bardi de Fourtou. Devenu Ribéracois, en 1876, il a collaboré pendant douze ans au *Journal de Ribérac*, où, sous les pseudonymes de comte d'Albray, Ri-Brac et Mégas, il a publié des articles de chronique locale, politique, polémique, comptes-rendus d'élections et fêtes, vers, etc. À l'occasion d'une cavalcade à Ribérac le 14 mai 1883, il a publié, à l'imprimerie Condon, in-4°, un journal composé tout entier d'articles du comte d'Albray, sous ce titre *La Chevauchée de Turenne*⁷.

En 1881, *Le Journal* devint politique, du moins dans son sous-titre, et vers la fin du XIX^e siècle, une guerre plus ou moins ouverte éclata entre *Le Journal* et *L'Étoile*. *L'Étoile* avait choisi le camp des anticléricaux, *Le Journal* celui des catholiques. Les articles des deux journaux furent animés et, en décembre 1900, Fernand Réjou, propriétaire-imprimeur du *Journal*, demanda réparation à Léopold Ladoire, son concurrent. Le duel eut bien lieu, mais on ne sait pas ce qu'il advint. En décembre 1901, c'est un autre duel qui faillit avoir lieu mais cette fois entre les correspondants des deux journaux concurrents, Louis Odone pour *Le Journal* et Rouchaud-Nemours pour *L'Étoile*. Le républicain Rouchaud-Nemours s'estimait insulté par le libéral L. Odone. Mais les

7. ROUMEJOUX, BOSREDON et VILLEPELET, 1897.

témoins, dont le général Louis Augéy-Dufresse pour Rouchaud-Nemours, calmèrent les choses et évitèrent le duel. Une fois passé 1905, le calme revint dans les esprits, et le *Journal de Ribérac* disparut dans les derniers jours de l'Occupation, après avoir soutenu les partis centristes durant l'entre-deux-guerres.

B. La Ruche et ses successeurs

1. La Ruche d'Isle et Drone

C'est le 6 juin 1841 que parut le premier numéro de *La Ruche d'Isle et Drone*, un organe de presse créé par Marc Dufraisse, le futur révolutionnaire de 1848, ancien fondateur de la Société des Écoles, un mouvement d'étudiants républicains, et qui fréquentait Victor Hugo et George Sand à Paris. Dès le début, les idées républicaines percèrent sous l'aspect littéraire. Mais très rapidement les poursuites judiciaires et les amendes eurent raison de *La Ruche*, dont le dernier numéro parut le 29 mai 1842⁸.

2. La Ruche de la Dordogne

La Révolution de février 1848 fut l'occasion pour Marc Dufraisse de faire reparaître *La Ruche* le 2 mars 1848, sous le nom de *Ruche de la Dordogne* qui afficha ouvertement ses opinions démocrates-socialistes comme on disait à l'époque. L'élection de Louis Napoléon Bonaparte à la présidence de la République le 10 décembre 1848 entraîna le retour des poursuites judiciaires. Le 22 août 1849, Alexandre Dufraisse passait devant la cour d'assises de la Dordogne pour un délit de presse⁹.

3. La Nouvelle Ruche

Une nouvelle fois, Marc Dufraisse faisait reparaître sa feuille d'information le 31 mars 1850 sous le nom de *La Nouvelle Ruche*¹⁰, dont le siège était cours Montaigne à Périgueux, au-dessus du Grand Café de Paris, et qui devait être imprimée chez Lavertujon, place Daumesnil. Le nouveau journal était la propriété d'une société par action de 50 000 F. Si le rédacteur en chef était Marc Dufraisse, les rédacteurs-gérants étaient Paul Gaperon, ancien rédacteur en chef du *Peuple souverain* de Bordeaux, et Henri Valleton, ancien collaborateur du *Peuple* de Paris. L'aventure prit fin définitivement lors du coup d'État du 2 décembre 1851.

8. DUSOLIER, 1989.

9. DUSOLIER, 1989.

10. DUSOLIER, 1989.

4. *L'Annonce*

Après le rachat de l'imprimerie Roussel par Bellat et Rollin, *La Ruche* devait renaître le 2 septembre 1852 sous le nom de *L'Annonce*, une feuille d'annonces sans prétention, imprimée à Ribérac.

5. *L'Étoile*

C'est par autorisation préfectorale du 30 juin 1855, que *L'Annonce* put changer de nom le 19 juillet 1855 pour prendre celui de *L'Étoile*. Journal républicain par excellence, *L'Étoile* recueillit les signatures de Louis AD, le général Louis Augey-Dufresse (1829-1909), qui finit sa carrière militaire comme directeur de la Cavalerie et général de brigade au ministère de la Guerre à Paris - saint-cyrien, Louis Augey-Dufresse rejoignit les révolutionnaires de 1848 et fut nommé « Estafette de la République » - de son frère le contre-amiral Marie Antoine Augey-Dufresse (1831-1891), et de Saint-Martin Augey-Dufresse, troisième de la fratrie, futur magistrat à Marseille. *L'Étoile* était un journal apprécié de ses lecteurs, et cela dura tout le temps que Célestin Delecroix en fut le propriétaire-imprimeur.

6. *La Dordogne*

Par changement de nom, *L'Étoile* se transforma en *La Dordogne* du 9 octobre 1886 au 24 décembre 1887. Le général Augey-Dufresse cessait sa collaboration à *L'Étoile* puis à *La Dordogne* dans les derniers jours de 1887. Il s'expliquait dans un article paru dans le dernier numéro de *La Dordogne*.

7. *L'Étoile*

Le 1^{er} janvier 1888, *La Dordogne* redevint *L'Étoile* à la suite du rachat de l'imprimerie par Léopold Ladoire. L'anticléricalisme prit une part prépondérante dans les articles, et les francs-maçons de Ribérac y collaborèrent. C'est à partir de 1911 que *L'Étoile* se mit à publier l'œuvre d'Annet Dubut : des contes en patois et les recherches historiques de cet instituteur sur la Révolution en Ribéracois, textes qui paraîtront par la suite dans les bulletins de la SHAP.

Le 1^{er} avril 1911, *L'Étoile* devenait la propriété de Gabriel Langaret, un radical, et les passions politiques s'estompèrent progressivement. Le journal fut transmis à son fils Lucien en 1921, et versa dès lors dans un antisocialisme et un anticommunisme exacerbés. En 1928, survint un concurrent sur la gauche de *L'Étoile* : *Le Ribéracois*, œuvre de Maxence Bibié, que Langaret avait soutenu, et dirigé par Édouard Dubois qui avait longtemps collaboré à *L'Étoile*.

L'Étoile continua à paraître jusqu'aux derniers jours de l'Occupation.

Ce qui fut reproché à la Libération à Lucien Langaret, et nous le retrouvons sous la plume d'Hugues Simon¹¹, c'est d'avoir écrit :

11. *Le Combat Républicain*, 17 décembre 1944.

« Libérer la terre de France, nous ne sommes pas sûrs que les Anglais y tiennent tant que cela, eux qui, pendant des siècles, ont combattu nos pères avec des fortunes diverses et qui, quand le sort des armes leur fut favorable, ont occupé tant de provinces de notre sol, de la Bretagne à la Guyenne et de la Normandie aux Flandres » (*L'Étoile*, 29 novembre 1940).

« Oui le journalisme est devenu une sorte de sacerdoce que nous exerçons quant à nous bien volontiers... Du moins, que notre tâche ne soit pas vaine et que notre audience bien au contraire soit sans cesse plus large et plus profonde » (*L'Étoile*, 21 février 1941).

« La Révolution Nationale a plus fait pour les travailleurs en huit mois que la République en 65 ans » (*L'Étoile*, 21 mars 1941).

« Précédée d'une abominable campagne de mensonges, chaque jour répétée par la radio anglaise, l'attaque qu'on craignait contre la Syrie et le Liban est devenue depuis dimanche une pénible réalité » (*L'Étoile*, 13 juin 1941).

« La "dissidence" est une posture inadmissible de la part de bons patriotes, mais il est évident que les jeunes hommes qui ont cédé aux entraînements gaullistes ont cru remplir leur devoir patriotique. Leur illusion se dissipe, se dissipera sous la clarté des faits et ils reconnaîtront que le meilleur moyen de bien servir la patrie c'est de ne rien faire contre son unité, contre la solidarité nationale » (*L'Étoile*, 27 juin 1941).

« Quiconque nuit, ou plutôt cherche à nuire, à l'autorité gouvernementale ou à celle de ses représentants, fait le jeu de nos adversaires et de nos rivaux » (*L'Étoile*, 20 septembre 1941).

« Fair play, franc jeu, avait-on l'habitude de dire quand on parlait des procédés britanniques ; gentlemen, sportifs, chics, tels étaient les qualificatifs élogieux que les Français employaient à l'égard des Anglais. Combien grande fut notre erreur de jugement à l'égard de ce peuple qui n'a pas changé depuis des siècles et dont le maréchal de Noailles disait dans un rapport à Louis XV : "Les Anglais n'ont point d'intérêt direct dans les guerres du Continent qu'autant qu'elles leur fournissent l'occasion d'envahir nos colonies et de s'emparer de tout le commerce". Que penser également des Américains dont les avions participèrent à la sanglante tuerie de Rouen, à des bombardements dans la région d'Abbeville, et autres lieux ? » (*L'Étoile*, 11 septembre 1942).

« Tout ce qui fait la vie d'une nation, le pain, le sol, l'honneur, l'avenir est en jeu il s'agit pour les Français de défendre farouchement leur bien, chaque mètre de terrain, préservé de l'envahisseur, c'est une chance française sauvée. Pour nous Français de la Métropole, il n'y a pas deux devoirs, un seul est clair : obéir en tout au Maréchal et au gouvernement qui ont la pénible charge de la France attaquée meurtrie et déjà amputée » (*L'Étoile*, 13 novembre 1942).

« [Les décisions du gouvernement sont] les seules légales, les seules légitimes, les seules qui engagent la France et qui lient le peuple français : tandis que les rebelles de l'Afrique du Nord ne constituent que la fraction de l'étranger, cette fraction que tous les régimes sans exception - Monarchie, Révolution, Empire - aux époques où le sens de l'État demeurerait entier, n'ont jamais tolérée et qu'ils ont impitoyablement pourchassée et écrasée » (*L'Étoile*, 11 décembre 1942).

Et Hugues Simon, directeur de publication du *Combat Républicain*, de terminer son article par ces mots :

« Il était prévu dans les circulaires ministérielles que tous les directeurs de journaux compromis devaient être mis en état d'accusation d'intelligence avec l'ennemi !

M. Lucien Langaret a été arrêté, puis remis en liberté. Il semble qu'il n'ait jamais participé à une action de propagande vichyssoise, ou anti-républicaine, ou anti-gaulliste, ou anglophobe ; il semble que le chef d'accusation d'intelligence avec l'ennemi ne saurait être retenu contre lui.

En somme, M. Lucien Langaret doit être un hon patriote. Ses écrits sont de nature à le prouver ».

Ceci devait entraîner la mort de *L'Étoile*.

C. *Le Ribéracois* de Maxence Bibié

Le 16 mars 1928 paraissait le premier numéro du *Ribéracois*, l'hebdomadaire de Maxence Bibié (Allemands 11 janvier 1891 - Périgueux 24 mai 1950), député socialiste de Ribérac de 1924 à 1942 (fig. 5). Mais le gérant n'était autre qu'Édouard Dubois, le maire de Bourg-du-Bost. Ce radical-socialiste avait été le président fondateur de la Société d'Agriculture de Ribérac, président fondateur du Crédit agricole de Ribérac, Vénérable de la Ruche des Patriotes, la loge maçonnique du Grand-Orient à Ribérac, fondateur de la Libre-Pensée et de la Ligue des Droits de l'Homme en Dordogne. Peu connu hors de Ribérac, il n'avait pas réussi la carrière politique qu'il méritait, et tenta en vain sa chance aux élections sénatoriales en 1938. Il avait longtemps collaboré à *L'Étoile*.

Les bureaux étaient au 12, rue de l'Hôtel-de-Ville à Ribérac, sur le trottoir opposé à l'imprimerie Langaret, et *Le Ribéracois* était imprimé à l'imprimerie Joucla à Périgueux, puis à l'imprimerie Coopérative de Bordeaux de mai 1929 à juin 1938, date à laquelle il revint à l'imprimerie Joucla.

Le Ribéracois accueillit dans ses colonnes les éditoriaux rédigés par les amis politiques de Maxence Bibié : Joseph Paul-Boncour (fig. 6), responsable du Parti républicain-socialiste auquel appartenait le député ribéracois, Ludovic Oscar Frossard (fig. 7), un des fondateurs du Parti



Fig. 5. Maxence Bibié (1891-1950).



Fig. 6. Joseph Paul-Boncour (1873-1972).



Fig. 7. Ludovic Oscar Frossard (1889-1946).

communiste en 1920, et tant d'autres dont Marcel Déat. *Le Ribérais* a disparu en 1940, à une date non-déterminée, après que Maxence Bibié et ses amis eurent voté les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain.

Dans l'ensemble, cet organe de presse se contenta de servir de support à la diffusion de l'action de Maxence Bibié, surnommé « l'Empereur Maxence » par *Le Journal de Ribérais*, et honni par *L'Étoile*.

D. La presse à but électoral

Il ne faut pas oublier la presse électorale, qui n'a eu qu'une vie brève, et qui aurait pu s'épanouir si le candidat qu'elle soutenait avait réussi.

1. *Le Républicain Ribérais*

Professeur à la faculté de médecine de Bordeaux, propriétaire-agriculteur et maire de Saint-Michel-Léparon, le docteur François Viault se présentait comme candidat républicain aux élections législatives du 27 avril 1902 contre le docteur Paul Pourteyron (1846-1936) député sortant de la circonscription de Ribérais, et avait créé cet organe de presse dont il n'est paru que quatre numéros, du 6 au 27 avril 1902. La carrière politique du docteur Viault s'arrêta là, et le docteur Pourteyron ne perdit les élections qu'en 1910, au profit de Jules Brunet (1872-1962), maire de Ribérais jusqu'à sa mort.

Les bureaux du *Républicain Ribérais* étaient installés au 12, rue de l'Hôtel-de-Ville à Ribérais, l'actuelle rue du 26-Mars-1944. Le gérant de cette publication était E. Chassain, et elle était imprimée chez Cassard à Périgueux.

2. *La Volonté du Peuple*

Collaborateur de *L'Étoile*, l'organe des républicains de Ribérais, Joseph Mourlas de Peyramale se porta candidat aux élections législatives du 24 avril 1914 contre Jules Brunet, député républicain de gauche, contre lequel les républicains locaux nourrissaient une haine toute particulière et qu'ils considéraient comme un homme de droite. Joseph Peyramale fonda *La Volonté du Peuple*, un hebdomadaire paraissant le dimanche, et dont il n'y eut que quatre numéros, parus du 5 au 24 avril 1914. Cette feuille sous-titrait *Journal Républicain Démocrate Révisionniste* « Devise : France d'abord ! Principe : tout par le peuple et pour le peuple ! ». Les bureaux étaient installés place Nationale, sans qu'on en sache plus. Joseph Peyramale obtint moins de 4 % des voix des votants de l'arrondissement de Ribérais au premier tour, et *La Volonté du Peuple* retourna alors au néant d'où elle était sortie.

E. Revues diverses

1. *Le Nouvelliste*

Dans un article paru en 1924, Fernand Villepelet citait parmi la presse ancienne du Ribéracois *Le Nouvelliste*¹², qui aurait été imprimé à Ribérac. En fait, cette revue monarchiste était imprimée et diffusée à Bordeaux depuis sa création en 1842. Il y avait un correspondant à Ribérac qui n'a pas été identifié. Nous n'en avons aucune preuve.

2. *Bulletin du comice central agricole de la Double*

La Double étant dans l'arrondissement de Ribérac, il est naturel de parler de ce bulletin, qui fut imprimé chez Condon à partir de 1887.

3. *Le Réveil de la Dronne*

Selon les documents publiés par la SFIO¹³ lors de son congrès en 1934, il paraissait à l'époque un mensuel socialiste de ce nom à Ribérac. Son siège était 7, place d'Alsace-Lorraine. C'est la seule indication trouvée. Émile Dusolier¹⁴ reprendra l'information et citera ce mensuel comme existant après la Libération.

F. La Résistance

1. *Le Messenger de la Victoire*

À la fin de la guerre, Hugues Simon, membre du groupe Bugeaud, publiait à Ribérac une feuille dactylographiée, intitulée *Le Messenger de la victoire*. Malheureusement, il n'en reste plus aucun exemplaire.

Voici la relation qu'il publiait dans *Le Combat Républicain*, n° 1 du mercredi 6 septembre 1944 :

« Né à Ribérac, sur une pauvre table de cuisine, *Le Messenger de la Victoire* n'avait qu'une diffusion fort modeste. Et pour cause : une machine à écrire archaïque prêtée par un ami sûr, un peu de papier pelure réuni par des dons divers, quelques feuilles de carbone. Voilà ce que ce journal clandestin avait pour réussir.

Et puis : il réussit si bien qu'un jour la Gestapo fit son apparition : quelques heures plus tard *Le Messenger de la Victoire* prit le « Maquis » si l'on peut dire. Il s'installa dans un moulin et continuait à paraître.

6 juin : Pour la première fois *Le Messenger de la Victoire* est infidèle à ses lecteurs. Il ne s'agit plus en effet, de promettre la victoire ; il s'agit d'aider à l'obtenir.

12. VILLEPELET, 1924, p. 130.

13. SFIO, 1934.

14. DUSOLIER, 1952-1953.

Elle est gagnée. La région est libérée. *Le Messenger*, lui n'a pas attendu. Déjà il est revenu clandestin pour la dernière fois.

Toutefois, il a changé son titre. Il est devenu *Le Combat Républicain*. Imprimé tout d'abord à Ribérac, il a pris son essor à présent, vers Périgueux. »

2. *Le Combat Républicain*

Le 6 septembre 1944, la Dordogne vit l'apparition d'un nouvel hebdomadaire créé à l'instigation de la SFIO, *Le Combat Républicain*, dont le gérant était Pierre Touzain et l'imprimeur Ribes à Périgueux. Cette feuille sous-titrait *Le Messenger de la Victoire*, car elle se réclamait de la Résistance en étant la continuatrice des tracts ayant circulé à Ribérac. L'un des fondateurs était d'ailleurs le chef de bataillon Pichardie, commandant du groupe Bugeaud. Un Ribéracois, J. Hispiwack, en fut le gérant du 3 juin au 7 août 1945, puis Hugues Simon jusqu'au 15 septembre de la même année. *Le Combat Républicain* a même été imprimé chez Guillet-Réjou à Ribérac, de la mi-septembre 1945 à la fin avril 1946. Le 3 novembre 1945, le journal sous-titrait *Hebdomadaire socialiste SFIO*. Il disparut vers 1949.

Le Combat Républicain a reproduit entre autres articles le carnet de marche du groupe Bugeaud rédigé par son chef le commandant Pichardie et les griefs de la Résistance à l'encontre de Lucien Langaret.

III. Après la seconde guerre mondiale

A. *L'Écho du Ribéracois*

Les trois hebdomadaires de Ribérac avaient disparu dans les derniers jours de l'Occupation, et un vide s'était créé. Henri Crassat, premier adjoint au maire de Ribérac, avait donc créé en 1947 une SARL, composée de commerçants, et dont il était l'actionnaire majoritaire. Il ne restait plus alors que l'imprimerie Guillet, la seule à avoir échappé à l'épuration.

Le premier numéro de *L'Écho du Ribéracois* sortit donc des presses le 31 octobre 1947. Et pour que l'on ne se méprenne pas sur son engagement politique, il arborait fièrement le portrait de Jules Brunet, le maire de Ribérac qui venait de retrouver son poste après une interruption de 6 ans.

Depuis cette date, *L'Écho du Ribéracois* a toujours été dirigé par des commerçants. C'est ainsi que ses gérants ont été Guy Texier (boucher) de 1947 à 1992, Paulette Dugenest (assureur) de 1992 à 1995, Pascal Braud (assureur) de 1995 à 1999, et Françoise Lagorce (droguiste) depuis cette date.

La SARL a été dissoute, et remplacée par une association, longtemps présidée par l'avocat M^e Pierre-Claude Lavialle, maire de Saint-Aulaye de 1989 à 2008.

B. *L'Éveil du Ribéracois*

Élu maire de Ribérac contre Henri Crassat en 1971, Bernard Cazeau a découvert alors que *L'Écho du Ribéracois* appartenait à son prédécesseur. Ayant besoin de communiquer pour promouvoir son action et préparer sa carrière politique, il a eu l'idée de créer une association, editrice de *L'Éveil du Ribéracois*. Le premier numéro est paru le 29 octobre 1976. Son directeur de publication était Guy Chazeaud (1921-1985), un des adjoints de Bernard Cazeau à la mairie, ancien inspecteur de police à la Direction départementale des Renseignements généraux de Périgueux.

Après un franc succès au départ, *L'Éveil du Ribéracois* a été distribué gratuitement à la population de la ville, avant de disparaître complètement peu après l'accession de Bernard Cazeau à la présidence du conseil général de la Dordogne en 1994.

C. *Ribérac Info*

L'Éveil du Ribéracois ayant disparu, Rémy Terrienne, élu maire de Ribérac en mars 2001, a publié à partir de janvier 2002 la revue municipale *Ribérac Info*, qui était imprimée en caractères noirs sur papier glacé jaune par N'Système, une nouvelle imprimerie ribéracoise, plus spécialisée dans les travaux graphiques et la sérigraphie.

Au bout de 25 numéros, c'est-à-dire jusqu'en 2010, la mairie de Ribérac a confié la composition et l'impression aux éditions Gold communication à Savignac-les-Églises. Le financement est maintenant assuré par la publicité et la diffusion est gratuite. La numérotation a recommencé au numéro 1 et l'impression est en quadrichromie sur papier glacé. La revue en était au n° 11 en novembre 2012.

D. *La bonne nouvelle du val de Dronne*

Ce mensuel est l'œuvre du *Journal Paroissial* de Limoges, qui existe depuis 1973 et qui est tiré sur les presses de l'imprimerie Laprel de Limoges. De ses diverses variantes, *La Bonne Nouvelle du Val de Dronne* est l'organe de communication des paroisses catholiques des cantons de Ribérac, Saint-Aulaye, Tocane et Verteillac.

J.-P. B.

Bibliographie

- ARGUS DE LA PRESSE, *Nomenclature des Périodiques français paraissant en France et en langue française à l'Étranger*, Paris, mai 1917.
- DUSOLIER (Émile), « Imprimeurs et journaux de Ribérac », *Le Périgourdin de Bordeaux*, n^{os} 272 (octobre 1952), 273 (novembre 1952), 274 (janvier 1953).
- DUSOLIER (Émile), « Marc Dufraisse, député de Ribérac sous la II^e République », dans *Écrits sur l'histoire de Ribérac*, t. II, Bayac, éd. du Roc de Bourzac, 1989.
- FOURGEAUD-LAGRÈZE (Napoléon), *La Petite presse en province*, Ribérac, éd. Imprimerie C. Condon, 1869, chapitre XXXVIII.
- ROUMEJOUX (Anatole de), BOSREDON (Philippe de) et VILLEPELET (Ferdinand), *Bibliographie générale du Périgord*, Périgueux, éd. SHAP, 1897.
- SFIO, *XXXI^e Congrès national : 20, 21, 22, 23 mai 1934 : rapports*, Paris, éd. Librairie du Parti, 1934.
- VILLEPELET (Ferdinand), « Cercles et journaux périgourdins d'autrefois », *BSHAP*, t. LI, 1924.
- WRIGHT (Vincent), ANCEAU (Éric) et HAZAREESINGH (Sudhir), *Les préfets de Gambetta*, Paris, éd. Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007.
- Archives départementales de la Dordogne, Dossiers PRE 6, 23, 56, 88, 153, 155, 208, 211, 212, 213, 216, 390, 429.

La presse et le mystérieux docteur Nicolas-Jean Faure

par Alain BERNARD

De Nicolas-Jean Faure (1782-1856), on ne sait pas grand-chose. Et la Dordogne, assez attachée à l'histoire locale au point d'en devenir parfois chauvine, a oublié ce trublion qui fut aussi un « grand » de la médecine. L'a-t-elle d'ailleurs jamais connu, sous le double poids de la pression napoléonienne et des ravages de ses propres côtés caractériels ?

Quelques lignes dans des encyclopédies, des allusions feutrées dans des manuels, un silence assourdissant dans les hagiographies de Napoléon, c'est tout. Pourtant ce carabin iconoclaste encore plus que royaliste a traité l'Empereur d'impoteur, a été enfermé avec le marquis de Sade, a guéri la région du typhus - une bonne raison de se laisser amnistier - et a découvert en Allemagne l'opération de la cataracte qu'il a brillamment retransmise.

De Hautefort à Magdebourg, des hameaux périgordins aux hôpitaux parisiens des Quinze-Vingts et de Bicêtre, médecin des pauvres et oculiste de la duchesse de Berry, Nicolas-Jean Faure est un personnage picaresque et atypique. Beau parleur, procédurier, avide d'honneurs, ce fécond et proluxe épistolier a beaucoup - trop ? - parlé de lui-même, entre autobiographies complaisantes et missives aux dirigeants de ce monde.

Hormis quelques actes administratifs, universitaires et sanitaires concernant son début de carrière heurté, ce passionné n'est pas de ceux que, au fil des liasses d'archives, on suit aisément à la trace.

Faute d'une généreuse moisson aux Archives départementales et nationales et à défaut de trouvailles définitives aux Archives militaires et hospitalières à Paris, on pouvait espérer, à celles de la préfecture de police, décrypter- par exemple - le procès-verbal de son arrestation au Champ-de-Mars le 5 décembre 1804. Le jour où il conspua celui qui ne fut jamais, à ses yeux, que Bonaparte.

Las, un incendie lors de la Commune a eu raison du document. Et la presse, alors ? Ni le sacro-saint Moniteur, ni le Journal du commerce, de la politique et de la littérature ne s'étendent sur cet incident pourtant destiné, trois petits jours après le sacre impérial, à faire date.

La presse est beaucoup plus riche et porteuse de garantie historique, en ce qui concerne le volet médical de sa carrière. Miroir de ses exploits chirurgicaux, elle permet de prêter foi à la saga de Nicolas-Jean Faure par-delà sa propre complaisance et la carence de vrais écrits à son sujet.

I. Quand le médecin fait sa publicité

En 1809, les journaux se font à Limoges l'écho de l'implacable épidémie de typhus que Nicolas-Jean Faure contribue largement à maîtriser, au point de devenir quasiment un Limougeaud d'honneur.

Mais dès avant, il fait figure de ce que l'on appellerait de nos jours un « héros médiatique ». Il passe son doctorat en 1807 à Montpellier après son emprisonnement à Charenton. Alors qu'il travaille au cabinet de son père rue des Farges à Périgueux, il fait résonner avec complaisance, dès 1807, dans le *Bulletin du département de la Dordogne*, quelques beaux échos de son jeune talent : extraction d'un bout de bois entré par accident dans une vessie de jeune fille, réduction d'une hernie d'agriculteur au Change, etc.

Le même journal, six ans après, revient sur les prouesses du docteur Faure à Osnabrück lors de ses premiers travaux ophtalmologiques outre-Rhin, auprès de maîtres allemands. Il annonce en même temps sa venue à Périgueux pour traiter de cancer, cataracte et maladie de la pierre. D'autres journaux comme *Le Mémorial bordelais* ou *Le Bulletin de la Dordogne*, encore lui, évoquent sous la Restauration l'efficacité des cures qu'il prescrit. Comme quoi les yeux ne sont pas son seul souci.

Encore à la limite de l'information et de la publicité - on songe à l'implacable « chasse à la pub » pratiquée de nos jours par l'Ordre des médecins - on apprend tout des premières prouesses ophtalmologiques de Nicolas-Jean Faure tant dans *Le Journal des débats* du 16 octobre 1814 que, la même année, dans *Le Journal général de médecine*. Ou encore dans *Affiches, annonces et avis divers de la ville d'Orléans*.

Ce journal local décrit en effet, le 23 septembre 1815, le détail de son opération de la cataracte sur la bonne Rose, 75 ans, « aveugle depuis longtemps et déjà opérée, mais infructueusement, trois ans auparavant... ». Le *Journal de Lyon et du département du Rhône* fait également ses choux gras, le 2 août 1817, de cette méthode révolutionnaire. La *Gazette de la santé*, pour sa part, expose avec une belle précision comment l'oculiste périgourdin guérit « le larmolement accompagné d'un écoulement par le conduit lacrymal supérieur, grâce à l'extirpation d'une tumeur enkystée à l'angle interne de l'œil gauche... »

II. Reconnaissance publique

Plus tard, *L'Écho de Vésone* du 27 juin 1832 et celui du 26 janvier 1839 citent, de Jumilhac-le-Grand à Lubersac en passant par Chancelade, Montplaisir ou Confolens, des cas heureux de recouvrement de la vue et évoquent, avec de crus détails, l'invention par le docteur Faure d'un « instrument à broyer la cataracte, réduisant le cristallin malade à une pulpe disparaissant par absorption ».

Dans la même publication du 29 janvier 1837, on apprend que notre médecin, qui n'a rien à envier aux meilleurs praticiens du reste de l'Europe, s'illustre également dans l'opération du bec-de-lièvre, avec retour du patient à une esthétique enviable.

Il cite comme bénéficiaires une fillette de deux ans à Hautefort mieux dotée évidemment pour le reste de sa vie, ou bien encore un Limougeaud, sans narines, aux os de la mâchoire supérieure séparés ainsi que la lèvre, bref un vraie sosie de tel monstre combattu par Harry Potter en des temps mythiques. Le journaliste n'hésite pas à écrire qu'il devint même « un des plus beaux hommes du pays, ce qui n'est pas peu dire ! » Mesdemoiselles...

III. La presse et l'historicité

Il n'est pas jusqu'à la fin de carrière de Nicolas-Jean Faure qu'on ne connaisse un peu mieux par la presse : *L'Écho de Vésone* parle le 14 avril 1852, c'est-à-dire quatre ans avant sa mort, de son exercice encore assidu de la médecine et de la fidélité quasi-religieuse de patients ayant bénéficié depuis plus de trente ans de ses soins fructueux.

Des femmes montrèrent particulièrement leur fidélité car il fut aussi, entre autres, un spécialiste du cancer de l'utérus, sur lequel il fit ses premières armes comme jeune médecin à Paris... avant son esclandre du Champ-de-Mars !



Fig. 7. La Distribution des aigles au Champ-de-Mars le 5 décembre 1804 (lieu de l'esclandre de Faure), tableau de David, musée du château de Versailles.

Finalement, la presse générale et pas seulement médicale du temps permet de mieux connaître cet étonnant toubib périgourdin, en dehors de ses écrits auto-justificatifs passablement dithyrambiques et répétitifs.

Elle rassure aussi sur son historicité alors que la Dordogne l'ignore (y compris à l'excellent musée de la médecine de Hautefort, sa cité natale) mais que l'université américaine de Harvard lui fait l'honneur des rayons de la bibliothèque de son école de médecine !

A. B.¹

Bibliographie

- FAURE (Nicolas-Jean), *Encore du Bonaparte ou le Champ de Mars à la distribution des aigles le 14 frimaire an XIII*, Paris, éd. Delaunay, 1816, 71 p.
- FAURE (Nicolas-Jean), *Lettre de M. N.-J. Faure, médecin oculiste de S. A. R. Mme la duchesse de Berry, à Mme R*** [Rambaud], attachée au service de Louis XVIII*, Paris, éd. Delaunay, 1817, 32 p.
- FAURE (Nicolas-Jean), *Réponse aux mémoires de Mme Campestre*, Paris, éd. Delaunay, 1828, 174 p.
- FAURE (Nicolas-Jean), *Lettres au ministre de l'Intérieur; à l'Académie des sciences et à l'Académie royale de médecine...*, Paris, Delaunay, 1835, 80 p.

Presse de l'époque

- BSHAP, 1916, p. 318, 341 ; 1917, p. 92, 145, 168, 248 ; 1937, p. 46 ; 1939, p. 619 ; 1973, p. 66 ; 1984, p. 7.
- TILLARD (Jean), « Les attentats contre Napoléon », en ligne (http://www.napoleon.org/fr/salle_lecture/articles/files/attentats_contre_Napoleon.asp)

1. Auteur d'une biographie de Nicolas-Jean Faure publiée fin 2012 à Périgueux aux éditions Couleurs Périgords.

La circulation de l'information et la presse en Dordogne à la fin du XIX^e siècle. Réalité locale et échos d'outre-Manche

1^{re} partie

par Stéphane BAUNAC

« Chose étrange, les hommes qui s'entraînent ainsi, qui se suggestionnent mutuellement ou plutôt se transmettent les uns aux autres la suggestion d'en haut, ces hommes-là ne se coudoient pas, ne se voient ni ne s'entendent : ils sont assis, chacun chez soi, lisant le même journal et dispersés sur un vaste territoire. Quel est donc le lien qui existe entre eux ? Ce lien, c'est, avec la simultanéité de leur conviction ou de leur passion, la conscience possédée par chacun d'eux que cette idée ou cette volonté est partagée au même moment par un grand nombre d'autres hommes. Il suffit qu'il sache cela, même sans voir ces hommes, pour qu'il soit influencé par ceux-ci pris en masse, et non pas seulement par le journaliste, inspireur commun, qui lui-même est invisible et inconnu, et d'autant plus fascinateur¹ ».

1. TARDE, 1989, p. 9.

Comment circule l'information en Dordogne à la fin du XIX^e siècle ? Et surtout, quelle information donne-t-on dans la presse locale ? Ce thème de recherche est assez peu connu dans l'historiographie locale. À partir de cas traitant d'événements ayant eu lieu à l'étranger, ce travail n'étudie pas la manière dont les Périgordins appréhendent l'actualité locale ou nationale, mais plutôt de quelle façon leur est présentée l'actualité internationale.

À ce propos, il est nécessaire dans un premier temps de faire le point sur les moyens de communication de la fin du XIX^e siècle, et de leur relation avec la pénétration de l'information au sein de ce département rural.

L'occasion nous est ensuite donnée de faire un point sur les techniques de l'information prévalant à la fin du siècle. Quels furent ces progrès engrangés au cours des décennies écoulées, dont la puissance exponentielle va irriguer la masse continentale européenne d'un flot de dépêches venant du monde entier ? Cette question nous paraît mériter une attention toute particulière.

Cette étude se proposera enfin, dans une prochaine livraison, d'analyser le traitement journalistique de faits divers étrangers dans notre presse locale, et d'en mesurer les variations et les distorsions à partir de ce que nous savons aujourd'hui d'un épisode célèbre dans les annales criminelles : l'affaire « Jack l'Éventreur ».

À la fin du XIX^e siècle, le département de la Dordogne a commencé à réduire une partie des difficultés lui ayant valu d'être trop longtemps enclavé et replié économiquement sur lui-même. Depuis le Second Empire, des efforts ont été réalisés en matière d'éducation, et des cartes de géographie occupent désormais les espaces muraux des classes, permettant dès 1850 aux jeunes et encore trop rares écoliers d'élargir leur vision du monde. Le train permet de visiter plus facilement les parents et les amis dans le département, mais également d'en sortir. Le service militaire et l'Armée ne sont pas non plus des éléments négligeables, puisque le conscrit se déplace souvent au-delà de l'Aquitaine. Le militaire a depuis peu l'occasion d'accompagner la politique coloniale de la France et « de voir du pays » ; néanmoins cette dernière opportunité reste très marginale, et cette découverte de nouveaux territoires concerne le plus souvent des fonctionnaires de l'État qui reviennent s'installer en Périgord leur carrière achevée.

Le télégraphe et le train ont permis de raccourcir les délais de diffusion de l'information et vont fournir, aux journaux abonnés, des dépêches d'agences en phase avec l'actualité la plus immédiate. Les journaux se sont également multipliés et diversifiés, profitant de points de vente mieux répartis

dans l'espace départemental, où l'on peut aussi se procurer des exemplaires des grands quotidiens parisiens. De son côté, la presse locale n'est pas restée sans réaction face au changement. Tout en continuant à maintenir le lien entre le lecteur et sa région, l'actualité nationale et internationale étirent désormais leurs colonnes en concurrence avec la chronique locale dédiée, à l'origine, à la seule vie départementale.

I. Contexte et moyens techniques

Quatre séries d'éléments favorables sont nécessaires à l'avènement d'une presse diversifiée et bon marché : les éléments *techniques* pour que cette presse soit éditée ; *économiques* pour qu'elle devienne rentable ; *sociologiques* pour qu'elle ait un public ; et bien sûr la levée de l'emprise politique pesant sur les médias : ce qui sera chose faite en 1881 avec la loi dite de la liberté de la presse.

En ce qui concerne les éléments techniques, il s'agira, dans un premier temps, de procéder à la constitution d'un réseau de couverture télégraphique sur l'ensemble du territoire français, tâche s'avérant complexe dans sa mise en œuvre du fait que les gouvernements successifs souhaiteront, contrairement à l'Angleterre libérale, en posséder le contrôle absolu pour diverses raisons : la principale, qui est régulièrement avancée, est la sécurité et le secret des dépêches. C'est en novembre 1851 que la Grande-Bretagne se voit reliée au continent par le câble du télégraphe électrique. En Dordogne, P. Colombé rappelle que « avant la mise en service de la liaison télégraphique électrique Paris-Périgueux par Angoulême (17 septembre 1853), il n'existait aucun système de transmissions rapides². Seule la malle-poste quotidienne Paris-Orléans-Châteauroux-Limoges-Périgueux et quelques estafettes, en cas d'urgence, furent utilisées pour acheminer les dépêches télégraphiques officielles³ ». Tout de suite, la télégraphie va démontrer son utilité comme auxiliaire de la presse, et tout particulièrement avec la guerre de Crimée (1854-1856), dans laquelle beaucoup d'enfants du pays seront engagés.

Dans ces conditions, les quotidiens tentèrent d'obtenir, pour l'opinion fébrile et très inquiète sur le sort des siens, le plus d'informations personnalisées à propos des opérations militaires conduites par l'alliance franco-anglo-turco-piémontaise contre la Russie. Mais gardons-nous de faire d'un événement particulier une loi du genre. Dans les faits, si le télégraphe électrique allait autoriser les journaux à étendre leur champ de prospection, la généralisation dans les quotidiens des dépêches télégraphiques ne commence pas avant 1878

2. Le télégraphe électrique a été inventé en 1833, mais comme pour toute invention, son utilisation courante est plus tardive.

3. COLOMBÉ, 1985a et 1987. Cf. également SECOUET *et al.*, 1982.

pour les informations françaises, et 1884 pour les informations étrangères. Pourtant d'habitude si réticent face à la « nouveauté », la preuve était faite aux yeux du Périgordin de l'utilité et du caractère irremplaçable de ce médium qui venait de faire irruption dans la vie de tous les jours, car c'est bien de communications privées (1850) et administratives qu'il s'agit avant tout, ou gouvernementales à l'intention des journaux chargés de les reproduire⁴, le reste se voyant relégué au second plan.

Une autre grande invention va marquer le monde de la communication en cette deuxième moitié du XIX^e siècle : il s'agit du téléphone (1876). Mais ses progrès seront extrêmement lents, et si Sa Majesté la reine Victoria est en mesure de téléphoner au *Home Office* (ministère de l'Intérieur) le 1^{er} octobre 1888, pour exprimer formellement « le choc » causé par la nouvelle du double meurtre du 30 septembre que nous évoquerons plus loin, les études successives ne recensent aucune communication téléphonique, ni bien sûr de transmission de nouvelles à destination de la Dordogne, avant le début du XX^e siècle : il est cependant permis d'en douter⁵.

Pour que les informations arrivent à Périgueux, et que les lecteurs de la presse puissent en prendre connaissance, il fallait deux choses essentielles : un apport technologique et une organisation capable à la fois d'exploiter cette technologie, et occasionnellement d'en soutenir l'évolution, sinon de proposer des services de substitution de manière à répondre aux besoins croissants d'une presse majoritairement provinciale. C'est vers 1877 que l'agence Havas⁶ va exploiter un nouveau procédé technologique, relevant des progrès de l'imprimerie, et utilisant pour sa diffusion en province le chemin de fer : il s'agit des « clichés », dont la part va constituer alors près de 75 % du contenu des journaux de province. Le cliché est une plaque souple et légère portant en relief le texte et parfois la gravure adressés aux journaux. Loin de restreindre la liberté et les commentaires des journaux de province, cette plaque, également utilisée pour des revues, est aisément découpable, facilitant ainsi, pour les

4. En juillet 1847, le ministre de l'Intérieur, Lacave-Laplagne, avait déclaré à la Chambre que la télégraphie devait être un instrument politique, et non un instrument commercial. Aussi, avant 1878, aucune ligne importante ne peut être construite en Europe à l'initiative privée, sauf en Grande-Bretagne qui fait figure d'exception en ce domaine, avec toutefois une nationalisation du réseau intervenant entre 1868 et 1870. Cf. PALMER, 1983, p. 41.

5. COLOMBÉ, 1985b, p. 9-10. La première communication téléphonique, nous dit P. Colombé, a lieu le 1^{er} novembre 1901 entre Périgueux et Bergerac ; toutefois le téléphone existait déjà en Dordogne en 1888 : « L'administration des postes et télégraphes vient de procéder à l'installation d'un téléphone reliant le bureau de Bergerac à l'établissement de pisciculture de Salvette, dirigé par M. Geneste. La pose des fils a été opérée par les agents de l'administration et celle des appareils par M. Giraudel, électricien, rue Villeneuve. Les travaux sont terminés et ont donné les meilleurs résultats au point de vue du fonctionnement » (*Journal de Bergerac*, 23 août 1888). L'histoire des communications en Dordogne mériterait un nouvel examen, car le travail à notre disposition semble conçu selon une vision étatique et monopolistique de la question du téléphone en Périgord. Était-ce réellement le cas en 1888 ?

6. L'Agence Havas, avec une majuscule, est une société anonyme au capital de 8 500 000 francs, branche de Havas, qui fut créée en juillet 1879 lorsque la direction de Havas décida un partage entre les branches « Information » et « Publicité » de la société commerciale.

rédacteurs, la possibilité d'intercaler des réflexions personnelles et autorisant la multiplication lors du tirage et en cas de réédition. Mais Havas ne se limite pas à ce genre de prestations à ses abonnés qui couvrent l'ensemble du spectre politique. En 1878, l'agence Havas crée trois éditions de sa « correspondance particulière » : la correspondance portant la lettre A, signifiant républicaine ; la C, franchement hostile au gouvernement ; la B, entre les deux (!). Elle offrait ainsi de quoi satisfaire tout le monde...

II. La technologie et les agences de presse

L'agence Havas, à l'origine (1832) un simple bureau de presse traduisant les informations tirées de journaux étrangers, est officiellement fondée en 1835 à Paris. Entre 1832 et 1857, et paradoxalement grâce à sa dépendance vis-à-vis de l'État, l'agence Havas devient indispensable à la politique d'information des gouvernements. Elle réussit à éliminer tout concurrent de taille sur le marché français.

C'est avec la mise à la disposition du public du réseau télégraphique que l'agence Havas va pouvoir étendre son pouvoir. Au milieu du siècle, l'ensemble du service quotidien proposé par l'agence tient sur à peu près trois grandes feuilles lithographiées à quatre colonnes. Trois ans plus tard, apparaît la formule qui va devenir la marque de reconnaissance de cette entreprise dans les quotidiens : « la télégraphie privée Havas nous communique les dépêches suivantes... ». En 1859, les trois grandes agences mondiales, Havas, Reuter à Londres, Wolff⁷ à Berlin, concluent un pacte d'échange d'informations et signent, du même trait de plume, l'ébauche de la formation d'un monopole sur le monde de l'information par le biais d'une assistance mutuelle. Ce monopole ne prend réellement effet que le 17 janvier 1870, lorsque les trois agences décident de se partager le monde, chacune prenant l'engagement de ne pas distribuer sur le « territoire » des autres. Mais le jalon événementiel susceptible de retenir notre attention dans le cheminement emprunté par l'information pour arriver jusqu'à nous se situerait en 1875, date à laquelle l'agence Havas va établir des succursales en province afin de recruter de nouveaux clients dans la petite presse de nos départements ; ce sera alors le cas pour Bordeaux. À la veille de la Grande Guerre, une quarantaine de quotidiens, représentant plus de 6 millions d'exemplaires, y sont abonnés.

Notons qu'en Dordogne, les Postes et le Télégraphe de Périgueux sont réunis en 1881 en un seul et même office, au 21 du cours Montaigne, et cela jusqu'en 1930. Ceci rend particulièrement complexe l'évaluation de la part

7. En 1865, le bureau de Reuter devient la Reuter's Telegram Company et le Wolffs Bureau prend le nom de Continental Telegraphen Kompagnie.



Fig. 1. Vendeur de journaux à Londres
(extrait du Figaro, 17 juillet 1868).

d'information uniquement transmise par la télégraphie et celle relevant du courrier, c'est-à-dire et surtout les clichés et les abonnements à d'autres journaux. Pour la partie purement technique de la télégraphie, c'est très probablement le système Baudot qui fut utilisé à Périgueux. Selon le type d'appareil en service, il pouvait offrir un rendement compris entre 1 500 et 3 000 mots à l'heure.

Dans les années 1870, plusieurs agences de presse, tant métropolitaines qu'internationales, font leur apparition dans le monde de la presse anglaise⁸. Deux d'entre elles s'illustrent particulièrement au cours de l'automne 1888, période pendant laquelle sévit celui que l'on appela Jack l'Éventreur. Il s'agit de la *Central News Agency (CNA)* et de la *Press Agency*, plus tard *National Press Agency*. La première est fondée en 1871 à Londres, et devient aussitôt l'agence porte-parole du parti conservateur à l'inverse de sa concurrente très nettement libérale.

Pour l'anecdote, la CNA est l'une des toutes premières dans Fleet Street⁹ à doter son personnel de machines à écrire, des Remington. Parmi la floraison d'agences de presse, on peut évoquer la *Press Association*, constituée en 1868, coopérative de quotidiens de province échangeant son service contre celui de l'agence Reuter pour l'actualité impériale et internationale (fig. 1).

III. La presse de Dordogne et la lente évolution de son contenu éditorial

Au XIX^e siècle, les journaux de notre région consacrent la plus grande partie de leurs colonnes à la politique, aux débats parlementaires, aux petites indiscrétions concernant les faits et gestes de leur(s) représentant(s) préféré(s) ou abhorré(s). Ils n'en font d'ailleurs pas mystère puisqu'ils s'intitulent en sous-titre journaux politiques, ce qui indique sans ambiguïté la voie que les lecteurs sont invités à prendre, dans les limites imposées par le pouvoir¹⁰. Dans ces feuilles, la place dévolue à la seule politique est importante et en donne une image qui devient, il faut bien en convenir, assez rébarbative à longueur de litanies continuellement déversées sur un même thème. Pour fidéliser le

8. Koss, 1981, p. 206, 272, 313, 367.

9. Importante rue de Londres dans laquelle sont regroupées les grandes agences de presse.

10. Nous n'entrons pas ici dans le détail des orientations politiques de la presse en Dordogne, et nous invitons le lecteur à se reporter à l'excellent ouvrage de J. Kayser (KAYSER, 1958).

lecteur, il faut appliquer une règle de base : s'adresser à lui. La presse l'a rapidement compris en accordant une place variable, mais croissant de manière exponentielle avec le temps, à la vie communale et départementale : c'est « la chronique locale », sorte de compromis entre la petite information et le fait-divers. Elle n'est pas, rappelons-le, uniquement placée sous le signe du drame et de l'accident, mais plutôt ce qu'il est difficile de classer en catégories et qui emprunte occasionnellement certains aspects que l'on pourrait aussi qualifier de « *people* ». Les voyages en direction de la capitale ou en sens inverse des représentants du département, les événements familiaux, manquent rarement dans cette rubrique. Les initiatives des élus au niveau de la commune y sont traitées de manière identique. Parfaitement autonome dans la plupart des journaux, la chronique judiciaire a droit à chaque session de cour d'assises à un compte rendu des audiences et des peines prononcées.

Les quotidiens de Dordogne ont parfois changé de propriétaires, de titre aussi en opérant des rapprochements ou des mouvements de fusion. Mais, il est rare de constater en cette occasion des refontes en profondeur du modèle original. On prend peu d'initiatives susceptibles de modifier les habitudes du lecteur. D'autre part, le publiciste ne doit aussi jamais perdre de vue qu'il agit en coordination avec un imprimeur et qu'ils ont ensemble défini un modèle facilement identifiable. Pour cette raison, une modification exceptionnelle en rapport avec une information de premier plan exige au moins un délai de plusieurs jours. Dans ce cas de figure, la solution la plus facile est de tirer une feuille venant s'insérer dans l'édition suivante : on bouleverse donc rarement la présentation habituelle.

C'est à partir du début des années 1870 que l'on enregistre les premières variations de contenu d'une rubrique gagnant ou perdant en surface sur sa voisine. Déjà au cours de la guerre de Crimée, quelques quotidiens avaient placé dans la chronique locale des informations en provenance du front, pour répondre vraisemblablement à une exigence bien compréhensible des familles ayant des proches sur les bords de la mer Noire. On avait à cette époque joint aux nouvelles indiquant la prise de la tour de Malakoff, et la chute de Sébastopol (10 septembre 1855), un encart de grand format sur lequel figurait le champ de bataille, les fortifications et les mouvements de troupes. Une pareille initiative ne se renouvellera pas avant les victoires de 1859 de Napoléon III en Italie.

Sous le Second Empire, profitant des dispositions favorables à la presse consécutives aux décrets des 5 et 6 mars 1848, le format de plusieurs quotidiens change. La feuille s'agrandit, et la surface imprimée connaît pour une partie des journaux un gain moyen de 10 à 15 %. Cette mutation n'est pas sans rapport avec la qualité du papier disponible sur le marché. Il est plus fin, sans pour autant perdre beaucoup en solidité sur l'ancien, et surtout, il est beaucoup plus blanc grâce aux nouveaux procédés chimiques intervenant dans sa fabrication. Si son prix de revient nous est inconnu, mais vraisemblablement

à peine un peu plus cher, cette différence est très certainement compensée par l'accroissement de la masse publicitaire dans la superficie gagnée.

Chronologiquement, sous la présidence du futur empereur, la « chronique locale », connaît à son tour des changements notables. Au tout début, la « chronique locale », ne concédait que peu d'écarts aux nouvelles départementales, mais ne dédaignait pas d'inclure quelques lignes prises dans les journaux du Bordelais, de Haute-Vienne, ou de Charente. Avec cette greffe opérée sur des journaux limitrophes à la Dordogne, la chronique locale, dans son acception la plus stricte et tout en gardant le même volume, arrive vers le milieu des années 1870 à parité avec les nouvelles les plus diverses, hors département. Dans le même temps, l'international gagne du terrain, et surtout prend de la consistance dans une rubrique qui lui est dédiée. Les nouvelles abandonnent progressivement leur côté anecdotique et pittoresque. Le rédacteur en chef se consacre presque exclusivement à l'éditorial, il déborde rarement sur d'autres sujets situés à distance de la politique, car il est fait aussi largement usage d'emprunts à des revues telles que *La Revue des Deux-Mondes* ou le *Journal des Savants* pour constituer un dossier sur un sujet précis et généralement fort bien fait.

Les journaux mettent en place une stratégie de fidélisation des lecteurs. Dans cette optique, on trouve en bonne place les feuillets littéraires, souvent insipides et moralistes, et dont les titres sont à eux seuls une indication infaillible sur la ligne éditoriale suivie par la rédaction, positionnée sur des valeurs religieuses d'inspiration catholique, même si elle s'en défend. Néanmoins, d'autres rubriques apparaissent ponctuellement, dans lesquelles il est loisible de se laisser aller à la littérature. On ne peut en Dordogne passer à côté de la colonisation de l'Afrique du Nord, période unique dont les péripéties nous sont connues par les militaires, les fonctionnaires et les colons faisant office de correspondants à l'étranger. On y disserte aussi sur les découvertes scientifiques et sur leurs applications concrètes dans un futur proche.

Malgré tout, et c'est là l'élément le plus surprenant, tous ces quotidiens soumis à rude concurrence ont un contenu assez proche. Parfois l'explication en est simple, si l'on prend un titre comme *Le Périgord*, appartenant au banquier Delamarre, propriétaire de *La Patrie* (Paris), et dont les articles étaient reproduits par *Le Nord* (Lille), *L'Union bretonne* (Nantes), *L'Aigle* (Toulouse), *La Gironde* (Bordeaux), dans le cadre d'accords bien précis intervenus entre ces publications. Pour le reste, la presse de Dordogne est très frileuse lorsqu'il s'agit de modifier une page, au point que l'on puisse relever une présentation identique des rubriques sur quasiment quarante années, sans tenir compte de l'agrandissement du format.

Les gens de presse sont pourtant loin d'être des personnages monolithiques. On le voit lorsqu'ils s'impliquent dans les autres secteurs de l'édition. Ce serait donc au lecteur, à l'habitué, qu'il faudrait attribuer ce qui apparaît aujourd'hui à nos yeux saturés de médias comme une absence

d'initiative, un immobilisme certain. Le lecteur de ce temps, constate Ch. Delporte¹¹, demeure profondément attaché aux articles traditionnels : à la chronique et à la critique, mais aussi aux échos ou aux articles vulgarisateurs des « variétés ». Pour autant, le consommateur de nouvelles ne vient pas acheter dans ce type de presse une fantaisie aléatoire ou une esthétique. Il vient chercher une opinion, une approche de sensibilité et un nom de personne. Tout le monde ou presque en ville connaît le rédacteur en chef de son journal. L'homme est un familier des cercles politiques, d'associations diverses, un notable dont les éditoriaux sont souvent le prolongement de débats qui ont cours dans la rue. Il est la personne capable de formaliser une pensée et de reprendre à son compte une attente collective. Le petit patron de presse, à son niveau local, est un membre de la bourgeoisie, auquel souvent il appartient par la naissance. Il estime relever d'une profession libérale, au même titre qu'un avocat ou un médecin, et se range parmi les intellectuels de la cité. Ce n'est pas une priorité chez lui, ni chez ses lecteurs, d'intervenir en profondeur dans le style de la présentation. Il lui semble, à l'opposé, devoir maintenir l'architecture et l'équilibre dans les rubriques habituelles dont il assure la cohésion. À une toute autre échelle, un grand journal comme le *Times* ne dérogeait pas cette règle. À la fin du siècle, le contenu du *Times* se décomposait comme suit pour les rubriques principales : les « *general news* », à 13,2 % ; la politique et les débats parlementaires, 11,7 % ; le commerce et navigation, 8 % ; articles de fond, analyses, éditoriaux, 5 % ; affaires étrangères, 4,6 % ; résultats sportifs, 2,1 %¹²... Le même exercice, appliqué à la presse de Dordogne, nous donnerait des séquences assez proches, toutes proportions gardées au contexte et à son économie (les mouvements des ports fluviaux), à l'exception du sport très rarement intégré à notre presse (mis à part les résultats assez réguliers de réunions hippiques).

IV. Une liberté de la presse très fluctuante¹³

Née en France en 1631 avec *La Gazette* de Théophraste Renaudot, la presse périodique allait alors vivre sa première et éphémère tentative d'analyse et de commentaires de l'information. Pour cet organe officieux de la Cour, l'expérience de la liberté de parole devra attendre, sans pour autant pénaliser le devenir de la presse et de sa diversité en pleine floraison, notamment au long du XVIII^e siècle. Jusqu'en 1881, le régime de la presse reste toujours très dépendant des gouvernements ; l'épisode de la Révolution de 1789 et le rôle de la presse dans la diffusion des opinions et des revendications collectives ne

11. DELPORTE, 1999, p. 43-79.

12. PERRY CURTIS Jr, 2001, p. 292, d'après REID, 1887, p. 226.

13. Cf. BELLANGER, 1969-1972.

sont pas prêts de disparaître des esprits lors des années suivantes. En 1830, les premiers émeutiers des Trois Glorieuses sont encore des journalistes et des ouvriers typographes.

Dans ce domaine extensible de la liberté, on ne peut passer sous silence le séjour de Louis Veillot à Périgueux de 1833 à 1836, lorsque le général Bugeaud lui confia la gérance et la rédaction du *Mémorial du Périgord*. Ce journal, dont (sous toute réserve) le premier numéro a été tiré le 12 mars 1833, se voulait être journal administratif, politique, littéraire, commercial et agricole paraissant deux fois par semaine, ou trois fois pendant la session des chambres. Très proche du gouvernement, Veillot sort, pour ainsi dire, la presse de Périgueux de son assoupissement, en s'attaquant tour à tour à *L'Écho de Vésone* et à la *Gazette du Périgord*, dirigée par Josselin, qu'il accuse d'être vendu au pouvoir, au point qu'en août 1836, L. Veillot a à subir deux duels au pistolet en vingt-quatre heures. Mais L. Veillot n'est pas seulement un polémiste, il lui arrive souvent de commenter l'actualité locale, de publier de la poésie, de tracer des biographies et de préparer son œuvre d'intériorisation. En très bon terme avec les autorités préfectorales, il soutient l'initiative du préfet Romieu lorsque celui-ci tente de lancer *Le Montaigne*, un recueil historique et littéraire, qui s'éteint après quelques numéros. Il faut ensuite attendre longtemps avant de voir des journaux s'écharper comme ce fut le cas durant la courte période Veillot. Mais durant ce séjour de L. Veillot en Périgord, la lutte porte moins sur des positions politiques affirmées que sur le contrôle des annonces légales payées, en tentant d'envoyer l'adversaire et concurrent au tribunal.

La censure sèche et directe est rarement productive, les modalités de contrôle doivent se parer de formes plus subtiles. La Seconde République rétablit la liberté absolue, confirmée par les décrets des 5 et 6 mars 1848, récompensant le rôle éminent de la presse dans la déconsidération puis la chute de la Monarchie de Juillet. La courte parenthèse de libéralisation fut une fois encore abolie définitivement avec la loi du 17 février 1852. L'autorisation préalable était à nouveau posée par le pouvoir. Les autorités pouvaient par des « communiqués » rétablir la vérité officielle dans les journaux et l'autorité préfectorale délivrer des avertissements ; le premier constituait une simple mise en garde ; le second entraînait une suspension ; le troisième ordonnait la suppression. Toutes ces mesures n'étaient qu'une bouture sur la loi du 31 décembre 1851 où la correctionnelle était devenue la juridiction normale pour les délits de presse. Le régime de la presse est à nouveau assoupli en 1868. Si les mesures suspendent l'autorisation préalable et l'avertissement, elles se gardent bien de renoncer au cautionnement, ni au droit de timbre exigé pour les feuilles politiques. Aussi, dans un geste de rupture hautement symbolique, les deux premières grandes mesures du Gouvernement de défense nationale en matière de presse visent dès le 5 septembre 1870 à supprimer le timbre, puis, le 10 octobre, le cautionnement. Malgré ces difficultés, la presse sous le

Second Empire sut tirer son épingle du jeu et n'eut guère à souffrir de censure, puisqu'en souhaitant diviser les opinions, le gouvernement favorisa encore la diversité en autorisant la parution de nouvelles feuilles.

Lorsque le Second Empire s'éteint, le Périgord compte deux journaux quotidiens et neuf hebdomadaires, lesquels, dans leur majorité, note J. Kayser, ne débordent guère d'enthousiasme à l'annonce de la proclamation de la République. Installés depuis un certain temps, ils en ont vu d'autres, comme leurs lecteurs d'ailleurs. La liberté une fois rendue aux républicains, quelques personnalités attachées à ses valeurs tentent l'aventure de sortir une feuille d'opinion. Ils n'y rencontrent que peu de succès. Il faut du reste se souvenir que le 30 janvier 1875, seuls trois députés de la Dordogne sur dix votèrent l'amendement Wallon.

Né avec la République en 1876, *L'Avenir de la Dordogne* est la seule expérience réussie de création de quotidien s'inscrivant dans le courant des lois constitutionnelles de 1875, et cela jusqu'à ce que l'Assemblée nationale en 1940 ne fasse de Philippe Pétain le chef de l'État français, et ne signe l'acte de décès de la III^e République et d'une bonne partie de la presse libre.

Des premières années de la République à la veille du premier conflit mondial, vont s'enchaîner les rapprochements et les absorptions de titres. Ce sont surtout les journaux emblématiques et les plus anciens qui vont profiter de ce mouvement particulièrement complexe, dont le résultat final ne peut être compris qu'en étudiant les pièces conservées dans les offices notariaux, les tribunaux et les banques. En 1890, il existe huit titres de droite, totalisant un tirage de 6 800 exemplaires, et sept titres de gauche proposant, malgré leur infériorité numérique, 7 500 exemplaires pour une population proche des 450 000 habitants. Sans doute convient-il de nuancer bien des chiffres. *Le Matin*, *Le Figaro*, et bien d'autres titres nationaux, accessibles par abonnement, existent encore sous forme de collections datant de cette époque. Elles démontrent une grande pluralité des lectures en Dordogne. Il est donc difficile de limiter l'accès à l'information à la seule presse du département.

V. Le recul de l'illettrisme

Le XIX^e siècle voit l'éclosion d'une multitude de petits journaux et de grands quotidiens. La raison essentielle repose sur les efforts qui ont été menés tout au long du siècle pour faire reculer l'illettrisme. À ce titre, les motivations qui poussèrent respectivement les Britanniques et les Français à résoudre ce problème sont fondamentalement différentes, tout comme les moyens mis en œuvre, chaque nation devant amener son peuple à un résultat précis. En Angleterre, l'un des fondements de l'*Education Act*, composé de plusieurs volets largement étalés dans le temps, est la loi Forster, de 1870, concernant l'enseignement primaire. Elle organise un système éducatif

dualiste, ce qui n'a rien de surprenant pour l'époque victorienne, chargé d'assurer le fonctionnement de deux réseaux scolaires, l'un pour la future élite et l'autre pour le reste du peuple. Pour le *common people*, l'option proposée, courte et gratuite, assure l'instruction jusqu'à l'âge de treize ans, à la suite de quoi les garçons comme les filles sont alors captés par la vie active : le but est ici de former des manuels. L'action pédagogique, cantonnée à la seule école élémentaire, vise à fournir les rudiments nécessaires aux tâches d'exécution de la société industrielle¹⁴.

En s'appuyant sur ce système, l'Angleterre est certainement, parmi les pays industrialisés, celui qui, au XIX^e siècle, enregistre le plus fort recul de l'analphabétisme. En 1897, le taux d'illettrisme n'est plus que de 3 % sur l'ensemble de la population (hommes et femmes).

La France de son côté lutte aussi contre l'illettrisme, mais les progrès sont bien moins spectaculaires. Elle doit aussi combattre l'influence paralysante des langues régionales encore compliquée par le manque d'écoles en milieu rural. En 1880, le département de la Dordogne compte 978 locaux scolaires ; sur ce nombre 428 appartiennent aux communes, 505 sont loués et 45 mis à disposition gratuitement pour répondre à la loi du 1^{er} juin 1878 sur l'obligation d'au moins une maison d'école par commune. Néanmoins, au gré des changements politiques, de F. Guizot à J. Ferry, et selon des motivations différentes, le nombre d'analphabètes va se réduire, notamment grâce aux lois sur l'instruction à partir de 1833. En 1832, le taux d'analphabétisme est de 53,31 % ; en 1860, il est passé à 32,95 %, et chute à 9,87 % en 1890. Mais notre pays concède toujours une longueur de retard à son voisin britannique.

Au prix des quotidiens s'ajoutait donc le barrage de l'analphabétisme touchant essentiellement les populations rurales entrées très jeunes dans la vie active. Ceci constitue une situation en voie de marginalisation en Dordogne vers la fin du siècle. Si beaucoup d'individus éprouvent encore du mal à rédiger une lettre, à signer des documents administratifs, on ne peut en déduire un état d'illettrisme dans la mesure où la lecture a priorité sur l'écriture dans le système éducatif de l'époque, trop tôt quitté pour certains¹⁵. De même, les lectures publiques de la presse alors génératrices de vifs débats, dans les cabarets et les auberges, comme nous l'avons parfois relevé au milieu du siècle, tendent à baisser en fréquence vers la fin du siècle. Sans en avoir de preuves formelles, il y a peu de chances de se tromper en affirmant qu'un journal ne devait pas profiter exclusivement à son acquéreur, mais toucher un plus large lectorat et auditoire, cela en conformité avec les formes de sociabilité encore actives en Périgord.

14. BÉDARIDA, 1990, p. 215-223.

15. LUC, 1984.

Ces éléments posés suscitent alors un autre problème, celui de la compréhension, de l'analyse et du recul à prendre face à l'information. Ce sujet est d'autant plus délicat lorsqu'il s'agit d'un fait brut et péremptoire. Le fait divers existe parce qu'il s'adresse non pas à la raison, mais aux émotions primaires, les moins inaltérables chez tout individu, les plus profondes et les plus difficilement accessibles. Tous les faits divers ne se valent pas, ni en portée ni en puissance. Souvent, ils se présentent comme une réaction immédiate, le plus mauvais angle d'attaque possible pour résoudre un problème requérant de prendre du recul. Qui peut prétendre, après les affaires Cantat-Trintignant ou l'imposture de l'agression antisémite du RER-D du 9 juillet 2004, qu'un simple fait divers est une chose anodine, alors que dans les heures suivant la diffusion de l'information sont intervenus, pour donner leur avis ou formuler une condamnation, sociologues, intellectuels, ministres, et pour finir le chef de l'État lui-même ?

L'Homme élève les médias, mais sait-il vraiment les domestiquer ?

VI. La conquête des masses par le fait divers

De multiples définitions peuvent s'accorder sur le sens du mot « fait divers ». Néanmoins, on peut trouver un consensus en parlant de ce terme comme d'une dérogation à une norme. Un des aspects les plus significatifs du mot « fait divers » se trouve contenu dans son étymologie. L'origine du mot ne vient-elle pas de *diversus*, participe passé adjectivé du verbe latin *divertere* qui signifie « distraire » ?

Né avant le Second Empire, le fait divers va rencontrer sur sa route des publicistes qui vont croire en lui. On pense alors à Moïse Millaud, personnage opportuniste et sans scrupule, mais aussi et surtout génie de l'édition. Avec sa personne, nous avons une parfaite transition pour comprendre la conquête des masses par les quatre « grands » de la presse parisienne dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Il convient d'évoquer, d'abord, la façon dont s'est imposé le quotidien populaire, sur le modèle du *Petit Journal*, créé en 1863 par Moïse Millaud. En créant le premier quotidien vendu au numéro, en kiosque, et à un sou (cinq centimes), Millaud casse le prix de vente en proposant un journal deux ou trois fois moins cher que celui de ses concurrents. Dans la décennie 1870, l'achat d'une feuille à cinq centimes est estimé à 1 % du salaire quotidien d'un ouvrier parisien. En province, où les salaires sont en moyenne de 30 à 50 % moins élevés qu'à Paris, la valeur d'un journal dont le prix est tiré vers le bas comme le *Petit Journal* s'en trouve malgré tout augmentée d'autant. Ce journal tourné vers les classes populaires devient, entre les mains de cet homme à la fois financier et homme de presse, un instrument de profit, et non plus seulement un mode d'expression doctrinal. Le public n'est plus regardé comme une part de l'opinion qu'il faut convaincre ou maintenir dans

ses convictions, mais comme une clientèle qu'il importe de satisfaire et de fidéliser. N'étant pas un journal arrimé à une obédience politique, il n'a pas à payer le timbre, et cela explique son prix revu à la baisse. Néanmoins, il doit remplir ses colonnes avec du texte, investir le quotidien et proposer des sujets sans cesse originaux se démarquant des normes en vigueur.

Sous son influence, le fait divers va s'extraire de sa confidentialité et gagner en épaisseur : c'était l'anecdote, les miettes de l'information, et le voici désormais faisant la première page, pour devenir un phénomène de société. Ainsi, un historien, qui lira dans mille ans certains quotidiens de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e (avant 1914), pourrait en déduire que jamais le meurtre, le vol avec violence, le crime en bande organisée n'ont connu une pareille explosion, et peut-être en conclura-t-il qu'ils ont été l'une des causes du premier conflit mondial.

Parler de fait divers, c'est aussi définir le médium qui l'exploite. Il n'existe à ce jour aucune étude sur le contenu des petits journaux essaimés dans le département au crépuscule du XIX^e siècle, ni même une recension de toutes ces petites feuilles, parfois très colorées politiquement et souvent à l'existence très brève. Seul l'ouvrage de Jacques Kayser situe la presse de Dordogne sous son affichage politique et dans un contexte élargi¹⁶. Ce sont essentiellement ces journaux qui vont nous fournir la matière à cette étude, car ils possèdent une fiche d'identité claire, et une représentativité dans le paysage éditorial de Dordogne en raison de leur tirage et de leur longévité. Depuis leurs débuts, pratiquement tous, dans des proportions variables, ont produit du fait divers dans lequel était mis au premier plan le caractère sanguinolent de la nouvelle (accidents et crimes).

L'information sanglante fait vendre du papier, et en l'absence de photographies et d'illustrations dans nos quotidiens, on peut faire confiance à la plume du pigiste pour ne nous épargner aucun détail des mutilations infligées aux victimes (des crimes ou des accidents), exception faite des affaires à connotation sexuelle, où le journaliste, faisant du lecteur son pair sur une stricte ligne morale, convient avec lui par une formule classique de l'indécence qu'il y aurait à poursuivre la description. Il semblerait même que, dans ce domaine, la presse ait toujours un temps de retard sur ce qui se colporte oralement de foires en auberges, de concierges en femmes de chambre.

Toutefois, le phénomène qui consiste à publier le plus de détails possibles dans ce type d'affaire criminelle a une explication rationnelle et bien supérieure à celle que l'on pourrait attribuer à l'influence de la rumeur. À peu près vers le milieu du siècle, le médecin ou l'expert deviennent en effet par leur notoriété une source d'information des plus recherchées chez les correspondants de la presse écrite. Les exigences de lecture de l'univers

16. KAYSER, 1958.

somatique deviennent de plus en plus fortes, et l'opinion de l'expert médico-légal détermine la classification pénale dans les affaires de justice. Notre département ne fait pas exception puisque l'on commence à noter des expressions ou des termes spécifiques très éloignés du vocabulaire standardisé du journaliste, termes qui nous indiquent clairement leur origine. Alors que presque partout ailleurs, cet enrichissement lexical de la charnière du siècle est initié par ce qui a été dit plus haut, quelques départements français, dont la Dordogne, auraient opéré ce glissement progressif à peine un peu plus tôt qu'ailleurs, en 1841, et sous d'autres contraintes. Les causes de ce phénomène sont autant sociologiques que médicales puisqu'il s'agissait alors de combattre les peurs paniques qu'avaient les populations des épidémies, en démontrant par voie de presse la contribution et le dévouement total du corps médical à la lutte contre les invasions bactériologiques ou virales¹⁷. Dans tous les cas de figures, les investigations médico-légales constituaient une étape et contournaient le tabou par un regard strictement médical porté sur le sexe ; la sexualité proprement dite n'est pas évoquée, sinon par l'emploi des termes de « déviance » et « contre-nature ».

Autre point qu'il paraît utile de rappeler dans la liste des éléments validant cette liste de prédispositions : c'est la grande efficacité de la police française, avec un taux d'élucidation des délits qui contribuerait de nos jours à rasséréner n'importe quel ministre et syndicat policier. Pour la plupart des délits enregistrés, il s'agit d'affaires plus ou moins banales, où transparait encore la faiblesse de l'esprit et de l'éducation autant chez l'agresseur que chez la victime. Ici, le mobile est facilement décelable et dérisoire par sa vénalité. Aussi, en appliquant les vieux adages policiers et souvent grâce aux dénonciations, une enquête a de fortes chances d'aboutir dans les délais les plus brefs. De plus, la police française, alors à la pointe du progrès en matière scientifique, dispose également de pouvoirs juridiques étendus que n'a pas par exemple la police britannique. En effet, le citoyen britannique ainsi que l'étranger résidant sur le territoire bénéficient des principes résultant de l'*Habeas Corpus Act*, qui le protège contre la détention arbitraire sans jugement, et présume innocent tout individu tant qu'un jury ne s'est pas prononcé sur les charges pesant à son encontre.

Et c'est dans ce contexte qu'au Royaume-Uni, le très honorable *Times* de Londres en 1888 consacre six éditoriaux aux crimes de Whitechapel, attribués à Jack l'Éventreur, illustrés parfois de cartes et de plans puis, le lendemain du meurtre atroce de Mary Jane Kelly (le 10 novembre 1888), produit un article long de 5 000 mots sur ce crime, ce qui est tout à fait exceptionnel pour un fait

17. C'est donc par le caractère exceptionnel des épidémies en France, telles le typhus, le choléra (1832)... qu'il faudrait envisager les descriptions ponctuellement livrées à la presse d'ouvertures de corps, plus que par la médiatisation judiciaire des affaires d'homicides.

divers. Ceci démontre que ce genre n'est pas relégué dans la seule direction des petites officines¹⁸. Reprenant la balle au bond, la presse du Périgord va s'en faire assez rapidement l'écho et ajouter cette affaire aux autres nouvelles venues d'outre-Manche.

S. B.

à suivre...

Bibliographie

- BÉDARIDA (F.), *La société anglaise du milieu du XIX^e siècle à nos jours*. Paris, éd. Seuil, 1990.
- BELLANGER (C.) (dir.), *Histoire générale de la presse française*, Paris, éd. PUF, t. 1, Des origines à 1814, 1969 ; t. 2, De 1815 à 1871, 1969 ; t. 3, De 1871 à 1914, 1972.
- COLOMBÉ (P.), « Les transmissions télégraphiques en Périgord avant le 17 septembre 1853 », *BSHAP*, t. CXII, 1985 (1985a), p. 314-319.
- COLOMBÉ (P.), « Le père du téléphone en Dordogne, Édouard-Louis Requier », *Telecom Aquitaine*, n° 29, mai 1985 (1985b), p. 9-10.
- COLOMBÉ (P.), « Les signaux télégraphiques optiques en Périgord », *BSHAP*, t. CXIV, 1987, p. 127-143.
- DELPORTE (Ch.), *Les journalistes en France. 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, éd. Seuil, 1999.
- KAYSER (J.), *La presse de province sous la Troisième République*, Paris, éd. A. Colin, 1958.
- KOSS (S.), *Rise and Fall of the Political Press in Britain*, vol. 1 : *The Nineteenth Century*, Chapel Hill, University of North Carolina, 1981.
- LUC (J.-N.), « La scolarisation en France, 1826-1906 », dans *Annales E.S.C.*, jan.-fév. 1984, p. 116-155.
- PALMER (M. B.), *Des petits journaux aux grandes agences. Naissance du journalisme moderne (1863-1914)*, Paris, éd. Aubier, 1983.
- PERRY CURTIS Jr (L.), *Jack the Ripper and the London Press*, Binghamton, New York, Yale University, 2001.
- REID (A.), « *The English and the American Press* », *Nineteenth Century*, vol. 22, 1887.
- SECOUET (R.) et al., *Histoire des télécommunications de la Dordogne*, éd. Groupe périgourdin de l'Association pour le Musée et l'Histoire des Télécommunications en Aquitaine (AMHITEL), tapuscrit, 1982.
- TARDE (G.), *L'Opinion et la foule*, Paris, éd. PUF (coll. Recherches politiques), 1989 (1^{re} éd. 1901).

18. Fondé à Londres en 1785 par John Walter sous le titre de *Daily Universal Register*, le journal prend trois ans plus tard le nom de *Times*. En Angleterre, l'orientation journalistique vers le sensationnalisme ne fait aucun doute. Bien avant l'affaire Jack l'éventreur, on lit dans l'édition du 8 juillet 1865 : « *Poison was found diffused through the whole organs and parts of the body, and throughout its fluids. It was found in the spleen, in the kidney, in the stomach, in the liver, in the heart, in the brain, in the blood, and in the rectum. The body was impregnated with it* » (« Le poison a été trouvé diffus dans l'ensemble des organes, des parties du corps et des sécrétions corporelles. Il a été trouvé dans la rate, les reins, l'estomac, le foie, le cœur, le cerveau, le sang et le rectum. Le corps en était imprégné. »), cité par PERRY CURTIS, 2001, *chapter four « sensation news* », p. 65-82, et plus particulièrement p. 75. Précisons toutefois que le système judiciaire anglo-saxon prédestinait, comme nous le verrons, à la diffusion précoce des rapports d'autopsie dans les journaux.

Isabelle Masset
(1854-1934),
institutrice à Coulounieix,
correspondante et
rédactrice au *Manuel
général de l'instruction
primaire*

par Sophie MIQUEL

Durant une douzaine d'années, Isabelle Masset, institutrice à Coulounieix, a entretenu une correspondance active et a participé à la rédaction du Manuel général de l'instruction primaire, dirigé par F. Buisson. Ses manuscrits, déposés aux Archives départementales de la Dordogne, racontent le déroulement de cette activité d'écriture dans une revue professionnelle de l'enseignement primaire, sa formation, ses réflexions sur l'école, son enseignement, ses échanges avec les auteurs.

Isabelle Masset a déposé en 1934 à l'école normale de filles de Périgueux deux ouvrages manuscrits, aujourd'hui conservés aux Archives départementales de la Dordogne : *Une école rurale en Périgord* (ms 180,

2 vol.) (fig. 1) et *L'école fleurie* (ms 181, 1 vol., 1901). Dans *Une école rurale en Périgord*, qui a pour sous-titre *Journal d'une institutrice rurale*¹, des textes, soigneusement calligraphiés à la plume et à l'encre violette, présentent ses réflexions et sa participation à la presse professionnelle de l'école primaire :

« Si ma vie extérieure fut assez terne, effacée, prosaïque, je vécus néanmoins pendant une douzaine d'années d'une vie intellectuelle intense et agréable. Collaborant au *Manuel général, L'École nouvelle*, au *Volume*, et même parfois à *La revue de l'enseignement*, je correspondais avec les directeurs et les rédacteurs de ces journaux scolaires, échangeant des idées, des critiques, des impressions tantôt sur un ton gai et amical, tantôt plus sérieusement et avec un peu d'acidité vis à vis de certains contradicteurs [...] Le présent manuscrit est, sans en avoir l'air, un traité de pédagogie assez complet. »



Fig. 1a et 1b. Les deux volumes manuscrits de *Une école rurale en Périgord*.

Institutrice à Coulounièix, mariée à un instituteur, elle raconte dans ces pages manuscrites son enfance, ses débuts dans la carrière, son enseignement, rassemblant la matière d'un manuel de pédagogie qu'elle aurait souhaité voir publier. Sa correspondance rédactionnelle ne semble pas avoir été conservée. Nous avons retrouvé à la bibliothèque universitaire de Lyon (Institut français de l'Éducation (IFÉ), ex Institut national de Recherche pédagogique) certains articles publiés. Seul son manuscrit témoigne de sa participation aux revues pédagogiques hebdomadaires.

I. Le Manuel général

Appelé aussi *Le Journal des Instituteurs*, il a eu une longue existence de 1844 à 1964, sous des formes diverses (fig. 2). Vers 1900, il est constitué de deux parties : des réflexions sur l'enseignement, des textes législatifs, des

1. ADD, ms 180.

débats, et une partie pratique de leçons pour l'école primaire. De nombreuses écoles s'abonnent à ce bulletin hebdomadaire édité par Hachette. Paradoxalement, il n'est conservé que dans de rares bibliothèques et il vient d'être mis en ligne par l'IFÉ. C'est un précieux témoignage des réalisations, difficultés, projets, doutes et espoirs de l'école vers 1900 et il reste encore contemporain dans ses problématiques.

Comment Isabellè Masset, de son nom d'auteur, est-elle devenue correspondante, rédactrice de bulletins pédagogiques, elle, l'institutrice de campagne, discutant avec les inspecteurs, philosophes, pédagogues ?

En 1893, Ferdinand Buisson² fonde la *Correspondance générale de l'instruction primaire*, et I. Masset en devient une des plus fidèles correspondantes (dit-elle) : un enseignant pose une question, une réponse lui parvient. Sa première réponse s'adresse à une institutrice des Vosges le 15 octobre 1894.

Sa première lettre, publiée en 1897, sera une réflexion sur l'échec d'une de ses bonnes élèves au certificat d'étude, publication qui la consolera de sa déception écrit-elle.

En 1900, lors de l'exposition universelle, elle présente au pavillon de l'éducation un ouvrage manuscrit, *L'école fleurie*³, qui sera primé : au fil des saisons, sous forme de dialogues pédagogiques, elle présente des plantes, leurs usages et des réflexions sur le monde adaptées à un public d'écolières campagnardes, observatrices, et peu cultivées (fig. 3).



Fig. 2. Manuel général de l'instruction primaire, 8 février 1908 (BU Lyon).



Fig. 3. Signature d'Isabellè Masset, préface de *L'école fleurie* (ADD, ms 181).

2. Ferdinand Buisson (1841-1932) a été directeur de l'enseignement primaire sous Jules Ferry, professeur à la Sorbonne et maître d'œuvre du très important *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* dont il rédigea lui-même plusieurs articles, publié entre 1882 et 1887, et 1911 pour la deuxième édition. Il fut fondateur et président de la Ligue des Droits de l'homme, prix Nobel de la Paix en 1927, président de l'Association nationale des Libres Penseurs. C'est lui qui a créé le substantif de laïcité. Plus de trois cents correspondants participèrent à ce dictionnaire et aux revues, mais notre Périgordine n'est pas identifiée dans les études menées sur ce sujet (GUTHRIE).

3. ADD, ms 181. DARTIGUE-PEYROU, 2003.

En novembre 1906, le journal lui crée une rubrique : « Le journal de l'institutrice ».

En 1908-1909, F. Buisson lui propose une rubrique de leçons de morale qu'elle décline, elle choisit « composition française ». Chaque semaine durant l'année scolaire, elle publie deux compositions françaises, l'une pour le cours élémentaire, l'autre pour le cours moyen. En réponse à ses interlocuteurs qui lui disaient qu'elle perdait son temps à lire et à écrire, elle fait ce calcul : chaque colonne était payée 5 francs, elle fournit 8 textes par mois, avec des leçons qui sont déjà prêtes car elle utilise ses travaux d'élèves des années passées ; elle est donc loin de perdre son temps.

C'est dans ces espaces de correspondance que notre institutrice de Coulounieix va trouver un lieu d'écriture et de diffusion de ses réflexions.

« Vers cette époque, féconde pour moi en changement et innovation, Mr Buisson annexe au *Manuel Général* sous le nom de « correspondance générale de l'instruction primaire » un journal d'étude pour faciliter, entre les instituteurs, l'échange des idées et la libre discussion des questions d'enseignement. Je m'y abonnai et plusieurs de mes communications furent insérées.

Plusieurs de mes premiers articles furent jetés au panier. En corrigeant les épreuves, je trouvais des coupures, des changements que j'acceptais sans rien dire, mais sans enthousiasme. Peu à peu, j'appris à mieux connaître les goûts du « patron » et du secrétaire général, et aussi sans doute, à mieux composer... Alors on laissa tout passer. Une seule fois je me rebiffai, on voulait me faire dire le contraire de ce que j'avais écrit. Je rétablis mon texte en soulignant, et il fut accepté.⁴ »

« Un collègue grincheux se plaignit de ce qu'on ne donnait que des devoirs écrits par des filles, comme si les garçons leur étaient inférieurs en cette matière... Le journal, à partir de cette réclamation, changea parfois les prénoms en garçons...⁵ ».

Ses thèmes sont ceux de la vie rurale, le quotidien, les saisons, la morale, les métiers. Elle est ambitieuse pour ses élèves, refusant de simplifier les programmes : « On n'apprend jamais assez » est un de ses titres d'article. Chaque chronique est signée « I. Masset, Institutrice rurale », elle revendique donc son identité face aux rédacteurs habituels qui sont écrivains, éditeurs, professeurs, inspecteurs, politiques, ou philosophes...

Très réaliste et pragmatique, cette revue aborde des sujets concrets comme la discipline dans la classe, les relations avec les parents, les devoirs à la maison, les programmes, les exigences de niveau. On peut aussi y trouver des textes sur la modicité de la rémunération des enseignants et une demande d'égalité de salaire entre les instituteurs et les institutrices.

4. ADD, ms 180.

5. ADD, ms 180.

Isabelle Masset va aussi écrire pour la revue hebdomadaire *L'École Nouvelle* (fig. 4) qui présente également une partie théorique et des leçons pratiques testées par les maîtres en classe. Les articles de la partie scolaire n'étant pas signés, sa participation ne peut être identifiée.

II. L'auteur, Marguerite Garraud

Isabelle Masset est née Marguerite Garraud le 13 avril 1853 à l'école de Bussac où son père Jean Garraud est instituteur. Sa mère lui apprend à lire et elle mène une vie d'enfant campagnarde. À l'âge de 10 ans, elle est envoyée chez sa grand-mère maternelle à Cubjac car l'école y est plus importante. Ensuite, elle est pensionnaire à Périgueux et obtient son brevet supérieur qui lui permet d'enseigner.

En 1873, elle a son premier poste, sans formation, et ses débuts ne furent pas faciles, raconte-elle. Elle est nommée à l'école de Coulounieix en 1882 et y restera jusqu'en 1909⁶. Elle reçoit une médaille d'argent ; l'inspecteur d'Académie la propose à l'honorariat en 1910 avec un avis très favorable (fig. 5).

Elle épouse le 17 octobre 1881 à Coondat-sur-Trincou Thomas Masset, né à Valeuil le 14 février 1845, normalien titulaire depuis 1863 dont les parents étaient meuniers au moulin de Valeuil, et les grands-parents au moulin de Grenier, près de Brantôme. En 1895, elle a une fille, Marcelle, qui suivra une école des Beaux-Arts, et un fils, René Jean Joseph, né le 18 octobre 1882 ; celui-ci effectue de brillantes études, se marie à Monbazillac en 1909, et décède en 1915 sur le front. Un autre fils, Jean Louis Albert, naquit en 1884 à Coulounieix.

D'après la mémoire familiale, telle que nous l'a contée Jacques Masset, son arrière-petit-fils, « elle était toute petite ; si elle avait quelque chose à dire, elle le disait ; elle passait son temps à lire et à écrire. Chaque dimanche, elle prenait la diligence de Chamiers à Cubjac, passait la journée au moulin de la Sudrie (fig. 7) où elle s'installa à la retraite. »



Fig. 4. *L'École Nouvelle*, 27 février 1909 (BU Lyon).



Fig. 5. *Formule d'attribution de distinction honorifique pour « Mme Vve Masset »* (ADD, 1 T 110).

⁶. *Calendrier de la Dordogne*.



Fig. 6. Isabelle Masset
(coll. privée).



Fig. 7. La Sudrie à Cubjac (coll. privée).



Fig. 8. Les cahiers manuscrits d'I. Masset (coll. privée).

Jacques Masset nous a aimablement communiqué des cahiers manuscrits qui sont en sa possession : 21 cahiers et 7 feuillets dactylographiés (fig. 8).

Il s'agit de copies de *Une école rurale* avec des variantes, de carnets de notes au jour le jour, et d'une série de textes manuscrits recopiés et annotés par une personne non-identifiée. Ils témoignent du travail d'écriture et de recherche d'I. Masset. Dans des feuillets dactylographiés ultérieurement, Isabelle Masset s'est penchée sur l'histoire locale de Cubjac et de villages voisins et elle a réalisé des études sur divers manuscrits trouvés dans des greniers ; fidèle lectrice du bulletin de la SHAP, elle n'était cependant pas adhérente et n'a pas publié ces études.

Sa fille Marcelle fera publier quelques textes sur « La vie dans la maison périgourdine au siècle précédent » dans la revue *Le Bourmat* en 1967 et 1968.

III. Ses manuscrits et publications

Ses courriers ne nous sont pas parvenus, mais elle en parle dans sa préface :

« J'écrivais directement des lettres quand le temps ou la patience me manquaient pour composer un article. Si mon correspondant était un Recteur, un Inspecteur d'Académie, un Inspecteur primaire, un Directeur, ou un Professeur d'Ecole Normale, il répondait toujours au moins quelques mots. Si j'avais affaire avec un collègue, huit fois sur dix, la lettre restait sans réponse...

Un exemple qui m'amuse : J'avais adressé une lettre sans obtenir de réponse d'un collègue de Nice ; peu de temps après, je lus son nom sur la liste des reçus à l'inspection primaire puis sa nomination quelque part dans le Centre ou en Normandie. Plus tard survint un nouveau sujet de discussion et j'écrivis une seconde fois et [...] Monsieur l'Inspecteur [...] me répondit très aimablement⁷ ».

Isabelle Masset raconte à son lecteur où et comment elle a complété sa formation et enrichi ses réflexions dans une société qui fait peu de place aux femmes dans l'espace public. Les enseignants ne peuvent pas se syndiquer, tout au plus les autorise-t-on à participer à des « amicales », mais seulement à partir de 1901. La place des femmes dans la société de 1900 est réduite, celles-ci n'ont pas encore le droit de vote. On peut lire en 1877 dans *Le petit Courrier de la Dordogne* : « il y a neuf millions d'être doués de raison, neuf millions de femmes majeures qui forment comme une nation d'esclaves⁸ ».

« J'aimais passionnément la lecture et je n'étais pas difficile sur le choix des livres. Les journaux politiques et les journaux de mode, les romans de Dumas père, Méry, Feuillet, Gaboriau, A. Karr, Ponson du Terrail, et aussi ceux de la comtesse de Ségur, de Zénaïde Fleuriot, Harlitt, Marignan ; la *Revue des Deux Mondes*, le bulletin de notre Société archéologique, les études de la Nature de Bernardin de Saint Pierre, l'*Armorial du Périgord*, une grammaire latine, les racines grecques de Larousse, un traité de géométrie... je dévorais tout, au hasard ; et tout en m'intéressant.

Aucun de ces journaux ni de ces ouvrages ne m'appartenait.⁹ »

« Dans ces mêmes années, un peu par hasard, je découvris la philosophie et les philosophes, et voici comment : un jour, en explorant un rayon de la riche bibliothèque d'une aimable voisine de campagne Madame O¹⁰ veuve de l'ancien recteur de notre académie, je remarquai sur le dos d'un gros in octavo broché le nom du sociologue Gabriel Tarde dont la femme¹¹ avait été

7. ADD, ms 180.

8. MARCOULY, 2005.

9. ADD, ms 180, p. 72.

10. Il s'agit très vraisemblablement de Rose Adèle Massot, veuve de François Ouvre, recteur de l'Académie de Bordeaux de 1879 à sa mort en 1890. Elle est décédée le 11 octobre 1905 à Coulounieix.

11. Marthe Bardy de Lisle.

en pension avec moi. Nous étions de la même classe et un amical ressouvenir fit que j'emportai le livre de son mari – sans enthousiasme toutefois, car j'étais persuadée que je n'y comprendrais rien. La préface me séduisit – je lis toujours les préfaces – et le lire fut pour moi une révélation : j'étais philosophe sans le savoir. Après Tarde, je lus Nietzsche, Renan, Taine, Darwin ¹² ».

À l'époque, Gabriel Tarde, d'origine périgordine ¹³, fut le philosophe choisi par Ferdinand Buisson pour arbitrer un des multiples débats sur société et éducation en 1897 ¹⁴.

IV. L'enseignante

Notant souvent le peu de curiosité de ses élèves pour l'étude, elle cherche à leur proposer des activités motivantes proches de leur réalité, choisissant délibérément un enseignement moderne, pas toujours apprécié de ses inspecteurs, raconte-t-elle. Ses remarques fines et observatrices sur la vie de l'époque font de ses livres encore manuscrits un fidèle reflet d'une école en 1900. Ses choix personnels et ses lectures, sa participation à des revues pour un enseignement novateur en font un personnage riche et attachant. Elle valorise leurs vies simples à la campagne, leur faisant apprécier les activités variées de plein air, la liberté de rire et de courir qui accompagnent les travaux des champs qu'elles exécutent.

Voici quelques extraits du manuscrit d'Isabelle Masset :

« Faire une leçon qu'on juge soi même claire et intéressante, exiger et obtenir que les enfants aient l'air d'écouter, n'est pas en somme bien difficile. Mais atteindre ce résultat, ambitionné par tous les professeurs, que les enfants écoutent réellement, avec leur intelligence comme avec leurs oreilles et fassent un effort sincère pour comprendre et s'assimiler à ce qu'on dit, c'est autre chose. ¹⁵ »

« Tous les procédés sont bons lorsque celui qui les emploie a foi en leur efficacité ; les meilleurs ne valent rien dans le sens contraire. ¹⁶ »

« les programmes sont de bons serviteurs et de mauvais maîtres. ¹⁷ »

Mémoire : « On ne sait jamais au juste d'avance ce qu'il sera utile à tel ou tel enfant de savoir plus tard, ni ce qui s'imprimera le plus profondément dans son souvenir ni ce que ses facultés lui permettront d'assimiler le plus complètement. Alors on enseigne un peu au hasard et dans un désordre souvent

12. ADD, ms 180.

13. PENAUD, 2005.

14. TERRAL, 1897.

15. ADD, ms 180.

16. ADD, ms 180.

17. ADD, ms 180.

fécond tout ce que contiennent nos programmes encyclopédiques. Ce sont des provisions de voyage qu'il est bon que tous emportent en prévision d'une longue et difficile traversée que tous n'effectueront pas de la même manière. Beaucoup jeteront leurs provisions à la mer et nos leçons à l'oubli, soit pas mégarde, soit parce qu'ils en auront acquis de meilleurs, mais un certain nombre les utiliseront et seront très heureux de les posséder.¹⁸ »

Certificat d'étude : « Travailler de son mieux, mais joyeusement. Regarder le certificat comme un examen difficile sans doute, mais aussi comme un jour unique dans leur vie d'écolières rurales ; un jour où elles se réunissent dans une salle d'école inconnue avec d'autres enfants qu'elles n'ont jamais vus, pour être interrogées et examinées par des messieurs et des dames venus exprès pour cela ; un jour enfin où elles vivent ainsi que les membres de leur famille qui viennent les accompagner, une vie intense, mouvementée qui tranche sur la banale monotonie de leur existence.¹⁹ »

Dans son article « L'examen trop intelligent », I. Masset reproche aux examinateurs leurs trop grandes exigences face à des candidats moyens, sur un ton direct, impertinent, critiquant « les dadas des chefs ». « Le certificat d'étude n'est pas un concours, c'est un examen de contrôle qui doit être à la portée d'un candidat laborieux²⁰ ».

Elle présente une candidate passable qui ne reviendra pas l'année prochaine à l'école, qui a peu de chance de réussite, mais qui veut absolument aller passer l'examen, car elle n'a jamais passé le bac de Campniac qui franchit la rivière²¹.

Elle sait aussi noter avec finesse les dialogues involontairement surréalistes des élèves :

« Que pensez-vous de Napoléon ? Angèle répond : je pense que je ne le verrai pas (c'est absolument vrai, mais imprévu aussi).
Qu'est ce qu'une hirondelle ? Un oiseau noir à quatre pattes.²² »

V. Une femme originale

En 1900, la presse est très masculine, et les femmes sont généralement cantonnées dans les domaines réservés de l'enfance, la couture, la romance et le maternage. Isabelle Masset n'a pas transgressé les règles en écrivant sur l'école, mais elle s'en est affranchie d'une certaine manière en participant durant des années à la rédaction de deux revues professionnelles sur l'enseignement

18. ADD, ms 180.

19. ADD, ms 180.

20. *L'École Nouvelle*, n° 40, 1909.

21. ADD, ms 180.

22. ADD, ms 180.

à l'initiative de Ferdinand Buisson, et rédigé durant une année les leçons de Français.

« Ces pages furent écrites vers 1911-1912 sans but précis. Un rêve d'imprimerie dans un avenir plus ou moins éloigné flottait au-dessus. La réalité des lendemains nous apporta successivement la guerre, des deuils, la vie chère et la crise. Plus de rêves !

Vêtu d'une reliure convenable, mon manuscrit se consolera de rester inédit et mal calligraphié. ²³ »

Ces textes sont en fait difficilement classables, entre le journal, l'autobiographie, les nouvelles, le reportage, la littérature pour la jeunesse, le récit ethnobotanique, le dialogue pédagogique, la réflexion philosophique. C'est une riche source de documentation brute pour qui étudie l'école, l'enfance et les campagnes en 1900²⁴.

« L'originalité étant devenue à la mode, je ne rougis plus d'être traitée d'originale – ne l'est pas qui veut – . Néanmoins je n'ai jamais pu conquérir cette confiance en soi et le courage d'être de son avis envers et contre tous que tant de gens possèdent naturellement. ²⁵ »

Par cette remarque, Isabelle Masset nous suggère les regards suspicieux de la société envers une femme qui s'autorise, en 1900, à penser et à écrire !

Les femmes ont été actives dans les réflexions sociales du début du XX^e siècle, mais elles sont souvent restées à l'écart des premières places dans le monde politique, éditorial, enseignant ou associatif. Aujourd'hui, ces ouvrages manuscrits pourraient être numérisés et mis en ligne sur Internet, permettant ainsi une diffusion que l'auteur aurait probablement souhaitée.

S. M.

J'adresse tous mes remerciements à Jacques Masset, son arrière-petit-fils, qui m'a confié les cahiers et portrait d'Isabelle Masset, le dessin du moulin de La Sudrie, et à Jeannine Rousset qui m'a permis de le rencontrer.

23. ADD, ms 180.

24. Nous l'avons présenté au colloque de la FHSO « L'Aquitaine au féminin » en 2008 (Miquel, 2009).

25. ADD, ms 180.

Annexes

1. Manuscrits conservés

Une école rurale en Périgord vers 1900, 2 tomes, 1934, 147 p. et 174 p. (ADD, ms 180).
L'école fleurie, 1900, 140 p. (ADD, ms 181).
21 cahiers et 7 tapuscrits (collection privée).

2. Publications

L'École Nouvelle (Paris, éd. Delagrave) :

- « L'examen », n° 22, 27 février 1909, p. 302.
- « L'examen », n° 23, 6 mars 1909, p. 312.
- « Les programmes », n° 39, 26 juin 1909, p. 560.
- « L'enseignement intelligent », n° 40, 3 juillet 1909, p. 576.
- « On n'apprend jamais assez », n° 43, 24 juillet 1909, p. 620.
- « Les lectures des filles », n° 10, 4 décembre 1909, p. 134.

Manuel général de l'instruction primaire (Paris, éd. Hachette) :

Articles généralistes :

- « L'utilité des conférences pédagogiques », n° 19, 8 février 1908, p. 291.
- « Enseigner l'histoire... », n° 38, 20 juin 1908, p. 601.
- « Le blocus continental... », n° 46, 15 août 1908, p. 722.

Articles pédagogiques (2 par semaine, année scolaire 1908-1909) :

- 1908 - n° 2, p. 20-21 ; n° 3, p. 36-39, n° 4, p. 54-55 ; n° 5, p. 68-69 ; n° 6, p. 84-85 ;
n° 7, p. 100-101 ; n° 8, p. 116-117 ; n° 9, p. 132-133 ; n° 10, p. 148-149 ; n° 11,
p. 165-166 ; n° 12, p. 180-181 ; n° 13, p. 196-197 ; n° 14, p. 212-214 ; n° 15,
p. 228-229.
- 1909 - n° 11, p. 164-165 (thème : l'hiver, les travaux) ; n° 15, p. 196-197 (une orange,
une lettre) ; n° 16, p. 244-245 (le ciel, la lampe) ; n° 17, p. 260-261 (la mare,
un portrait) ; n° 18, p. 276-277 (l'école, mon hameau) ; n° 19, p. 295-296 (ma
maison, une image) ; n° 20, p. 308-309 (les lapins, mon jour préféré) ; n° 21,
p. 324-325 (portrait, dialogue) ; n° 22, p. 340-341 (carnaval, fable) ; n° 23, p. 356-
357 (ressemblance, le jour) ; n° 24, p. 372-373 (pluie, image) ; n° 25, p. 287-289
(les oiseaux, les violettes) ; n° 26, p. 404-405 ; n° 27, p. 420-421 (le chien, ce que
je voudrais) ; n° 28, p. 436-437 (au bois, le printemps) ; n° 29, p. 452-453 ; n° 30,
p. 468-470 (le beau temps, la fourmi) ; n° 31, p. 484-485 (les poules, la montagne) ;
n° 32, p. 500-501 (le facteur, la pluie), n° 33, p. 516-517 (écoliers, oiseaux en
cage) ; n° 34, p. 532-534 (à table, la fenêtre), n° 35, p. 548-549 (récréation, lettre) ;
n° 36, p. 564-565 (cerises) ; n° 37, p. 580-581 (Suzon, la fontaine) ; n° 38, p. 596-
597 (l'eau, la nuit) ; n° 39, p. 612-613 (les amies, le troupeau) ; n° 40, p. 619-620
(la moisson, le blé) ; n° 42, p. 660-661 (la soupe, les métiers).

Le Bournat

Son texte concernant Cubjac et intitulé « Comment vivait un bourg du Périgord il y a plus de cent ans » a été publié dans *Le Bournat* par sa fille Marcelle entre 1966 et 1968 :

- « Voyages et transports de jadis », avril-juin 1966, p. 142-145.
- « Noms prénoms surnoms », octobre-décembre 1966, p. 205-209.

« Les distractions et les jeux », janvier-mars 1967, p. 244-248.

« Meubles et ustensiles », avril-juin 1967, p. 271-274.

« Vêtements », janvier-mars 1968, p. 21-23.

Bibliographie

BUISSON (F.) (sous la dir.), *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, 1911, édition électronique : <http://www.inrp.fr>

Manuel général de l'Instruction primaire, édition électronique : <http://www.inrp.fr/numerisations/presentation.php?periodique=4>

DARTIGUE-PEYROU (C.-E.), « *L'école fleurie* ». *Le Festin*, n° 44, 2003, p. 10.

GUTIERREZ (L.), « L'École Nouvelle ». <http://hmenf.free.fr>

MARCOULY (J.-L.), *Le Périgord à l'école de la République*, Périgueux, éd. Copédit, 2005.

MIQUEL (S.), « Isabelle Masset écrivain, botaniste, institutrice périgourdine, en 1900 », Congrès FHSO, 4 et 5 octobre 2008 Bordeaux, *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 2009, n° 15, p 123-137.

PENAUD (G.), « Gabriel de Tarde », *Journal du Périgord*, n° 129, 2005.

TERRAL (H.), « Le dialogue Tarde Buisson : "L'enfance criminelle et l'éducation". 1897 ». <http://champpenal.revues.org>

Les premières semaines de la guerre 1914-1918 relatées par *Le Journal de Ribérac*

par Frédéric DUHARD

La guerre de 1914-1918 a laissé dans pratiquement chaque famille française un souvenir douloureux, de souffrance, de pleurs, d'espérance, de recueillement. Huit millions de Français ont été appelés sous les drapeaux, soit un cinquième de la population, la quasi-totalité des hommes d'une tranche d'âge entre 20 et 50 ans. Des hommes de milieux très différents vont s'unir avec une même volonté pour aboutir à la victoire dans des conditions parfois inhumaines.

Que relate le journal local de l'arrondissement de Ribérac, sous-préfecture, en cette fin d'année 1914 ? Ce journal local hebdomadaire paraît tous les vendredis, jour de marché. Le vendredi, une foule rurale converge vers ce centre. Elle va côtoyer les marchands venus des contrées voisines, des employés, des fonctionnaires... Toute cette foule mélangée, bruyante, disparate fait le terreau de la nation et est avide des événements qui se profilent.

En ce début de conflit, le journal local de Ribérac retrace assez bien la réalité des combats qui se déroulent sur le front ainsi que la vie quotidienne à Ribérac au jour le jour. Ce qui ne sera plus le cas à partir de 1916.

Le début du conflit est provoqué par l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie, François Ferdinand, et de son épouse, le 28 juin 1914 à Sarajevo, en Bosnie, par un activiste d'origine serbe, Princip.

À la fin du mois de juillet 1914, la population ribéracoise est très attentive aux moindres nouvelles des diverses phases de ce conflit qui se dessine. On peut lire :

« À chaque édition, les dépositaires de journaux sont assiégés, les commentaires animés, on épilogue avec passion, la population pense que la mobilisation ne paraît être plus qu'une question d'heures. On attend, on se recueille, le sang-froid est un témoignage de force. On est prêt à faire son devoir, on a confiance dans l'armée, dans ses chefs, dans les alliances, on sauvera peut-être l'effroyable conflagration qui nous guette. »

La France depuis une semaine vit des jours tragiques, qui auront, à Ribérac comme partout ailleurs, un retentissement profond dans l'ensemble des différentes couches de la population.

En ce vendredi 7 août 1914, le correspondant du journal retrace les événements passés de la semaine en ces termes :

« la journée est orageuse et énervante, des bruits circulent qui bouleversent la population. Chacun est sur le pas de sa porte, les rues sont tumultueuses, on attend des graves nouvelles. L'Allemagne vient de déclarer la guerre à la Russie. Des groupes se forment devant la mairie, le tambour de ville sort, muni d'un papier, un roulement, le silence. Il lit un communiqué de Monsieur le maire de Ribérac, c'est l'annonce officielle de la mobilisation générale. La formule très courte se termine par ces mots : haut les cœurs ! Vive la France. Il y a des larmes dans tous les yeux. L'avis est unanime que le gouvernement ne pouvait pas aller plus loin dans la voie de la patience, sans trahir l'honneur national. Les cloches dans la vieille église Notre-Dame s'unissent au son du clairon et au bruit du tambour, elles font entendre le tocsin et répandent au loin dans les campagnes la nouvelle : La mobilisation générale commencera demain en ce dimanche 2 août. »

Le narrateur indique que la météorologie se déchaîne, le bruit du tonnerre se mêle aux rafales de pluie, tout le monde se demande s'il faut voir, dans ces éléments déchaînés, un présage ! Dans les campagnes c'est la période des grands travaux ; dans cette France rurale, c'est la stupéfaction, la consternation. Dès le 2 août, le président du Conseil Viviani demande aux femmes d'assurer la fin de la moisson. Elles vont prendre la relève à la ville comme à la campagne.

La stupeur du 1^{er} août est passée, en ce dimanche 2 août, le correspondant du journal note dans ses colonnes l'activité de la population. Ses angoisses font partie du quotidien même en ce dimanche qui est ordinairement consacré à la vie religieuse.

« Beaucoup de monde assiste aux différents offices, on cherche dans la prière un motif de confiance. On commente les bruits qu'apportent les journaux. Chacun envisage une séparation qui sera déchirante. On s'y prépare sans défaillance, les préoccupations sont fortes mais il s'agit de la France ! Quel sera l'avenir que fera subir l'insolence des teutons ! »

La population se rue toujours chez les dépositaires de journaux dès l'ouverture pour lire avec avidité et anxiété ce que note le correspondant à la date du lundi 3 août 1914.

« L'état de siège est proclamé, ce que nous pouvons lire, au son du tambour. La nouvelle est accueillie sans étonnement. C'est une mesure nécessaire. Les chevaux et les mulets sont réquisitionnés sur la place de la gendarmerie. Les hommes qui sont mobilisés sous les drapeaux se présentent au fur et à mesure que la commission se met d'accord. Les mères, les épouses, les sœurs peuvent toujours cacher leurs larmes mais toutes acceptent avec vaillance les sacrifices de cette terrible mesure. Il s'agit du salut de la patrie ! »

À la date du mercredi 5 août, le correspondant note qu'une affluence considérable se presse devant une affiche placardée à la mairie. La déclaration de guerre de l'Allemagne à la France est un fait acquis.

« Monsieur l'ambassadeur Schoen a quitté Paris, il cause une poignante émotion, on voulait encore espérer une solution pacifique. L'Allemagne croit-elle donc que la force primera toujours le droit. Il vaut mieux que dans un si redoutable conflit où disparaissent dans la fleur de l'âge tant de vies humaines, que nous n'ayons pas été les agresseurs. L'agression est indigne d'un peuple civilisé. Les Allemands inaugurent le règne de la terreur. Ils ont fusillé en Alsace hier, Monsieur Samain, président du Souvenir français, et en Meurthe-et-Moselle, sur la frontière, Monsieur l'abbé Gillet, curé de Moineville, c'est un prêtre de 40 ans, un des premiers martyrs de la guerre. »

On lit également un entrefilet du maire qui donne connaissance à la population de deux avis :

« Le premier vise l'interdiction du surenchérissement des denrées alimentaires. Le second annonce qu'une liste de souscription est ouverte pour assurer les premiers secours aux familles nécessiteuses. »

Une messe est donnée le jeudi 6 août, à 6 heures du matin, pour honorer le départ sous les drapeaux de l'abbé Rey, de Ribérac, devant une foule considérable. Il part en direction des hostilités avec de nombreux autres hommes, devenus soldats par devoir, pour défendre la patrie attaquée.

« On a tenu à lui témoigner par une manifestation de sympathie le souvenir reconnaissant que l'on garde de son admirable ministère ecclésiastique

depuis 12 ans. On s'incline avec respect sous la main qui la bénit. Il est un peu blême mais bien maître de son émotion. Ceux de Ribérac qui partent avec lui, l'entourent d'égards. "Monsieur l'abbé vous êtes notre aumônier !" »

Les dépêches, reçues dans la nuit, sont enfin communiquées et imprimées, en attendant d'être lues et commentées au coin des rues, elles font diversions pendant quelques heures. On ne pleure plus, on veut savoir.

« Les Allemands ont envahi le territoire belge, c'est la stupéfaction. Rien ne les arrêtera. Sont-ils donc possédés de cet esprit d'erreurs, dont le poète a dit qu'il prépare la chute des puissants, c'est le signe authentique et providentiel que leur règne est condamné ! »

À Ribérac, le vendredi est le jour du marché depuis des temps anciens. En ce 7 août, la foule des ruraux est présente, ils ont apporté leurs denrées, affaire d'habitude. Ils sont inquiets, ils doutent que leurs amis en négoce manquent au rendez-vous pour les transactions diverses. Les bancs restent vides, la vie du pays va subir un arrêt fatal.

« On constate que pas un seul regrattier¹ est présent. Les œufs dont le dernier cours était de 0,90 F la douzaine, tombent dès le début du marché à 0,60 F la douzaine. En fin de marché on vend les poulets 2,75 F la paire car personne n'a envie de rapporter sa volaille, à son domicile. L'attention est ailleurs, les villageois veulent surtout recueillir des nouvelles et se mêler au grand courant patriotique que suscite l'arrivée des dépêches officielles. »

Le tambour de la ville se fait entendre. Il invite la foule à se rendre devant la mairie, on annonce l'arrivée d'un télégramme de plus de 2 000 mots qui sera lu à midi, par le maire. En un clin d'œil, une foule compacte s'achemine avec force commentaires et inquiétudes devant la mairie pour prendre connaissance de ce télégramme.

« À midi sonnant, Monsieur Tamarelle se présente sur le seuil de la mairie avec Monsieur Maury, un jeune conseiller de préfecture, faisant les fonctions de sous-préfet en l'absence du titulaire, Monsieur Chevreux, qui a tenu à rejoindre son corps.

Au milieu du silence, la voix claire du secrétaire-adjoint, Monsieur Chazeau se fait entendre. Les Belges ont arrêté les Allemands à Liège et les tiennent en échec depuis deux jours. On applaudit mais la joie est discrète, on est encore sous le coup de l'émotion, causée par ces événements si inattendus. Le coup a été si soudain.

1. Personne qui vend au détail les grains, le charbon et le sel.

À 9 heures du soir, arrivent les dernières dépêches. L'attaque de Liège a pris les proportions d'une véritable bataille dont l'issue a été favorable aux Belges. Ils se sont héroïquement défendus, ils ont repoussé les assaillants, bravo ! »

La foule lentement se retire en ce vendredi, chacun rentre chez soi en commentant les dernières nouvelles. Elle est unanime à approuver l'attitude du jeune sous-préfet qui a coiffé le képi d'ordonnance pour assister auprès de M. Tamarelle à la lecture des dépêches officielles. Il y a des moments critiques, où l'on veut voir à leur poste ceux qui ont l'honneur et la charge de représenter la France.

Une semaine vient de s'écouler, les hommes valides se sont acheminés vers la frontière où, des deux côtés, s'alignent en masse compacte, les combattants. En ce vendredi 14 août, une foule habituelle se dirige vers le marché. Il n'y a plus que des femmes, des enfants et des vieillards. Un regrattier a même fait main basse sur les œufs ; il faut bien, disait-il, alimenter les gens des villes !

Les nouvelles officielles, publiées le matin à 10 heures et le soir à 7 heures donnent satisfaction à la curiosité. Mais quelle curiosité ? Le correspondant élude le sujet, il note simplement que l'archiprêtre a reçu une lettre de Monsieur l'abbé Rey.

« Elle a été écoutée, le soir, à la réunion paroissiale avec le plus vif intérêt. C'est une page de l'histoire qu'écrivent nos enfants et nos frères. Rien ne vaut la déposition d'un témoin oculaire, avisé et averti ; pour rendre la physionomie des événements où s'absorbe l'attention de la France. »

Il est aussi fait mention du souci d'accueillir les blessés dans d'excellentes conditions :

« les médecins ont fait, à Périgueux, une démarche collective pour obtenir l'autorisation d'installer leur ambulance dans l'ancien couvent des sœurs de Sainte-Marthe, ils ont obtenu satisfaction. Une équipe d'ouvriers sous la conduite de Monsieur Verrière, s'est mise aussitôt à l'œuvre. Les travaux d'aménagement sont pressés rondement. Ils seront terminés lundi. »

Dans l'arrondissement de Ribérac, comme dans tous les départements, hors des zones de combats, des installations d'hôpitaux temporaires sont recherchées pour recevoir les blessés. C'est le général Belcier, commandant la 12^e région militaire, qui constate que de nombreux locaux sont inutilisés, particulièrement des écoles. Je peux citer l'école Jeanne d'Arc de La Roche-Chalais, l'hôpital de Saint-Aulaye et celui de La Meynardie à Saint-Privat-des-Prés. À Ribérac les blessés seront accueillis à l'hôpital (fig. 1).



Fig. 1. L'hôpital de Ribérac (carte postale ancienne).



Fig. 2. Jules Brunet, maire de Ribérac, en 1914 (carte postale ancienne, coll. SHAP, fonds P. Pommarède).

Dans un élan patriotique, chacun veut faire son devoir, cette nouvelle fait bonne impression dans la population. Personne ne pense à tirer au flanc ni à suer sa peur à l'abri des services publics. Pour preuve, on note sous la rubrique « Ribérac au fil des jours » :

« Monsieur Brunet (fig. 2), maire et député de Ribérac, est parti, il a demandé à entrer dans le rang. Il veut faire son devoir militaire. Monsieur Chevreux, sous-préfet, Monsieur Coulerie, secrétaire adjoint, ont rejoint leurs corps respectifs. Monsieur Tallet, maire de Saint-Martin, ancien secrétaire de la sous-préfecture, a repris son poste et assure l'expédition des affaires courantes. »

C'est un admirable élan qui porte aux frontières tous les hommes valides, sans aucune distinction sociale.

Les nouvelles dépêches reçues sont un peu troublantes, les troupes allemandes ont envahi toute la Belgique. Leur plan de campagne est d'attaquer notre frontière par le Nord. Une question se pose de savoir si le flot humain qui fuit et qui s'avance, ne va pas venir jusque dans notre petite ville, et se pose la question comment les accueillir ?

Le correspondant du journal, dont j'ignore le nom, extrait un article d'un journal peut-être national, qui ne manque pas d'intérêt et de piquant pour la vie quotidienne des habitants des diverses contrées de France. C'est la conduite implacable à adopter en matière commerciale par tout citoyen français.

« Les Anglais ont pris les devants et nous donnent un exemple qu'il nous faut suivre. Tout ce qui est allemand doit être impitoyablement boycotté. Tout citoyen achetant une marchandise de fabrication germanique doit être blâmé, mauvais patriote celui qui la vend ! La liberté commerciale, comme toutes les autres libertés, consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à son pays. S'il est des objets que nous ne fabriquons pas en France, il nous sera loisible de les acheter en Angleterre, en Belgique, en Italie, à n'importe quel pays, si ce n'est à

celui qui s'est mis au banc du monde civilisé. La guerre terminée, il conviendra de prendre à ce sujet, de viriles et patriotiques résolutions, dont la mission sera de pourchasser la camelote allemande. Il faut porter un coup mortel en Allemagne après l'avoir vaincue sur les champs de bataille, en l'empêchant de renaître de ses cendres à la faveur de son industrie et de son commerce.² »

Une autre semaine vient de s'écouler, nous sommes le vendredi 21 août, il y a du monde au marché. Les bouchers de Périgueux sont même venus en automobile, la vie alimentaire du pays a des exigences ! Il faut y faire face. Dans les rues, ce n'est pas l'atmosphère joyeuse d'autrefois. Le marché a pris un nouvel aspect, on achète, on vend, on ne rit plus.

Voyager par le train est compliqué, il faut remplir des formalités, les trains ne circulent qu'à une extrême lenteur et un seul dans chaque direction, cela n'est pas pour faciliter les affaires.

Les dépêches restent dans une impression calculée d'atténuer la gravité des événements. Un fait, cependant, domine les esprits : la cavalerie allemande a occupé Bruxelles, l'armée belge se concentre sur Anvers.

Les angoisses sont atténuées pendant quelques jours par un événement de grande portée spirituelle. Le correspondant écrit dans les colonnes :

« Le pape vient de mourir. On lit avec avidité les détails de sa mort, ils servent de thème aux conversations qui permet de ne plus penser à la guerre, seulement pendant quelques instants. Un Monsieur, non catholique, donne son avis : le pape aurait dû excommunier l'empereur d'Autriche, une excommunication l'aurait peut-être fait reculer et combien cette mesure aurait dû épargner de larmes et de sang. »

Les semaines s'égrènent, le télégramme officiel en ce jeudi 27 août, dissipe les nuages sombres de la vie quotidienne des soldats sur le front. Un bref commentaire dans les colonnes permet de savoir que tout d'abord :

« les Allemands ne pénètrent pas chez nous comme un couteau dans du fromage. Il leur faut déchanter. Notre artillerie leur a déjà fait éprouver des pertes sensibles. Il paraît que le jeu rapide de nos canons les déconcerte. L'autre jour, écrit à la date du 18 août un jeune artilleur de Ribérac, nous les avons bombardés avant même qu'ils aient eu le temps de régler un seul coup. Aussi deviennent-ils froussards de plus en plus. Il me semble que nous sommes aux grandes manœuvres. Mais c'est une illusion qui ne durera peut-être pas toujours. »

2. Il en sera de même, lors de la construction des monuments aux morts, beaucoup plus tardivement. Une note du ministère de l'Intérieur du 2 octobre 1922 rappellera que l'érection des monuments aux morts sera exclusivement de fabrication française. Le ministre de l'Intérieur invitera les municipalités ou les groupements intéressés à spécifier dans leurs contrats avec les entrepreneurs une clause spéciale : que les monuments commandés ne doivent en aucun cas être de fabrication allemande !

Une seconde bonne nouvelle :

« il y a un remaniement ministériel, avec la collaboration, autour de Viviani, de MM. Briand, Delcassé, Ribot, Millerand. C'est du moins de l'intelligence unie à de l'énergie pour servir la France. »

Dans une autre colonne, datée du samedi 29 août, il est mentionné :

« les dépêches officielles lues avec la carte de géographie sous les yeux, accusent un refoulement de nos armées, assez sensible. Le flot qui nous envahit renverse. On en aura raison sans doute par des attaques successives. Il faut envisager la réalité. Elle est grave. Elle n'est pas désespérée. Si les Français ne battent pas les Allemands, ce sera l'affaire des Russes, si les Russes ne réussissent pas, ça reviendra aux Anglais. Si par impossible les Anglais y échouaient à leur tour, les Allemands seraient tellement abattus, après ce triple assaut, qu'ils agoniseraient et mourraient de leurs victoires. C'est la solution mathématique de l'inconnu que pose la guerre actuelle. »

Brutalement, le ton change, il devient réaliste, la défaite est envisagée, les grandes nations sont mêlées au conflit pour aboutir par supposition à la victoire finale.

Le mois d'août se termine. Le vendredi 28, le marché hebdomadaire a repris sa physionomie accoutumée. On s'habitue à tout, même à la guerre. Au milieu des transactions commerciales et bruyantes, la foule est préoccupée. La veille, un train de blessés (fig. 3) est arrivé en provenance des zones de combats, vers 10 heures du soir.

Le correspondant écrit :

« La ville a été émue par l'arrivée de tous ces blessés que le reste est passé au second plan, même les intérêts en cours de transactions. Les blessés ! À ce mot, c'est la vision héroïque, sacrifice de toute la jeunesse française qui apparaît. Les cœurs s'attendrissent, les yeux se remplissent de larmes. L'impatience de les voir et d'entendre le récit de leurs souffrances sur les champs de bataille, où ils s'exposaient à tous les risques pour défendre le sol national. Les visites ne leur ont pas manqué. Ils ont pu comprendre aux témoignages de sympathie prodigués combien le cœur de la France, à Ribérac, tressaille et s'émeut.

La nuit les a reposés. Ils sont pour la plupart peu atteints, aux jambes, à la tête. Une, deux, trois blessures, aucune ne paraît mortelle. Quelques-uns ne peuvent se lever. Ils sont immobilisés pour un certain temps. Le plus grand nombre n'a besoin que de patience. Ceux qui ont le bras en écharpe mettent dans la soirée le nez à la porte de l'Ambulance. Ils sont immédiatement entourés et donnent des détails des événements auxquels ils ont assisté. Ils étaient presque tous à Etain, dans la Meuse. Les canons et les mitrailleuses des Allemands tiraient sans discontinuer. C'était comme une véritable grêle de projectiles de toutes sortes qui sifflaient aux oreilles. L'artillerie française avait



Fig. 3. La gare de Ribérac (carte postale ancienne, coll. SHAP, fonds P. Pommarède).



Fig. 4. Alain de Fayolle (1891-1914).

beau décimer les rangs ennemis, de nouvelles troupes arrivaient toujours. Sous cette formidable fusillade, il n'y avait presque rien à faire, qu'à rester couché et à attendre l'ordre de la marche en avant. Ce que ne peut rendre l'écriture, c'est l'animation que donne, à ces récits poignants, ces narrateurs d'un jour. On sent la sincérité. Ils parlent sans l'étalage d'une bravade. Leur foi en la victoire finale est intacte. Il faudra l'acheter à prix de sacrifices multiples car le nombre du côté des Allemands est d'une supériorité incontestable. Ils sont unanimes à proclamer la supériorité de notre artillerie. »

Depuis quelques jours, un bruit qui avait ému le pays, mais auquel on ne voulait pas croire, sans fondement sérieux, vient de se confirmer, par l'insertion dans les colonnes du journal, sous la plume du correspondant : le décès d'Alain de Fayolle (fig. 4) le 22 août : la nouvelle est connue le dimanche 6 septembre.

« Alain de Fayolle, sous-lieutenant au 50^e R.I. de ligne de Périgueux, est tombé au champ d'honneur, sur le territoire belge, le 22 août dans le premier engagement de son régiment avec l'ennemi. C'est une belle espérance qui disparaît, esprit brillant, noble caractère, il avait accompli sa première année à l'École militaire de Saint-Cyr, lorsque éclate la guerre. Nommé sous-lieutenant, il part avec enthousiasme, tout frémissant de passion patriotique. Il ne se doutait pas que bientôt, il ferait, à la France, le sacrifice de ses jeunes galons et de ses rêves d'ardente jeunesse. Une balle l'atteint, en plein front. La mort est instantanée a écrit depuis le capitaine Pouquet à sa famille. Tous ceux qui ont passé, dans le rayonnement de la physionomie d'Alain de Fayolle, s'inclineront avec des larmes devant le souvenir qu'il leur laisse, auréolé de son sacrifice suprême, et devant l'inconsolable douleur de Monsieur le marquis et de la marquise de Fayolle. Sur lui reposaient, leurs plus douces espérances. Il fallait qu'une des premières victimes de la guerre fut cet enfant d'hier, pour que l'exemple du courage une fois de plus parti de haut et de l'admirable résignation qu'inspirent la foi en Dieu et l'amour de la France. »

Le correspondant note également que la liste des blessés s'allonge de jour en jour

Pendant cette première semaine de septembre, il note le laconisme des dépêches, qui permettent, cependant, de suivre la marche inexorable de l'armée allemande. Au lieu d'investir Paris, elle fonce vers l'est en direction de Meaux et de Vitry-le-François. Des lettres de soldats circulent et apportent des nouvelles récentes. On les lit avec un profond intérêt. Le correspondant note :

« Là-bas aux frontières, on lutte même en chantant, la gaîté est la caractéristique de la race française comme la brutalité sournoise est la caractéristique des races allemandes, elle ne perd rien de ses droits sous la rafale de fer de l'ennemi. »

On peut lire également que la classe de 1914 a été appelée par anticipation sous les drapeaux.

« Les nouvelles recrues sont parties avec un air d'enthousiasme grave. Il y a des larmes dans les yeux maternels. C'est toute la jeunesse qui abandonne nos foyers et la joie achève de s'en aller avec eux. Bientôt la classe 1915 est appelée sous les drapeaux. »

Étienne Clémentel, vice-président de la chambre, demande un nouveau conseil de révision pour les réformés des 25 dernières années.

« Rien, n'est plus attristant écrit-il pour ceux qui courent au devoir que de laisser des camarades qu'aucune raison ne peut exempter, du devoir de servir son pays à l'heure la plus grave de son histoire. Il faut faire une chasse impitoyable aux embusqués. »

Dans un entrefilet du journal, on apprend que le jeune concitoyen « Rochet, armurier à Ribérac, a été blessé aux cours des combats qui ont eu lieu près de la Marne. »

Dans l'édition du vendredi 11 septembre, le correspondant note qu'il y a beaucoup de monde au marché. Les transactions commerciales reprennent. Bien que le volume des denrées proposées par les paysans soit moins important, les marchands les leur achètent à un prix plus faible. Ils revendent ces produits transformés plus chers ce qui crée une incompréhension devant ces méthodes spéculatives.

« C'est la lutte pour la vie, le commerçant fait ses conditions. À vous de les accepter ou de les refuser. Il semble que, dans ce conflit d'intérêts opposés, une intervention régulatrice de l'État serait nécessaire. Après maintes discussions, la solution théorique est plus facile à fournir que la solution pratique. »

Au milieu de l'affluence grouillante, une automobile passe, il paraît que c'est un officier supérieur du service de santé qui vient visiter les blessés de nos ambulances.

« Il fait le tour des salles, il examine chaque malade avec minutie, il distribue laconiquement des ordres, lorsque l'examen était favorable, il prononçait un simple mot : *Exeat* que le patient écoutait comme un terme fatidique. »

Après cette visite, de nombreux blessés vont quitter Ribérac. La plupart vont rejoindre la ligne de feu.

« Cette semaine, il a été rendu les derniers honneurs et devoirs suprêmes à des enfants de France, frappés mortellement sur le champ de bataille et qui, dans notre hôpital, ont achevé leur longue agonie. Une foule nombreuse avait tenu à les accompagner. »

Bientôt deux mois que cette guerre est commencée. Ce vendredi 18 septembre, jour de marché, la foule est avide d'avoir des nouvelles des blessés qui viennent d'arriver. D'après les premiers constats, ils ont l'air plus grièvement blessés que ceux du premier convoi.

« Ils sont plus jeunes, on affirme qu'ils ont combattu à cette bataille de la Marne. L'issue heureuse a fait tressaillir toutes les âmes françaises. Ceux qui les visitent rapportent peu de détails, on emporte de l'entrevue l'impression réconfortante que le vieux sang gaulois coule encore dans nos veines ! »

De l'Aisne à la Meuse, l'ennemi a pris position. Sur cette ligne de 130 kilomètres, une nouvelle bataille est engagée, mettant en présence de part et d'autre des forces considérables.

« Les communiqués sont laconiques, on ne peut rien prévoir. On peut seulement beaucoup espérer du moral de nos troupes, toujours enthousiasmées par ce mot magique : En avant. »

L'attente est lourde et angoissante, les résultats de cette offensive ne seront connus que d'ici quelques jours.

En ce vendredi 25 septembre, la mort de Maurice Rigaud se répand parmi la foule venue au marché et y cause une sincère émotion et une profonde tristesse. Sa famille est l'une des meilleures familles attachées à la culture de la terre.

« Il incarnait la jeunesse et le travail. Le bonheur habitait son jeune foyer. Avant de partir, on raconte qu'il avait été une dernière fois visiter sa vigne. L'une des plus belles du pays. Il y aura du vin pour célébrer mon retour, après la victoire, avait-il dit en souriant. Il avait embrassé sa petite fille et consolé tout son monde. Le destin l'avait marqué pour une fin prématurée et héroïque. Blessé à la bataille de la Marne, il est évacué à l'hôpital de Rouen.

Il y arrive pour y trouver son tombeau. Dans le rang obscur où il a combattu, il a bien mérité de la patrie. La sympathie n'est pas une consolation pour de si grands deuils. Elle est un hommage rendu à la douleur de ceux qui pleurent et à la mémoire de celui dont le souvenir sera à Ribérac, pieusement gardé. »

On signale l'arrivée d'un nouveau train sanitaire qui amène de nouveaux blessés. Au fur et à mesure que les soldats confiés à nos ambulances vont mieux, on les dirige vers les hôpitaux auxiliaires de Saint-Aulaye, d'Aubeterre et de La Roche-Chalais. Ils y reçoivent les derniers soins avant d'être renvoyés à leur poste ou avant d'obtenir un congé de convalescence.

Le correspondant signale :

« que le sergent Faure, du 100^{ème} de ligne, qui avait été blessé puis évacué sur Pithiviers, est en ce moment dans sa famille. En un langage imagé, il raconte ses aventures de bataille. Il semble à l'écouter que l'on voit ce qu'il décrit et que l'on assiste aux scènes qui se sont déroulées sous ses yeux et auxquelles il a pris part, avec l'admirable entrain de la jeunesse française. C'est de l'histoire vécue, qui donne le frisson. Ces anecdotes seraient précieuses à accueillir. Elles seraient une leçon pour ceux qui viendront après nous et qui auront le devoir de se rappeler en quelles souffrances morales leurs aînés ont passé ces jours tragiques. »

Le 9 octobre, jour de marché, un incident intéressant s'est produit. Il est relaté sous la rubrique du journal par le correspondant, sous le titre « Conjuraison féminine » :

« L'autorité militaire pour prévenir les abus avait estimé vendredi dernier que le prix maximum des œufs réquisitionnés ne devait pas dépasser 0,90 F la douzaine. Nos marchandes prirent de concert une résolution : elles feraient la grève des œufs. Elles ont tenu parole. On s'est arraché les rares provisions apportées par ignorance. Voilà comment les nouveaux procédés de résistance économique ont fait leur apparition sur le marché du triangle. »

Malheureusement le journal n'est plus conservé, aux Archives départementales de la Dordogne, entre la fin d'octobre 1914 et le début d'octobre 1916.

Au début, comme vous avez pu le constater, il retrace la vie quotidienne et surtout la réalité du front, avec 10 à 15 jours de décalage.

En 1916, sa teneur a complètement changé, il n'est plus du tout question de la guerre. Il ne parle plus que des problèmes politiques de la Chambre. La population semble complètement tenue à l'écart, il est vrai que la guerre s'éternise. L'enthousiasme du début et la confiance en la victoire après la bataille de Verdun doivent être émoussés. Le correspondant a-t-il changé ? Ou a-t-il reçu des ordres ? En tous cas, il ne rapporte plus les comptes rendus du front...

F. D.

Le journal *L'Agriculteur de la Dordogne* : la campagne périgordine au temps des Trente Glorieuses

par Jean-Michel LINFORT

L'Agriculteur de la Dordogne s'imposa au pays des croquants comme le titre de presse emblématique qui devait incarner après-guerre l'histoire collective des campagnes périgordines et la mémoire d'une région. Expression au plus près de l'actualité des champs et du développement agricole dans ses diverses composantes locales, ce journal d'informations professionnelles, dédié à la cause paysanne, se voulut d'emblée une publication de grande proximité. Celle-ci plongea au cœur des cours de fermes pour devenir peu à peu une vitrine de la vie rurale élargie à tout un territoire, le Périgord.

Une épopée aventurière

Née en 1955, elle se maintiendra sous ce titre durant quarante-trois ans¹, forgeant, au premier acte, son épopée aventurière par l'esprit de coopération le plus désintéressé, bâti solidairement avec l'ensemble des organisations syndicales et organismes agricoles du département.

Le journal, d'une livraison à l'autre, n'aura de cesse d'accompagner et de promouvoir les combats d'une agriculture confrontée aux mutations économiques et sociales les plus douloureuses. L'époque était en effet exceptionnelle, marquée selon l'expression de Michel Debatisse, ancien président de la FNSEA (Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles), par la « révolution silencieuse » dans les campagnes. Ce que les experts, tel Jean Fourastié, appelèrent les « Trente Glorieuses » pour exprimer l'amélioration sans précédent des conditions de vie des Français entre 1946 et 1975 due à une croissance rapide. La campagne périgordine allait en mesurer, souvent, les effets pernicious et contradictoires. L'opinion agricole se plaça alors en première ligne et en ordre de bataille sous la houlette de *L'Agriculteur* : l'organe était destiné, d'abord, aux agriculteurs exploitants et à leurs familles. Et il s'érigea d'autant en inlassable défenseur de la paysannerie que le moment était particulièrement difficile à traverser : la régression constante du nombre des exploitants entretenait alors un scepticisme latent largement répandu et la Dordogne ne faisait pas exception.

L'un des grands mérites du journal, avec le recul, fut de montrer la lucidité du syndicalisme agricole face à une modernisation souvent ressentie comme excessive mais en même temps nécessaire alors qu'elle engendrait des inégalités inévitables. Ce faisant, l'agriculture traditionnelle du département, de plus en plus liée à son environnement rural, était consciente que quoi qu'elle ferait, elle ne serait plus, à terme, la seule force économique et sociale... À l'aube des années 1950, les lumières de la ville, ici comme ailleurs, commencèrent à attirer vers elles, de plus en plus, le monde rural qui se dépouillait de ses oripeaux anciens. Dans ce contexte, devant l'attraction naissante puis affirmée des modes de vie citadins, *L'Agriculteur* sans renoncer à sa vocation agricole allait s'ouvrir vers l'extérieur pour être un vecteur d'évolution de la ruralité. D'attachements au terroir en conquêtes nouvelles, au service d'un territoire et de ses hommes, quelles auront donc été l'histoire et l'empreinte de ce journal agricole au cours des trente premières années de son existence, des années marquées par le rêve de la croissance économique comme par le cauchemar de la fin des paysans ?

1. Pour se transformer en 1998 en *Périgord Hebdo* puis en *Réussir le Périgord* en 2003 tout en conservant l'air de famille.

I. La survie de l'exploitation familiale en Dordogne aux prises avec l'évolution

À l'instigation d'Eugène Sauve, un homme d'exception plutôt visionnaire, *L'Agriculteur* naît donc officiellement le 5 avril 1955. Il est issu du *Coopérateur*, l'organe d'information de la Coopérative agricole départementale (CAD) distribué gratuitement aux adhérents et dont vingt-cinq numéros entre 1948 et 1955 reflètent un rythme épisodique. Intronisé en quatre pages en noir et blanc, le journal s'installe dans le paysage de manière modeste. Dès la première année, une dizaine de numéros suffit à donner le ton et le style d'un journal dont la facture invariable va épouser la révolution des campagnes avec justesse, en quête des consensus nécessaires à la construction du Périgord rural. Il fut un pari réussi car il connaîtra une progression régulière et finalement un bel essor, enrichi par la considération et la fidélité de ses lecteurs. Tout ne fut pas tranquille dans sa vie. Il sut ainsi surmonter des difficultés inhérentes à son mode de diffusion. En 1971, Eugène Sauve, sous l'égide des organisations agricoles, crée la Société d'Éditions Rurales Périgourdines pour retrouver les lecteurs abonnés nécessaires à son existence. Il fusionne alors avec *Le paysan périgourdin*, le journal de la FDSEA (Fédération départementale des syndicats d'exploitants agricoles), quitte l'imprimeur Fanlac pour tirer sur rotative, devient bimensuel en 1972.

Où est le progrès ?

Enrichi des collaborations issues pour le plus grand nombre des organisations professionnelles, il trouva naturellement ses marques.

En fait, c'est toute l'identité agricole du Périgord de l'époque qui se dessina et se forgea dans ses colonnes, donnant aux agriculteurs le sentiment qu'ils ne perdraient pas la maîtrise de leur destinée.

Dès les premières lignes, un ton sobre et solennel sera adopté accentuant les enjeux d'une transformation agricole considérable devant le spectre de la marginalisation du travail des campagnes. Le premier numéro étayé sur les tables de la loi traitée - c'est tout un symbole - de « l'exploitation familiale et de la crise agricole » sous la signature du président de la CAD, A. Chanaud (fig. 1). Il s'agit bien de « bâtir avec les représentants de la paysannerie une politique agricole valable »,



Fig. 1. A. Chanaud.

Jamais *L'Agriculteur* ne se démarquera de cette ligne : « Il faut sauvegarder l'exploitation familiale. Cela est un leitmotiv généralement admis et nous ne cessons de le répéter ». « Mais il ne suffit pas de le répéter il faut agir » et *L'Agriculteur* d'encourager dès ses premiers pas les équipements nécessaires à l'amélioration de la voirie rurale, de l'adduction d'eau ou de l'habitat rural... L'exploitation familiale est considérée alors comme « l'entreprise agricole en France la seule susceptible de produire beaucoup ». Ce credo fait l'unanimité, même si ce type d'exploitation ne bénéficie pas d'un statut juridique clairement établi au centre des grandes lois d'orientation agricole de 1960 et de 1962. De fortes personnalités aguerries des rangs professionnels restant sur leurs gardes vont imposer une voix inquiète et résolue, à travers des tribunes souvent combattives pour écarter une résignation stérile. Tout un chacun se déclare haut et fort pour une agriculture périgordine acharnée à sa survie. Dix ans après, en 1965, le docteur Grégoire, directeur honoraire des services vétérinaires, revient sur l'art et la méthode pour lutter contre les archaïsmes qui freinent les énergies : « Sans les syndicats et la coopération, les paysans seront toujours vulnérables et toujours battus ». « L'anxiété ronge le cœur des jeunes et des vieux attachés aux exploitations familiales de nos régions », écrit Joseph Saint-Martin qui s'exclame « pouvons-nous espérer de bonnes années² » ! Le journal observe « dans tous les pays évolués le même phénomène mondial de concentration des entreprises aussi bien industrielles qu'agricoles » et rappelle que les héritiers de Jacquou « n'entendent pas devenir les robots d'entreprises gigantesques ». Tous les responsables agricoles se succèdent à cette période pour reparler des « croquants »... Vaille que vaille, chaque article entend mettre en exergue les progrès en marche mais la question est bien de savoir : « Où est le progrès ? » Chronique après chronique, *L'Agriculteur* décortique atouts et faiblesses de l'agriculture locale, sans ignorer le contexte général : « Nous sommes au début d'une époque toute nouvelle. Qu'on le veuille ou non, nous devons nous adapter. Dans trois ans, l'Europe devrait nourrir l'Europe. La France est le plus étendu et le plus diversifié des pays du marché commun agricole », peut-on lire en 1965 pour se rassurer en tout opportunisme. L'heure en tous cas n'est pas au désarmement.

Un « manuel de survie »

En dix ans, le journal s'installe comme un manuel de survie de l'agriculture. Il s'inscrit dans les gènes agricoles du département en hébergeant une nichée de contributions en totale immersion dans les arcanes du mouvement syndical et professionnel de l'agriculture périgordine. D'ailleurs le journal vaut même convocation aux réunions. Il ne s'agit pas d'autre chose :

2. *L'Agriculteur...*, n° 98, janvier 1965.

« Nous voulons du travail pour nous, pour nos enfants ». Le malaise est réel sans nécessairement avoir recours à une lecture entre les lignes. Chacun est conscient que de nouvelles formes de mise en valeur engloberont l'exploitation familiale. Personne n'imagine non plus que l'exode rural ralentira le pas.

Qu'à cela ne tienne, il faut montrer la voie et parmi toutes les figures de proue, émerge un sénateur paysan, socialiste, de grand empennage, Georges Brégégère (fig. 2). Il sera un



Fig. 2. Georges Brégégère.

éditorialiste incontournable qui se dédoublera, se surpassant dans des couplets écolos-mélos par une lyre champêtre qui feront de lui une sorte de Verhaeren périgordin improbable. Les agriculteurs vont trouver dans ses propos un porte-parole aussi débonnaire que coriace inspiré par une volonté farouche de défendre leur droit à la terre. Ses tribunes vont rythmer « l'actualité agricole » avec une force de conviction qui mêle avec aisance des marathons agricoles à des considérations plus prosaïques ou atmosphériques. La communauté agricole, dit-il, se sent « bafouée et humiliée » et « la question des prix est le préalable inéluctable et nécessaire à toute solution du drame paysan », martèle-t-il en 1960 en plein débat sur les lois d'orientation agricole³.

D'accord pour reconnaître « la nécessaire utilité d'une expansion économique », il va accueillir la création de la PAC (Politique agricole commune) avec circonspection. Dans la concurrence de plus en plus âpre qui attend les agriculteurs, il estime que « nos petites et moyennes exploitations ne trouveront pas la matière à résoudre leurs problèmes et leurs difficultés. L'heure n'est ni à la facilité ni à la parité », note-t-il, nullement désabusé. « Tout reste à faire : l'harmonisation des marchés, la réforme des circuits de distribution, la modification des structures, le financement des exportations ». Les handicaps du Périgord, il les connaît et n'entend pas illusoirement les gommer. Il sera donc l'homme dont l'analyse et l'opinion compteront au moment où l'agriculture locale croise son destin avec celui de la construction européenne. Si l'agriculteur « victime jusqu'alors résignée attend mais ne saurait attendre longtemps et en vain », il lui faut comprendre cette « révolution pacifique qui modifie et transforme sa profession » : « qu'on le veuille ou non notre avenir est plus ou moins conditionné par les politiques mondiale, européenne et française bien entendu⁴ ». Son commentaire puise dans l'actualité politique,

3. *L'Agriculteur...*, n° 51, avril 1960.

4. *L'Agriculteur...*, n° 172, mars 1972.

ce sera le charme de sa chronique mensuelle qui semble se fondre dans le rythme saisonnier pour épouser la vie à la terre. Effet agréable de répétition pour la force du prosélytisme, ce sera peut-être la seule routine mais agréable de sa prose. En 1971 ⁵, il note : « À l'heure où j'écris ces lignes la température est idéale ». Prenant à témoin ce « ciel si bleu, si calme et si prometteur de belles journées avec son firmament rougeoyant », il s'en prend à ces « orages pleins de colère qui ont fait tant de mal aux jeunes de chez nous ». Le propos encore une fois plein de sagesse, court le signe prémonitoire d'autres orages : à propos du paysan, dit-il, « Un conflit s'élève en lui qui est déjà un conflit social et les orages de la terre, chassant sa soumission sont un avertissement auquel nul responsable se saurait sans danger rester insensible ». Il aime à vrai dire la phrase ciselée, telle sa « méditation printanière ⁶ » : « Dehors la campagne s'étend, belle de cette beauté qu'avivent les problèmes qui sont d'une civilisation ». Chaleureux éloge de l'instant vécu, il marie habilement cette communion avec la nature propice à une évocation imagée de la terre et de l'homme avec une analyse politique incisive qui l'amène à se transformer en pourfendeur vertueux de la politique gouvernementale. D'un côté « le vert des pointes d'herbe venu de l'éclatement du bois qui se gonfle lentement sous la poussée de la sève », de l'autre, une désapprobation militante du budget agricole de 1968 qui « rejette nos traditions et handicape l'avenir ». De manière constante, il sera partisan de mener de front une politique des structures et une politique des prix. En 1972, il s'interroge : « Où sont les truites, les écrevisses à la chair délicate d'antan ? À peu près disparues ». À l'image de la dispersion de la cellule de base de l'agriculture, à travers son modèle familial !

Transformer le paysan périgordin

Transformer le paysan périgordin en entrepreneur pour qu'il puisse vivre à l'heure du siècle, Georges Brégégère n'envisage pas d'autre perspective. Il a beau répéter que le ciel est sombre (c'est l'hiver avec tout son cortège de brume, de pluie... la campagne encore endormie frissonne) dans un éditorial qui côtoie un poème consacré « aux fumiers », il ne se relâche pas : « Nous attendons les affirmations et les certitudes qui permettront d'assurer le maintien et la survie de nos exploitations familiales ». Dans une ligne éditoriale constante, *L'Agriculteur* ne voit pas toujours la mécanique vertueuse qui, au tournant des années 1970, peut assoir sans risque le devenir du Périgord et ne l'imagine pas sans que soit livrée une bataille agricole incessante. Prenant ses distances avec certaines formules « mises à toutes les sauces » pour envisager la destinée des hommes de la terre, G. Brégégère pense qu'elles obligent à

5. « De la terre et ses orages », *L'Agriculteur*..., n° 167, octobre 1971.

6. *L'Agriculteur*..., n° 163, mai 1971.

quelques considérations : « Sans recherche d'une philosophie tenant compte du passé, de l'histoire du paysan et de la terre de France, mais avec la philosophie de la politique de demain qui devra être réaliste, ferme, équilibrée sociale et humaine ⁷ ». L'opinion publique ne cherche pas plus loin : la liquidation silencieuse de l'agriculture, en ces temps de rapports Vedel ou Mansholt, avance comme l'axe inavoué de la politique agricole et l'agriculture familiale reste affaire de destin personnel, aux dires des principaux dirigeants agricoles du département. « Trop d'agriculteurs et de produits de la terre », le discours agace et a du mal à passer. Le syndicalisme jeune n'est pas en reste et va mettre l'accent sur la situation précaire des structures d'exploitations condamnées à une intensification exagérée du travail. Le diagnostic est sévère : « la grande majorité des exploitations n'a aucun poids économique, elles sont petites et morcelées. La polyculture est poussée à l'extrême, occupant une main d'œuvre familiale souvent non rémunérée. Tout passe dans le foncier et le marché de la terre se fait dans l'anarchie la plus complète ». Un tel diagnostic assez désespéré va expliquer comment le Périgord agricole conçoit son sursaut au-delà des générations d'agriculteurs asphyxiés à leurs marges par les transformations économiques et va tenter de bouleverser par l'esprit d'équipe, l'organisation, la solidarité, la coopération, les lignes d'un déclin annoncé inexorable. Le lien est constitué par une élite paysanne comprenant des figures terriennes portant haut le verbe de la revendication et bien sûr celle de la révolte qui ne meurt pas sous la crise. Nombre de dirigeants donneront le sentiment de mettre leurs tripes au service d'un terroir harcelé par la modernité, donnant au Périgord des fermes des accents de grande dignité. *L'Agriculteur* enfanté dans le mouvement du giron coopératif local sous le sous-titre de *Journal d'informations agricoles* s'imposa en réalité comme la tribune d'un mouvement de défense ouvert à une réflexion sur le maintien d'une structure de base, l'exploitation familiale, comme on l'a dit. Elle le fera en s'attachant à faire évoluer ce concept et son contenu pour en conserver la pertinence. Ce combat, dont nul ne contestait la nécessité, mettait en jeu les conditions de réussite d'une modernisation de l'agriculture périgordine en rapport cependant avec son coût social et humain.

Éviter le corporatisme aveugle

Aussi le journal ne cessera de rechercher le juste milieu, c'est-à-dire ce qui pouvait être acceptable pour une bonne partie des paysans. Le monde paysan périgordin vivant au rythme des crises européennes évita le pire comme s'enfoncer dans un corporatisme aveugle. Il montra à différentes reprises, c'est là sa probité, qu'il voulait défendre « sans mauvaise raison » autant son agriculture dans son évolution et ses rapports avec l'économie que dans

7. *L'Agriculteur...*, n° 163, mai 1971.

la défense d'un type d'homme. L'ensemble des organismes professionnels agricoles trouva ainsi un lieu d'expression nécessaire à l'affirmation de son unité, harmonisant le cas échéant des attentes dont le point commun restait la défense de l'agriculture conçue autour du sauvetage des seules exploitations correspondant à leur mission. Au fil du temps, le journal acquiescera à cette idée que le regard en arrière n'arrêterait pas le calendrier. Ostensiblement, il préférerait traiter des nouvelles échéances. Il permit ainsi dans la crise à répétition et le mal-être affichés des campagnes, de conserver aux agriculteurs se sentant trop souvent méprisés ou exclus un appui identitaire et affectif. L'espoir placé dans les vertus traditionnelles des agriculteurs intact l'autorisait à fixer de nouveaux caps. La communauté agricole s'imposa alors un partage des tâches pour faciliter le travail en commun entre les différentes composantes. En 1967, le responsable du CDJA expliquait que « les coopératives, les crédits, les mutuelles ont un rôle excellent mais bien différent du syndicalisme qui défend directement et coordonne les diverses activités ».

En réalité, de la vieille civilisation paysanne naissent alors de nouvelles attentes et le journal n'entend pas au nom de celle-ci « désarmer sur un vague projet » mais avec quels moyens et quelles perspectives ? Lorsqu'il paraît en 1955, cinquante mille actifs vivent encore du travail de la terre en Dordogne : un peu plus de dix ans après, cette population aura baissé de moitié et le lectorat agricole, noyau dur de l'attachement au journal régressera d'autant... À l'occasion du sixième Plan, *L'Agriculteur* va donc se faire l'écho d'une question lancinante : « Qui sera agriculteur demain ? » Les CIVAM (Centres d'initiatives pour valoriser l'agriculture et le milieu rural), en 1973, devant la lente hémorragie démographique qui place la Dordogne au dernier rang de l'Aquitaine, s'inquiètent tout particulièrement : « à quel niveau doit s'arrêter l'exode agricole pour que soit assuré le plein emploi de la main d'œuvre actuellement jugée excédentaire et que soit entretenue la nature ? » La même année⁸, le sénateur Brégégère parlant toujours « de l'avenir incertain de nos exploitations, de la complexité des choses et de la rapidité des évolutions » réclame depuis toujours une « grande politique agricole ». Un vaste problème qu'arpenteront à la volée nombre de débats agricoles, d'autant que les réalités économiques et démographiques ont mécaniquement partie liée. Comme le rappelle le président de la chambre d'agriculture, G. Trijoulet, en 1975, « l'agriculture en Dordogne emploie plus du tiers de la population active et les autres secteurs n'ont pas eu la possibilité de compenser l'exode rural puisque la Dordogne a perdu de la population ». La situation de l'emploi n'offrant aucun espoir de solution à la dépopulation des campagnes périgordines, les responsables avec cohérence s'attaqueront toujours plus « aux graves et grands problèmes de la formation et du recyclage », ce sera un autre tournant.

8. *L'Agriculteur*..., n° 184, janvier 1973.

La disparition des petits agriculteurs

La disparition des petits agriculteurs marque l'échec d'une politique de réforme des structures inadaptée aux conditions régionales et cet échec semble irréversible au regard de l'évolution générale du pays. Le monde paysan ancien se rétracte... Il y a si longtemps que la terre se meurt, se disent les trente-huit mille retraités agricoles de Dordogne qui vont former le premier contingent d'une association acquise à leur cause et constituée sous l'impulsion de Camille Guionie-Château⁹. Le manifeste des jeunes, lui, est affirmé dans les colonnes du journal par Gilbert Garrouty, lequel soulignera, dans le même air d'ambiance générale, les désillusions qui attendent le monde agricole rajeuni. « L'ode à la meilleure productivité est censée condamner l'une après l'autre les exploitations. Après nous le déluge », conclut-il amer et laconique. Il reviendra très finement et souvent sur les sources de blocage de l'agriculture périgordine dont l'une des premières tient à la question foncière : « les jeunes ont beaucoup plus besoin d'une entreprise que d'une propriété et ils sont face à un dilemme » : « Rester comme ils sont ou s'endetter pour cinquante ans ». « Est-il normal que nous commençons à sacrifier toute notre vie pour rembourser le crédit agricole ? », s'exclame-t-il¹⁰.

L'agriculture blessée

Dans cette atmosphère pesante où l'insuffisance de revenus décourage la production et provoque démotivation ou psychodrames, auxquels s'ajoute un sentiment de fatalité, l'heure admettra mal qu'un agriculteur puisse avouer sa satisfaction d'exercer le métier, ainsi que le fit un jour Louis Poupard, président de la Fédération des CETA (Centres d'études techniques agricoles) : un bain d'optimisme mal partagé par ceux que Gilbert Garrouty appellera les « mal-aidés¹¹ ». *L'Agriculteur* a beau retenir son souffle et maintenir à la une quelques manchettes euphoriques de circonstance et choisies (pays du vin et du tabac, un canton d'agriculture prospère : Bergerac), l'actualité semble dominée par une dégradation de la situation de l'agriculture qui est « une chose reconnue par tous ». Un responsable comme G. Chaveroux explique aux planteurs de tabac en 1973 « le mécontentement immense et la nécessité de se battre sans relâche ». L'agriculture blessée souffre mais partage ses angoisses au grand jour grâce à un journal en immersion d'un progrès qui la lamine. Dans le même temps, l'agriculture tente toujours de s'en sortir. Avec quelques sourires et un brin d'optimisme, vent debout contre l'abandon des campagnes pour conjurer le mot crise, elle trouvera même de belle manière des raisons d'espérer.

9. *L'Agriculteur...*, n° 195, juin 1973.

10. *L'Agriculteur...*, n° 169, décembre 1971.

11. *L'Agriculteur...*, n° 227, janvier 1975.

II. La mutation d'un territoire rural à travers ses hommes et ses activités

Le journal s'emploiera à trouver le juste équilibre entre l'enthousiasme sinon l'optimisme des campagnes et leurs vagues de découragement et de colère. Quand l'opinion agricole est au bord de la crise de nerfs, un diagnostic fatal n'est jamais sans appel. C'est un peu le miracle du journal : faire comprendre qu'avec la lutte et l'initiative, l'une et l'autre sans faille, tout reste possible.

Des sourires, symboles de l'ardeur nouvelle, ni l'agriculture ni le journal n'en manqueront. Le journal traquant les hardiesses nouvelles qui jaillissent dans la vie des exploitations et le courant des transformations va privilégier l'image avenante des campagnes. Soulignant les multiples talents et les profils qui la font vivre et prospérer, il enrobera jusqu'en 1982 une série de micro-portraits révélant que l'agriculture, si elle manque de bras, ne manque ni d'hommes ni de femmes de qualité. Ainsi la rubrique « Flash » se focalisera sur deux cent soixante-trois visages familiers, autant de portraits illustrant des histoires d'hommes et de femmes consacrant leur vie au difficile métier de la terre mais, aussi, ayant trouvé leur voie en milieu rural. Le premier daté d'avril 1957 est consacré à un responsable de l'ONIC (Office national interprofessionnel des céréales). C'est toute une pyramide humaine qui jusque dans les rangs modestes des fermes témoigne de l'élan et du dynamisme du secteur agricole à travers ce riche trombinoscope.



Fig. 3. Josette Dargelosse.

Distiller l'éthique du métier sera l'affaire des collaborateurs du journal.

Josette Dargelosse (fig. 3), secrétaire de direction à la CAD, attirée par le goût de l'écriture, s'imposera avec son « Billet périgourdin » très goûté par les lecteurs avec son zeste d'impertinence propice à alimenter l'esprit périgourdin en coin de page. Il lui arriva de s'échapper littérairement comme dans « l'histoire vraie d'un petit chien qui ne l'était pas¹² » mais on retiendra que ses papiers qu'ils fussent consacrés à une usine d'aliments du bétail, aux « Papillons Blancs » à Bergerac ou à la « notion erronée

d'équilibre oiseau-insecte » comportaient une réelle qualité d'écriture toujours claire et documentée.

Son alter-ego, Sylvie Chabassier, ou Joachim (fig. 4), venue de Haute-Vienne, connaissait à fond l'univers de la ferme et concoctera de grands reportages qui s'étaleront de la première page aux pages centrales. La défense

12. *L'Agriculteur*, n° 121, avril 1967.



Fig. 4. Sylvie Chabassier.



Fig. 5. Jean-Louis Villechanoux.

de la profession d'agriculteur l'amènera à traiter concrètement du statut de l'aïde familiale, à développer la question des centres de gestion ou celle de la situation d'agricultrice¹³. Elle abordera, aussi, des problèmes de société avec les pesticides.

Jean-Louis Villechanoux (fig. 5) sera l'homme des « conseils du mois », l'art de sa chronique est de mêler et de conjuguer les efforts des exploitants, des techniciens, des scientifiques, des économistes, il parle souvent de cette révolution agricole qui est en train de transformer la condition paysanne.

Claude Feltrin, conseiller viticole de la chambre d'agriculture, propage, lui, en dernière page les bonnes techniques viticoles.

D'autres belles plumes

Le journal emploiera d'autres belles plumes et singulièrement marquées par leur optimisme humaniste au premier rang desquels on trouvera le majoral Marcel Fournier (fig. 6) et sa chronique « train a sucha », Jean-Louis Galet (fig. 7), qui occupera une place remarquable dans le paysage littéraire périgordin, officiera dans le prosélytisme touristique qui lui est habituel avec « Connaissez-vous le Périgord ? ». Il traitera ainsi autant de l'histoire du maïs en Périgord, de Bugeaud ou d'Alcide Dusolier que de Sarlat et la vallée de la Dordogne ou de Daumesnil.

Gilbert Garrouy, déjà évoqué, entretiendra le lecteur de manière qualifiée sur des sujets dont la pertinence d'analyse sera remarquée. Ses propos sur l'aménagement rural¹⁴ ou sur l'exode rural qui côtoie ceux sur la lutte anti-grêle élargiront le spectre de réflexions tournées vers l'avenir. En mars 1973¹⁵, il s'inquiète de la montée en puissance des protecteurs de la

13. *L'Agriculteur* ne comptera pas le nombre de rubriques consacrées aux « travailleuses de base », Voir « Une agricultrice du Périgord à l'Élysée », *L'Agriculteur...*, n° 447, avril 1982.

14. *L'Agriculteur...*, n° 164, juin 1971.

15. *L'Agriculteur...*, n° 189, avril 1973.



Fig. 6. Marcel Fournier.



Fig. 7. Jean-Louis Galet.



Fig. 8. Jean-Marie Galy.

nature ; « Le syndicalisme agricole devra sans doute délaissier quelque peu ses revendications de prix, de subventions pour se pencher sur un problème d'un autre genre... Il lui appartient de mener une action psychologique auprès de la société, du consommateur, s'il ne veut pas que les agriculteurs, au lieu des protecteurs de l'environnement qu'ils sont, soient considérés comme les assassins de la nature ».

Noblesse des étables, les chroniques de l'élevage de Christian de Lary auquel succèdera Jean-Pierre Lelong attaquent tous les compartiments de l'activité. Avec élégance et clarté, avec beaucoup de subtilité, il décortique les compléments farineux des rations alimentaires de ses vaches et fait le récit dans le détail de l'odyssée de sa vache reine « Pervenche ».

Marcel Debernard, de son côté, déploiera de brillants développements sur les vraies questions qui touchent la vie des exploitations comme les moyens de limiter les effets néfastes d'une sécheresse prolongée ou la résistance de certaines variétés aux maladies du fraisier.

De tous les collaborateurs du journal, l'un occupa une place à part. Sa disparition prématurée et tragique interrompit une collaboration remarquable de près de vingt ans : Jean-Marie Galy (fig. 8). Il toucha à tous les sujets qui intéressaient le développement local avec ses hommes et ses projets. S'intéressant aux acteurs du Périgord avec tact et discrétion. Chacun s'accorda à reconnaître qu'il avait rassemblé toutes les valeurs du métier. En homme journaliste, il était devenu la mémoire de l'agriculture autant que celle de *L'Agriculteur*...

Adorné de gravures de Maurice Albe, *L'Agriculteur* naquit dans la grisaille et s'épanouit dans la couleur. Son numéro 17 de décembre 1956

adopta son titre en vert, y dérogeant exceptionnellement avec des titres bleu ou rouge. Entre 1958 et 1959, il doublera ses pages (huit), signe d'une expansion prometteuse...

Le doute jusqu'au bout

Nullement tétanisé par la crise, des raisons d'espérer, *L'Agriculteur* dans ces années de tourments et de tournants, n'en manquera pas mais le doute est permis jusqu'au bout. Josette Dargelosse, en 1971, dix-septième année de parution, ose toujours la même question : « La petite exploitation familiale est-elle condamnée ? ». « À condition de savoir s'adapter » elle estime, elle aussi, « qu'elle a de beaux jours devant elle » en publiant un article qui se veut le reflet des nouvelles mentalités de l'époque : « hors des sentiers battus réussir sur dix hectares ». L'agriculteur périgordin semble avoir très tôt tiré les leçons du discours récurrent de ses dirigeants qui n'ont cessé de souligner l'étroitesse d'un chemin périlleux. La sauvegarde d'un tissu agricole qui fait la chair du pays semble depuis des siècles éternelle... La communauté paysanne peu sensible à ce qui serait l'âge d'or du passé, ne veut pas croire qu'elle est condamnée au nom de la modernité. Pour cette raison elle entend toujours le discours de G. Trijoulet : « Nous voulons dans le respect de la légalité si cela est possible avec la compréhension des pouvoirs publics et l'aide bienveillante de tous les services, assurer au monde agricole, après une période difficile, des lendemains réparateurs... ». Des lendemains réparateurs qui ne sauraient s'envisager pour beaucoup d'agriculteurs qu'en termes d'orientation nouvelle et d'investissement toujours plus important. Ces années-là voient se dilater le coffre-fort et ses mâchoires carrées... En 1968, le Crédit agricole mutuel de la Dordogne comprend 500 administrateurs, 200 cadres et agents, 58 000 déposants et son rôle dans l'économie locale s'y affirme avec 2 400 prêts en cours pour un montant de 35 milliards d'anciens francs et 10 milliards d'anciens francs de prêts nouveaux, c'est dire les besoins croissants de l'agriculture. À partir de 1968, *L'Agriculteur* offre l'hospitalité de ses colonnes à la banque.

L'effervescence constatée va toucher de nombreux domaines : l'enseignement et la formation professionnelle agricoles dont la promotion va devenir constante, la démocratisation du drainage¹⁶, tout est à l'avenant quand le monde change. Ainsi l'évolution des méthodes utilisées en insémination artificielle entraîne un regroupement important des coopératives. Dans les années 1970, 65 % environ des vaches et des génisses sont inséminées avec des semences congelées.

Campagne bousculée, filières et beaux marronniers

La campagne est bousculée à ses marges et ses frontières deviennent plus floues. Les résidents ruraux s'approchent de plus en plus de la terre cultivée¹⁷.

16. *L'Agriculteur...*, n° 242, octobre 1975.

17. « L'urbanisation et ses effets : Saint Astier, un canton qui s'urbanise aux dépens de l'agriculture », *L'Agriculteur...*, n° 263, octobre 1976.

Les centres urbains, maillage essentiel du territoire périgordin, prennent toute leur place. Ainsi, en 1984, Josette Dargelosse reviendra sur la seule maison des jeunes et de la culture du département avec le centre culturel de Ribérac, l'un des plus actifs. La culture, en direction du grand public et des non professionnels de l'agriculture, relatée aux côtés de « La vie d'un simple » d'Émile Guillaumin présageait bien de l'évolution du journal.

L'optimisme effacera souvent les mauvais jours et le journal sacrifiera rituellement à un remède : la mise en valeur des opportunités qui se greffent chaque jour dans les fermes débordant d'enthousiasme. La période est remarquable à cet égard car elle se verra aspirée dans la montée en puissance de nouvelles productions, rajeunissant au passage d'autres plus anciennes mais vénérables, portant même, plus haut encore, le prestige du terroir. C'est un signe, la relance des productions trouve son inspiration dans l'organisation et la mise en place de structures d'amont et d'aval permettant la construction de filières efficaces.

Plusieurs productions traditionnelles vont solidifier le renouveau du tissu agricole. Il en sera ainsi de la trufficulture dont l'évolution est marquée selon Henri Cabanel « par une période faste, une régression et actuellement un début de renouveau¹⁸ ». C'est en mai 1971 qu'a lieu le premier congrès international de la truffe à Souillac où Jean Rebière tient la plume¹⁹. Sylvain Floirat (fig. 9) qui, par ailleurs, a créé la Fondation pour l'avenir du Périgord représentant une saine émulation aussi pour le monde agricole, préside la Fédération nationale des producteurs. Sa notoriété va accélérer le processus de relance. Face à la perte de vocation truffière de nos sols, il sera fait état des recherches sur l'identification morphologique du mycorhize de truffe et des essais d'obtention de la généralisation dans tout le système racinaire de la plante hôte. Le journal amené à évoquer régulièrement la remise en valeur des truffières aura trouvé l'un de ses plus beaux marronniers.



Fig. 9. Sylvain Floirat.

La production de noix, de son côté, est suivie activement par une section spécialisée de la FDSEA qui adhère en 1975 à la Fédération nationale des producteurs de fruits formant désormais avec d'autres sections la nouvelle Fédération française des producteurs de noix. Déjà en 1954, la mise en place d'un comité interprofessionnel par G. Brégégère et R. Lacoste avait permis

18. *L'Agriculteur*... n° 227, janvier 1975.

19. *L'Agriculteur*..., n° 163, mai 1971

d'enclencher un retour de « l'arbre miracle » qui fut menacé entre 1946 et 1950, apprend-on, par l'invasion des tracteurs...

Avec le tabac, la Dordogne tiendra l'un de ses chantiers les plus importants pour la modernisation de son agriculture. En 1968, avec son inclusion dans le marché commun et son revenu élevé cette production apparaît comme susceptible de rendre viable des exploitations qui risqueraient sans elle d'être éliminées. Nombre de planteurs pourtant abandonnent la culture. *L'Agriculteur* dans ce contexte fonce une nouvelle fois et décide en janvier 1968 de réserver une chronique mensuelle (« tabac actualité »). En 1972, le département affiche 4 042 hectares mais « le maintien de cette culture ne tient qu'à un fil ²⁰ ». En 1978, la une du journal est envahie par son titre « Avec Bergerac, la Mecque du tabac plein feu sur les conséquences de la loi Veil ». Le secteur tabacole se ressourc donc en Périgord pour retrouver des raisons d'espérer. La Dordogne avec 4 400 planteurs est devenu le premier producteur de tabac en France.

En 1976, le département figure parmi les zones de rénovation rurale, la profession tout entière estime que cette mesure vient beaucoup trop tard ²¹.

À cette époque, nombre de productions couturées à l'agriculture traditionnelle hument le vent nouveau et vont s'organiser. À Rouffignac, en 1980, le salon de l'oie et du foie gras est une première réussie ²². Quant à la culture biologique, *L'Agriculteur* se garde de tout prosélytisme attaché aux seuls arguments scientifiques dont il se fait le large écho à de très nombreuses reprises. La modernisation du paysage professionnel en tous cas va bon train ; symbole de ces années, l'inauguration de la nouvelle chambre d'agriculture en juin 1971 est l'occasion de retracer son histoire depuis 1934 jusqu'à la construction d'un nouvel immeuble en 1968.

Peut-être est-ce la viticulture qui offrira au journal une vitrine plus tranquille et constamment relayée par des savoir-faire dont le journal n'est pas avare pour la belle image. La sélection des vins provenant des caves, coopératives, le conditionnement du vignoble, la mise en bouteille, la vente sur les marchés sont analysés sans tabous. C'est la question de la garantie de la qualité des vins du bergeracois qui sera régulièrement affirmée en même temps que l'organisation viticole mettra en avant ses fleurons comme l'union des caves coopératives de la Dordogne ²³. Le vignoble connaîtra lui aussi remous et manifestations mais ils passeront en second rang.

20. *L'Agriculteur...*, n° 182, décembre 1972.

21. *L'Agriculteur...*, n° 265, novembre 1976.

22. *L'Agriculteur...*, n° 361, août 1980.

23. Sylvie Chabassier, *L'Agriculteur...*, n° 163, mai 1971.

La fraise et l'ère des marchés

Il est une production qui par excellence va incarner une culture de sauvegarde : la fraise (fig. 10). Le 27 mars 1969, le département organise un « congrès magistral » qui trace une ère nouvelle pour cette production en Dordogne. Le syndicat des producteurs de fraises du Périgord va concentrer ses efforts sur la qualité d'un produit dont il n'aura de cesse d'affirmer l'image de marque pour fixer la consommation et la distribution. En ces temps-là, le Périgord est à la tête de la production française avec 10 000 tonnes et 2 000 fraisculteurs, tous arracheurs de souches. L'organisation économique connaît un essor sans précédent : les coopératives des Bitarelles et de Rouffignac, du Buisson, de Saint-Esthèphe, de Valcodor puis les groupements départementaux des producteurs de fraises suivi par l'organisation des marchés de production de Vergt et de Rouffignac. Quant aux producteurs, groupés ou non, ils sont réunis au sein du syndicat des producteurs de fraises du Périgord sous la houlette joviale de Robert Costes. *L'Agriculteur* va occuper une place stratégique dans les campagnes de promotion successivement menées pour cette culture nouvelle qui fait irruption, redonnant de la couleur aux coteaux rabougris du coin. La communion administration et profession est à son sommet en dépit du doute qui s'installe en raison de l'état sanitaire des plantations. *L'Agriculteur* en ordre de bataille aux côtés du syndicat départemental martèlera semaine après semaine que l'objectif est la conquête des difficiles marchés nationaux et européen. Car le contexte aux frontières est clair : les pays voisins se font pressants avec des fruits plus précoces, le président Costes soulignera dans les colonnes du journal que « la voie nous est tracée par nos concurrents ». À travers ce produit, c'est l'image de marque du Périgord en jeu qui va s'affirmer et s'affiner. La profession entend montrer aux acheteurs français et étrangers

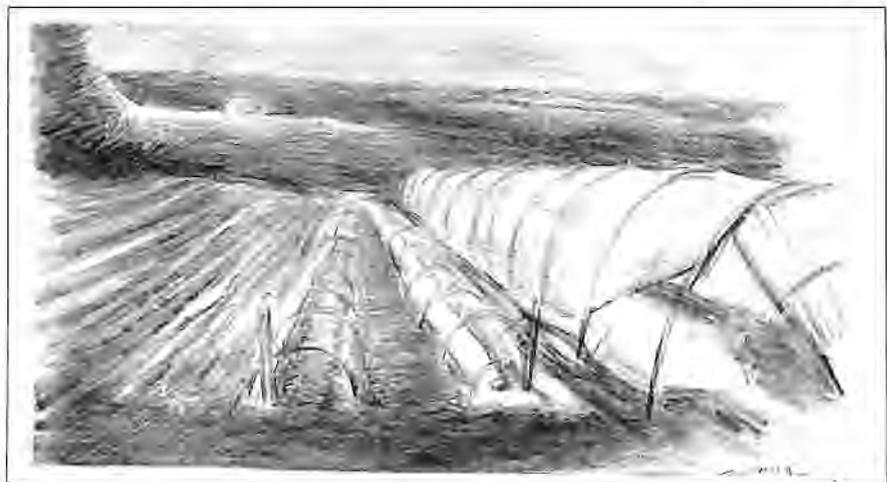


Fig. 10. Fraisières en Périgord.

des capacités d'approvisionnement en frais de qualité suffisamment larges et elle le fera avec un congrès international de la fraise imposant et réussi à Périgueux en 1973. Les exportations sont le vrai signe du renouveau, passant de 900 tonnes en 1971 à 3 600 tonnes en 1972. Même si les vieilles régions productrices sont aussi sur la brèche, les atouts du Périgord sont démontrés, son image de marque exceptionnelle affirmée. Cette culture jeune a redonné de l'espoir à nombre d'exploitations pourtant modestes et fragiles. À la fin des années 1970, la Dordogne est toujours première productrice de fraises, la filière n'a pas encore été confrontée aux difficultés qu'elle subira par la suite. Elle aura eu le temps de connaître beaucoup de disparités dans les modes de commercialisation, dans les frais de production, de transport et de gestion. En août 1980, Gilbert Garrouty revient sur le marché au cadran « un déclic peut-être » dit-il qui peut supprimer la concurrence entre les exploitations et influencer sur la formation des prix et le comportement d'un négoce apparenté à une sorte de goulag économique. L'agriculture périgordine est décidément entrée dans l'ère des marchés...

La diversification rurale

La fin des Trente Glorieuses va approcher. Le journal *L'Agriculteur* a enchaîné les évolutions et il est conscient que le rythme s'accélère à nouveau quand, dans les années 1980, il voit le nombre de ses partenaires financiers s'accroître. Il devient hebdomadaire, fêtant son cinq centième numéro le 22 avril 1983. Quand la CAD, victime de ses erreurs après avoir manqué de concentration, cesse ses activités en 1984, Jean Roussarie qui a dirigé le journal depuis 1979 est remplacé par son directeur adjoint Michel Queyroi (fig. 11), lequel conservera son poste jusqu'en 1999. Venu du syndicalisme où il confectionna *Le paysan du Périgord*, créateur du service tourisme à la Chambre d'Agriculture, il avait pris la direction de la FDSEA en 1969. Directeur adjoint de *L'Agriculteur* en 1979, il aura suivi de l'intérieur la disparition de la CAD. Il fut l'homme idoine au cœur du métier, touchant le « vaste champ d'action » du syndicalisme. Durant cette période l'échange des informations utiles à la fois à l'exercice diversifié des métiers agricoles et à celles des activités en milieu rural mit en lumière le rôle du journal dans l'expression de la diversification rurale, dans l'éclosion d'un gisement de productions non exploitées, et dans la motivation à les entreprendre. Celui-ci devait surtout contribuer à maintenir une cohérence dans la définition des priorités locales. Ces priorités étaient certes agricoles et sans vision uniforme : l'accueil de la communauté rurale sans que celui-ci fût nuisible à l'agriculteur, le tourisme



Fig. 11. Michel Queyroi.

vert, la promotion de la vente directe et des produits régionaux, le maintien des activités artisanales et industrielles, tout cela relevait d'un même et beau souci. L'autre priorité c'est celle que définissait le président du CDJA (Centre départemental des jeunes agriculteurs) d'alors, P. Beau, déclarant à La Douze : « La priorité est au dialogue avec les autres catégories socioprofessionnelles avec qui nous voulons parler de nos problèmes, exprimer nos difficultés mais aussi nos espoirs et nos réalisations ; mais aussi le dialogue entre agriculteurs jeunes ou aînés des quatre coins du département ²⁴ ». S'équiper, se former, suivre la technique, assurer la promotion des produits, le chantier était parfaitement circonscrit. Le président de la chambre d'agriculture, Magnanou, pouvait ainsi résumer l'exercice : l'agriculture de la Dordogne « continuait à se battre dans tous les domaines qui le permettaient », qu'il s'agisse de « la recherche collective des solutions pour développer les productions offrant des possibilités ou de l'effort de formation pour s'adapter à l'évolution des techniques, les directions ne manquent pas ». En quelques années des progrès considérables ont été acquis dans de nombreux domaines, en particulier celui de la gestion, mais le monde agricole se heurte à une barrière, celle du manque d'équipements notamment dans le domaine du drainage, de l'irrigation et du regroupement parcellaire. Le département lui-même s'équipe : le lycée agricole départemental traduit l'importance de la formation agricole publique ²⁵.

Paul Duvaleix, dirigeant national du tabac, résumait l'enjeu : « L'agriculteur doit être toujours plus compétitif, améliorer sa productivité, comprimer ses coûts de production, orienter son exploitation vers des productions à hauts revenus ²⁶ »... Ce discours-là pouvait être entendu par les jeunes générations. Mais le défi majeur qui se pose en ces années-là est celui des installations en agriculture, le CDJA aura beau jeu d'évoquer un parcours de combattant et il souligne à bon escient la nécessité d'un projet mieux réfléchi avec une élévation de la qualification professionnelle dans le cadre de la dotation aux jeunes agriculteurs. En 1984, la mise en place des quotas, la crise porcine, les difficultés du marché de la viande, les espoirs de la production forestière, rien n'efface les nouveautés comme l'entrée de l'informatique dans les élevages ou la viticulture et surtout l'élargissement de l'Europe. Si l'accent sur la dureté des mœurs commerciales dans un monde en crise, est mis en avant c'est que l'Europe élargie va désormais peser de tout son poids en évitant de devenir à son tour la bête noire de l'agriculture. L'élargissement oui, mais à quelles conditions s'interrogent le syndicalisme reprenant la formule du président de la République en visite dans le Lot-et-Garonne qui parle d'« un prix raisonnable protégeant les droits raisonnables des producteurs ». *L'Agriculteur* ne cache pas malgré tout son inquiétude :

24. *L'Agriculteur...*, n° 571, 31 août 1984.

25. *L'Agriculteur...*, n° 447, avril 1982.

26. *L'Agriculteur...*, n° 524, octobre 1983.

le Périgord se sent plus exposé à la concurrence espagnole avec la proximité et la nature de ses productions comme la fraise dont il est toujours premier producteur. Il s'agit pour l'économie périgordine de faire face au choc de l'élargissement²⁷ en faisant de celui-ci une chance et non un handicap. Le renforcement de l'organisation économique semble la meilleure réponse collective sinon la panacée : « Il faut avancer, améliorer nos techniques, nos variétés, renforcer notre poids sur le marché dominé par la grande distribution où on ne peut laisser le libre jeu de l'offre et de la demande de décider du revenu des agriculteurs ».

Du terroir à l'espace rural

L'Agriculteur est conscient au fil du temps que l'espace rural n'est plus tout à fait le même, l'agriculture de moins en moins la même, les partenaires de l'agriculture non plus les mêmes. Toute la bataille consiste désormais, pour ne pas subir la situation, à se donner de la voix pour agir sur les marchés et en conquérir de nouveaux. L'humeur va rester batailleuse, contestataire, portée par les ombres et les lumières d'un terroir qui ne saurait entendre sa déchéance. En 1979, Georges Brégégère glisse son habit de sénateur dans des propos poétiquement inaltérables et à la saveur toute mélancolique : « La chute des feuilles annonce la fin des beaux jours ». Et il rappelle une vérité : « Il est difficile pour le Périgord de rester un pays de cocagne avec toujours plus d'exode rural ». En gros titre, figure une manchette éloquente : « Une baisse des revenus pour tous et pour la cinquième année consécutive, l'augmentation des charges insupportable », etc. Le lamento agricole est invariable lorsqu'il stipule la nécessité de poursuivre les justes revendications du syndicalisme. Le paysan périgordin, il n'est pas sûr, à lire entre les lignes, qu'il ait toujours « rêvé d'entrer dans la modernité comme le plus grand bien de son devenir ». Mais le risque de fossilisation de l'agriculture traditionnelle eût été plus grand encore si les paysans et leurs représentants n'avaient pas rassemblé leurs efforts pour s'organiser et adopter en premier lieu un comportement économique qui, en vérité, était son seul salut.

La dignité d'un combat

La pérennité du journal qui se forgea dans l'air du temps un écho stimulant ne devait rien pourtant au hasard. Il avait compris son époque et les énergies nouvelles. Il n'était pas non plus comptable d'un passé qui n'était plus sa seule histoire. De ce point de vue, sans idéalisme utopique, évitant les archaïsmes faciles, il mit la petite exploitation jusqu'à ses succédanés modernes au cœur d'un combat, un combat autant humain qu'économique.

27. *L'Agriculteur...*, n° 594, février 1985.

ceci sans condamner celle-ci à quêter des options économiques irréalistes qui eussent mis sur une voie de garage l'économie agricole tout entière.

À la fin des années 1970, en représentant moins du quart de la population active et en ne couvrant que le sixième des exportations départementales, l'agriculture n'est plus prépondérante en Dordogne. Comme le rappelle Pierre Delfaud²⁸, en dix ans la production agricole a pu être multipliée par 2,6 en francs courants, la production globale de l'agriculture départementale a pu progresser plus que dans le reste du pays, il n'en demeure pas moins que la dépopulation rurale entre 1970 et 1980, plus rapide en Dordogne que dans le reste de l'Aquitaine et la France, a laissé beaucoup de traces et de souffrances. À en juger certains chiffres fournis par les économistes, les Trente Glorieuses ne furent pas à certains égards aussi défavorables au département de la Dordogne sur le plan agricole qu'on pourrait le penser. Ces chiffres pourtant ne sauraient effacer autant de situations qui marquèrent une histoire collective éprouvante quant à l'image de paysans « frustrés de l'essentiel et incompris ». N'est-ce pas comme en écho de ses prédécesseurs qu'un président du CDJA, au début des années 1980, déclarait : « L'inefficacité de la politique agricole, les prix qui ne suivent pas le coût de la vie, l'organisation insuffisante des marchés, le faire-valoir direct dominant et coûteux, le climat humain irremplaçable dans le département entretenu par le monde agricole s'accompagnent d'une image dégradée de l'agriculture atteinte dans sa dignité ? ». La dignité fut bien le combat de l'agriculture périgordine à travers sa presse exhaustive. La mission de *L'Agriculteur* fut en effet accomplie dans sa tâche d'information, exaltée par le verbe des combats politiques et syndicaux. Certes, mais cette mission fut bien au-delà. Soucieux d'asseoir l'existence d'une agriculture désorientée dans une légitimité réaffirmée, le journal ne faillit pas. Confondu avec l'identité d'un territoire jusqu'au point de s'illustrer au départ dans la pérennité d'un vieux pays revendiqué, il distilla, au goutte à goutte, le langage de la modernité qu'entendirent les campagnes périgordines. Celles-ci prouvèrent que sans renoncer à leur âme, elles entendaient poursuivre les nouveaux enjeux économiques à l'aune d'un hexagone élargi. La vision de ce journal au support spécialisé, échappant à une conception étriquée, est restée un témoignage de portée exceptionnelle. Il retrace en effet, à la fois les multiples filiations de l'agriculture d'aujourd'hui en même temps qu'il soutient un héritage patrimonial et culturel qui fonde l'humanisme de la campagne périgordine à travers le temps et l'espace. Il fait ici pas moins se rejoindre en toute simplicité la civilisation de l'écrit, le combat syndical et la culture paysanne de notre temps.

J.-M. L.

Illustrations : Jean-Michel Linfort.

28. *Périgord Panorama*, mars 1982.

DANS NOTRE ICONOTHÈQUE ET LES JOURNAUX*

Lascaux et la presse des années 1940

par Brigitte et Gilles DELLUC

De tous les monuments historiques de Dordogne, c'est Lascaux qui a, depuis 1940, attiré le plus l'attention de la presse en France et à l'étranger.

Comment la découverte de Lascaux a-t-elle été ressentie et racontée ? Il sera fait ici une large place à tous les articles rapportant la découverte et les premières visites, en résumant la biographie des divers protagonistes de cette aventure¹. La suite, y compris les problèmes actuels non encore totalement résolus, copieusement « couverte » par la presse, ne sera pas évoquée ici.

I. La découverte en l'an 40

A. Une découverte en deux temps

La découverte de Lascaux a été souvent contée de façon fantaisiste : une trouvaille fortuite par quatre « enfants » et leur chien égaré le jeudi 12

* Les documents iconographiques présentés dans cette rubrique sont archivés à la SHAP.
1. Voir les biographies dans LAVAL, 2006 et DELLUC, 2008.

septembre 1940. Cette légende, télescopant les deux premiers épisodes, s'est très vite installée et répandue².

Ce n'est qu'en 1979 que la véritable histoire de cette aventure a pu être reconstituée : la découverte avait été effectuée par un jeune mécanicien automobile et une demi-douzaine de copains, mais en deux temps.

Le dimanche 8 septembre 1940, au-dessus de Montignac, dans la clairière d'un coteau boisé de pins et de chênes, un Montignacois de 18 ans, Marcel Ravidat³, repère, avec quelques camarades (Jean Clauzel, Maurice Queyroy et Louis Périer), un petit effondrement plein de ronces, naguère mis au jour par la chute d'un grand arbre. Son chien Robot gratte dans ce trou d'environ un mètre de côté et de profondeur. Au fond, s'ouvre un second orifice d'à peu près 30 cm de diamètre. Ravidat fait choir plusieurs pierres qui roulent très profondément : une pénétration sera possible après désobstruction. Quelques jours plus tard, le jeudi 12 septembre, il revient, sans son chien, mais avec trois autres garçons : Georges Agniel (16 ans)⁴, Simon Coencas (13 ans)⁵ et Jacques Marsal (bientôt 15 ans)⁶. Il s'est muni d'une lampe Pigeon, d'une lampe à pétrole bricolée dans un graisseur d'auto *Tecalemit* et d'un coutelas fait d'une lame de ressort d'auto.

Il élargit l'entrée, et, après une descente verticale de 3 mètres, il atteint le sommet du cône d'éboulis. De là, il se glisse entre l'éboulis pentu et la voûte hérissée de petites stalactites, passage difficile de 30 à 40 cm de hauteur. Après une descente d'environ 6 mètres, il arrive au plafond de la grotte (actuellement plafond du 2^e sas). Au-delà, il dégringole sur la pente qui continue sur 8 mètres jusqu'au premier gour, aujourd'hui comblé. Rejoint par ses compagnons, il franchit les gours. C'est à quelques mètres de là, dans le Diverticule axial, qu'à

2. Grâce aux premiers écrits de H. Breuil, L. Laval et J. Bouyssonie. Nul ne s'étonna que M. Ravidat se soit muni de lampes. J. Marsal diffusa cette saga : « C'était entré dans la légende et, moi-même, je racontais aux touristes que c'était pour aller chercher le chien qu'on avait découvert la grotte » (MARSAL, 1986).

3. Ce robuste jeune homme (1922-1995) était nommé le Bagnard en souvenir du Jean Valjean du film *Les Misérables* (1933). Dès l'ouverture au public (1948), il sera guide avec J. Marsal, jusqu'à la fermeture (1963). Renonçant alors à un maigre salaire, il partira travailler en usine jusqu'en 1982. En novembre 1986, il retrouvera enfin ses 3 compagnons lors de la sortie du livre de M. Ruspoli, *Lascaux, un nouveau regard*, grâce à M.-C. Ribault (éditions Bordas) et G. Delluc.

4. Ce frère blondinet (1923-2012), d'une famille périgordine exilée à Nogent-sur-Marne, est en vacances chez sa grand-mère. Il va vivre 15 jours au campement de Lascaux, puis ira reprendre la classe début octobre. Il ne reviendra guère qu'en 1986.

5. Jeune Parisien de Montreuil (né en 1927), réfugié à Montignac avec sa famille. Il est absent sur les photographies de septembre 1940 : il a regagné Paris quelques jours après la découverte, bien avant le 27 septembre : ce jour-là, une ordonnance allemande interdit le retour des juifs en zone occupée. Sa famille périt à Auschwitz, sauf sa sœur Éliette et lui : ils ont pu quitter Drancy, car ils n'avaient pas 16 ans. Il ne reviendra qu'en 1986.

6. Montignacois (1926-1989), collégien en vacances, il a l'idée de consulter L. Laval comme expert. Il ne reprend pas la classe et, avec M. Ravidat, campe sur les lieux jusqu'en 1942. Son récit de la découverte propage la fausse saga du chien et il s'attribue même le beau rôle de Ravidat. Fin 1942, malgré ses 17 ans, il sera requis par le STO outre-Rhin. Puis, rappelé de Paris par M. Ravidat, il deviendra avec lui guide officiel en 1948. À la fermeture, il restera comme agent technique des Monuments historiques. Il deviendra « Monsieur Lascaux » et l'inventeur M. Ravidat rentrera dans l'ombre.

la lumière fuligineuse de leurs lampes, ils aperçoivent les premières peintures. Ils vont ensuite de découvertes en découvertes. Le lendemain - vendredi 13 -, M. Ravidat, à la force des poignets, après en avoir élargi un peu l'orifice, descend à la corde dans un petit gouffre de 5 à 6 mètres de profondeur, appelé le Puits. Ce jour-là et le lendemain, accompagnés par le petit Maurice, frère de Simon Coencas, ils continuent d'explorer la grotte.

L'ancien instituteur Léon Laval est prévenu le 16 septembre et descend dans la grotte le 17 septembre dans l'après-midi ou le 18 au matin⁷. Le 21 voit l'arrivée de l'abbé Henri Breuil, alerté par son jeune ami Maurice Thaon.

B. L'abbé Breuil est consulté

Réfugié aux Eyzies depuis le 23 mai 1940, H. Breuil se dit menacé à Paris d'être arrêté par les Allemands. Au collège Bossuet de Cublac, près de Brive, il est informé le 17 septembre, par M. Thaon, de la découverte. Le « pape de la Préhistoire » arrive à Lascaux le samedi 21, avec son ami préhistorien, Jean Bouyssonie, dans la voiture du Dr André Cheyrier, de Terrasson, encore autorisé à circuler. Après un examen de trois jours, il revient très fatigué à Cublac et rédige le 23 septembre son premier rapport : il sera présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (séance du 11 octobre)⁸. Ce texte est parvenu à Paris *via* un visiteur de Lascaux, membre de la Radiodiffusion nationale installée à Vichy⁹, ville où H. Breuil va se rendre une semaine en novembre en vue de son départ hors de France, après avoir écrit une lettre énergique au maréchal Pétain¹⁰. Il revient par épisodes à Montignac. Du 2 au 12 octobre, il va à Toulouse pour « chasser les quartzites » de la Garonne. De retour à Montignac, il s'installe le 14 au proche château de Puy-Robert, chez H. de Montardy, pour surveiller, du 22 au 31 octobre et du 7 au 12 novembre, les premiers travaux de M. Thaon et de F. Windels, aidés par M. Ravidat et J. Marsal. Il repart le vendredi 13 décembre, *via* Brive et Toulouse (il y donne ses cours du Collège de France), pour l'Espagne (où il publie son rapport sur Lascaux) et le Portugal. Il gagne l'Afrique australe où il retrouve Mary Boyle et œuvre dans les abris ornés jusqu'en 1951¹¹.

7. L. Laval (1885-1949) a pris sa retraite en 1934. Grand amateur de communication, d'art, de littérature, d'histoire et d'archéologie, il est choisi comme expert par J. Marsal. Devant les dessins du lycéen G. Estréguil, descendu le 17 septembre, il comprend l'intérêt de la trouvaille et descend dans la grotte. Il parle de la découverte devant M. Thaon, proche de l'abbé Breuil. Il sera le responsable officiel de Lascaux jusqu'à l'ouverture au public. Il assure sa protection et celle des objets abandonnés par les Paléolithiques. Il s'attriste des premiers travaux qui maltraitent la grotte. Il publie *La Caverne peinte de Lascaux* (1948). Son fils François, géologue et universitaire, écrira une chaleureuse et précieuse biographie : *Mon père l'homme de Lascaux* (2006).

8. BREUIL, 1941.

9. LAVAL F., 2006.

10. HUREL, 2011.

11. Il fera une rapide fouille à Lascaux (1949), mais ne reviendra en France qu'en 1951. Âgé et malvoyant, il se décidera enfin à demander à A. Glory de calquer les gravures de la grotte. Ses éphémérides en Dordogne ont été publiés (BREUIL, 1960).

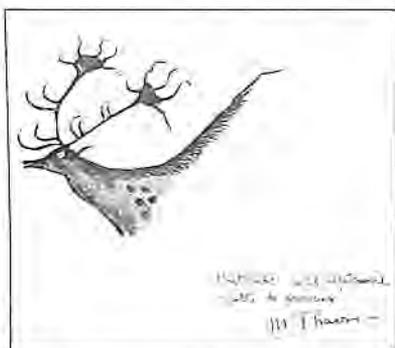


Fig. 1. Grand cerf du Diverticule axial. C'est un des premiers dessins de M. Thaon (22 septembre 1940). Il sera reproduit dans la presse (coll. E. Leymarie).



Fig. 2. Entrée primitive de Lascaux. Le préhistorien D. Peyrony donne l'échelle (22 septembre 1940).

Son jeune collaborateur, le Parisien M. Thaon (1918-1999), prisonnier évadé, a renoncé à rejoindre la France libre après Mers El-Kébir. Démobilisé, il a pris contact à la mi-août 1940 avec H. Breuil, ami et parent de sa famille, alors à Périgueux à la suite d'une plaie oculaire. À la recherche de son frère, il réside à Montignac. Il téléphone la nouvelle de la découverte à l'abbé le 17 septembre à Cublac, puis, le 20 à vélo, lui apporte ses croquis des peintures (fig. 1). Ils emportent la conviction de l'abbé qui gagne Lascaux le 21. Dès le début d'octobre 1940, les nombreuses visites de Lascaux seront interrompues (sauf le dimanche) pour lui permettre d'exécuter des plans, copies et photographies des peintures¹².

Parmi les premiers visiteurs : le 22 septembre Denis Peyrony¹³ (fig. 2), le 24 l'abbé André Glory, puis des milliers de curieux¹⁴. Une huvette est même installée sur place. M. Ravidat et J. Marsal font visiter la grotte moyennant 2 F par personne (0,30 euro). Vivant sous la tente puis sous une cabane de fortune, Ravidat et Marsal, rémunérés et ravitaillés par le régisseur B. Parvau, gardent l'entrée de la grotte, jour et nuit, jusqu'en 1942. L. Laval fait fonction de conservateur, y descend presque chaque jour¹⁵. Malgré l'affluence des visiteurs et grâce à la surveillance de ce trio, les objets abandonnés par les Magdaléniens et les parois décorées ont été protégés.

Les premiers travaux de photographie sont effectués par Fernand Windels. Ce réfugié parisien,

d'origine belge, initié à la photographie par Laure Albin-Guillot, réside désormais à Montignac. Dès le 14 octobre 1940, à la demande de H. Breuil, il prend de nombreux clichés dans la grotte, y compris en infra-rouge, avec une grosse chambre à soufflet. Les pauses sont longues, éclairées par trois

12. Cette mission rémunérée par les Beaux-Arts aboutira à une trentaine de relevés NB et couleurs à la chambre claire. Appelé à collaborer avec le préhistorien allemand M. Richter, il arrête ses travaux au printemps de 1942. Il rédige une inédite *Monographie de la grotte de Lascaux* (THAON, 1945). H. Breuil sera déçu de ses résultats et il fera appel au photographe F. Windels.

13. D. Peyrony (1869-1954), préhistorien des Eyzies, est le représentant des Beaux-Arts. « Convoqué » par H. Breuil il visite Lascaux le 22 et le 28 septembre. Il informe la SHAP le 23 septembre. A. Cheyrier a fait de même la veille (BSHAP, p. 426-427). Comme H. Breuil, il est convaincu de la datation « périgordienne » (gravéttienne) des œuvres de Lascaux. On connaît le dialogue, D. Peyrony : « Périgordien ? » Réponse de Breuil : « Topez là ! »

14. Parfois plus de 1 000 personnes par jour.

15. Il en gardera la clef jusqu'aux premiers travaux d'aménagement touristique.

ou quatre lampes à carbure. Ses clichés illustreront *La Caverne peinte de Lascaux* de L. Laval en 1948 et, la même année, le premier livre publié par lui : *Lascaux, chapelle Sixtine de la Préhistoire*. Il éditera les *Quatre cents siècles d'art pariétal* de H. Breuil (1952).

II. La presse alertée dès septembre 1940

L'armistice est intervenu il y a deux mois et demi. La France est coupée en deux. La ligne de démarcation, alors strictement étanche, sépare la zone occupée, au nord, de la zone dite libre, au sud. L'essence est rare et les quotidiens manquent de papier pour rapporter les événements militaires et diplomatiques. Pourtant, ils dépêchent à Lascaux des envoyés spéciaux. Le dépouillement de la presse permet de relever des détails de l'histoire de Lascaux, peu ou pas connus, quelques erreurs qui vont se pérenniser, et surtout de savoir comment cette fabuleuse aventure a été ressentie par les premiers témoins et les journalistes. Leurs journaux sont édités dans cette zone non occupée, sauf *L'Illustration*, *La Petite Gironde* et *La France de Bordeaux*. *Le Journal* et *Paris-Soir* sont édités dans les deux zones¹⁶.

Le Petit Parisien ouvre le feu les 25 et 26 septembre, avec deux gros articles d'André Le Bret, envoyé spécial¹⁷. Le titre interroge : « Est-ce la plus belle grotte préhistorique du monde ? Les experts l'affirment ». Quatre « gars d'ici » suivent un renard. Leur chien s'arrête devant un trou. Voilà Robot qui entre indûment en scène le 12 septembre. La légende est lancée et la suite est télescopée. Sans entrer, ces gars courent prévenir instituteur et régisseur et reviennent avec bougies, lanterne et corde ! « Ravidat descend le premier et remonte émerveillé [par cette] sorte de Louvre préhistorique ». Dans le journal du lendemain, la visite est plus complète. L'âge des peintures ? « De vingt à trente mille ans, dit l'abbé Breuil, l'éminent savant que *Le Petit Parisien* a interviewé ». H. Breuil se fait modeste : « Ma contribution se borne à deux lions. » Le journaliste décrit la grande salle (30 m de long !) : « On y voit surtout des bœufs [*sic*] ». Puis les autres galeries, avec des « fresques¹⁸ », et le Puits, « dont l'entrée est étroite et dans laquelle l'on se glisse par une échelle tenue par trois paires de bras vigoureux ». Dans le Puits, « un drame

16. Il y a deux *Paris-Soir* bien différents (Paris et Lyon). Celui de Paris est aux mains des Allemands. Tous ces journaux, aux ordres de la censure et largement subventionnés, disparaîtront à la Libération sauf *La Croix*.

17. Le journal est imprimé à Aurillac. On doit à A. Le Bret une tragi-comédie horrifique pour le Grand Guignol : *L'Affaire de la rue Mouffetard* (1924).

18. Une fresque est une peinture murale sur un enduit frais, apposé sur la paroi. À Lascaux, il n'y a eu aucune préparation des supports et, donc, aucune fresque. Ce mot emphatique est souvent employé dans la presse.

de l'époque préhistorique ». Suit la description, conclue par : « Je vous le dis, une véritable tragédie »...

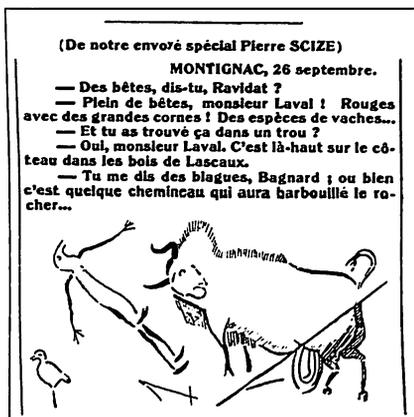


Fig. 3. La scène du Puits.
 Article de P. Scize, Paris-Soir (Lyon)
 du 27 septembre 1940.

C'est dans le *Paris-Soir* édité en zone libre que Pierre Scize¹⁹ publie le 27 septembre « Trois enfants qui jouaient dans une grotte [sic] découvrent des peintures vieilles de plus de 30 000 ans ». L'article, bourré d'erreurs, s'ouvre sur le « petit » Ravidat allant consulter un L. Laval dubitatif. Mais « ce n'est pas ce petit Ravidat qui le fera marcher. Comme il est excité, ce gosse ! Pas encore quinze ans... Le petit aura vu des images, entendu des histoires. Il fabule, c'est de son âge²⁰ ». Le reste est du même tonneau. La découverte date du « 11 septembre ». « On a fait basculer un petit rocher et le trou est apparu ». Et Ravidat descend avec son chien (rebaptisé *Dick*). « Les cailloux qu'il entraîne font un bruit effrayant dans les ténèbres. Sa petite lampe de poche rougeoie à peine. » Le mérite de l'article est de fournir, sans doute de la main de l'auteur, un dessin de la scène du Puits avec le bison fonçant sur l'homme au sexe érigé²¹ (fig. 3).

Dans *Le Journal* (éditions de Limoges et de Paris) du 27 septembre, Louis Hamré²² annonce : « Grande découverte archéologique ? En cherchant des trous de renard, quatre jeunes Périgourdins mettent au jour une grotte renfermant un magnifique ensemble de peintures préhistoriques ». Il fournit un cliché, très grand angle, de la Nef et une belle photo de groupe. Dans la légende, Marsal est devenu « le jeune Ravidat » et Ravidat est désigné comme « son camarade Marsal²³ » (fig. 4). Enthousiasme : « Ce n'est plus une caverne, c'est un musée ! ». Ces adolescents témoignent : « Nous parvenons à ce trou dont nous avions déjà entendu parler²⁴ [...], à moitié bouché par le squelette

19. C'est Michel-Joseph Piot (1894-1956). Amputé d'un bras durant la Grande Guerre, congédié du *Canard enchaîné* pour avoir accepté la Légion d'honneur. Ami du cinéaste Louis Delluc, il deviendra un célèbre chroniqueur judiciaire et du Tour de France.

20. Rappelons que Ravidat a 18 ans et est mécano dans un garage depuis deux ans.

21. Ce sexe est curieusement bifide. Ce dessin sera repris dans un album de l'abbé Estay, avec d'autres de M. Thaon, publiés dans la presse de 1940 (*Courrier du Centre* du 27 septembre, copiés par A. Glory pour *La Croix* des 6-7 octobre).

22. L. Hamré a écrit *Vidocq, maître du crime* (1930) et des reportages (notamment sur la récente guerre en Finlande).

23. Ce cliché sera utilisé aussi, mais avec une légende correcte, par P. Poitevin, dans *L'Écho du Centre*.

24. En effet, c'est M. Ravidat qui en a parlé : il a découvert l'entrée le 8 septembre.



Fig. 4. À l'entrée de Lascaux. De g. à dr. : L. Laval, J. Marsal, M. Ravidat et M. Thaon, appuyés sur la barrière de protection de l'entrée déjà très élargie (Le Journal du 27 septembre 1940).

d'un cheval²⁵ ». Agniel intervient : « On entend la pierre rouler et rebondir de plus en plus loin. » Marsal : « Avec des bruits sourds comme s'il y avait eu des échos. »

Ravidat conclut : « Y a pas, que j'dis, faut voir c'qu'il y a là-dedans ! ». Le journaliste rapporte : « L'un d'eux a sur lui une cordelette, une mauvaise ficelle pour mieux dire. Elle servira à descendre le plus audacieux. » C'est Ravidat bien sûr qui descend, « roule sans pouvoir se rattraper » et « distingue enfin les contours indécis d'une énorme caverne ». À la remontée, il aurait déclaré : « On reviendra cet après-midi avec une lampe à pétrole !²⁶ » On ne sait qui aurait dit, un peu plus tard, toujours selon L. Hamré : « Toute la caverne est peinturlurée de bestiaux ! »

Ces quatre « petits gars » explorent ensuite la grotte du vendredi 13 septembre au matin du 16 et informent L. Laval. « Je les ai envoyés promener », aurait répondu celui-ci²⁷. Mais il est bientôt convaincu par les

25. En fait c'était un âne, jeté là pour s'en débarrasser.

26. La « ficelle » de Ravidat, sa chute et ce « On reviendra cet après-midi avec une lampe à pétrole ! » sont absents dans le rapport rédigé par le jeune inventeur, à la demande de L. Laval. L. Hamré télescope les faits du 8 septembre (« On reviendra avec une lampe à pétrole »), du 12 (la désobstruction et la pénétration dans la grotte) et du 13 (la descente de Ravidat à la corde dans le Puits).

27. Il est confirmé, dans ce texte du 27 septembre, que S. Coencas, réfugié parisien, a déjà regagné la capitale.

dessins de son ancien élève Georges Estréguil (une tête de bison et une de cerf)²⁸ puis par ceux de M. Thaon. Après l'abbé Breuil²⁹, la foule accourt : « 1 200 visiteurs dimanche dernier ». Un marchand de bestiaux admire une belle vache : « Aujourd'hui, elle vaudrait 6 000 francs ! »

Le lendemain, toujours dans *Le Journal*, Louis Hamré, avec une carte et une photo du deuxième taureau de la Salle des Taureaux³⁰ (fig. 5), en rajoute et, depuis Brive, se fait descriptif et imaginaire : « Grande découverte archéologique. Ce que j'ai vu dans la grotte aux peintures de Montignac ». L'entrée est encore très étroite et il faut ramper. Les lampes à acétylène lui montrent plus de 200 peintures : un vrai « plafond de théâtre » dans la Salle des Taureaux. C'est une « scène de chasse bien entendu », avec des « cerfs s'enfuyant » et un « cheval sauvage émergeant de la savane ». L'imaginaire journaliste découvre même « des antilopes analogues [à celles] d'Afrique équatoriale », des « rhinocéros bi et tricornes » et des « oiseaux gigantesques ». Sans compter « un petit bison qui considère d'un air perplexe un poulain



Fig. 5. La Salle des Taureaux (détail). Cette mauvaise photographie est la première des peintures de Lascaux (*Le Journal* du 28 septembre 1940).

28. L'abbé Breuil place par erreur le lycéen G. Estréguil parmi les inventeurs dans son rapport académique. Très peu après sa première descente, L. Laval aurait demandé au polytechnicien Marc Arsène-Henry de lui donner son avis (selon son fils Xavier, *BSHAP*, 2007, p. 496). Cette « expertise » n'est pas confirmée par François Laval, le grand témoin de ces premières années de Lascaux.

29. Le célèbre « pape de la Préhistoire » est ici re-baptisé *Breuilh* et *Breuille*.

30. Nous utilisons ici les toponymes devenus conventionnels. Les deux photos d'Hamré, éclairées au magnésium, sont les premiers clichés pris dans Lascaux.

effaré » et « des petits oiseaux fort amusants ». Dans les autres galeries, d'autres animaux « peinturlurés » (selon « l'un des jeunes découvreurs »), dont « un ourson qui regarde des antilopes, des bouquetins considérant, pensifs, un cadavre de cheval [et] certaines formations rocheuses, travaillées et peintes, [représentant] des mufles de bisons ». Voici enfin trois pièces capitales qui ont intéressé l'abbé Breuil : des « peignes à quatre dents » formant « barrière » ou « piège » ; un « écusson rectangulaire fait de neuf cases colorées » (un de nos « blasons ») ; et enfin la scène du Puits. Celle-ci, « au fond d'un gouffre de huit mètres », comporte : un homme à tête d'oiseau couché ; « un bison éventré [qui] le fixe d'un œil satisfait » ; « un rhinocéros à trois cornes [qui] s'enfuit³¹ », et, « du haut de sa branche d'arbre, un petit oiseau extrêmement drôle [qui] semble se rire de tous ! ». L'ensemble des peintures est daté par « les préhistoriens » de la « période périgourdine³² ». Bref, pour l'auteur, Lascaux représente quelque chose d'extraordinaire « si les peintures sont authentiques » et même si elles ne le sont pas...

Pierre Poitevin est l'envoyé spécial de *L'Écho du Centre*. Il donne deux bons articles, les 27 et 28 septembre³³. Le premier, intitulé « Des jeunes gens découvrent en Périgord la plus riche grotte de préhistoire du monde », s'ouvre sur la photo montrant L. Laval, J. Marsal, M. Ravidat et M. Thaon devant la barrière de l'entrée excavée. Le récit du 12 septembre, avec Ravidat et ses trois compagnons, est bien décrit et les âges, indiqués. Pas de chien ni d'allusion au 8 septembre, mais « ils étaient partis détruire de la sauvagine ». Du fond de son trou, Ravidat ne peut plus remonter et on lui tend une corde secourable... Tout le monde descend et parvient à la Salle des Taureaux : « Antre d'Antinéa ou caveau de Tout-Ank-Hamon ! », s'exclame le journaliste. Au retour, les jeunes gens s'adressent à L. Laval, qui, selon le journaliste, « jadis vint au secours, dans les Pyrénées de l'actrice Pearl White³⁴ », puis à « un étudiant en lettres, Estréguil, le diligent correspondant du *Courrier du Centre* [...], qui prit des croquis sommaires et cette fois M. Laval fut convaincu [...]. M. Thaon, réfugié de Paris, élève de l'abbé Breuil, se mit à son tour à leur disposition ».

Le second article s'orne de deux croquis des animaux du Diverticule axial par M. Thaon : « Dans la grotte de Montignac, les merveilleuses fresques d'animaux gravées et peintes par les artistes de la préhistoire. Les savants sont d'accord : authenticité indiscutable. Collection unique au monde ». Contentons-nous de relever des points de détail anecdotiques, sans négliger l'emphase des

31. Vue de profil, l'oreille de l'animal donne l'illusion d'une troisième corne.

32. H. Breuil et D. Peyrony avaient daté ces œuvres du Périgordien (aujourd'hui Gravettien).

33. Il existerait aussi un article de *La Petite Gironde*, non signé, du 28 septembre.

34. Cette information n'a pu être confirmée (F. Laval, *in verbis*, 13 septembre 2012). La célèbre actrice du muet (*Les Mystères de New-York*, 1914) s'était retirée en France en 1923 et y mourut en 1938.

descriptions. L. Laval est un « aimable guide ». Pendant vingt-cinq ans, il enseigna aux « gosses de Montignac ». Il pense tout d'abord à une farce : « J'aime à plaisanter et je pensais que ces jeunes gens, connaissant mon bon caractère, voulaient me faire marcher ». P. Poitevin décrit les deux tentes, le mai sommé des drapeaux de l'audacieux Ravidat et « les jeunes explorateurs, simples, timides, craintifs et comme ahuris encore de leur aventure ». Et aussi des détails : « une tranchée bordée d'une balustrade en bois conduit à un affaissement de terrain formant comme un trou produit par un obus de petit calibre ³⁵ », des marches taillées dans la glaise grasse, des pas hésitants « vers l'abîme », des corps « arc-boutés » faute d'une rampe encore absente... « Alors commence la stupéfaction des visiteurs », des « fresques fantasmagoriques [...], comme dans un stéréoscope géant ». Le grand taureau est devenu « un bison énorme de six mètres de long, dont on paraît avoir troublé le repos. Les cornes nouées, l'œil sanguin sortant de l'orbite, le monstre trapu et ramassé semble charger sur nous ³⁶ ». Plus loin, « ces vaches d'un troupeau effrayé et s'écartant au galop sont d'un vivant réalisme ». La visite continue dans les autres galeries avec des « chevaux arabes ³⁷ », « la frise légère et gracieuse des têtes de rennes aux ramures de bois ouverts ³⁸ », un taureau « courroucé » et même « deux bêtes inconnues, bicornes et armées de deux espadons ». Au bas d'un à-pic de huit mètres, est dessinée « l'attraction la plus curieuse du cirque préhistorien de Lascaux. La scène est horrifiante. » À cela s'ajoute le mystère des signes (barrières, armoiries, huttes ou paillotes de roseaux), « comme le pense le Dr A. Cheynier. Il ne peut s'agir d'un nouveau Glazel, disent les savants, mais d'un ensemble unique au monde, rapportable au Périgordien, c'est-à-dire au temps où les trois races de Grimaldi, de Cro-Magnon et de Chancelade vivaient ensemble à l'époque du Renne ³⁹ ». Enfin, « il importe de prendre des mesures urgentes [...] pour sauver de la convoitise des barbares modernes la grotte de Montignac, d'ores et déjà Louvre de la préhistoire ⁴⁰ ».

Le Petit Gaillard du 28 septembre, « quotidien d'informations brivistes et régionales », donne un article du Dr André Cheynier : « Découverte préhistorique sensationnelle à Montignac-sur-Vézère. La caverne ornée la plus belle du monde ». Le signataire, « membre correspondant de la Commission

35. En octobre, lors de la visite du comte Bégouën, l'orifice initial (20 cm de diamètre), très élargi, rappellerait plutôt, d'après les photos, l'entonnoir d'un gros obus.

36. Aujourd'hui, ce grand taureau, long de 5,50 m, est devenu le logo chargé, au contraire, d'attirer en Dordogne le maximum de touristes.

37. Ils sont devenus « chinois » avec l'abbé Breuil, par référence aux *Cent chevaux* si élégants de l'art chinois, illustrés notamment par Lang Shining (1688-1766), alias le père jésuite Giuseppe Castiglione.

38. Ce sont des cerfs. On va imaginer que ces vieux mâles passent une rivière à gué. Rien ne vient confirmer ces « cerfs nageant ». Lascaux n'a qu'un seul renne, gravé dans l'Abside.

39. Ces « races » étaient alors considérées comme les ancêtres des « races » noire, blanche et jaune.

40. L'identité des « barbares modernes » n'est pas précisée.

des Monuments historiques », en bon préhistorien, fait une honnête description des circonstances de découverte et du contenu de Lascaux. Péchés véniels, il ampute l'inventeur Ravidat de son *t* final et omet Agniel qu'il remplace par Queyroy. Il y a, encore une fois, télescopage entre la découverte du 8 septembre et la pénétration du 12 septembre. Le médecin raconte son voyage du 21 septembre avec J. Bouyssonie et H. Breuil et leur réception par B. Parvau (rebaptisé Parveau), régisseur du domaine⁴¹. Ce médecin, familier des descriptions anatomiques comme on l'était alors, sait décrire : la visite est très classique, assez complète et nullement lyrique. Bien sûr, il parle de « fresques », mais il n'est nullement question ici de magie ni d'interprétations farfelues. Les divers signes sont mentionnés, avec, comme souvent à l'époque, d'inévitables comparaisons (barrières, pièges, blasons, tectiformes de huttes et paillottes de roseaux). Le Puits mesure de 6 à 8 mètres. L'auteur, sans doute avec l'aide de H. Breuil, décompose la technique des peintures-gravures de la Nef, que précisera A. Glory plus tard. La datation périgordienne est retenue et il est précisé que Franck Delage, préhistorien limougeaud, a rappelé que la grotte voisine de La Balutie a fourni des vestiges de cette époque. L'aménagement va commencer sous la direction du régisseur : il n'est pas interdit de rêver...

L'Argus du Périgord, quotidien de Périgueux, reprendra le 2 octobre cet article sous le titre suivant : « La grotte à peintures de Lascaud [sic], près Montignac ».

III. Les semaines suivantes

La Croix, repliée à Limoges, donne, le 1^{er} octobre 1940, un article du chanoine Amédée Bouyssonie⁴² : « La grotte à peintures préhistoriques de Lascaux, près Montignac, Dordogne ». Pour lui, c'est L. Laval l'initiateur : « Il excitait quelques jeunes gens à chercher les grottes naturelles ». Et la découverte initiale de M. Ravidat est désormais oubliée : « Le 12 septembre, quatre des plus hardis avisèrent une ouverture sur le plateau de Lascaux... ». Les deux lampes à pétrole préparées par Ravidat ont disparu : ils explorent... « à la lueur d'une lampe électrique ». M. Thaon est « un peintre de talent », ami de H. Breuil qu'il vient prévenir à l'école Bossuet de Brive. Les croquis du jeune homme ont sur l'abbé un effet, « on peut le dire, magique ». Les visiteurs

41. Avant la guerre, la comtesse de La Rochefoucauld-Montbel, propriétaire du domaine et de la grotte de Lascaux, et le comte Charles-Emmanuel résidaient habituellement à Paris ou en leur château de Dinard. Ils sont réfugiés en zone non occupée. Ils visitent leur grotte le 17 octobre 1940. Le comte montera une société d'exploitation touristique (1948 à 1963).

42. Jean Bouyssonie (1877-1965) et son frère Amédée sont prêtres et professeurs à l'École Bossuet, près de Brive. Ils ont découvert la sépulture néandertalienne de La Chapelle-aux-Saints (1908). Jean, ex-condisciple de Breuil au séminaire, est préhistorien ; Amédée est surtout théologien. L'article, modestement signé A.B., a été précédé d'une brève annonce le 28 septembre.

admirent « plus de cent figures peintes », y compris un bras humain dont la main est cernée de rouge⁴³ ». Dans la scène du Puits, c'est le rhinocéros qui a tué l'homme. Sur le corps de diverses bêtes, des « flèches » semblent indiquer « une chasse laborieuse ». Voici aussi des peignes, des huttes de paille, çà et là, et des blasons... Les animaux ont un contour seulement indiqué ou toute la surface du corps peinte, pommelée, « comme une estompe ». Parfois on note des reprises et restaurations, des peintures complétées par la gravure, et d'innombrables dessins gravés. Ailleurs « une nouvelle fresque recouvre plus ou moins l'ancienne ». Il y a bien « quelques faiblesses » : « Les bœufs [*sic*] et les cerfs ont la tête vue de profil alors que cornes et bois [sont] vus de face. Mais c'est déjà du grand art ». Le visiteur a été bien guidé : « Il faut avoir visité ce sanctuaire avec l'abbé Breuil, qui garde, en une mémoire visuelle impeccable, toutes les autres représentations des grottes ornées de France et d'Espagne⁴⁴ ». C'est sans doute du « pape de la Préhistoire » que le chanoine a appris que tout cela date de l'Aurignacien et du Périgordien⁴⁵, « comme le Portel (Ariège), Labattut (Dordogne) et les peintures rupestres d'Espagne orientale⁴⁶ ». Le préfet de la Dordogne est venu conférer le 28 septembre avec les notabilités, dont MM. Breuil et Peyrony, « pour assurer la préservation et concilier tous les droits en jeu en cette affaire⁴⁷ ».

Voici venir, dans le numéro des 6-7 octobre 1940 de *La Croix*, l'abbé André Glory, « président de la Société spéléologique d'Alsace ». Présent parmi les premiers visiteurs le 24 septembre, il sera le grand chercheur de Lascaux de 1952 à 1963⁴⁸. L'article, intitulé « On découvre en Dordogne des fresques les plus vieilles du monde » fait un peu doublon avec celui d'A. Bouyssonie du 1^{er} octobre et s'orne d'un très mauvais décalque d'un dessin de M. Thaon, paru dans l'article de P. Poitevin (fig. 6). Ici ce sont « trois jeunes gens⁴⁹ » qui

43. C'est le signe rouge cruciforme proche du cheval rouge au galop du Diverticule axial.

44. Ce mot de « sanctuaire », sous la plume d'A. Bouyssonie, semble montrer que Lascaux est pour lui un lieu religieux et non l'ancre d'un magicien, comme le pensait alors les préhistoriens, tels H. Breuil et H. Bégouën.

45. H. Breuil rechignera devant la première datation C14 sur charbon, magdalénienne : 15 500 BP (*American Antiquity*, 1951, p. 51, et *Bulletin de la Société préhistorique française (BSPF)*, 1954, p. 544-549). Il ne tiendra pas compte des premières études, notamment d'A. Laming, qui déterminent comme magdaléniens les nombreux silex recueillis.

46. Les peintures du Levant espagnol sont en fait plus tardives.

47. En résumé : l'inventeur n'a aucun droit ; le propriétaire du sol est propriétaire du sous-sol, mais a des obligations car Lascaux va faire partie des Monuments historiques.

48. Ce prêtre préhistorien (1906-1966) a fait ses études de théologie en Alsace. Ordonné en 1933, il y a exercé jusqu'en 1939. Protohistorien en Alsace, il était spéléologue dans le Midi. La guerre le conduit à Toulouse. Il y suit les cours du comte Bégouën et soutient sa thèse. Venu dès le 24 septembre 1940 à Lascaux, il fera une place à cette grotte en 1944 dans un livre (GLORY, 1944), y compris en couverture. Sur la demande de H. Breuil et malgré son arthrose, il étudie Lascaux de 1952 à 1963. Il meurt sur la route en juillet 1966 : le manuscrit de sa monographie (coupes stratigraphiques et inventaire des nombreux objets de Lascaux) pour *Gallia* (CNRS) et les objets recueillis par lui disparaissent. Son « trésor » sera retrouvé en 1999 et publié en 2008.

49. En effet, S. Coencas est déjà reparti à Montreuil.

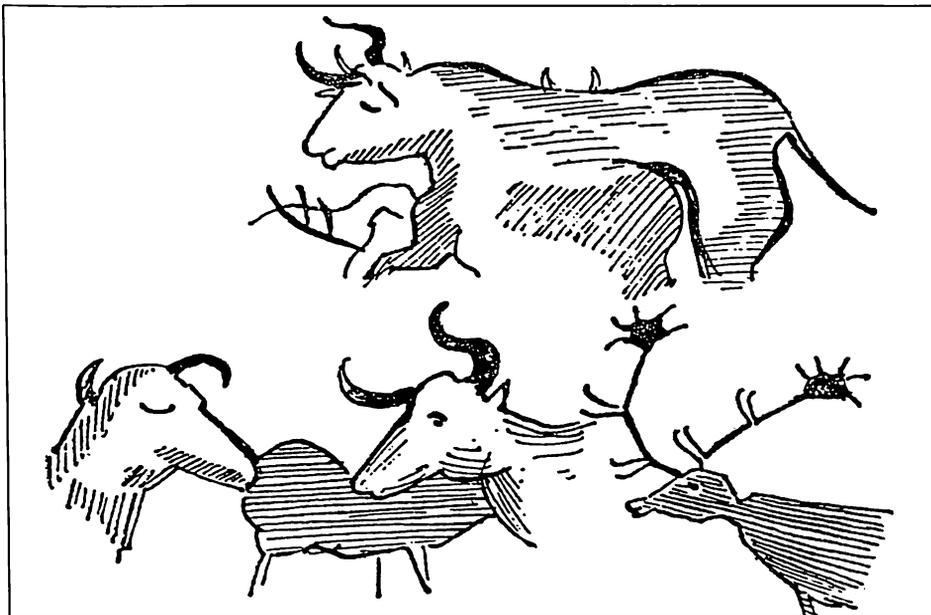


Fig. 6. Quelques figures du Diverticule axial. Ces croquis d'A. Glory (La Croix, 6-7 octobre 1940) sont des mauvaises copies des dessins de M. Thaon (Le Journal du 28 septembre).

ont découvert « une centaine de fresques merveilleuses, les plus vieilles du monde⁵⁰ ».

On reconnaît le style de l'abbé Glory, volontiers emphatique et dépourvu d'humilité. Des « circonstances providentielles » l'ont conduit « d'Alsace en Languedoc » et son « éminent collègue, le comte Bégouen » [sic], l'a « familiarisé aux initiations magiques de félins, d'équidés, de rennes aux allures craintives⁵¹ ». Mais c'est ici « la plus belle école de maîtres-peintres antiques que l'Europe et le monde peuvent s'enorgueillir de posséder ». La Salle des Taureaux mesure « plus de 50 mètres de long » ; elle est « précédée de cuvettes en cristal⁵² ». Il s'attarde dans la salle avec son « maître en Préhistoire, M. l'abbé Breuil », décrit les animaux de la « fresque », y

50. Deux décennies plus tard, au terme de son étude, il rajeunira Lascaux en datant du Magdalénien II les objets retrouvés.

51. Traduction : 1 - Les « circonstances providentielles », ce sont la défaite et la retraite de l'armée ; 2 - Son « éminent collègue » enseigne la Préhistoire à Toulouse et est le maître des cavernes du Volp (Ariège), alors que le jeune abbé est doctorant et connaît mal encore le Paléolithique ; 3 - Comme le comte Bégouën et aussi H. Breuil, il opte pour une interprétation magique de l'art paléolithique. À la fin de sa vie, malgré A. Leroi-Gourhan et sur la foi de sommaires comparaisons ethnographiques, il imaginera l'intervention de chamanes.

52. La salle mesure en fait 18 m de long. Les cuvettes en cristal sont les gours formés par de petits barrages de calcite. Breuil en percera les fonds et l'eau, s'engouffrant dans un entonnoir naturel, placé au deux tiers de la salle, provoquera un affaissement de plus d'un mètre du sol du Diverticule axial (BSPF, 1950, p. 356).

compris le « petit ours aux griffes acérées » et, en retournant une plaque fichée « profondément dans le sol stalagmité », a « la surprise d'y découvrir une tête peinte en noir dont la place au plafond est manquante⁵³ ». Le Puits, descendu grâce à l'échelle souple, retient plus longtemps l'auteur : la « scène de chasse vécue » est « émouvante », mais - surprise - c'est l'« homme stylisé » qui semble « perdre ses entrailles, se rejette en arrière devant un bison furieux [...], tandis qu'un oiselet, perché sur un bâton, attend le dénouement du drame ». La Nef contient « un balcon garni de fresques d'animaux », dont peut-être « le damier armorial de la tribu ? ». Ce jour-là sont venus les officiels, dont le préfet de la Dordogne, Denis Peyrony, Jean Maury, inventeur de la grotte du Grand Roc et propriétaire de Laugerie-Basse, l'abbé Estay, curé des Eyzies et impénitent inventeur... Le pieux lecteur de *La Croix* doit frissonner en lisant maintenant quelques paragraphes épiques : « Tandis que la foule officielle stupéfaite s'écoule, [l'abbé] continue en spéléologue l'exploration de galeries encore inconnues, avec M. Maurice Thaon ». Il remarque des points rouges « en rampant dans un diverticule étroit où le corps pour avancer s'allonge et frétille à la manière d'une anguille ». C'est le Diverticule des Félines. Puis c'est une incursion dans une diaclase : il imagine entrevoir « tout un monde de lignes enchevêtrées », avec « chevaux, bison, ours, félin, cerfs, tête humaine dolichocéphale⁵⁴ ». Suit enfin une longue dissertation sur les superpositions témoignant de « plusieurs époques », une évocation des peintures du Levant espagnol en raison de la perspective tordue des ramures et une attribution des œuvres au Périgordien, « caractérisé par des lames en silex à bords abattus ou demi-abattus qui manquent à l'Aurignacien⁵⁵ ».

Un court article de *L'Avenir de la Dordogne* du 8 octobre, émanant d'un correspondant local (peut-être L. Laval), n'est pas signé : « Les visiteurs affluent à la grotte préhistorique de Lascaux ». L'auteur cite des notables locaux ou réfugiés, dont le capitaine Le Roy, fils de l'auteur de *Jacquou le Croquant*, qu'accompagnent les abbés Bouyssonie et l'abbé Breuil « de retour ». La visite officielle du préfet Jacquier est mentionnée⁵⁶. Mais voici un détail intéressant : « Un reporter de *The Life*, journal de New-York, prit des photos extérieures et intérieures⁵⁷ ». La Radiodiffusion nationale, confortablement installée

53. Il la photographiera quelque vingt ans plus tard. Grâce à sa diapositive, nous effectuerons un remontage des figures de cette paroi. Après les divers travaux et l'épandage récent de chaux, cette plaque est devenue illisible.

54. Il se trouve là au-delà du Puits, vers la Salle ensablée, secteur vierge de toute fréquentation paléolithique.

55. Après un examen plus minutieux, A. GLORY se rendra compte que ces fines lamelles à dos ne sont pas des fragments de pointes de la Gravette, mais qu'elles sont typiquement magdaléniennes (GLORY, 2008).

56. Grâce à lui, la grotte sera classée parmi les Monuments historiques le 27 décembre.

57. *Life* publiera un article bien illustré. En 1942, *The Illustrated London Life* fera de même (LAMING, 1964, p. 183). En 1947, Ralph Morse de *Time-Life* viendra prendre des photos et en 1948 paraîtra, dans *The National Geographic Magazine*, un beau reportage.

à l'hôtel du *Soleil d'or*, sous la direction de Jean Antoine et de Paul Gilson enregistre des disques d'interview de Jacques Marsal, H. Breuil et M. Thaon, que relaient les postes régionaux⁵⁸. « Le jeune inventeur Marcel Ravidat reçoit un télégramme de félicitation des Compagnons de France bergeracois-sarladais ». L. Laval remercie. Enfin, les visites sont interrompues, sauf le dimanche « par suite d'aménagements à l'entrée de la grotte et pour permettre à M. Thaon, dessinateur, de dresser des plans en vue de l'aménagement intérieur de la cavité ».

C'est un grand jour que raconte *Paris-Soir* (édition de Lyon), sous l'alerte plume (par téléphone...) de René Barotte, envoyé spécial⁵⁹, le 31 octobre⁶⁰. Le titre est long, à rallonge sur deux colonnes : « Deux savants se sont rencontrés dans la grotte de Lascaux. L'un était l'abbé Breuil, du Collège de France, l'autre le comte Bégouën, professeur de Préhistoire à Toulouse. Tous deux ont identifié, devant *Paris-Soir*, la grande et la plus ancienne fresque du monde que des enfants [*sic*] ont découverte ». Au Muséum de la Ville rose, René Barotte a été invité à Lascaux par l'aimable comte⁶¹ : « Voulez-vous assister à une leçon qui sera, certes, la plus curieuse que j'aie donnée dans ma longue carrière ? Nous partons demain, vous, deux de mes meilleurs élèves⁶² et moi pour Montignac, où j'ai l'intention de visiter cette grotte récemment mise à jour [*sic*] par des enfants du village...⁶³ ». Et les voici, le lendemain, tous quatre, dans le train. Le comte apparaît « sous son aspect le plus familier, préhistorien et homme d'esprit que les Toulousains rangent parmi les figures les plus étonnantes de leur galerie contemporaine ». Décrivons : « De visage coloré, portant une barbe blanche, le comte Bégouën semble plutôt un vieux loup de mer qu'un archéologue » et d'ailleurs, selon le comte, « les Bégouën ont toujours eu des roulettes aux pattes ». Barotte voit bondir, sur le quai de

58. J. Antoine, directeur des Actualités radiophoniques, avait été le premier radio-reporter du Tour de France. P. Gilson avait couvert la guerre d'Éthiopie ; venu à la radio, il créera, entre autres, le Jeu des 1000 francs.

59. Il a pu obtenir de l'essence, selon J. Bouyssonie. R. Barotte fut un passionné de la peinture contemporaine qu'il défendit avec ardeur et intelligence.

60. Une semaine auparavant, le 24 de ce mois, le maréchal Pétain a rencontré Hitler à Montoire-sur-le-Loir.

61. Préhistorien toulousain (1863-1956), il est célèbre par l'étude des cavernes du Volp (Ariège). Il se rend à Lascaux, dès le 29 octobre (le 28 pour J. Bouyssonie), avec ses étudiants dont Paul Fitte et l'abbé Sainsaulieu. Son élève A. Glory était venu dès le 24 septembre. Ces visiteurs, accompagnés du photographe briviste G. Larivière, sont reçus par l'abbé Breuil, ami du comte, M. Thaon, M. Ravidat et J. Marsal. Ce jour-là, malgré son âge (77 ans), le comte, en *trench-coat* et chapeau sur la tête, descend dans le Puits sur l'échelle de corde... Il se montre réservé sur l'ouverture de Lascaux au public. Le 13 novembre 1940, il va prononcer la courageuse leçon inaugurale de son cours de la faculté des Lettres, où il prend parti contre l'antisémitisme, « une véritable hérésie scientifique », et faire partie des *Résistants de 1940*.

62. L'abbé Jean Sainsaulieu (1909-1997), futur docteur ès lettres et président de l'Académie nationale de Reims, et Paul Fitte (1917-1997), futur géologue, qui, après le camp d'internement de Miranda de Ebro (Espagne), la 1^{re} Armée et l'Afrique, finira sa carrière au CEA.

63. Revoici les deux « enfants »... Quant au « village » de Montignac, il compte tout de même quelque 3 000 habitants.

la gare de Brive, « le vieux savant que ses deux élèves suivaient avec peine [et qui] méritait bien le surnom de *comte courant* que les Toulousains lui donnaient depuis longtemps ». À l'entrée de la caverne, « un homme équipé en montagnard » : l'abbé Breuil. Le comte et l'abbé sont de vieux amis qui « sont allés à Altamira et ont élucidé le mystère [de nombreuses grottes et] ensemble lutté pour que fut établie la supercherie de Glozel ». L'abbé Breuil et Léon Laval font les honneurs de la caverne (fig. 7). « Le *comte courant* est devenu le *comte rampant*. Sans se soucier de ses 77 ans, M. Bégouën marche à quatre pattes comme les plus jeunes de la troupe⁶⁴. Ses vêtements, son chapeau, ses mains plongent dans la boue. Par endroits, la résistance de l'échelle paraît douteuse. Rien ne le rebute ». Le lecteur de *Paris-Soir*, expatrié à Lyon, va découvrir « une immense fresque de cent vingt-cinq mètres », à la lumière de la lampe à acétylène de l'abbé Breuil. On lui décrit un « animal étrange » [la Licorne], « dont le corps et la tête appartiennent à deux espèces différentes », puis « des chevaux caracolant avec légèreté », « des cerfs saisis en pleine course », « des bisons fuyant les chasseurs » et « un grand bœuf [*sic*] de six mètres », qui est « la plus belle bête de toute la maison », plaisante l'abbé



Fig. 7. Le comte Bégouën et l'abbé H. Breuil devant le panneau de l'Empreinte. Il est protégé par deux piquets et des fils de fer. Cliché de G. Larivière (29 octobre 1940). *Paris-Soir* en a préféré deux autres, aujourd'hui très connus. Les pellicules furent détruites par une inondation à Brive.

64. Dans le Passage et, peut-être aussi, dans le Diverticule des Félines.

Breuil. « Le comte Bégouën commence son cours. Tandis que le savant parle, tous les signes inscrits sur le mur deviennent parfaitement clairs. Les élèves ne posent aucune question inutile. Les deux enfants inventeurs, bouche bée, commencent à réaliser l'importance de leur découverte ». Concluons : « Ici et là, dans des labyrinthes des animaux superposés, suivant les années où ils ont été peints, forment les plus exquises arabesques. Partout les tons les plus chauds étincellent ». Ce sont là « cent vingt-cinq sujets entremêlés : ces bisons éventrés, ces lions percés de flèches, l'étrange cérémonie de l'envoûtement [...], des bisons, des cerfs mâles [*sic*] pourchassant les femelles, car les premiers hommes n'ignorent pas qu'il faut beaucoup de fécondité pour assurer la subsistance de chaque jour ». Un problème demeure obscur « au milieu de tant de clarté » : un homme à tête d'oiseau qui se trouve représenté entre un taureau en fuite⁶⁵ et un bison éventré. Prudemment, « les deux savants tombèrent d'accord pour éviter les interprétations imaginatives ». À la sortie, « après trois heures de vie souterraine », le comte est couvert d'argile « et, songeant soudain à sa vieille bonne, il s'écrie : "Je vais être bien reçu par Alexandrine !" » L'abbé Breuil, lui, demeure dans la grotte pour effectuer « une série de relevés très précis » en vue de ses cours du Collège de France⁶⁶. « Cette leçon publique, en raison des circonstances » commencera en janvier à Toulouse. Enrichie de découvertes récentes, elle s'annonce comme « une nouvelle lutte de l'esprit sur la matière⁶⁷ ».

Le comte Bégouën lui-même donne un long article au *Temps*. Ce très sérieux quotidien le publie le 7 novembre. Résumons. Le comte connaît la quasi-totalité des grottes ornées de France et d'Espagne. Mais la découverte des « ahurissantes peintures » de Lascaux remet à l'ordre du jour le problème de l'art préhistorique. Sa découverte, que résume le comte (un trou mystérieux, la lueur vacillante d'une bougie [*sic*], des bêtes noires et rouges), présente avec celle de la caverne des Trois-Frères une grande analogie⁶⁸. Une caverne fermée depuis des millénaires, une roche non perméable, sans suintement destructeur de peintures, quelques efflorescences stalagmitiques, « juste pour garantir l'authenticité des fresques et clore le bec aux sceptiques ». Bref, « la grotte est remarquablement photogénique ». Grande taille des figures, simples

65. C'est le rhinocéros...

66. En dehors de son rapport à l'Académie, il n'effectua que deux calques : le Cheval renversé, avec M^{lle} Paule-Marie Grand (qui sera l'épouse d'A. Chastel, professeur au Collège de France) et un des félins, avec M. Ravidat.

67. Le 27 décembre, Breuil envoie ses vœux à L. Laval, évoquant « la caverne de rêve et l'aimable société qui montait bravement la côte ». Ses vœux ? : « M'y retrouver, plusieurs mois durant, loin - oh combien ! - des soucis de l'heure... » et aussi « que nous soyons toujours en pays... libre ? ». Il poursuit : « Je commence mes cours le 6 et le 7 janvier. C'est fini de rire et de regarder des beaux dessins et de belles fresques [...]. Chaque fois qu'il me faut entrer dans mon "tunnel" - c'est ainsi que j'appelle ma période enseignante - je me retrouve l'âme du collégien à la veille de la rentrée des classes, plein de mélancolie de la belle liberté perdue ».

68. Caverne ariégeoise découverte en juillet 1914 par les trois fils du comte.

silhouettes ou remplissages en teintes plates ou pommelées (l'abbé Breuil pense à du pigment posé avec le doigt puis écrasé et étalé), bi ou polychromie, superpositions... Le cheval domine le bestiaire. Des aurochs mais peu de bisons ; de nombreux cerfs à la ramure singulière (rappelant ceux d'Altamira et du Portel) ; un rhinocéros mais pas de mammoth ni de renne. Datation ? La fin de l'Aurignacien, que D. Peyrony nomme le Périgordien. Pourquoi tout cela ? Réponse : la magie. Suit une longue digression sur « l'envoûtement dont je divise les buts en magie de la chasse ou de la destruction et magie de la fécondité ou de la reproduction, toutes deux devant assurer la nourriture de l'homme ». En témoignent pour l'auteur les femelles souvent gravides, les mâles suivant et flairant les femelles, les étalons hennissants, les animaux percés de flèches ou blessés par 7 flèches ⁶⁹, « un grand bison perd ses boyaux comme un cheval de corrida », « une dizaine de rectangles divisés en damier de six ou neuf cases [et] Breuil les rapproche des étoffes héraldiques des clans d'Écosse. Cela se rapporterait quelque peu au totémisme ⁷⁰ ». Le panneau du Puits est situé à dix mètres [sic] de profondeur : « Sa descente par une échelle de corde m'a fait quelque peu hésité [sic] vu mon âge. Je m'y suis pourtant hasardé à ma grande satisfaction ». C'est « la chose la plus sensationnelle de cette caverne [...]. Un rhinocéros vient vers vous en fuyant ⁷¹. Derrière lui, un homme schématisé semble mort, couché sur le dos, les bras étendus, ayant près de lui son propulseur. Devant lui, le grand bison étripé l'a peut-être terrassé. Toutes les hypothèses sont possibles. Mais ce qui fait le grand intérêt de cette peinture, c'est que cet homme n'a pas une figure humaine mais une tête d'oiseau et que, près de lui, un charmant petit oiseau est perché sur un piquet. "Symbole totémique ou rite funéraire ?", se demande l'abbé Breuil. ⁷² »

La conclusion est patriotique : la découverte de Lascaux est « une de ces agréables surprises si fréquentes en préhistoire. Au milieu des tristes événements actuels, elle est non seulement un dérivatif, mais un réconfort et comme une invite aux savants français de s'attacher plus que jamais à ces sciences éminemment françaises de l'anthropologie et de la préhistoire ».

69. En outre, selon lui, « le nombre trois revient avec persistance avec ses multiples six et neuf. »

70. Très tôt, en France, au musée des Antiquités nationales, Salomon Reinach a introduit l'idée que l'art préhistorique est l'expression d'une religion très grossière, faites de pratiques magiques pour la conquête de la nourriture quotidienne, avec l'idée associée, qui fera long feu, d'une sorte de totémisme.

71. Ce qui semble montrer que le bas de l'échelle se trouvait plutôt à gauche de la scène homme-bison.

72. Entre deux séjours africains, H. Breuil effectuera une rapide fouille au fond du Puits (2-7 septembre 1949) avec S. Blanc et M. Bourgon, à la recherche d'une éventuelle sépulture. Résultats : 30 éclats, lames ou lamelles de silex, des fragments de sagaies et surtout la plus longue sagaie et celle gravée d'une étoile. Un fragment de charbon leur donnera une datation magdalénienne : 15 500 + 900 BP. S. Blanc conclura : « L'ensemble nous paraît appartenir au Magdalénien ancien » (*Gallia*, 2, 1948-1950, p. 396-398). Cela sera jugé « moins probable [que le Périgordien] » par Breuil (*BSPF*, 1954, p. 545), mais il écrit pourtant : « Nous trouvons du Périgordien ou du très vieux Magdalénien » (BREUIL, 1960) et, à propos des sagaies du Puits, il consentira à dire : « Je ne rejette pas la possibilité qu'elles aient appartenu à un très vieux magdalénien » (*BSPF*, 1955, p. 6).

Dans *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, le 17 décembre, qui signe E.G. ? C'est certainement Edme Goyard, alors célèbre journaliste (et poète) de Périgueux. Il donne à son papier un long titre : « Les Eyzies sont la capitale de la Préhistoire, mais Montignac avec les grottes de Lascaux, en est le Versailles, déclare M. l'abbé Breuil, professeur au Collège de France, membre de l'Institut et célèbre préhistorien ». La conférence de l'abbé a eu lieu le 12 décembre, organisée au Foyer municipal de Montignac par M. Lasserre, président du Syndicat d'initiative, au bénéfice du Secours national dont L. Laval est le délégué. Elle est illustrée de clichés du photographe F. Windels *alias* Clairval.

« Une salle pleine à craquer ». Le public est « accouru de tous les coins du département, par des moyens de transport mis en commun ⁷³ ». Beaucoup de notables sont là, dont le sous-préfet de Sarlat, le maire Decoux de Montignac, le majoral Robert Benoit, l'architecte Cocula, D. Peyrony et « de Thaon ». L. Laval présente l'orateur « avec un esprit bien sarladais, à traits pleins d'humour ». L'abbé s'exprime « sur le ton de la conversation, un ton éminemment français ».

Que dit le « pape de la Préhistoire » ? Il évoque les cavernes, refuges des animaux puis des « premiers hommes de la race de Néanderthal, qui n'étaient pas, certes, des spécimens bien évolués. Physique simiesque, force herculéenne, ils avaient trouvé, somme toute, le chauffage central ». « Des envahisseurs se substituèrent à eux sans se mélanger. Peut-être même ont-ils exterminé les premiers purement et simplement ⁷⁴ ». Ces chasseurs de rennes sont de grands artistes. 70 grottes ornées en témoignent, qui ont servi « à la sorte de magie qui était l'embryon de la croyance chez ces ancêtres de l'humanité [...]. Devant les animaux figurés, les chasseurs de rennes priaient à leur manière pour que la chasse fut bonne ⁷⁵ ». On s'étonne de tout cela, mais, selon le conférencier, « la poésie et la religion dépassent la science ». Et la grotte de Montignac ? Prudemment, pour ne pas vexer D. Peyrony, venu avec son fils Élie dès le 22 septembre, H. Breuil proclame que « si les Eyzies sont la capitale de la préhistoire, la grotte de Montignac en est le Versailles ». Cela dit, c'est « la Chapelle-Sixtine de l'Aurignaco-périgordien, aux peintures exceptionnelles [des] artistes primitifs d'il y a 30 000 ans ⁷⁶ ». L'abbé imagine qu'on peignait avec des couleurs « fondue avec du suif », « des bouts de bois

73. Il reste encore un peu d'essence, mais on commence à installer des gazogènes. La circulation automobile va être bientôt très réglementée.

74. Les Cro-Magnons, des envahisseurs ? La France est aux deux tiers occupée et ce mot a peut-être intrigué le public.

75. H. Breuil croit à un art magique. On doit à A. Leroi-Gourhan, après les années 1950, un nouvel abord chronologique, une analyse topo-thématique des grottes ornées et l'hypothèse d'un art religieux, œuvre de professionnels.

76. Plus c'est vieux, mieux c'est... H. Breuil se base sur un bloc peint bichrome de l'abri Blanchard à Sergeac, découvert à quelques kilomètres de là par L. Didon et M. Castanet. Au début, H. Breuil avait baptisé *Chapelle-Sixtine* le seul Diverticule axial, dès le 11 octobre 1940.

mâchonnés » et « on avait même inventé la peinture au pistolet avec un bois creux ». Grâce aux photographies projetées par F. Windels, *alias* Clairval, on admire « les chevaux chinois, le cheval aux quatre pattes en l'air et la cavalcade des petits poneys » et on devine « l'incroyable écheveau des gravures ». Telle fut « la passionnante conférence du grand savant qui sut illuminer les mystères des premiers âges [...]. Une quête faite durant un entracte fut fructueuse au-delà de toutes espérances ⁷⁷ ». L'abbé repart le vendredi 13 décembre ⁷⁸, *via* Brive et Toulouse, pour l'Espagne et le Portugal.

Le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* publie à la fin de 1940 un vrai compte-rendu archéologique d'un de ses membres, Charles Aublant, intitulé « Rapport de la visite de Lascaux le 22 octobre ⁷⁹ », avec 3 beaux relevés de M. Thaon (fig. 8) et le cliché classique de l'entrée. Descendu par « deux échelettes et des marches fort glissantes », il donne le résumé condensé devenu classique de la découverte et un très bon récit de sa visite : « On n'a qu'à ouvrir les yeux et regarder. Alors tout ce monde animal vit devant vous ». La SHAP fait un don de 500 F à Ravidat et à Marsal et une subvention du double à M. Thaon ⁸⁰.

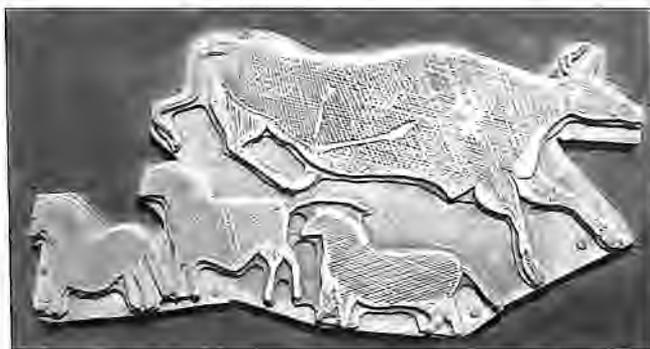


Fig. 8. La Vache qui saute et les poneys du Diverticule axial. Relevé de M. Thaon. Cliché zinc ayant servi à illustrer l'article de C. Aublant (BSHAP, 1940, 6^e livraison).

De leur côté, A. et J. Bouyssonie décrivent « La grotte à peintures de Lascaux, près Montignac (Dordogne) » dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique de la Corrèze*, sous le titre de « La grotte à peintures de

77. Cet article inspire un court papier d'E. Lassaingne (*Le Combat périgourdin et L'Argus du Périgord* du 21-22 décembre)

78. Ce vendredi 13, Pierre Laval est chassé du gouvernement de Vichy par le maréchal Pétain. Il n'est pas apparenté avec L. Laval.

79. BSHAP, t. LXVII, 1940, p. 476-484, avec copie du rapport académique de H. Breuil. L'auteur ne visite pas le Puits, d'accès fort peu commode, lui dit H. Breuil. J. Maubourguet, pressenti pour cette visite, trop occupé et enrhumé, s'était désisté (Laval F., 2006).

80. Soit l'équivalent d'environ 175 et 350 euros.

Lascaux, près de Montignac (Dordogne), à l'occasion de la conférence faite par M. l'abbé Breuil, de l'Institut, à la Salle de la Société archéologique de Brive le 15 décembre 1940⁸¹ ». La salle est comble. Selon H. Breuil, rapportent-ils, la scène du Puits « aurait été faite en plusieurs fois ». Ils commentent en outre la « perspective tordue », la magie et ses rites : initiations et incantations utilitaires. Pour eux, les cavernes paléolithiques, c'était « un chauffage central, non exposé à la crise du combustible⁸² ».

IV. Au début de 1941

Mais le *scoop* revient à *L'Illustration* du 4 janvier 1941⁸³ : « Un Versailles de l'art préhistorique. La grotte à peintures de Montignac, en Dordogne ». C'est un magnifique reportage illustré de Pierre Ichac⁸⁴, avec l'autorisation spéciale de la comtesse de La Rochefoucauld, propriétaire. Introduit auprès de L. Laval par le Montignacois Léo Magne, haut fonctionnaire de la SNCF et homme de lettres, il note que « tout le monde est un peu préhistorien en Périgord ». On lui doit ce premier grand reportage (texte et photographies prises en présence de H. Breuil, M. Ravidat et J. Marsal, M. Thaon) sur la grotte de Lascaux, effectué sur place du 3 au 7 décembre 1940. Le texte s'inspire du rapport de H. Breuil à l'Académie. L'abbé avait baptisé *Le Sphinx* ce que l'on nomme aujourd'hui la Licorne et la scène du Puits était devenue pour lui « un fait divers au Paléolithique supérieur ». Une erreur cependant : l'abbé Breuil « a fini depuis peu de calquer les gravures qui s'enchevêtrent sur les parois⁸⁵ ». Un détail pittoresque enfin : sur le cliché de la scène du Puits, la racine du sexe de l'homme a été effacée pour ne pas effaroucher les lecteurs et lectrices de cette belle revue (fig. 9).



Fig. 9. La scène du Puits. La racine du sexe de l'homme a été pudiquement effacée. Photographie de P. Ichac (*L'Illustration* du 4 janvier 1941).

81. BSHAC, t. 62, 1940, p. 53-66, avec 2 photos de G. Larivière et 3 relevés de M. Thaon empruntés au BSHAP.

82. Après le terrible hiver 40, les Français s'apprentent à passer le prochain sans charbon... et l'abbé va partir pour l'Espagne et l'Afrique.

83. N° 5104, p. 9-16. *L'Illustration*, demeurée 13, rue Saint-Georges à Paris, a comme rédacteur politique le comte Jacques Bouly de Lesdain, homme lige de l'ambassade d'Allemagne et de la *Propaganda Staffel*.

84. Pierre Ichac (1901-1978) est grand reporter et a vécu la bataille de France. Manuscrit et clichés de Lascaux ont gagné Paris via Vichy probablement grâce aux services de la Radiodiffusion nationale, comme le rapport académique de H. Breuil : la ligne de démarcation est étanche. Passé en AFN, P. Ichac sera correspondant de guerre de la 1^{re} Armée du général de Lattre, où servent aussi P. Fitte puis, après la Libération, M. Ravidat.

85. En réalité, c'est A. Glory qui y consacrera des années (1952-1963).

La Petite Gironde, autre grand quotidien de Bordeaux et du Sud-Ouest, du 19 janvier 1941, à la suite du *Temps* du 7 novembre précédent⁸⁶, offre à ses lecteurs une reprise du bon article du comte Bégouën, orné d'un portrait photographique de H. Breuil.

V. Triste époque...

La vague journalistique rapportant la découverte de Lascaux est passée. Une préhistorienne belge passe inaperçue durant l'été 1941 : Elisabeth Della Santa, aujourd'hui oubliée⁸⁷. On ne reverra les préhistoriens qu'une fois la paix revenue. M. Thaon effectue ses copies à la chambre claire et rédige sa monographie restée inédite. Ravidat et Marsal vont bientôt partir : l'un pour les Chantiers de la Jeunesse, le maquis et l'armée de De Lattre ; l'autre pour le STO. L. Laval demeure le conservateur de *sa* grotte dont l'entrée s'abrite sous une cabane. L'Allemand Martin Richter est l'envoyé du *Kunstschutz*⁸⁸ et jamais André Malraux ne viendra cacher des armes dans la caverne⁸⁹. Montignac et la Dordogne s'endorment dans cette zone encore non occupée, qui va bientôt se réveiller avec l'invasion de novembre 1942, la Résistance et la Libération.

Mais on mande (comme on disait encore parfois) de Lascaux une belle information non signée dans *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest* du 15 septembre 1942 : « Des jeunes effectuent des travaux sur les sites préhistoriques de Dordogne ». C'est le tournage du film *La Nuit des temps*, à l'aide d'accumulateurs, dans Lascaux et une grotte voisine. Cinq tentes à cent mètres de la grotte, cinq jeunes choisis, deux opérateurs de cinéma, un « chef » : Bernard de Colmont, « premier Français à descendre les canons du Volorado⁹⁰ ». Il faut travailler dur (transport du matériel, prises de vue, ravitaillement, travaux du camp et vie matérielle de la mission). Mais le soir, « après le dîner, ont lieu des veillées où l'on parle d'explorations souterraines des sites préhistoriques de France [...]. Ils doivent rester à la grotte de Lascaux jusqu'au 25 septembre⁹¹ ».

86. *Le Temps*, imprimé à Lyon, se sabordera en novembre 1942. *Sud Ouest* et *Le Monde* ont succédé à ces quotidiens.

87. Elle conclut à la datation magdalénienne des silex qui lui ont été montrés en 1941 par L. Laval (DELLA SANTA, 1955).

88. M. Richter avait fouillé Kniegrotte en Thuringe (1930-1938) et enseigné la Préhistoire à l'université de Leipzig. Il est affecté à Lascaux en 1941 ou 1942 dans le cadre du *Kunstschutz*, qui inventorie pour Göring les œuvres d'art de France. M. Thaon se verra proposer de collaborer avec lui. L'Allemand, pris par d'autres tâches, ne donnera pas suite. Au printemps de 1942, M. Thaon interrompra ses travaux.

89. L'auteur des *Antimémoires* (1972) décrit, de façon héroïque, une cache d'armes à Lascaux en 1944. Elle n'a jamais existé. Ministre des Affaires culturelles, il fera fermer la caverne en avril 1963 et mettre en œuvre des travaux de conservation. Il n'a visité Lascaux que le 12 mars 1967, avec M. Sarradet, J. Marsal, le préfet J. Taulelle et le journaliste J. Lagrange.

90. Il s'agit bien sûr du cañon du Colorado.

91. *La Nuit des temps* (1944), film de Bernard de Colmont réalisé par Roger Verdier, fut tourné à Lascaux et à La Balutie en septembre 1942. Il raconte la découverte en NB et 12 minutes (Films Atlantic, Cinémathèque Gaumont). Il sera projeté les 4, 5 et 6 novembre suivants au Vox de

La presse ne rend pas compte de la suite pendant la guerre. Des fouilles sont programmées pour l'été 1942 par J. Bouyssonie assisté de Marthe et Saint-Just Péquart. L'opération n'a pas lieu. Deux autres occasions sont perdues en 1947. D. Peyrony, directeur de la circonscription préhistorique, propose à A. Glory de fouiller le sol de Lascaux sous la direction de J. Bouyssonie. Le projet se heurte au refus de H. Breuil : il préfère que la fouille soit exécutée par J. Bouyssonie ou Franck Delage. La demande de J. Bouyssonie reçoit une réponse dilatoire des Beaux-Arts.

Dès les premières semaines et durant l'hiver de 1940, des travaux avaient été entrepris : élargissement de l'entrée en entonnoir, barrière et couverture de genévrier protectrice, tranchée détournant les eaux de pluie, cheminement intérieur, destruction de la végétation environnante. Une porte puis une cabane en bois, à toit de toile goudronnée à double pente, demeurera jusqu'au début du chantier.

VI. Lascaux s'ouvre au public en 1948

Après la Libération, la fin des années 1940 est marquée par les grands travaux d'aménagement touristique de la grotte, à partir de 1947, sous la direction d'Y.-M. Froidevaux, architecte en chef des Monuments historiques, avec l'architecte départemental M. Legendre : route goudronnée, entrée monumentale, escaliers remplaçant le cône d'éboulis, éclairages, pistes de cheminement en béton avec tranchées et abaissement du sol, notamment dans le Passage et surtout l'Abside dont les sédiments sont rejetés dans le Puits. Léon Laval est présent mais il n'y a pas d'autre surveillance archéologique.

Le curé de Montignac, Jean Marquay, donne en 1946 à notre *Bulletin* et à la revue *Moun País* deux pages assez banales sur la découverte de la grotte et L. Laval un récit succinct à *Bonjour Dimanche*⁹². Quelques groupes privilégiés visitent déjà la grotte⁹³.

Montignac. Trois invraisemblances : L. Laval joue son propre rôle dans une classe (alors qu'il est retraité), punit un enfant (pratique inhabituelle chez lui) et sa voix est doublée par Claude Dauphin (qui se croit obligé de rouler les r). Le Ravidat du film est André Nouaille, un grand blondinet aux yeux bleus... Le scénario est aussi fantaisiste que lyrique, avec tous les poncifs habituels : les 4 « enfants » de 10-12 ans seulement (ils sont 5 ici, dont un louveteau), la magie d'envoûtement, les pièges, les chevaux tombant de la falaise, la peinture soufflée dans un tube... Les plans sont tournés dans Lascaux et dans la grotte de La Balutie, sous le fort éclairage des accus. Requis par le STO, J. Marsal découvrira ce film dans un cinéma de Vienne et hurlera alors à ses compagnons : « J'y étais ! ». Ce film a été édité en 2001 en DVD par Palettes avec *Lascaux, préhistoire de l'art*. Un autre film en couleurs, *Lascaux. Cradle of Man's Art*, de W. Chapman, soutenu par Robert J. Flaherty, date de 1950.

92. BSHAP, 1946, p. 32-34, *Moun País*, janvier 1946, *Bonjour Dimanche*, novembre 1946. En 1947, dans *L'intransigeant*, J. Oberlé « signe un article caricatural sur Lascaux et le Périgord » : L. Laval lui apparaît « inénarrable, sorti d'un conte d'A. Daudet » (Laval F., 2006).

93. Les membres de la SHAP et divers archéologues de Corrèze, Haute-Vienne, Aveyron et Lot, viennent en cars, le lundi de Pentecôte 1946, visiter « sous la conduite entraînante de L. Laval » et de M. Ravidat (BSHAP, t. LXXIII, 1946, p. 82).



Fig. 10. L'inauguration de Lascaux le 26 septembre 1948. Sur le pont de Montignac, on reconnaît de g. à dr. : Y. Delbos, R. Lacoste, le préfet S. Barret et M. Bourgès-Maunoury (Sud Ouest, 28 septembre).

L'ouverture au public a lieu le 13 juillet 1948, mais on attendra les ministres pour l'inauguration le 26 septembre. Toute la presse en parle⁹⁴. Une photo de *Sud Ouest* du dimanche 28 septembre montre les officiels⁹⁵. Il y a là, bien sûr, Yvon Delbos (1885-1956), enfant du pays. Il est né à Thonac, près de Montignac, et fut souvent ministre, notamment des Affaires étrangères du Front populaire. En ce beau jour, ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts, il est accompagné de ses compatriotes périgordins R. Lacoste, ministre du Commerce et de l'Industrie, et M. Bourgès-Maunoury, ancien président du

Conseil et plusieurs fois ministre. En uniforme, le préfet Serge Barret les accompagne⁹⁶ (fig. 10).

Toujours en 1948, voici deux articles⁹⁷ : l'un de F. Windels et l'autre d'Annette Laming⁹⁸. Ils sont le prélude à deux ouvrages des mêmes auteurs⁹⁹.

Le 1^{er} décembre 1948, paraît, dans le *National Geographic Magazine*, un gros article – en anglais – de Norbert Casteret, intitulé « *The Cradle of the world*¹⁰⁰ ». Ce reportage est illustré par le grand reporter Maynard Owen Williams¹⁰¹. Il montre sur divers clichés, outre N. Casteret en maillot de bain

94. *La Voix de Jacouou*, communiste, traite ces ministres de « ministres américains » (Laval F., 2006).

95. Il y a eu banquet, remise de décorations et concours de la fanfare *L'Espérance* de Rouffignac, la bien nommée.

96. Ces trois derniers joueront un rôle majeur en 1954 dans la « bataille d'Alger », confiée aux militaires. A. Parodi, ministre du Travail, et H. de Ségogne, commissaire général au Tourisme, étaient venus le 23 septembre 1945 (presse locale).

97. *Connaissance du Monde*, n° 14 et « Un sanctuaire paléolithique : la grotte de Lascaux », *L'Âge nouveau*, n° 30, p. 63-69 et h.-t. (clichés Windels). Léo Magne rédigea un article pour *la Revue du Touring-Club de France*.

98. Peu après la guerre, A. Laming, attachée de recherches au CNRS, effectuera une solide étude de Lascaux. Après son examen des lames et lamelles de la collection Laval, elle conclut à une industrie du Magdalénien ancien, « en tous cas postérieure au Solutréen » (Laming, 1964, p. 90).

99. L'un de F. Windels, très bien illustré (mais le texte doit beaucoup à la préhistorienne A. Laming, qui en est remerciée par une courte note de bas de page) : *Lascaux, chapelle Sixtine de la Préhistoire*, préfaces de H. Breuil et A. Leroi-Gourhan. L'autre, d'A. Laming, paraîtra bien plus tard en anglais puis en français : en 1959, *Lascaux. Paintings and engravings* et en 1964 : *Lascaux. Peintures et gravures*. C'est le premier livre d'un préhistorien sur Lascaux. Il contient le précieux tableau des trouvailles archéologiques faites à Lascaux, entre 1940 à 1961.

100. N° 6, p. 771-794.

101. Ce fameux globe-trotter avait assisté au drame des Arméniens, puis à la Révolution russe et couvert, en 1923, l'ouverture du tombeau de Toutânkhamon.

et en tenue de cérémonie à pantalon rayé ¹⁰², M. Ravidat, L. Laval, sa fille Gilberte et la vieille Eugénie Baudry ¹⁰³.

De son côté, au soir de sa vie, D. Peyrony ne veut pas être en reste et publie deux notules, avec en 1949 : « L'art pictural de la grotte de Lascaux et celui dit *levantin espagnol* », et en 1950 : « L'industrie de la grotte de Lascaux » dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* ¹⁰⁴. Enfin il revenait à l'abbé Breuil de clore, au printemps de 1950, cette décennie de Lascaux avec un texte au titre accrocheur. Il proclame une évidence : « Oui... Lascaux est authentique », dans *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques* ¹⁰⁵.

Et depuis ? La presse (y compris *Le Canard enchaîné*) parle des heurs et malheurs de Lascaux : maladies des années 1960, consécutives à l'installation d'une première machinerie de climatisation ; inauguration en 1983 de Lascaux II puis du Thot ; sortie du livre du cinéaste Mario Ruspoli en 1986 et retrouvailles *in situ* de M. Ravidat et de ses trois compagnons. À partir de 2000, lors d'une nouvelle infestation induite par l'installation d'une autre machinerie, l'administration ne laisse guère filtrer d'informations, mais quelques journalistes informent le public (*La Recherche*, *Time Magazine*, *Marianne*, *Sud Ouest*). Depuis novembre 2007, une documentation sur les traitements successifs et l'évolution des maladies est plus régulièrement fournie à la presse. L'exposition internationale (dite Lascaux 3) et le projet d'un fac-similé intégral (Lascaux 4) sont annoncés et commentés.

B. et G. D. ¹⁰⁶

Autres publications et sources

ARCHIVES A. Merle, J. Bouyssonie, H. Breuil, B. et G. Delluc, A. Glory, J. Lagrange, L. et F. Laval, E. Leymarie, J. Marsal, M. Ravidat, A. et Arl. Leroi-Gourhan, Société historique et archéologique du Périgord. La correspondance de H. Breuil avec H. Bégouën, C.-E. de La Rochefoucauld, M. Thaon, F. Windels reste à explorer dans le fonds Breuil-Boyle (B4 et Br 45) du MNHN.

BOUYSSONIE (J.), *Le Journal ou « film » de la découverte de Lascaux et de ses premiers visiteurs*, suivi de *Le film de la découverte de la grotte peinte de Lascaux* (par

102. Spéléologue français (1897-1997), inventeur de plusieurs grottes ornées, auteur de nombreux ouvrages et grand conférencier.

103. La témérité de cette paysanne septuagénaire, qui gardait ses moutons non loin, avait décidé L. Laval à s'enfoncer dans l'étroite entrée descendante. Elle s'était exclamée en patois : « Et M... ! Moi j'y descends. Si vous n'y allez pas, laissez-moi passer ! » L. Laval descendit « pour ne pas avoir l'air plus capon qu'une femme » et, devant les peintures, poussa la même exclamation...

104. 1949, p. 117 et 1950, p. 135-137. Il croyait identifier des fragments de lamelles Dufour et de lames de Font-Yves. Il disait avoir pris sa retraite le 1^{er} mai 1948 « à cause de mon grand âge et de ma mauvaise vue ».

105. N° 1180, 13 avril, 29^e année, p. 1 et 5, 3 fig., repris dans *BSPF*, 1950, p. 355-363.

106. Département de Préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris. UMR 7154 du CNRS (Histoire naturelle de l'Homme préhistorique). gilles.delluc@orange.fr. François Laval et Jacques Lagrange nous ont fait l'amitié de relire ce texte.

- Montignac, Dordogne), manuscrits (2 et 4 p.), s. d., communiqués par A. Roussot et BSHAP, t. XCIII, 1966, p. 203-205.
- BREUIL (H.), « Une Altamira française : la caverne de Lascaux à Montignac (Dordogne) », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1941, p. 347-376. Texte repris en espagnol, sous le titre de « *Una Altamira francesa : La cueva de Lascaux, Montignac, Dordogne* », in : *Atlantis, Actas y Memorias de la Soc. Esp. de Antropología, Etnografía y Prehistoria*, 1941, XVI, p. 349-355, et in : *Archivo español de Arqueología*, 1941, 44, p. 361-386), et en français, in : AUBLANT (C.), BSHAP, t. LXVII, 1940, p. 476-484 ; BREUIL (H.), « La grotte de Lascaux, Dordogne », *Bull. de la Soc. préhist. fr. (BSPF)*, t. 38, 1941, p. 60-61 (résumé de la lecture d'un second rapport le 19 septembre 1941) ; LAVAL (L.), *La caverne peinte de Lascaux*, Montignac, éd. du Périgord Noir, 1948, p. 31-41 (avec de légères additions et corrections de l'auteur, photo hors-texte de l'entrée et 3 dessins de M. Thaon), avec le rapport (corrigé) de M. Ravidat.
- BREUIL (H.), « Ma vie en Périgord (1897-1959) », BSHAP, t. LXXXVII, 1960, p. 114-131.
- DELLA SANTA (E.), « L'âge des peintures de la grotte de Lascaux », *Revue de l'Université de Bruxelles*, 7^e année, 1955, p. 309-337.
- DELLUC (B. et G.), « Les dix premières années sous la plume des témoins », in : *Lascaux inconnu*, sous la direction de A. Leroi-Gourhan et J. Allain, XII^e suppl. à *Gallia Préhistoire*, 1979, p. 20-33.
- DELLUC (B. et G.), « Fernand Windels, le photographe de Lascaux », in : *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, éd. SHAP, suppl. au t. 117 du BSHAP, 1990, p. 75-80.
- DELLUC (B. et G.), « Marcel Ravidat, inventeur de Lascaux », BSHAP, t. CXXX. 2003a, p. 491-510.
- DELLUC (B. et G.), *Lascaux retrouvé. Les recherches de l'abbé André Glory*, Périgueux, Pilote 24 édition, 2003b.
- DELLUC (B. et G.), *Le Dictionnaire de Lascaux*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 2008.
- DELLUC (B. et G.), « L'abbé Jean Estay, curé des Eyzies et inventeur impénitent », BSHAP, t. CXXXVI, 2009, p. 253-270.
- ESTAY (J.), « Plan schématique de Lascaux », in : *Tout un musée en poche. Album d'étude et de souvenir des Hommes préhistoriques et de leur pays*, livret touristique, années 1940, plan publié in : DELLUC, 1979, p. 31.
- FÉLIX (T.), « Les œuvres pariétales de la Salle des Taureaux et du Diverticule axial de la grotte de Lascaux », 2 tomes, diplôme d'études doctorales du MNHN et de l'IPH, 23 juin 1989, reprographié.
- FÉLIX (T.), « Historique de la découverte et des relevés de la grotte de Lascaux », in : *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, éd. SHAP, suppl. au t. CXVII du BSHAP, 1990, p. 13-67, avec, notamment le rapport non corrigé de M. Ravidat.
- FÉLIX (T.) et BIGOTTO (P.), *Le Secret des bois de Lascaux*, éd. Dolmen, 1990.
- FITTE (P.), « Souvenir d'une première visite à Lascaux les 29 et 30 octobre 1940 », in : *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, éd. SHAP, suppl. au t. CXVII du BSHAP, 1990, p. 71-73, avec coupe de l'entrée.
- GLORY (A.), *À la découverte des hommes préhistoriques, explorations souterraines*, Paris, éd. Alsatia, 1944, préface d'Albert Grenier, spécialiste de la Gaule celtique, fondateur de la prestigieuse revue *Gallia* en 1943.

- GLORY (A.) et DELLUC (B. et G.), *Les recherches à Lascaux (1952-1963), documents recueillis et présentés par B. et G. Delluc*, Paris, éd. CNRS, 39^e suppl. à *Gallia Préhistoire*, 2008.
- HUREL (A.), « Hugo Obermaier et Henri Breuil. Destins divergents », *Les Nouvelles de l'archéologie*, n° 106, 2006, p. 12-16.
- HUREL (A.), *L'abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*, Paris, éd. CNRS, 2011.
- LAMING (A.), *Lascaux. Paintings and engravings*, Harmondsworth, Penguin Book Ltd, 1959 ; *Lascaux. Peintures et gravures*, Paris, Union générale d'édition, 1964. Voir aussi WINDELS, 1948.
- LAVAL (L.), *La caverne peinte de Lascaux*, Montignac-sur-Vézère, éd. du Périgord Noir-Emmanuel Leymarie, 1948 (1^e édition), avec le rapport de M. Ravidat (corrigé par L. Laval), le rapport de l'abbé H. Breuil à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (11 octobre 1940), un texte de D. Peyrony sur la Vézère et un plan schématique de F. Delage, venu à Lascaux le 14 octobre. Photos F. Windels.
- LAVAL (F.), *Mon père, l'homme de Lascaux*, Périgueux, éd. Pilote 24, 2006.
- MARSAL (J.), *Rapport sur la découverte*, manuscrit daté du 24 juin 1965, 4 p. et 1 croquis. *Plan de la grotte de Lascaux lors de sa découverte*, plan et coupes (26 juin 1965). Photocopies (archives Delluc).
- MARSAL (J.), *Conférence au musée de l'Homme*, 14 octobre 1986 (archives sonores Delluc).
- MALRAUX (A.), *Antimémoires*, Paris, éd. Gallimard, 1972.
- RAVIDAT (M.), *Découverte de Lascaux* (rapport sur la découverte), manuscrit initial, 1940, in : FÉLIX et FÉLIX et BIGOTTO, 1990. Texte corrigé par L. Laval in : LAVAL L., 1948, p. 12-16.
- RAVIDAT (M.), témoignage recueilli par GIBERTIE (P.) et RAYET (P.), « Marcel Ravidat, le découvreur de Lascaux », *Périgord Magazine*, n° 181, 1981, p. 19-21.
- RAVIDAT (M.), Récit de la découverte de Lascaux, interview radiodiffusée à Radio-France Périgord, août 1983 (archives sonores Delluc), repris en 1990 dans *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, éd. SHAP, suppl. au t. CXVII du *BSHAP*, 1990, p. 63-67.
- ROUSSOT (A.), « Le film de la découverte de la grotte peinte de Lascaux près de Montignac (Dordogne). Notes inédites du chanoine J. Bouyssonie », *BSHAP*, t. XCIII, 1966, p. 203-205.
- ROUSSOT (A.), « Breuil et Lascaux », in : *Lascaux. Le premier chef d'œuvre de l'humanité, Les Dossiers de l'Archéologie*, 1990.
- RUSPOLI (M.), *Lascaux, un nouveau regard*, Paris, éd. Bordas, 1986, avec des textes de B. et G. Delluc, M. Patou-Mathis et préface d'Yves Coppens.
- THAON (M.), *Monographie de la grotte de Lascaux*, 251 p. dactylographiées, 1945 (coll. musée de l'Archéologie nationale).
- WHITE (R.) et ROUSSOT (A.), « Résumé de ma vie : une note autobiographique de Denis Peyrony », *BSHAP*, t. CXXX, 2003, p. 34-49.
- WINDELS (F.), *Lascaux, chapelle Sixtine de la Préhistoire*, Montignac, éd. Centre d'études et de documentation préhistoriques, 1948.



Illustration Jean-Michel Linfort

PETIT PATRIMOINE RURAL

Le calvaire de Beausoleil à Nanthiat



Fig. 1. Le calvaire de Beausoleil à Nanthiat (côté nord-est).



Fig. 2. Le calvaire de Beausoleil à Nanthiat (côté sud-ouest) : le christ et le groupe sculpté.

La Pierre Angulaire

Maison des associations
12, cours Fénelon - 24000 Périgueux
<http://www.lapierreangulaire24.fr>
avec le concours du CAUE Dordogne
Jean Darriné

D'après la tradition locale, ce calvaire (fig. 1 et 2), qui se dresse à l'intersection de deux vieux chemins, à mi-chemin du bourg de Nanthiat et du hameau de Grelière, serait situé « à proximité d'un itinéraire : variante du chemin de Compostelle allant de Vézelay à Saint-Jacques en passant par Saint-Léonard-de-Noblat. »

Le soubassement de section rectangulaire, maçonné, est constitué de trois assises de belles pierres de taille. Seules les faces avant (côté sud-ouest) et arrière (côté nord-est) de la table monolithique sont moulurées d'un cavet droit surmonté d'un listel ; les moulures de l'arrière sont presque entièrement détruites. Les faces latérales sont dans le prolongement vertical du soubassement.

Sur le socle sculpté (en projection horizontale, il a la forme de la lettre T), en mauvais état, on dénombre quatre personnages, malheureusement méconnaissables (fig. 3). En 1950, Jean Secret avait cru y reconnaître les Saintes Femmes devant les murs de Jérusalem¹. Mais aujourd'hui l'identification de la scène représentée relèverait de la spéculation la plus hasardeuse.

La croix monolithique a été cassée, puis réparée. Les bras du croisillon sont en particulier consolidés par des agrafes de cuivre. Le sommet du fût est brisé. Le *titulus* devait exister mais a disparu. À l'arrière existe encore l'inscription IHS avec la croix issant de la barre horizontale de la lettre H. Les embouts sont plats. Les arêtes sont chanfreinées.

Le Christ est très abîmé.

Une plaque (fig. 4) fixée sur le soubassement par le syndicat d'initiatives de Lanouaille en 2000, juste au-dessous de la table, propose le nom du sculpteur, ce qui permet de dater la croix de la première moitié du XVII^e siècle.



Fig. 3. Le calvaire de Beausoleil à Nanthiat (côté sud-ouest), détail : le groupe sculpté au pied de la croix.



Fig. 4. Panneau explicatif fixé sur le calvaire.

1. SECRET, 1950.

Si Jean Secret présente cette croix lors de la réunion de janvier 1950 à la SHAP, le R. P. Carles ², plus de 60 ans plus tôt, signalait déjà dans la paroisse de Nanthiat l'existence d'une « *belle croix en pierre, dite de Beausoleil, la plus belle de la contrée* ».

Au moment du passage de Jean Secret, en 1949-1950, la croix était brisée. Il la décrivait ainsi : « *La base cubique, en pierre de taille, forme autel [il est évident que l'état actuel ne correspond pas à cette description, la table étant bien trop haute pour un autel]. Au-dessus est posé un bas-relief de 0,60 m sur 0,40 m environ [compte tenu de l'usure de la pierre, il était alors déjà difficile de donner des dimensions exactes], représentant les Saintes Femmes debout ou à genoux [ce « ou » signifie-t-il que les unes sont debout, les autres à genoux, ou qu'il était impossible de le savoir ? Acceptons les Saintes Femmes, bien qu'en général on les représentait au tombeau et notons que, désormais, l'identification de la scène n'est plus qu'hypothétique] ; et, derrière elles, les murailles de Jérusalem [ce n'est qu'avec les yeux de la foi qu'on peut les reconnaître !]. La croix en pierre, sculptée d'un Christ, surmontait ce groupe. Elle est en morceaux : la tête du Crucifié est à peu près intacte, mais le torse est très abîmé [depuis, la croix a été restaurée tant bien que mal par son propriétaire aidé de quelques voisins. Le haut du fût n'a pu être récupéré. Les bras du croisillon, nous l'avons dit, sont maintenus par des agrafes]* ».

Pour conclure cette brève communication sur cette sculpture, Jean Secret signale son air de parenté avec celle du calvaire-autel situé derrière l'église de Nanthiat, lui trouve un caractère « *réaliste* » et croit pouvoir la dater du XVI^e siècle. On croit savoir aujourd'hui qu'elle est l'œuvre d'un « *artiste* » local qui habitait le hameau voisin de Grelière, François de Journiac, et qu'elle date plutôt de la première moitié du siècle suivant.

Peut-être doit-on ajouter encore que Jean Secret a porté, en 1961, un jugement sans aménité sur le travail de ce sculpteur. Il est vrai que les registres paroissiaux où l'on a retrouvé sa trace le qualifient de maître-peintre et non de sculpteur. Étudiant une *Vierge à l'Enfant* que des particuliers conservaient dans leur maison à Saint-Médard-d'Excideuil, œuvre qui avait été commandée à François de Journiac par un prêtre nommé Naudin Lobaud, Secret arrive à ce verdict qui pourrait aussi bien s'appliquer aux deux calvaires de Nanthiat et qui ne ménage pas cet obscur artiste local : « *L'œuvre est lourde et maladroite, avec des proportions mauvaises, des visages grossiers, des vêtements sans finesse. Elle est d'une totale naïveté et fait aussitôt penser à quelque sculpteur de village* ». Certes, Jean Secret pensait bien puisque l'on a aujourd'hui la

2. CARLES, 1883.



Fig. 5. Le groupe sculpté en 1967 (fonds Médiathèque du Patrimoine).

preuve de ce qu'il devinait ; mais tous ces qualificatifs péjoratifs n'enlèvent à cette sculpture ni sa sincérité ni son émotion.

Mais ce n'est pas tout. La Médiathèque du Patrimoine possède une photographie ainsi répertoriée (fig. 5) : « Nanthiat/Église/Groupe en pierre, Calvaire/Photo AOA Périgueux/Épreuve remise à la documentation en janvier 1967 ».

C'est donc une photographie venant de la commission Antiquités Objets d'Art (sans doute prise par Jean Secret). Il est évident (tous les détails concordent) qu'elle représente, dans un état bien meilleur que l'état actuel, la partie inférieure de la croix de Beausoleil. Il est non moins évident que les fragments en bas, à gauche (tête de Christ) comme à droite (bloc non identifiable), sont rapportés et ne sont pas partie intégrante du groupe des Saintes Femmes. La tête du Christ, légèrement penchée sur son épaule droite (les naissances des épaules sont visibles, ainsi que le début de la partie supérieure du fût), comme durant des siècles il fut habituel de le représenter, est, à n'en pas douter, celle que Jean Secret avait décrite.

Selon les souvenirs de son propriétaire, la croix aurait été restaurée pendant la décennie 1960-1970 avec l'aide de l'un de ses voisins. À cette occasion, un document fut rédigé, racontant les péripéties des travaux, glissé dans une bouteille et cette dernière enterrée au pied de la croix.

Mais comment expliquer que, selon les renseignements de la Médiathèque du Patrimoine, le groupe des Saintes Femmes ait pu être photographié dans l'église ? Le propriétaire n'a fourni aucune réponse à cette question.

J. D.

Bibliographie

- SECRET (Jean), Intervention lors de la réunion de janvier 1950 sur le calvaire de Beausoleil, *BSHAP*, t. LXXVII, 1950, p. 54.
- SECRET (Jean), Intervention lors de la réunion de février 1961 sur une Vierge à l'Enfant, œuvre de François de Jourgnaç, *BSHAP*, t. LXXXVIII, 1961, p. 12.
- CARLES (R.-P.), *Les titulaires et les patrons du diocèse de Périgueux et Sarlat*, Périgueux, impr. Cassard, 1983.

Autour des lieux périgordins de Rome.

À la recherche des ombres et silhouettes de nos concitoyens

par François MICHEL

Rome se mérite. Il ne faut pas être paresseux pour s'y rendre. Et il ne manquait personne ce 13 octobre, à 5 heures du matin, lorsque l'autobus a quitté Périgueux pour nous emmener à Toulouse, d'où nous avons pris l'avion pour gagner la Ville éternelle. Nous débarquions à l'aéroport Léonard de Vinci le même jour, dès 13 heures. Le chanoine Tarde en aurait été ému, puisqu'il lui avait fallu en 1614 deux mois, du 21 septembre au 21 novembre, pour accomplir ce voyage ; il est vrai qu'il s'était attardé trois jours à Florence pour rencontrer Galilée...

Dès notre arrivée, nous avons fait honneur au déjeuner qui nous attendait dans les thermes de Dioclétien, dont l'un des anciens vestiaires a, en effet, été reconverti en salle de restaurant. La première information importante du séjour fut donc qu'un édifice peut avoir eu plusieurs utilisations au cours des âges... Elle en augurait bien d'autres.

Sans s'attarder, nous sommes allés prendre l'autobus urbain en face de la mussolinienne gare Termini. Les autobus de Rome sont très réputés pour leur inconfort, leur ponctualité aléatoire et la vélocité de leurs chauffeurs. Aussi les plus vaillants ont-ils décidé, expérience faite, de se passer définitivement d'eux et de se déplacer à pied.

Dès l'arrivée sur la Piazza Venezia s'impose la masse de la « Machine à écrire », ainsi que les Romains surnomment l'immense monument dédié à

Victor-Emmanuel II, premier roi de l'Italie unifiée (fig. 1). Mais l'envahissante majesté de cette construction ne nous a pas empêché de détailler l'ensemble de la place et de ses environs. En montant au Capitole par la rampe destinée à accueillir Charles Quint en 1536, nous prenons le temps de voir de loin le théâtre de Marcellus. La place du Capitole, réalisée selon le dessin de Michel-Ange, nous offre ensuite la façade homogène de ses bâtiments qui abritent aujourd'hui la mairie et les musées de Rome. Un bref passage pour observer le *forum* depuis le *tabularium*, et nous descendons une rue jusqu'à nous trouver en face de la roche tarpéienne, où nous vérifions l'exactitude du dicton sans risque d'accident. Nous nous rendons ensuite non loin, au *forum boarium*, flanqué des temples de Portumnus et d'Hercule Olivarius, et de la *bocca della verità*, qui n'est autre chose qu'une plaque d'éégout antique réchappée de la désaffection de la *cloaca maxima*.

Notre promenade nous conduit ensuite jusqu'à l'île Tibérine, unique endroit où passer le fleuve à gué. Il n'y a rien d'étonnant à ce que Rome ait été anciennement fondée à cet endroit : il s'agissait de protéger un point stratégique et commercial essentiel.

La journée tire à sa fin. En remontant vers l'hôtel, notre chemin nous fait passer par le ghetto, où les vestiges antiques sont incorporés dans les façades des maisons. À l'issue de cette lourde journée, nous pouvons enfin prendre un peu de repos.

Le soleil éclaire notre deuxième journée dès le petit déjeuner ; nombre d'entre nous le prennent d'ailleurs sur la terrasse de l'hôtel en profitant du paysage romain. Mais la promenade recommence : un bus spécialement affrété se voit détourné de sa destination, le *forum*, par la course cycliste Rome-Frascati. Il nous emmène alors au Cirque Maxime, d'où nous pouvons observer les contreforts du mont Palatin. Ceux-ci ont été croqués par Gabriel Bouquier lorsque le futur conventionnel séjournait à Rome, entre 1777 et 1779 et nous admirons la précision de ses dessins. Notre promenade nous amène au sommet du mont Palatin et nous nous trouvons de but en blanc dans le palais des Césars. Nous y découvrons la salle du trône, le grand portique et sa fontaine octogonale, la salle à manger, et même un cirque privé. Mais nous observons aussi les locaux où s'élabore toute l'administration de l'Empire. Sur plusieurs étages, des chevaliers, des affranchis, des esclaves ont animé les bureaux impériaux d'où les gouverneurs de provinces ou les généraux des légions recevaient leurs ordres. Mais l'administration de l'Empire se sert aussi de fonctionnaires qui appartiennent au plus haut niveau de la société du temps : descendus sur le *forum* en empruntant la voie sacrée, nous nous souvenons que dans la Curie, les 600 sénateurs avaient en charge la politique de Rome, dont l'Empire s'étend de Tanger à Palmyre, de l'Écosse aux cataractes du Nil. Nous y cherchons d'ailleurs en vain la trace d'un sénateur nommé Petruc...

Après un repas réparateur, nous repartons à l'assaut des merveilles romaines. C'est au tour de l'amphithéâtre flavien, le Colisée (fig. 2), de nous



Fig. 1. Monument dédié à Victor-Emmanuel II, Piazza Venezia (cliché P. Besse).



Fig. 2. Colisée (cliché P. Besse).



Fig. 3. Le groupe au palais Spada (cliché M.-A. Besombes).



Fig. 4. Villa Medici (cliché P. Besse).



Fig. 5. Mosaïques carolingiennes de la chapelle de saint Zénon, église de Sainte-Praxède (cliché F. Michel).



Fig. 6. Panorama de Rome (cliché M.-A. Besombes).

accueillir. Nous accédons par l'ascenseur au premier niveau pour contempler un édifice susceptible d'accueillir 80 000 spectateurs passionnés de combats de gladiateurs et de massacres de bêtes fauves.

Une petite visite à l'église Saint-Pierre-ès-Liens nous permet de lire et de commenter une inscription bien moins connue que le Moïse de Michel-Ange, pièce maîtresse du tombeau de Jules II. Elle évoque le cardinal de Périgord, Hélié de Talleyrand, qui fut le titulaire de cette basilique au XIV^e siècle.

Le chemin du retour nous fait passer à proximité du *forum* d'Auguste, puis du *forum* de César, et notre journée s'achève à côté de la colonne de Trajan, dont nous détaillons la décoration à la lumière des réverbères.

Notre troisième journée s'ouvre sous des auspices moins bienveillants : le temps est très couvert. À peine sommes-nous arrivés à proximité de la statue de Garibaldi et évoqué l'installation de son petit-fils Sante à Verteillac qu'un orage se déchaîne. Heureusement, il ne dure pas et nous permet d'admirer la Ville depuis le sommet du Janicule. Gabriel Bouquier a probablement lui aussi observé ce paysage, car l'académie d'Arcadie, dont il avait été fait membre, se réunissait sur les pentes de la colline. Nous descendons vers le quartier du Trastevere où nous allons admirer les fresques de Raphaël dans la Villa Farnesina, construite pour le banquier Agostino Chigi par Baldassare Peruzzi au XVI^e siècle. Nous nous rendons ensuite par de pittoresques ruelles à l'église Santa-Maria du Trastevere où nous admirons les mosaïques du chœur. Un repas arrosé de limoncino permet alors à nos participants d'oublier définitivement l'orage matinal et d'envisager l'après-midi avec quiétude.

Nous traversons le Tibre sur le pont Sixte IV et entrons alors dans le quartier du Champ de Mars. Un passage au palais Spada (fig. 3) nous permet d'en admirer l'exubérante décoration et la perspective signée par l'architecte Francesco Borromini. Encore deux pas, et nous sommes devant le palais Farnèse, siège de l'ambassade de France en Italie et de l'École française de Rome. Le cardinal Alexandre Farnese, élu pape en 1534 sous le nom de Paul III, a ordonné sa construction aux architectes Antonio Da Sangallo, puis Michel-Ange. Il occupe un pâté de maison et s'ouvre sur une place que le cardinal avait lui-même conçue pour y donner des spectacles et qu'il a décorée de baignoires antiques venues des thermes de Caracalla.

Deux pas de plus, et nous traversons le cours Victor-Emmanuel pour atteindre la Piazza Navona, l'ancien cirque de Domitien, où la fontaine des fleuves, œuvre du Bernin, affronte Sant' Agnese in Agone, œuvre de son intime ennemi Borromini. Notre promenade nous emmène ensuite vers Saint-Louis des Français, où nous détaillons les tableaux consacrés à saint Mathieu par le Caravage, puis nous nous rendons au Panthéon afin d'en admirer la coupole, conçue par l'empereur Hadrien. Elle est aussi haute que large, afin que le bâtiment contienne une sphère parfaite, image du monde que l'empereur a

passé plusieurs années à parcourir en tous sens. À proximité se trouve la seule église gothique de Rome, Santa-Maria sopra Minerva, et nous la traversons afin de nous rendre à l'église baroque de Sant'Ignazio di Loyola. Les fresques en trompe-l'œil du père Pozzo remplissent d'admiration nos visiteurs. Nous nous dirigeons ensuite vers la fontaine de Trevi, œuvre de l'architecte Nicola Salvi. La coutume veut que l'on doive y jeter deux pièces de monnaie, l'une pour remercier d'être à Rome, l'autre pour être sûr d'y revenir. Après avoir satisfait à ce rite, l'entière communauté périgordine rejoint ses pénates sous une pluie diluvienne qui clôt cette journée de la même manière qu'elle avait commencée.

Nous nous lançons le jour suivant à l'assaut des murs du Vatican. Il ne faut pas moins d'une journée pour en percer les mystères. Accueillis par une guide romaine à la porte des musées, nous en découvrirons les objets les plus remarquables, depuis la forêt de statues antiques jusqu'aux murs revêtus de tapisseries renaissance ou de cartes géographiques où nous reconnaitrons la région d'Avignon, propriété des papes jusqu'à la Révolution. Mais le joyau des musées est incontestablement la chapelle Sixtine, où l'œuvre de Michel-Ange et de ses prédécesseurs du XV^e siècle s'étale sur tous les murs. Après un déjeuner pris non loin, nous entrons dans la basilique Saint-Pierre : le gigantisme est de mise, aussi bien sur la place que dans les dimensions de l'édifice, la plus grande église de la chrétienté. Bramante, Raphaël, Michel-Ange, Maderno, Le Bernin et bien d'autres se sont succédés pour donner à cet édifice son caractère tout à la fois monumental et somptueux. De nombreux trésors d'art y sont abrités, et pour s'en assurer, nous avons été jusqu'à observer de très près la porte principale de l'édifice, dont le décor recèle quelques surprises !

Nous nous dirigeons ensuite vers le château Saint-Ange où nous accueillent les mânes de l'empereur Hadrien, dont, avant de devenir un bastion, cet édifice était le mausolée. Nous y découvrons la chambre sépulcrale, les appartements des papes qui s'y sont réfugiés avec leurs familiers lorsque Rome était assiégée. En 1527, les lansquenets de Charles Quint ont ainsi contraint le pape Clément VII à fuir vers le château Saint-Ange en compagnie du cardinal Agostino Trivulzio, membre du parti français à la cour pontificale et ami de François I^{er}. Arrivés sur la terrasse, nous découvrons l'un des plus beaux paysages de Rome au soleil couchant. En face de nous, sur la rive gauche du Tibre, se trouve l'auberge de l'Ours où Montaigne séjourna durant son séjour romain de 1580-1581. Cette simple allusion décide bon nombre d'entre nous à regagner nos pénates.

La Société périgordine se prépare le jour suivant à rendre visite au quartier du Trident. Notre autobus nous dépose à la Porta Flaminia, qui a vu tant de pèlerins arriver à Rome par la via Francigena, la route de France, et partir vers Périgueux, selon la légende, saint Front accompagné de saint Georges.

Nous entrons aussitôt dans l'église Santa-Maria-del-Popolo, qui tire son nom de la souscription populaire qui a permis de l'édifier. Nous y découvrons deux tableaux peints par le Caravage, mais aussi un mausolée plus discret, adossé à l'un des piliers de la nef. Il s'agit du monument consacré en 1654 par le cardinal Théodore Trivulzio à ses parents éloignés, GiovanAntonio Trivulzio et Agostino Trivulzio, tous deux également cardinaux. Agostino Trivulzio fut évêque de Périgueux de 1541 jusqu'à sa mort en 1548. Notre promenade nous conduit ensuite vers la piazza Augusto Imperatore, dont les monuments grandioses dotés de colonnades servent d'écrin au mausolée de l'empereur Auguste. Sur la base de l'*Ara Pacis*, on a reproduit à l'époque fasciste le testament d'Auguste, témoin de la gloire de l'Empire. Nous nous dirigeons ensuite vers la Piazza di Spagna, où les plus téméraires d'entre nous décident d'affronter l'escalier alors qu'un ascenseur se trouve à proximité. Nous nous rendons ainsi à la Villa Medicis (fig. 4), l'Académie de France à Rome, où nous sommes attendus. À l'issue de notre visite et du repas qui la suit, les participants au voyage bénéficient enfin d'un quartier libre mérité.

Notre dernier jour s'organise en fonction de notre voyage de retour. Mais nous trouvons encore le temps de visiter Sainte-Marie-Majeure et surtout, l'église de Sainte-Praxède, où il nous est donné d'admirer, comme un bouquet final, les mosaïques carolingiennes de la chapelle de saint Zénon (fig. 5). Ainsi prend fin, après un retour à l'aéroport, un vol sans encombre jusqu'à Toulouse et un rapatriement par autobus, notre voyage dans la Ville éternelle.

Notre séjour s'est organisé autour de nombreuses visites et, surtout, de promenades dans les divers quartiers de la Ville. Rome ne s'est pas faite en un jour, aussi les points d'intérêts ont-ils été très nombreux. Entre les monuments antiques, les palais Renaissance, les édifices baroques et les multiples curiosités, les journées ont été denses et riches d'intérêt (fig. 6). Les oreillettes dont nous disposions se sont avérées une véritable bénédiction dans le tumulte des musées du Vatican et l'anarchique circulation romaine. Ce séjour fut donc très instructif, quoique très fatigant, à la poursuite des souvenirs périgordins de Rome. Mais nous ne regrettons rien, car nous savons dorénavant ce que nous perdions à ne pas faire ce voyage !

F. M.

L'ensemble des survivants a, lors du retour, tenu à exprimer ses remerciements à tous ceux qui ont fait l'organisation du voyage : au président Gérard Fayolle, dont l'impulsion a été décisive pour déplacer la Société à Rome, à Marie-Rose Brout qui a assumé avec brio la tenue des comptes de l'expédition, à François Michel qui, dans son rôle de guide-conférencier, a souvent cédé, pour le plaisir de chacun, à la tentation encyclopédique et à Sophie Bridoux-Pradeau qui, sans se rendre dans la ville éternelle, a assuré avec efficacité et dévouement toute l'intendance de ce voyage.

Notre sortie du 29 septembre 2012 : Mortemart, Sainte-Alvère, Cro-Magnon

par Alain BLONDIN,
Annabelle FONTAYNE,
Brigitte et Gilles DELLUC

Notre première étape nous conduit à Saint-Félix-de-Reillac-et-Mortemart. L'église Saint-Jean-Baptiste de Mortemart (fig. 1), commentée par Alain Blondin, est mentionnée en 1409 comme « *hospitalis, praeceptoris de Mortuo Mari* », selon de Gourgues, donc comme commanderie des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les hospitaliers, ordre à la fois militaire et religieux fondé au milieu du XI^e siècle, connaissent la gloire au XII^e et XIII^e siècles. Après la prise de Saint-Jean-d'Acre en 1291, ils s'installent à Chypre, puis à Rhodes qu'ils quittent en 1522. L'ordre se fixe ensuite à Malte, concédé par Charles Quint, jusqu'en 1799, lorsqu'il est chassé par Bonaparte. Il s'établit ensuite à Rome. La commanderie de Mortemart ne fut, semble-t-il, jamais une commanderie très importante. Elle est d'ailleurs rattachée en 1480 au groupe de Comberanche-Soulet. Les commanderies disséminées en Occident étaient conçues pour abriter, comme à Mortemart, une communauté



Fig. 1. L'église de Mortemart
(cliché M.-N. Chabry).

religieuse mais aussi pour être une exploitation agricole en vendant les récoltes sur les marchés dont le produit, ainsi que les chevaux, étaient destinés à la Terre Sainte. Il y avait également un hôpital. La paroisse de Mortemart se réduit aujourd'hui à l'église et au presbytère, devenu privé, dans un très bel environnement. La façade de cette église du XIII^e siècle est faite d'un mur pignon. La date de 1432 a été retrouvée sur le mur sud commémorant sans doute un événement survenu dans la commanderie. Les chapelles nord et sud sont ajoutées après la guerre de Cent Ans. Une tour rectangulaire est située au-dessus du chœur comme à Tayac et Ladornac. Le tabernacle dans le chœur s'apparente par sa structure et son décor à ceux des églises de Savignac, Saint-Félix-de-Reilhac et Saint-Cirq qui sont proches. L'église et le presbytère, dont nous avons pu admirer la façade grâce à l'amabilité de sa propriétaire, M^{me} Beguery, sont classés depuis 1984.

Nous quittons Mortemart pour le bourg de Sainte-Alvère où nous attend Annabelle Fontayne, du bureau d'ingénierie culturelle de l'association « Au fil du temps », basée à Cadouin, chargée par la communauté de communes de la création d'une signalétique du patrimoine dans le bourg. A. Fontayne nous présente les principaux sites architecturaux et historiques du bourg ainsi que le projet retenu par l'association et les élus. Laissons-lui la parole : « Objectif : éveiller la curiosité des visiteurs en orientant leurs regards sur certains éléments du patrimoine qui reflètent l'histoire de Sainte-Alvère depuis le Moyen Âge. Interpréter le patrimoine, c'est donner des clés de lecture pour comprendre les spécificités d'un lieu, et dans le bourg de Sainte-Alvère les percevoir à

travers l'évolution de son architecture. Quatre grandes stations jalonneront le circuit historique et les liaisons seront faites avec de petites signalétiques zoomant sur des éléments patrimoniaux (châtelet d'entrée, travail à ferrer, lavoir, halle).

- La place du Château (fig. 2) : les vestiges fortifiés de l'ancienne place forte médiévale (remparts, tours, porte), le remodelage du bourg castral au XVII^e siècle et la démolition du château en 1793 par Lakanal illustrent l'histoire de la puissante famille des Lostanges pendant 3 siècles (XV^e-XVIII^e siècles). Elle deviendra la place du foirail jusqu'au milieu du XX^e siècle avec d'importantes foires aux bestiaux.

- Le champ de Girouettes : cette station originale permettra de porter un regard insolite sur les toits du bourg. Clin d'œil aux pratiques agricoles et aux dictons populaires, à l'observation du ciel, à la direction du vent, autant de signes atmosphériques que la population rurale savait interpréter.



Fig. 2. Vestiges d'une tour du château de Sainte-Alvère (cliche M.-N. Chabry).

- La place de l'Église (fig. 3) : destruction de l'église romane en 1775 au profit d'un vaste vaisseau de style classique remodelé aux XIX^e, XX^e et XXI^e siècles [sa construction fut interrompue par la Révolution]. L'un des rares exemples de style classique en Périgord commandité et financé par le marquis de Lostanges avec une chapelle privative donnant sur de grands jardins (cf cadastre napoléonien). Elle fut conçue au centre d'un grand projet urbanistique repensant la vie du bourg autour d'une nouvelle place de marché.



Fig. 3. La place de l'église de Sainte-Alvère et la halle (cliché M.-N. Chabry).

- Le puzzle architectural : panorama sur l'éventail de constructions du bourg qui rappellent les principales époques de son développement. Vestiges médiévaux liés à l'architecture militaire [porte fortifiée, remparts, tours]. Volonté de moderniser le bourg aux XVII^e et XVIII^e siècles en déplaçant le cœur de l'agglomération en contrebas de la place forte, puis favoriser la circulation au XIX^e siècle (perçement de la Traverse, apport de nouveaux matériaux et de techniques de constructions, édification de maisons bourgeoises, boutiques et ateliers). Bouleversements sociaux, culturels et institutionnels à la fin du XIX^e siècle avec la construction de l'école Jules ferry, la gendarmerie, l'hospice Sainte-Marthe, l'ancienne mairie dans la halle aux grains. Depuis la fin du XX^e siècle, naissance d'une architecture plus contemporaine avec des préoccupations écologiques mais également besoin de recréer du lien social et de favoriser une dynamique économique : nouvelle mairie, actuelle maison de retraite (bardage bois), lotissements collectifs (à économie d'énergie), création de la résidence d'artistes dans l'ancienne école, végétalisation du centre-bourg favorisant des espaces de rencontre de la population. »

L'après-midi s'achève par la visite du site de Cro-Magnon aux Eyzies (fig. 4). Nous sommes accueillis par le nouveau propriétaire, Jean-Max Touron, et accompagnés par les commentaires de Brigitte et Gilles Delluc. Le nom de Cro-Magnon est certainement l'un des plus connus dans le domaine de la Préhistoire, mais le site dont il provient était tombé en quasi-déshérence. Sa localisation même était peu connue. Ses anciens propriétaires, descendants indirects du paléontologue Jean Bouchud, n'étaient pas intéressés par la mise en valeur du site et le défi a été relevé par un Buguois, passionné par les sites troglodytiques de la vallée de la Vézère. Il a fait le projet de l'aménager, c'est-à-dire de le nettoyer et de le débarrasser d'un certain nombre de constructions parasites, de l'ouvrir largement à la visite touristique, avec des commentaires permettant à chacun de situer les découvertes effectuées ici il y a un siècle et



Fig. 4. L'abri Cro-Magnon aux Eyzies
(cliché M.-N. Chabry).

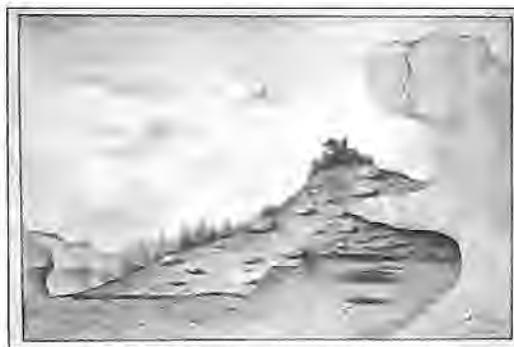


Fig. 5. L'abri Cro-Magnon avant son
dégagement, coupe, aquarelle
(fonds SHAP, cliché Delluc).

demî. Dans ce site ont été trouvés en 1868 les premiers squelettes préhistoriques reconnus comme tels, cinq ans après l'inauguration de la gare des Eyzies, lors de travaux d'aménagement d'une route y menant. L'étude en a été faite par Louis Lartet et publiée très rapidement. Mais la vulgate n'a retenu qu'une version simplifiée et caricaturale des événements et l'histoire mérite d'être correctement présentée. De même, les squelettes et les objets découverts en 1868, en particulier de nombreux objets de parure en coquillages. Il demeure heureusement de nombreux documents figurés, montrant l'état du site et de la vallée de la Vézère à l'époque. L'existence d'une fléchette de Bayac au Muséum d'histoire naturelle de Toulouse et une datation sur coquillage ont permis de dater ces vestiges de l'époque gravettienne. Les cinq squelettes de Cro-Magnon sont ceux d'individus anatomiquement modernes, des *Homo sapiens*, étudiés initialement par Paul Broca : notamment celui d'un quadragénaire, souvent surnommé le « vieillard de Cro-Magnon », porteur d'une maladie osseuse rare, et celui d'une femme au crâne fendu par un coup de pioche au moment de son extraction en 1868 et non victime d'un traumatisme de son vivant comme on l'a cru longtemps. Un dessin conservé dans notre iconothèque a révélé qu'il existait naguère deux abris de Cro-Magnon superposés (fig. 5).

A. B., A. F., B. et G. D.

Nous remercions nos hôtes, les différents intervenants et les organisateurs pour cette journée, riche et conviviale.

NOTES DE LECTURE

L'Art victime de la guerre. Destin des œuvres d'art en Aquitaine pendant la seconde guerre mondiale

F. Saragoza (dir.)

éd. Le Festin / Association des Conservateurs des musées d'Aquitaine, 2012.

119 p., ill., 20 €

Plusieurs auteurs dont Alain Juppé ou encore Véronique Merlin-Anglade, directrice du MAAP, décrivent les diverses péripéties dont les œuvres d'art ont été victimes en Aquitaine. Notre région a tout d'abord servi de refuge pour les musées parisiens. Notamment le Périgord. Puis les collections publiques, mais surtout privées, celles des propriétaires de confession juive ou d'ennemis déclarés du Reich font l'objet d'un pillage systématique au profit des musées allemands ou des dignitaires nazis. Après la défaite, de très nombreuses œuvres sont restituées. Mais certaines restent vacantes. L'ouvrage nous informe sur l'état de ces collections dans nos musées et nous présente ainsi une somptueuse galerie, dont la richesse n'a d'égale que la diversité. Signalons le très bel ensemble conservé à Périgueux, avec de splendides natures mortes et un Canaletto : *Le pont du Rialto à Venise*. ■ G. F.



À la découverte du patrimoine au pays Isle-Auvézère

Dominique Guignard

éd. Syndicat mixte pour le développement du pays Isle-Auvézère, 2011, ill., 12 €

Le Syndicat mixte pour le développement du Pays Isle-Auvézère, sous la présidence de notre collègue Pierre Thibaud, a engagé, commune par commune, l'inventaire systématique du patrimoine local. Réalisé par Dominique Guignard, cet inventaire montre à la fois sa richesse et sa diversité, témoignage précieux de la manière dont vivaient nos aïeux.

Terre de transition entre le Périgord et le Limousin, le Pays Isle-Auvézère a pourtant une identité forte. Il est composé de quatre cantons : Excideuil, Jumilhac-le-Grand, Lanouaille et Thiviers. Il reste, grâce à ce travail précis, à partir à la découverte de petits ou de grands monuments trop souvent mal connus. ■ D. A.





Le canton de Brantôme

Jean-Pierre Rudeaux

éd. Alan Sutton, 2012, 128 p., ill., 21 €

C'est à une promenade fort intéressante, tout au long des premières décennies du XX^e siècle, que nous convie l'auteur, Jean-Pierre Rudeaux, à travers les onze communes du canton de Brantôme, « la Venise verte du Périgord ».

Après les avoir présentées par un texte concis, il illustre son propos de cartes postales, diverses vues, commentées avec soin et représentant paysages, patrimoine, artisanat, petite industrie, agriculture, loisirs, fêtes locales et familiales... Cette évocation de la vie quotidienne, agréable, émouvante, indispensable, s'intègre dans la connaissance de notre histoire du Périgord.

Et nous prendrons le temps de revivre le trajet de Périgueux à Saint-Pardoux-la-Rivière par le « Petit train de Brantôme » ! ■ J. R.



Cet étonnant Joseph de Mourcin (1784-1856) ou la vie du savant périgourdin ami et disciple de Taillefer

Annie Herguido (préface Gérard Fayolle)

éd. Couleurs Périgords, 2012, 189 p., ill., 20 €

L'auteur, dont on a pu apprécier les précédents travaux, nous livre ici la biographie de Joseph de Mourcin, ami et disciple du comte de Taillefer. Bien connu des amateurs d'archéologie pour ses *Notes de voyages en Périgord*, il fut aussi un savant et un administrateur attentif, au service du Périgord sous le règne de Louis-Philippe. Mais cette biographie va plus loin en nous permettant « de découvrir la vie de notre province, notre civilisation périgourdine au XIX^e siècle », comme l'écrit Gérard Fayolle dans sa préface. Ainsi nous connaissons mieux l'un des acteurs majeurs de notre recherche historique, ce n'est que justice. ■ D. A.

Archéologie du terroir

Jean-Michel Linfort (préface Bernard Cazeau, introduction

Alain Vircondelet)

éd. Arka, 2012, 95 p., ill., 15 €

Cet ouvrage est, bien sûr, magnifiquement illustré puisqu'il s'agit du très élégant catalogue de l'exposition des œuvres de Jean-Michel Linfort aux Archives départementales présentée du 15 juillet au 31 août 2012. Nous y retrouvons tout ce qui constitue la forte personnalité et le talent de l'auteur, et aussi sa passion pour notre terroir, Passion qu'il sait parfaitement exprimer par l'image et par le texte qui accompagne les reproductions très soignées des tableaux. Cette exposition dont le catalogue permet de conserver un exact souvenir confirme avec éclat la stature de l'auteur comme peintre et écrivain d'une ruralité détruite, abandonnée, une ruralité où, comme il l'écrit, « le paysage... meurt dans la poésie ». ■ G. F.



Meurtre en Périgord, une enquête de Bruno Courrèges

Martin Walker

éd. du Masque, 2012, 376 p., 15 €

Un roman policier ? Ce n'est pas que cela. L'auteur nous invite dans un village périgordin bien connu, Le Bugue, qu'il rebaptise Saint-Denis. Son maire nous est aussi bien connu pour ses activités dans notre compagnie. Bref un polar bien venu, en Périgord, avec des personnages bien réels qui ont inspiré ce récit. L'auteur est britannique et vit une partie de l'année dans notre région. ■ D. A.





L'or des étables

Charles Vigier (préface de Jean-Michel Linfort)

éd. Chez l'auteur, 2012, 204 p., ill., 20 €

Récit autobiographique écrit dans un style vivant et précis, bien illustré (clichés et documents divers, pastels de J.-M. Linfort), sans aucune relation avec l'album de cartes postales qui porte presque le même nom *L'or des Granges* (1978). Dans une première partie, l'auteur, né en 1929 dans une famille de paysans vivant à Beupouyet puis à Saint-Sauveur-Lalande, nous raconte son enfance et son adolescence. En 1950, à l'âge de 21 ans, il a changé complètement d'orientation pour devenir inséminateur artificiel à Périgueux. Ce métier, pratiqué pendant près de 40 ans, lui a permis de sillonner les 78 communes du secteur de Périgueux et d'évoquer les changements profonds du monde agricole pendant cette période : il visitait 57 fermes élevant des bestiaux à Notre-Dame-de-Sanilhac, 53 à Trélissac, alors qu'aujourd'hui, sur ces communes, il ne reste pas plus de 5 fermes élevant du bétail. À Périgueux même, il avait la charge de pas mal de bêtes, en particulier 1 ou 2 vaches chez un médecin, 8 autres chez les sœurs de la Visitation, rue Littré, une douzaine de vaches à La Rudeille (Trélissac), ferme des sœurs de Sainte-Marthe. L'auteur a pris des notes tout au long de sa vie et a conservé ses agendas. Résultat : l'ouvrage fourmille de détails passionnants sur une période à la fois si proche et si lointaine de nous. ■ B. et G. D.

Ont participé à cette rubrique : Gérard Fayolle, Dominique Audrerie, Jeannine Roussel, Brigitte et Gilles Delluc

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse au siège de la SHAP (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux). Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- La prochaine assemblée générale est prévue le 2 janvier 2013, selon les statuts, c'est-à-dire si la moitié des membres est présente. Comme il est habituel, le quorum ne sera pas atteint et l'assemblée générale ordinaire sera reportée automatiquement le 6 février 2013, au début de la réunion mensuelle. L'ordre du jour est : rapport moral et rapport financier concernant l'année 2012. Cet avis tient lieu de convocation.

- Les prochaines sorties auront lieu les 22 juin 2013 (toute la journée) et 21 septembre 2013 (après-midi). Les programmes sont en cours d'élaboration.

COURRIER DES LECTEURS

- Luc Mayeux (luc.mayeux@wanadoo.fr ; Les Feydis, 24380 Salon) et l'équipe de Vergt Patrimoine et de la Pierre angulaire signalent la découverte d'une sculpture sur une pierre calcaire incluse dans le mur pignon d'une grange, juste au-dessus d'une petite baie, aux confins de la commune de Vergt, près de la limite avec les communes de Saint-Mayme-de-Pereyrol et de Saint-Amand-de-Vergt, en bordure du chemin qui traverse le village de Boirac (fig. 1, cliché pris le 13 janvier 2012). La sculpture « représente un personnage sculpté en assez haut relief. Les cheveux sont longs, probablement couverts par une perruque qui semble frisée. La tunique, dont le col est dessiné, est évasée dans sa partie inférieure qui s'arrête à hauteur des genoux. Les manches ont un important



Fig. 1.

revers. Le personnage tient dans sa main droite un objet très allongé dont la base repose sur le sol et qui pourrait être une arme, hallebarde, lance... Il porte des chaussures ou des bottes dont le talon est représenté. L'ensemble est plutôt naïf, usé par les intempéries, mais reste bien lisible. Le sujet n'a pu être mesuré. L'extrémité de la panne intermédiaire de la charpente, visible en haut et à droite du cliché, permet une estimation de la dimension ».

- M. Jean-Jacques Gillot (jean-jacques.gillot@laposte.net) apporte des précisions sur Alexandre Villaplana, qui commandait la brigade des *Bicots*, émanation de la Gestapo française à Périgueux en 1944. « Il est né le 24 octobre 1904 à Mustapha (département d'Alger). Il a devancé l'appel et effectué son service militaire au 81^e RI à Montpellier. Mobilisé au 42^e Pionniers le 7 septembre 1939, il est envoyé sur la ligne Maginot. Il aurait été fait prisonnier et se serait évadé du Frontstalag de Longvic (Côte-d'Or) dès juin 1940, avant l'établissement des listes officielles (ce qui explique que son nom n'y figure pas). Il a été fusillé le 26 décembre 1944 au fort de Montrouge. Son registre-matricule indique : décédé le 27 décembre 1944 à Arcueil. Son ancienne épouse lui avait donné deux enfants. »

- M. Louis Le Cam (4, rue des Cordeliers, 24300 Nontron) donnait des précisions sur l'origine de la prison militaire de Nontron, à l'occasion de la pose d'une plaque en septembre 2006 : « C'est une ancienne maison d'arrêt datant de 1869. Celle-ci succédait à l'ancienne prison départementale, située dans l'église du couvent des cordeliers, à quelques pas d'ici. Cette prison, créée sous la Révolution, abritait des détenus hommes et femmes et des fous, logés dans des cabanons. Elle a servi pendant plus de 70 ans, mais on s'en évadait facilement, les murs étant construits en torchis et petites pierres. Nous avons les procès-verbaux de ces évasions : 1^{er} ventose an 12, 11 messidor an 12 (1 évadé), 22 fructidor an 12 (1 évadé), 14 floréal an 13 (4 évadés), 1^{er} juin 1806 (2 évadés), 18 septembre 1810 (1 évadé), 29 octobre 1810 (3 évadés), 30 juin 1811 (1 évadé), 15 juillet 1817 (3 évadés), 11 mai 1818 (9 évadés)... Il serait intéressant de lire les motifs de condamnation et la durée des peines infligées aux détenus. En 1861, la prison ancienne abritait 17 détenus, 15 hommes et 2 femmes. Dès 1857, le Préfet fera dresser un nouveau plan et un nouveau devis de maison d'arrêt à Nontron. Les parcelles retenues pour édifier les bâtiments appartenaient à Lapouge, Chabaneau, Bertrand, de Pindray. Le devis estimatif s'élevait à 90 650 F. L'adjudication eut lieu le 9 juin 1865, mais les travaux ne furent terminés qu'en 1869. La nouvelle maison d'arrêt départementale comprenait, outre les locaux administratifs, les cellules, la salle d'isolement, dortoir, réfectoire, deux cours donnant sur le boulevard, deux cours sur l'arrière, un chemin de ronde. Les murs atteignaient 5 mètres de haut. L'accès à la prison se faisait par un boulevard (Gambetta), qui desservait aussi le tribunal et la sous-préfecture. La délinquance étant en recul, la maison d'arrêt abrita de moins en moins de détenus : 9 en 1886, 4 en 1901, 8 en 1906, 1 en 1926. Les fous étaient conduits à Leyme (Lot).

puis à Montpon. La prison fut donc désaffectée et ne retrouva un usage qu'en accueillant les réfugiés républicains espagnols en 1938. Le 11 avril 1939, une commission « Hébergement des réfugiés » est constituée à Nontron. Elle comprenait les personnalités suivantes : Daubanet, percepteur, Lisoie, garde-champêtre, Dr Agard, Grenouillet (Bureau de bienfaisance), M^{me} Fournier (directrice de l'ERS de filles), M^{me} Petit (institutrice), Picot (directeur de l'EC), Duvoisin (Croix-Rouge), Gribert (archiprêtre), Claverie (SI), M^{lle} Grapp (économe), M^{me} Simonnet (Amis de l'école). La guerre et la défaite de 1940 vont changer l'affectation de la maison d'arrêt. » Le texte complet est déposé à la bibliothèque. Pour l'histoire de la prison militaire de Nontron en 1944, voir l'article de J.-J. Gillot (*BSHAP*, t. CXXXVI, 2009, p. 235-268).

- Le Dr Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) a photographié le petit autographe de Wlgrin Taillefer exposé dans une des salles de notre bibliothèque (fig. 2). Voici le texte : « Il ne me reste plus qu'à former des vœux pour que le gouvernement s'oppose aux destructions continues qu'éprouvent les

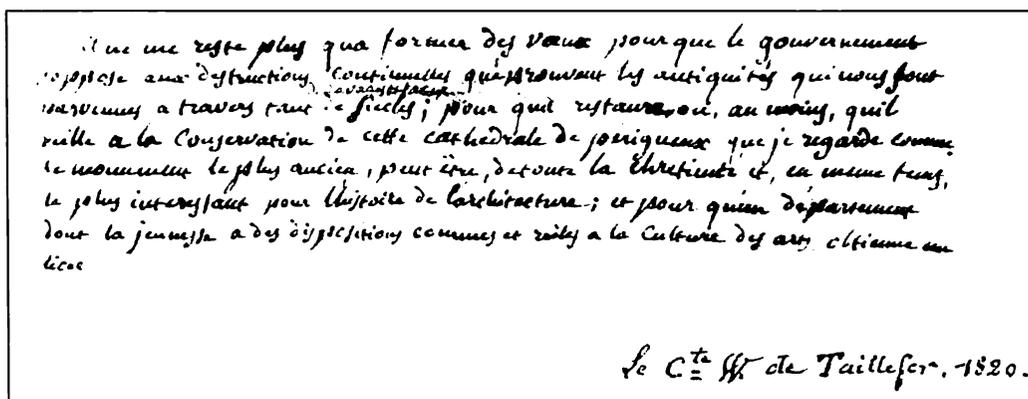


Fig. 2.

antiquités qui nous sont parvenues à travers tant de ravages et de siècles ; pour qu'il restaure ou, au moins, qu'il veille à la conservation de cette cathédrale de Périgueux que je regarde comme le monument le plus ancien, peut-être, de toute la Chrétienté et, en même temps, le plus intéressant de l'histoire de l'architecture ; et pour qu'un département dont la jeunesse a des dispositions connues et réelles à la Culture des arts, obtienne un lycée [sic]. Le Cte W. de Taillefer, 1820 ».

En examinant de près le document, la signature et la date paraissent avoir été ajoutées. Ce texte de 1820 est écrit peu avant la publication de ses *Antiquités de Vésone* (tome 2, 1826), ouvrage dans lequel il consacre presque 300 pages à la cathédrale Saint-Front, dont un décompte minutieux des restaurations et embellissements à prévoir. Abadie choisira de reconstruire

plutôt que de restaurer l'édifice. Le lycée naîtra en 1848. En 1804, W. de Taillefer avait publié son beau livre sur *L'Architecture soumise au principe de la nature et des arts...* (BSHAP, t. CVI, 1979, p.72-74).

- À la suite de leur mémoire intitulé « De quand date Lascaux ? » dans la dernière livraison de notre *Bulletin* (p. 375-400), Brigitte et Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) ont reçu beaucoup de lettres de préhistoriens témoignant de leur accord avec leur analyse et avec leur conclusion : « La conclusion me va » (Jacques Evin) ; « Merci pour ce point parfaitement clair sur la datation de Lascaux » (Catherine Perles) ; « Je suis entièrement d'accord avec vous... S'il y a un problème, ce sont ces datations absolues qui donnent des dates souvent bien plus anciennes... » (Pierre-Yves Demars) ; « Merci... Pour moi, pas de doute, Lascaux est magdalénien, parce que c'est du Magdalénien... » (Marcel Otte) ; « Nous partageons la plus grande partie des idées développées dans votre article et, notamment, bien sûr, l'attribution du matériel lithique et osseux au début du Magdalénien... Mathieu Langlais avait pu réaliser en 2009 un diagnostic comparatif sur le matériel lithique de Lascaux conservé à l'IPH » (Sylvain Ducasse, Mathieu Langlais, Jean-Marc Pétilion, Caroline Renard) ; « Je vous remercie beaucoup de l'envoi de votre important article sur l'âge de Lascaux, exemple assez caractéristique de ces faux-problèmes que les préhistoriens s'ingénient parfois à poser pour compliquer ce qui paraît trop simple... Vous avez raison : Lascaux a bien été réalisé à un moment défini et assez court d'un Magdalénien assez ancien autour de 17 000... » (Jean Combié) ; « J'avais eu l'occasion de discuter de l'industrie osseuse avec Christiane Leroy-Prost peu de temps après la sortie de votre volume sur les fouilles Glory. Je dois dire que j'ai très peu de choses à ajouter et je partage les conclusions » (Jean-Marc Pétilion) ; « Votre article sur l'âge de Lascaux me paraît tout à fait convaincant... Quant à moi, je suis convaincu depuis longtemps... La description du Dr Allain s'applique très exactement à une baguette de Gandil, niveau supérieur C2 [identique à la baguette de Lascaux] » (Edmée Ladier) ; « Votre article est excellent : une vraie synthèse raisonnée et argumentée de toutes les données fondamentales. Mes très sincères compliments » (Denis Vialou).

DEMANDE DES CHERCHEURS

- M. Jean-Stanislas Kliber (14, rue Albert I^{er}, 59140 Dunkerque) signale que, à sa connaissance, le plus ancien document mentionnant le nom « tour Cyrano » est un acte de vente de 1901. Il demande à M. Bryson sur quelles sources il s'appuie pour évoquer cette tour pendant les guerres de Religion (cf. *Courrier des chercheurs*, BSHAP, 2012, p. 415).

- Le D^r Jean-Pierre Martin (drjpmartin@orange.fr) travaille sur l'ancien hôpital de Saint-Pompon, aujourd'hui détruit, et sur l'ancien hospice situé



Fig. 3.

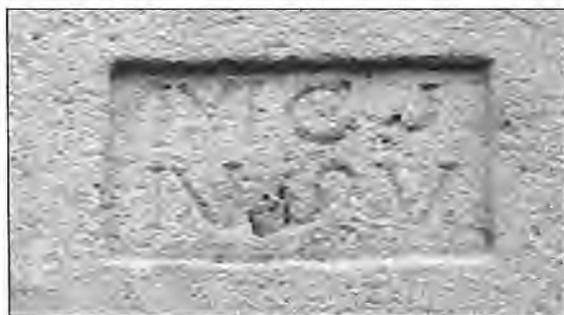


Fig. 5.



Fig. 4.

face à l'emplacement de l'ancien hôpital (fig. 3). Une belle porte, en pierre état, comme tout le bâtiment, mériterait d'être classée et protégée (fig. 4). Il recherche la signification d'une inscription gravée sur une pierre incluse sur la façade de l'ancien hospice : MCI – NSV (fig. 5).

- M. Jean-Jacques Leglu et M^{me} Jacqueline Leglu-Diéras (La Chapelle, 24260 Mauzens-Miremont) ont découvert, dans le mur d'une étable en démolition sur leur propriété, un joli petit étui de bois (7 à 8 cm de long), orné de cercles concentriques et contenant du mercure. En 2004, Louis Grillon avait repéré pareille découverte : un récipient de bois et une fiole de verre à Eyliac (*BSHAP*, 2004, p. 87-88). L'un de nos lecteurs peut-il nous renseigner sur cet usage énigmatique ?

D'après le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris* (1892, p. 530-531), le mercure était, dans le Morvan, placé dans les étables pour conjurer les maladies épidémiques du bétail. Il est aussi précisé dans cet article que ce métal était « utilisé dans les environs de Limoges contre le choléra ; on l'enferme dans une coquille de noisette ».

- M^{me} Jacqueline Poltorak (jacquelinepoltorak@orange.fr) nous adresse les photographies d'éléments architecturaux importants apparus lors de la démolition de la façade d'une maison à Lanouaille : deux cheminées superposées (fig. 6) et l'entrée d'un souterrain « effondré » (fig. 7). Le manteau de la cheminée supérieure porte « le monogramme des jésuites » (fig. 8). « La mémoire locale dit que le souterrain rejoindrait un couvent disparu de Lanouaille, situé à 500 m de là, ou bien la préceptorerie de Château Bouchet à Angoisse, à 6 km. » M^{me} Poltorak s'inquiète du devenir de ces vestiges car le propriétaire actuel ne semble guère s'y intéresser. Elle recherche des explications historiques sérieuses concernant cette découverte, peut-être en relation avec l'histoire mouvementée des jésuites.



Fig. 6.



Fig. 7.



Fig. 8.

INFORMATIONS

- Le dimanche 2 septembre 2012 a eu lieu à Terrasson-Lavilledieu une cérémonie présidée par M^{gr} l'évêque, en l'honneur de l'inauguration et de la consécration de l'église Saint-Sour rénovée (bâtiment du XIV^e siècle et mobilier), au sein d'un chantier ambitieux qui a duré dix ans et qui a concerné aussi les remparts, le Malpas et les abords de l'église. Dans le mobilier : deux tableaux classés et un beau chemin de croix. Les cluzeaux, à proximité, sont ouverts à la visite dans quelques occasions particulières, comme les Journées du Patrimoine. Renseignements auprès de l'Office de Tourisme de Terrasson.

- *L'ancien et le nouveau Périgord*, manuscrit du chanoine Hyppolyte Brugière (environ 1880), manuscrit conservé aux Archives diocésaines et à la SHAP (fonds Bouchereau et Pommarède) est petit à petit déchiffré et publié, canton par canton, ville par ville.

* Les cantons de Nontron, Mareuil, Bussière-Badil et Verteillac ont été publiés par le GRHiN (M^{lle} Mousnier, 2, bd du 14-Juillet, 24360 Piégut-Pluviers), travail effectué par F. Gérard. En préparation, les cantons de Champagnac-de-Bélair et de Saint-Pardoux-la-Rivière (parution en 2013).

* La ville de Vergt a été déchiffrée et mise en forme par M. Beau, M. Garguil, E. Golomb et N. Houry et publiée par Vergt Patrimoine (avril 2012).

* Le canton de Sarlat vient d'être publié par la Société d'art et d'histoire de Sarlat (BP 47, 24201 Sarlat cedex), avec une préface de A.-M. Cocula et un avant-propos de C. Lacombe, au prix de 20 euros.

CORRESPONDANCE POUR

« COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information, on peut écrire à M^{me} Brigitte Delluc, secrétaire générale, S.H.A.P., 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : gilles.delluc@orange.fr (à l'attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques doivent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou numérisée en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

**Sommaire et
table des illustrations du tome CXXXIX
(2012)
du *Bulletin de la Société historique
et archéologique du Périgord***

SOMMAIRE DU TOME CXXXIX - ANNÉE 2012

Conseil d'administration pour 2012-2014	3
Rapport moral 2011, par la secrétaire générale B. Delluc	5
Rapport financier 2011, par la trésorière M.-R. Brout	9
Comptes rendus des réunions mensuelles :	
novembre 2011, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	13
décembre 2011, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	18
janvier 2012, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	22
février 2012, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	143
mars 2012, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	147
avril 2012, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	152
mai 2012, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	279
juin 2012, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	284
juillet 2012, présidence de G. Fayolle, C.R. de F. Michel, secrétaire adjoint.....	290
août 2012, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	419
septembre 2012, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	423
octobre 2012, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	428

ARTICLES DE FOND

BAUNAC (Stéphane), La circulation de l'information et la presse en Dordogne à la fin du XIX ^e siècle. Réalité locale et échos d'outre-Manche. 1 ^{re} partie	491-506 (ill.)
BECKER (Line), Châteaux et manoirs en val de Dronne. Les signes des puissants. 1 ^{re} partie.....	65-102 (ill.)

BECKER (Line), Châteaux et manoirs en val de Dronne. Les signes des puissants. 2 ^e partie	183-216 (ill.)
BECKER (Line), Châteaux et manoirs en val de Dronne. Les signes des puissants. 3 ^e partie	321-358 (ill.)
BERNARD (Alain), La presse et le mystérieux docteur Nicolas-Jean Faure	487-490 (ill.)
BÉTOIN (Jean-Pierre), La presse ribéraoise des origines à nos jours	471-485 (ill.)
DELLUC (Brigitte et Gilles), Dans notre iconothèque et dans l'histoire de France : Auberoche. Première vraie bataille de la guerre de Cent Ans.....	103-126 (ill.)
DELLUC (Brigitte et Gilles), Dans notre iconothèque et dans l'histoire de France : Bugeaud et l'Algérie.....	227-258 (ill.)
DELLUC (Brigitte et Gilles), Dans notre iconothèque : De quand date Lascaux ?	375-400 (ill.)
DELLUC (Brigitte et Gilles), Dans notre iconothèque et les journaux : Lascaux et la presse des années 1940.....	551-577 (ill.)
DUHARD (Frédéric), Les premières semaines de la guerre 1914-1918 relatées par <i>Le Journal de Ribérac</i>	519-530 (ill.)
HERGUIDO (Annie), Auguste Dupont et <i>L'Écho de Vésone</i>	461-470 (ill.)
LABUSSIÈRE (Michel), De la plume à la linotype. 200 ans de révolutions de la presse en Dordogne.....	447-460 (ill.)
LAPOUGE (Hervé), La « Tour Carrée » à Nontron. Laborieuse naissance d'une étonnante construction	367-374 (ill.)
LEBEAUX (Mélanie), Les échanges artistiques entre Périgord et Quercy à la Renaissance (1480-1630). Nouvelles perspectives.....	43-64 (ill.)
LINFORT (Jean-Michel), Le journal <i>L'Agriculteur de la Dordogne</i> : la campagne périgordine au temps des Trente Glorieuses.....	531-550 (ill.)
MIQUEL (Sophie), Edmond Placide Duchassaing de Fontbressin, naturaliste et médecin périgordin (Guadeloupe, 1818 - Périgueux, 1873).....	217-226 (ill.)
MIQUEL (Sophie), Isabelle Masset (1854-1934), institutrice à Coulounieix, correspondante et rédactrice au <i>Manuel général de l'instruction primaire</i>	507-518 (ill.)
PETOT (Patrick), Jean-Baptiste Sirey (1762-1845), prêtre, révolutionnaire, jurisconsulte et arrêtiste. Une vie tourmentée au service du droit. 2 ^e partie.....	359-366 (ill.)
PIRAUD (Claude-Henri), Diffusion d'une nouvelle au XI ^e siècle : des Manichéens en Périgord	437-445 (ill.)
THUILLAT (Jean-Pierre), À propos de la soi-disant indivision de la seigneurie d'Hautefort entre Bertran de Born et son frère Constantin.....	35-42
VERGNAUD (Michel), Le prieuré Sainte-Marie de Fontaines (Champagne-et-Fontaine). 1 ^{re} partie.....	161-182 (ill.)
VERGNAUD (Michel), Le prieuré Sainte-Marie de Fontaines (Champagne-et-Fontaine). 2 ^e partie.....	301-320 (ill.)

VARIA

Projet de voyage de la SHAP autour des lieux périgordins de Rome. 13-18 octobre 2012	31
--	----

Merci de votre soutien	298
BÉTOIN (Jean-Pierre), Sortie du 23 juin 2012 : dans la région de Port-Sainte-Foy.....	401-404 (ill.)
BLONDIN (Alain), FONTAYNE (Annabelle), DELLUC (Brigitte et Gilles), Notre sortie du 29 septembre 2012 : Mortemart, Sainte-Alvère, Cro-Magnon.....	589-592 (ill.)
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : Un nouveau mandat.....	33-34
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : « dans le temps et dans l'espace... ».....	159-160
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : La SHAP, société ouverte.....	299-300 (ill.)
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : La presse en Périgord	435-436
MICHEL (François), Autour des lieux périgordins de Rome. À la recherche des ombres et silhouettes de nos concitoyens.....	583-588 (ill.)

PETIT PATRIMOINE RURAL

Les cabanes de vigne de la région de Brantôme (La Pierre Angulaire / Catherine Schunck).....	127-130 (ill.)
Les sarcophages de Saint-Pardoux-de-Mareuil (Mareuil-sur-Belle) (La Pierre Angulaire / Catherine Schunck).....	259-264 (ill.)
La place du Rocher du Lac, à Panassac (Coulaures) (La Pierre Angulaire / Coulaures Patrimoine).....	405-408 (ill.)
Le calvaire de Beausoleil à Nanthiat (La Pierre Angulaire / Jean Darriné).....	579-582 (ill.)

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

<i>Mémorial des déportés du Périgord</i> , par G. Penaud (Gérard Fayolle).....	131
<i>1914-1918. Un canton dans la tourmente. Saint-Aulaye</i> , par F. Duhard (Dominique Audrerie).....	131
<i>Brantôme : histoire d'une cité. A town in history</i> , collectif (Brigitte et Gilles Delluc).....	132
<i>Écrits. Récits</i> , par P. Fanlac (Dominique Audrerie).....	132
« Somme, c'est César... », première reproduction en fac-simile, de <i>l'exemplaire des Commentaires de César annoté par Montaigne</i> , publié par A. Gallet (Dominique Audrerie).....	132
<i>Le Bugue</i> , par A.-P. et C. Félix (Alain Blondin).....	133
<i>Histoire de Périgueux</i> , collectif (Jeannine Rousset).....	133
<i>Patrimoine et mécénat. Sixièmes rencontres patrimoniales de Périgueux</i> , collectif (François Michel).....	134
<i>La Nativité. Les Vierges allongées</i> , par S. Larué de Charlus (Dominique Audrerie).....	265
<i>Le bonheur à Périgueux</i> , par M. Testut (Claude-Henri Piraud).....	265
<i>François Viault. Un savant doublaud méconnu</i> , par M. Biret (Gérard Fayolle).....	266
<i>Ménesplet au fil des ans</i> , par J. de La Serve (Dominique Audrerie).....	266
<i>Remembrança sia. Les subsistances à Prigueux au temps de la guerre de Cent Ans</i> , par É. et J. Roux (Brigitte Delluc).....	267
<i>Maison dite « des Dames de la Foi » (Périgueux, 24)</i> , par A. Marin (Dominique Audrerie).....	267
<i>L'énigme de Waterloo. Pourquoi Napoléon n'a pas gagné</i> , par P. de Lancessueur (Claude-Henri Piraud).....	268
<i>Guide secret du Périgord</i> , par J.-L. Aubarbier (Gérard Fayolle).....	409

<i>Dictionnaire biographique du clergé concordataire du Périgord, tome II</i> (L-Y), par R. Bouet (Dominique Audrerie).....	409
<i>1789 en Périgord. La Révolution et les chemins de la liberté</i> , par G. Mandon (Patrick Petot).....	410
<i>Dans l'intimité du comte W. de Taillefer. Correspondances et écrits</i> , collectif (François Michel).....	410
<i>Sainte-Orse. Images d'autrefois (1870-1960)</i> , collectif (Gérard Fayolle).....	411
<i>Excideuil. Les années noires 1939/1946</i> , par A. Vaugrenard (Guy Rousset).....	411
<i>Beynac et Cazenac. Histoire & chroniques</i> , par A. Bécheau (Alain Blondin).....	412
<i>L'Art victime de la guerre. Destin des œuvres d'art en Aquitaine pendant la</i> <i>seconde guerre mondiale</i> , par F. Saragoza (dir.) (Gérard Fayolle).....	593
<i>À la découverte du patrimoine au pays d'Isle-Auvézère</i> , par D. Guignard (Dominique Audrerie).....	593
<i>Le canton de Brantôme</i> , par J.-P. Rudeaux (Jeannine Rousset).....	594
<i>Cet étonnant Joseph de Mourcin (1784-1856) ou la vie du savant</i> <i>périgourdin ami et disciple de Taillefer</i> , par A. Herguido (Dominique Audrerie).....	594
<i>Archéologie du terroir</i> , par J.-M. Linfort (Gérard Fayolle).....	595
<i>Meurtre en Périgord, une enquête de Bruno Courrèges</i> , par M. Walker (Dominique Audrerie).....	595
<i>L'or des étables</i> , par C. Vugier (Brigitte et Gilles Delluc).....	596

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

DELLUC (Brigitte).....	135-140 (ill.)
DELLUC (Brigitte).....	269-275 (ill.)
DELLUC (Brigitte).....	413-416 (ill.)
DELLUC (Brigitte).....	597-604 (ill.)

ILLUSTRATIONS DU TOME CXXXIX - ANNÉE 2012

Cartes et plans

Bourg de Saint-Aulaye, plan cadastral de 1997.....	77
Bourg de La Tour-Blanche, plan cadastral de 1823.....	79
Bourg d'Agonac, plan cadastral de 1843.....	80
Rez-de-chaussée du manoir Chez Goudet (Verteillac).....	85
Bourg de Grésignac (La Chapelle-Grésignac), plan cadastral de 1825.....	97
France et Guyenne anglaise au début de la guerre de Cent Ans.....	104
Auberoche (Le Change), carte de Belleyme.....	105
Forteresse d'Auberoche (Le Change), plan de C. Martin et Y. Laborie, 2007.....	108
Trajet de la première campagne du comte de Derby en 1345.....	112
Site d'Auberoche (Le Change), camps français et anglais en 1345.....	113
Relief du site d'Auberoche (Le Change), carte IGN.....	115
Bataille d'Auberoche, forces en présence et trajets des combattants.....	116
Répartition des principales cabanes de vigne à Brantôme.....	128
Bourg de Fontaines (Champagne-et-Fontaine), carte de Cassini.....	170
Bourg de Fontaines (Champagne-et-Fontaine), plan cadastral de 1825.....	170
Château de Beauregard (Tocane-Saint-Âpre), plan cadastral de 1809.....	189

Château de Chapdeuil, plan cadastral de 1809	190
Château de La Mothe (Saint-Privat-des-Prés), plan cadastral de 1833	190
Étapes successives de la conquête de l'Algérie	240
Coupe géologique schématique du plateau de Saint-Pardoux-de-Mareuil	262
Localisation des découvertes archéologiques faites en 1992-1993 à Saint-Pardoux-de-Mareuil	263
Chapelle du château des évêques de Sarlat à La Roque-Gageac	271
Reconstitution de Bergerac en 1565, lors du passage de Catherine de Médicis	289
Bourg de Fontaines, carte de Belleyme	316
Bourg de Fontaines, plan cadastral de 1825	316
Verteillacois, carte de Belleyme, présence de la vigne	342
Site de construction de la Tour Carrée à Nontron	369
Plans au sol et façades de la Tour Carrée à Nontron, par H. Gut	370
Place du Rocher du Lac à Panassac (Coulaures), dessin par G. Mousseau	405

Documents

Miniature représentant le siège d'Auberoche par les Français en octobre 1345, extraite des <i>Chroniques</i> de Froissart	couv. 1 ^{er} livr., 111
Miniature représentant l'hommage d'Édouard III d'Angleterre à Philippe VI de Valois, roi de France	104
Vue aérienne du site d'Auberoche (Le Change)	105
Miniature représentant le siège d'Auberoche par les Français, extraite des <i>Chroniques</i> de Froissart	112
Miniature représentant la bataille de La Roche-Derrien en 1347, extraite des <i>Chroniques</i> de Froissart	117
Miniature représentant la bataille de Crécy en 1346, extraite des <i>Chroniques</i> de Froissart	120
Acte de vente du château d'Auberoche par Philippe de Valois à Talleyrand, cardinal de Périgord, 1346	121
Couverture de <i>Mémorial des déportés du Périgord</i> , par G. Penaud	131
Couverture de 1914-1918. <i>Un canton dans la tourmente. Saint-Aulaye</i> , par F. Duhard	131
Couverture de <i>Brantôme : histoire d'une cité. A town in history</i> , collectif	132
Couverture de <i>Écrits. Récits</i> , par P. Fanlac	132
Couverture de « Somme, c'est César... », première reproduction en fac-simile, de l'exemplaire des <i>Commentaires de César</i> annoté par Montaigne, publié par A. Gallet	132
Couverture de <i>Le Bugue</i> , par A.-P. et C. Félix	133
Couverture de <i>Histoire de Périgueux</i> , collectif	133
Couverture de <i>Patrimoine et mécénat. Sixièmes rencontres patrimoniales</i> de Périgueux, collectif	134
Page de titre de la thèse de géologie de P. Duchassaing	218
Herbier du Museum national d'histoire naturelle, <i>Eugenia Duchassaingniana</i> , plante collectée par P. Duchassaing	221
Courrier adressé au Pr Brogniart par P. Duchassaing, 1852	222
Herbier de Gottingen, <i>Vismia panamensis</i> , aquarelle de P. Duchassaing	223

Herbier du Museum national d'histoire naturelle, <i>Gorgonia minute</i> , plante collectée par P. Duchassaing.....	223
Herbier du Museum national d'histoire naturelle, <i>Sagotia triflora</i> , plante collectée par P. Duchassaing.....	224
Herbier du Museum national d'histoire naturelle, <i>Ipomea bouveti</i> , plante collectée par P. Duchassaing.....	224
Page de titre d'un article de P. Duchassaing paru dans la revue <i>Linnea</i> , 1850.....	225
Embouchure de la Tafna et îlot de Rachgoun, vue aérienne.....	231
Couverture de <i>La Nativité. Les Vierges allongées</i> , par S. Larué de Charlus.....	265
Couverture de <i>Le bonheur à Périgueux</i> , par M. Testut.....	265
Couverture de <i>François Viault. Un savant doublaud méconnu</i> , par M. Biret.....	266
Couverture de <i>Ménesplet au fil des ans</i> , par J. de La Serve.....	266
Couverture de <i>Remembrança sia. Les subsistances à Périgueux au temps de la guerre de Cent Ans</i> , par É. et J. Roux.....	267
Couverture de <i>Maison dite « des Dames de la Foi » (Périgueux, 24)</i> , par A. Marin.....	267
Couverture de <i>L'énigme de Waterloo. Pourquoi Napoléon n'a pas gagné</i> , par P. de Lancesseur.....	268
Salle à manger de l'hôtel de France à Périgueux, années 1950.....	270
Sentence arbitrale de 1276.....	274
Adjudication du prieuré de Fontaines (Champagne-et-Fontaine), 1791.....	303
Château-Haut (Lisle), escalier, culs de lampe.....	326
Étiquette d'une bouteille de Ghéropiga produit au château de La Meyfrenie.....	343
Éléments généalogiques concernant Jean-Baptiste Sirey.....	365
Acte de vente d'un terrain par la mairie de Nontron à A. Bertrand, 1911.....	374
Reconstitution du port de Port-Sainte-Foy à la fin du XIX ^e siècle.....	403
Couverture de <i>Guide secret du Périgord</i> , par J.-L. Aubarbier.....	409
Couverture de <i>Dictionnaire biographique du clergé concordataire du Périgord, tome II (L-Y)</i> , par R. Bouet.....	409
Couverture de <i>1789 en Périgord. La Révolution et les chemins de la liberté</i> , par G. Mandon.....	410
Couverture de <i>Dans l'intimité du comte W. de Taillefer. Correspondances et écrits</i> , collectif.....	410
Couverture de <i>Sainte-Orse. Images d'autrefois (1870-1960)</i> , collectif.....	411
Couverture de <i>Excideuil. Les années noires 1939/1946</i> , par A. Vaugrenard.....	411
Couverture de <i>Beynac et Cazenac. Histoire & chroniques</i> , par A. Bécheau.....	412
Extrait de <i>L'Écho de Vésone</i> , conditions de l'abonnement, 1828.....	463
Extrait de <i>L'Écho de Vésone</i> , en-tête du numéro 0, 1828.....	463
Extrait de <i>L'Écho de Vésone</i> , rubrique « Mosaïque politique ».....	464
Extrait de <i>L'Écho de Vésone</i> , « De notre titre », n° 1, 1828.....	465
Extrait de <i>L'Écho de Vésone</i> , « Un exemple de fraternité démocratique et sociale », 16 juillet, 1850.....	467
Extrait de <i>L'Écho de Vésone</i> , « Souscription pour racheter la récolte du métayer Jean Roux... », 28 juillet 1850.....	468
Extrait du <i>Libéral Napoléonien</i> , « Suffrages connus en faveur de l'Empire... », 4 décembre 1852.....	476
Volumes manuscrits de <i>Une école rurale en Périgord vers 1900</i> , par Isabelle Masset.....	508

Extrait du <i>Manuel général de l'instruction primaire</i> , 8 février 1908	509
Signature d'Isabelle Masset, extraite de <i>L'école fleurie</i>	509
Extrait de <i>L'École Nouvelle</i> , 27 février 1909	511
Formulaire d'attribution de distinction honorifique pour M ^{me} Vve Masset, 1910	511
Cahiers manuscrits d'Isabelle Masset	512
Couverture de <i>L'Art victime de la guerre. Destin des œuvres d'art en Aquitaine pendant la seconde guerre mondiale</i> , par F. Saragoza (dir.)	593
Couverture de <i>À la découverte du patrimoine au pays d'Isle-Auvézère</i> , par D. Guignard	593
Couverture de <i>Le canton de Brantôme</i> , par J.-P. Rudeaux	594
Couverture de <i>Cet étonnant Joseph de Mourcin (1784-1856) ou la vie du savant périgourdin ami et disciple de Taillefer</i> , par A. Herguido	594
Couverture de <i>Archéologie du terroir</i> , par J.-M. Linfort	595
Couverture de <i>Meurtre en Périgord, une enquête de Bruno Courrèges</i> , par M. Walker	595
Couverture de <i>L'or des étables</i> , par C. Vigier	596
Texte manuscrit de Wlgrin de Taillefer, 1820, conservé à la SHAP	599

Événements

Spectacle de Mim'off dans la cour de la SHAP, 2 août 2012	300
Inauguration de Lascaux, 26 septembre 1948, photographie extraite de <i>Sud Ouest</i> , 28 septembre 1948	574

Personnages

Brigitte Delluc et André Leroi-Gourhan	15
Jean Froissart, miniature extraite des <i>Chroniques</i>	106
Le comte de Derby, miniature	109
Le duc de Bourbon, miniature	114
Le duc de Normandie, miniature	114
Auguste Cook, papetier à Montpon	156
Abd el-Kader (portrait par A. Tissier)	229
Bugeaud (portrait par C. Hanotaux), d'après Lafon	229
Jean-Baptiste Sirey	361
Adrien Baysselance, par Sem	415
Mani, fondateur du manichéisme	439
Edme Goyard (portrait par J.-M. Linfort)	454
Paulo Fortier, linotypiste à la <i>Dordogne Libre</i>	455
Auguste Dupont	462
Fernand Réjou	475
Maxence Bibié	481
Joseph Paul-Boncourt	481
Ludovic-Oscar Frossard	481
Isabelle Masset	512
Jules Brunet	524
Alain de Fayolle	527

A. Chanaud (portrait par J.-M. Linfort)	533
Georges Brégégère (portrait par J.-M. Linfort).....	535
Josette Dargelosse (portrait par J.-M. Linfort).....	540
Sylvie Chabassier (portrait par J.-M. Linfort)	541
Jean-Louis Villechanoux (portrait par J.-M. Linfort)	541
Marcel Fournier (portrait par J.-M. Linfort)	542
Jean-Louis Galet (portrait par J.-M. Linfort).....	542
Jean-Marie Galy (portrait par J.-M. Linfort)	542
Sylvain Floirat (portrait par J.-M. Linfort)	544
Michel Queyroi (portrait par J.-M. Linfort).....	547
L. Laval, J. Marsal, M. Ravidat, M. Thaon, à Lascaux.....	557

Architecture et sculpture civiles

Hôtel de Fayolle, siège de la SHAP, 18, rue du Plantier à Périgueux. façade sur rue.....	26
Buste antique de Caius César.....	28
Maison Issala (Cahors, Lot), portail d'entrée	45
Hôtel Gamenson (Périgueux), fenêtre sur cour.....	46
Château de Grignols, cheminée	47
Hôtel de Cidrac (Sarlat), détail du portail.....	48
Château de Bannes (Beaumont-du-Périgord), cheminée	48
Château de Giverzac (Domme), cheminée	48
Maison (Jugeals-Nazareth, Corrèze), fenêtre.....	48
Palais du duc Jean de Berry à Bourges (Cher), cheminée, détail.....	60
Halle de Lisle	75
Halle de La Tour-Blanche	75
Château de Ramefort (Valeuil).....	81
Château de Jovelle (La Tour-Blanche).....	81
Maison forte de La Colonie (Cercles).....	82
Manoir du Lau (Allemans).....	85
Manoir de La Beauvière (Ribérac), élévation postérieure	86
Manoir Chez Goudet (Verteillac).....	87
Château de Bourdeilles, tour maîtresse.....	87
Château de La Tour-Blanche, tour maîtresse	87, 101
Château de La Mothe (Saint-Privat-des-Prés), boiseries	90
Manoir du Méneyplé (Eyvirat), escalier ancien en bois	90
Manoir Chez Goudet (Verteillac), charpente	91
Manoir du Lau (Allemans), charpente	91
Manoir du Logis (Chenaud), charpente	91
Château de Chapdeuil, charpente.....	91
Château de Fontenilles (Saint-Méard-de-Drôme), charpente	92
Hôtel particulier de Nanchapt (La Tour-Blanche), charpente de la tour d'escalier.....	93
Manoir du Lau (Allemans), charpente de la tour d'escalier	93
Motte castrale de Grésignac (La Chapelle-Grésignac)	97
Motte castrale de Bourzac (Vendoire).....	97
Château comtal de Bourdeilles, tour maîtresse et salle seigneuriale	99
Château comtal de Bourdeilles, grande salle et <i>aula</i> seigneuriale.....	100

Château comtal de Bourdeilles, <i>aula</i> seigneuriale, fenêtre à coussiège et vestiges du mur de refend.....	100
Château de Chapdeuil, vestiges de type aulique, tour et <i>aula</i>	101
Cabane de Peyrelevade (Brantôme).....	127
Cabane du Chauffadour (Brantôme).....	129
Cabane de Puy-Laurent (Brantôme).....	129
Immeubles côté ouest des boulevards à Périgueux, vers 1874 (photo Richard).....	136
Cuves à vin gallo-romaines, mises au jour à Boulazac en 2011	137
Fût de colonne gallo-romaine découvert à Boulazac.....	137
Base de colonne gallo-romaine découverte à Boulazac.....	137
Château du Paluel (Saint-Vincent-le-Paluel).....	139
Maison de la famille Allégret, originaire du Périgord, en Nouvelle-Calédonie, vers 1940.....	157
Château de Tinteillac (Bourg-des-Maisons)	186
Château de Narbonne (Saint-Just)	188
Château de Narbonne (Saint-Just), inscription gravée sur la façade sud de la tour.....	188
Château de Bourdeilles, châtelet.....	191
Porte Salseyron à Agonac	191
Château de Bourdeilles, tour-porte	191
Porte de Wiridel à Montagrier.....	191
Porte de Wiridel à Montagrier, niche à coussiège et canonnière	191
Porte Saint-Roch à Brantôme.....	192
Château de La Feuillade (Cherval), pont-levis.....	193
Château de Beauséjour (Tocane-Saint-Âpre), pont-levis.....	193
Château de Bourdeilles, mâchicoulis de la tour maîtresse.....	194
Château de Bourdeilles, mâchicoulis de l'enceinte	194
Château de Narbonne (Saint-Just), mâchicoulis	195
Château d'Étourneau (Bourdeilles), mâchicoulis	195
Maison forte à Saint-Privat-des-Prés, archère	197
Château de Jovelle (La Tour-Blanche), archères	197
Château comtal de Bourdeilles, archères	198
Château de Bourdeilles, enceinte royale percée d'archères.....	199
Manoir de La Jalerie (Vanxains), canonnière	199
Manoir de La Rigeardie (Bourdeilles), canonnière.....	200
Château de Lusignac, canonnière	200
Château de Bourdeilles, canonnière.....	200
Château de Bourdeilles, coulevrinières.....	200
Maison forte du Port (Saint-Méard-de-Drôme), canonnière.....	200
Château de Marouate (Grand-Brassac), tour d'enceinte à canonnières	200
Maison forte à Saint-Privat-des-Prés, tour.....	201
Château de Montardy (Grand-Brassac), vestiges de l'ancienne tour maîtresse.....	202
Château fort de Rochemorin (Saint-Front-d'Alemps), ruine de la tour.....	202
Châteaux de La Martinie (Segonzac), tour	202
Château de La Feuillade (Cherval), tour.....	202
Château d'Étourneau (Bourdeilles), tour réaménagée en colombier	203
Château Meynard (Allemands), logis-tour	204
Manoir de La Saludie (Lusignac), bretèche	204
Château fort de La Tour-Blanche, échauquette sur-le-pan.....	204
Château-Haut (Lisle), échauquette.....	204

Enceinte royale de Bourdeilles, échauguette sur trompes	205
Château de La Hierce (Brantôme), tour d'angle	205
Manoir de Puy-Marteau (Brantôme), échauguette.....	205
Manoir du Tranchard (Cherval)	206
Château des Francilloux (Bourdeilles).....	206
Château-Haut (Lisle), vestiges de type aulique	207
Ensemble castral de Bourdeilles, château médiéval et pavillon Renaissance	207
Château de Clauzou (Champagne-et-Fontaine), vue aérienne	208
Château de Clauzou (Champagne-et-Fontaine), façade sur cour	209
Château de Vendoire, façade sur jardin.....	209
Château de La Vassaldie (Gout-Rossignol), façade sur cour	209
Château de La Richardie (Bouteilles-Saint-Sébastien), façade sur jardin	209
Château de Champagnou (Villetoueix), façade antérieure	213
Château de Champagnou (Villetoueix), lucarne	213
Château de La Manicoudière (Saint-Vincent-Jalmoutiers), façade antérieure.....	214
Château de La Valouze (La Roche-Chalais), façade antérieure.....	214
Château de La Blérétie (Ponteyraud), façade antérieure	214
Château Trompette (Vanxains).....	214
Château de Pauly (Chassaignes), inscription	214
Château de Champagne (Champagne-et-Fontaine), pont-levis	214
Château de Champagne (Champagne-et-Fontaine), galerie	215
Maison Duchassaing au Moule, en Guadeloupe.....	218
Maison Duchassaing au Moule, en Guadeloupe, monogramme.....	218
Maison à La Retraite (Coulounieix-Chamiers).....	220
Maison à La Retraite (Coulounieix-Chamiers), monogramme.....	220
Le Palmier, près de Sidi-Brahim, lieu de reddition d'Abdel-Kader, aspect actuel ..	252
Habitations troglodytiques de Saint-Pardoux-de-Mareuil (Mareuil-sur-Belle).....	261
Pigeonnier du château de Montvert (Saint-Seurin-de-Prats)	couv. 3 ^e livr.
Château comtal de Bourdeilles, escalier en vis.....	322
Château comtal de Bourdeilles, passage à la seconde vis.....	322
Maison forte Au Courret (Verteillac), tour percée de canonnières	323
Manoir du Lau (Allemans), porte d'accès à une tour d'escalier, moulures croisées	323
Manoir du Lau (Allemans), escalier en vis, détail de la base du noyau	324
Château du Breuil (Verteillac)	324
Manoir de Puy-Marteau (Brantôme).....	324
Château de La Hierce (Brantôme), porte d'escalier.....	324
Hôtel particulier de La Tour-Blanche, porte d'accès à l'escalier.....	325
Château de Bourdeilles, pavillon d'escalier.....	325
Château de Bourdeilles, pavillon d'escalier, détails du décor	325
Château-Haut (Lisle), escalier	326
Château-Haut (Lisle), escalier, plafond à caissons décorés	326
Château de La Richardie (Champagne-et-Fontaine), escalier	327
Hôtel particulier, dit manoir de Nanchapt (La Tour-Blanche), galerie	327
Château de La Martinie (Segonzac), galerie.....	327
Manoir de Chambon (Brantôme).....	328
Maison forte de Saint-Privat des-Prés, fenêtre à coussièges.....	328
Château comtal de Bourdeilles, fenêtre à coussièges	329
Château de Chapdeuil, fenêtre à coussièges	329
Manoir de Chambon (Brantôme), claire-voie.....	329

Château comtal de Bourdeilles, fenêtres à linteau trilobé.....	330
Château comtal de Bourdeilles, fenêtres géminées.....	330
Manoir situé dans le bourg de Paussac (Paussac-et-Saint-Vivien), fenêtre quadruple	331
Château de Tinteillac (Bourg-des-Maisons), fenêtres jumelées d'angle à croisillon	332
Château d'Étourneau (Bourdeilles), baie simple à accolade et traverse.....	332
Manoir de La Meynardie (Siorac-de-Ribérac), baie à double accolade	332
Maison forte du bourg de Saint-Martial-Viveyrol, large ouverture moulurée	333
Manoir situé dans le bourg de Paussac (Paussac-et-Saint-Vivien), fenêtre à meneau et croisillon.....	333
Manoir du Lau (Allemans), fenêtre à meneau	333
Château de Lascoux (Celles), fenêtre à meneau	333
Château de Fontenilles (Saint-Méard-de-Drôme), lucarne à coquille	334
Château de Jaurias (Gout-Rossignol), lucarne à coquille	334
Manoir de Puy-Marteau (Brantôme), lucarne à coquille	334
Château de La Hierce (Brantôme), lucarne.....	334
Château du Breuil (Verteillac), façade antérieure	335
Tour de Madona (Vanxains), fenêtre.....	335
Manoir du Haut-Prézat (Paussac-et-Saint-Vivien), fenêtre à meneau	335
Manoir de Chez-Goudet (Verteillac), fenêtre à meneau	335
Hôtel particulier de La Tour-Blanche, fenêtre à meneau	335
Château de La Valouze (La Roche-Chalais), pignon méridional.....	336
Château comtal de Bourdeilles, cheminée de l' <i>aula</i>	337
Manoir de Chez-Goudet (Verteillac), cheminée	337
Manoir de La Martelle (Saint-Sulpice-de-Roumagnac), cheminée	338
Manoir du Lau (Allemans), piédroit de cheminée sculpté.....	338
Château du Breuil (Verteillac), cheminée et panneau peint.....	338
Maison forte du Port (Saint-Méard-de-Drôme)	338
Château de La Valade (Bourdeilles), vestiges de piédroits de cheminée.....	339
Manoir de La Calonie (Cercles), coffre de cheminée	339
Manoir de La Meynardie (Siorac-de-Ribérac), coffre de cheminée	339
Château de Segonzac, communs.....	340
Château de Clauzurou (Champagne-et-Fontaine), communs	340
Château de Segonzac, écurie voûtée.....	340
Château de La Vassaldie (Gout-Rossignol), pièces d'eau.....	345
Château de Jaurias (Gout-Rossignol), chais, façade	345
Château de Jaurias (Gout-Rossignol), chais, intérieur.....	345
Randière d'un colombier.....	348
Colombier de L'Enrequis (Cercles)	348
Colombier du château de La Roche-Pontissac (Saint-Front-d'Alemps).....	348
Colombier du château de La Grande Ferrière (Ribérac), échelles tournantes.....	349
Colombier du château de Lavergne (Petit-Bersac), échelles fixes.....	349
Colombier de Paussac-et-Saint-Vivien, lucarne d'envol	349
Colombier du château de Narbonne (Saint-Just), lucarne d'envol	349
Colombier du manoir de La Calonie (Cercles), lucarne d'envol.....	349
Colombier du manoir de Puy-Marteau (Brantôme), armoiries sculptées	349
Colombier du château des Biards (Valeuil), millésime gravé sur la lucarne d'envol.....	349
Tour Carrée à Nontron en 2012.....	368

Vue générale de Nontron avant la construction de la Tour Carrée	368
La Tour Carrée (Nontron) en construction, 1905.....	371
La Tour Carrée (Nontron) en construction, 1907-1908	371
La Tour Carrée (Nontron) achevée, avant 1911	373
Pavillon des Recettes du château de La Force.....	402
Château de Montvert (Saint-Seurin-de-Prats).....	404
Château de Masburel (Fougueyrolles).....	404
Puits à Panassac (Coulaures)	406
Point d'eau maçonné à Panassac, le Lac (Coulaures).....	407
Maréchalerie à Panassac (Coulaures)	408
Personnage sculpté dans les années 1970 dans une carrière de Monferrand- du-Périgord.....	427
Buste sculpté, remploi dans le mur d'une grange à Jovelle (Léguillac- de-Cercles).....	427
L'imprimerie Guillet (Ribérac)	475
L'ancienne imprimerie Langaret (Ribérac).....	475
La Sudrie à Cubjac	512
Hôpital de Ribérac	524
Gare de Ribérac.....	527
Monument dédié à Victor-Emmanuel II, Piazza Venezia à Rome	585
Colisée, à Rome	585
Palais Spada, à Rome.....	585
Villa Medicis, à Rome.....	585
Vue panoramique de Rome.....	585
Vestiges d'une tour du château de Sainte-Alvère	590
Place de l'église et halle de Sainte-Alvère.....	591
Personnage sculpté inclus dans le mur d'une grange de Boirac (Vergt).....	597
Ancien hospice et emplacement de l'ancien hôpital de Saint-Pompon	601
Porte de l'ancien hospice de Saint-Pompon.....	601
Inscription gravée, façade de l'ancien hospice de Saint-Pompon.....	601
Cheminées d'une maison en cours de démolition à Lanouaille.....	602
Entrée de souterrain à Lanouaille	603

Architecture et sculpture religieuses

Église Saint-Dominique à Monpazier, chapelle occidentale.....	47
Église Sainte-Marie à Sarlat, clocher.....	50
Cathédrale Saint-Sacerdos à Sarlat, chevet.....	50
Église de Lissac-et-Mouret (Lot).....	51
Église Saint-Maur à Martel (Lot), clocher	51
Église Saint-Félicien à Issigeac, clocher.....	52
Église Saint-Michel à Biron.....	52
Église Saint-Michel à Biron, voûtes du chœur	53
Église Sainte-Marie à Sarlat, chapelle méridionale, voûtes.....	53
Cathédrale Saint-Sacerdos à Sarlat, chapelle, voûtes	53
Église Saint-Michel à Biron, fenêtre à remplage.....	53
Église Sainte-Marie à Sarlat, fenêtre à remplage.....	53
Cathédrale Saint-Sacerdos à Sarlat, fenêtre à remplage	53
Église Saint-Michel à Biron, façade méridionale	54
Tour des Jacobins à Belvès	54

Tour des Jacobins à Belvès, corniche sommitale.....	54
Église Sainte-Marie à Sarlat, gargouille	54
Abbaye de Cadouin, voûtes du cloître	55
Cathédrale Saint-Sacerdos à Sarlat, voûtes.....	56
Cathédrale Saint-Sacerdos à Sarlat, chœur, voûtes.....	56
Cathédrale Saint-Étienne à Cahors (Lot), chapelle Saint-Antoine, voûtes.....	56
Cathédrale Saint-Étienne à Cahors (Lot), chapelle Saint-Antoine, retombée de voûte.....	56
Église Saint-Julien-de-Brioude à Salignac, retombée de voûte	57
Chapelle seigneuriale du château de Fages (Saint-Cyprien), retombée de voûte	57
Abbaye de Cadouin, colonne du cloître.....	59
Cathédrale Saint-Étienne à Cahors (Lot), colonne du cloître	59
Chapelle baptismale Saint-Jean à Périgueux, voûtes.....	62
Chapelle castrale Saint-Michel d'Auberoche au Change, chevet.....	122
Chapelle castrale Saint-Michel d'Auberoche au Change, façade ouest	122
Chapelle castrale Saint-Michel d'Auberoche au Change, intérieur.....	122
Église de Paunat, façade nord, deux bas-reliefs sculptés.....	139
Sarcophages découverts à Saint-Pardoux-de-Mareuil (Mareuil-sur-Belle)	couv. 2 ^e livr., 259
Chapelle castrale de Jovelle (La Tour-Blanche), archère.....	197
Marabout de Sidi-Brahim, aspect actuel.....	250
Église Saint-Martin à La Boissière-d'Ans, peintures murales.....	272
Tombeau d'Antoinette de Lageard, église de Saint-Pardoux-de-Mareuil.....	305
Inscription sur le mur du cimetière de Saint-Pardoux-de-Mareuil, concernant Antoinette de Lageard	305
Blason de Jeanne de Bourbon, église de Fontaines (Champagne-et-Fontaine).....	313
Vestiges du prieuré de Fontaines (Champagne-et-Fontaine), sous-sol d'une maison du bourg	317
Chapelle du château de La Martinie (Segonzac)	351
Chapelle du château de La Martinie (Segonzac), voûte	351
Chapelle du château de Jovelle (La Tour-Blanche)	351
Chapelle du château de Brochard (Saint-Front-d'Alemps)	352
Chapelle du château de Gourjou (Agonac).....	352
Chapelle du château de Jaurias (Gout-Rossignol), intérieur peint.....	352
Temple du Fleix	403
Abbaye de Cadouin, sculptures du cloître	414
Abbaye de Cadouin, cloître, soldat sculpté.....	421
Stèle funéraire attribuée aux Manichéens, nécropole de Radimije (Bosnie- Herzégovine)	442
Calvaire de Beausoleil (Nanthiat), côté nord-est	579
Calvaire de Beausoleil (Nanthiat), côté sud-ouest, christ et groupe sculpté.....	579
Calvaire de Beausoleil (Nanthiat), côté sud-ouest, groupe sculpté	580
Calvaire de Beausoleil (Nanthiat), panneau explicatif	580
Calvaire de Beausoleil (Nanthiat), côté sud-ouest, groupe sculpté en 1967.....	582
Mosaïques carolingiennes de la chapelle de saint Zénon, église de Sainte-Praxède, à Rome	585
Église de Mortemart (Saint-Félix-de-Reillac-et-Mortemart).....	589
Monogramme des jésuites sculpté sur le manteau d'une cheminée à Lanouaille	603

Objets mobiliers

Boulets de pierre conservés à Auberoche (Le Change)	111
Écu d'or à la chaise, avers et revers	119
Statue de la Vierge des Reclus de Brantôme.....	269
Sceau du prieuré de Fontaines, 1777	319
Fac-similé du suaire de Cadouin, abbaye de Cadouin	413
Cabestan, abbaye de Cadouin	414
Cartouche postale du <i>Populaire du Centre</i>	453
Titreuse en bois de l'imprimerie Joucla.....	456

Peintures, gravures et dessins

Papier peint d'époque Directoire, 16, rue du Plantier à Périgueux.....	24
Papiers peints, XVIII ^e siècle, 16, rue du Plantier à Périgueux	25
Allégorie de la guerre, tableau déposé à la mairie de Tourtoirac.....	139
Château de Lortal (Manaurie), dessin.....	146
Restitution de la grille du chœur du monastère Notre-Dame de Fontaines	173
Défaite dans les marais de la Macta, tableau par H. Ziani en 1984.....	228
Victoire de Bugeaud à la Sikkak, tableau par H. Vernet	230
Constantine investie, tableau par H. Vernet	233
Une razzia des colonnes de Bugeaud, gravure.....	237
Bataille du col de la Mouzaïa, tableau par H. Bellangé.....	238
Prise de la smalah d'Abd el-Kader, tissu	243
Victoire d'Isly, tableau par H. Vernet, détail	245
Enfumades du Dahra, gravure.....	247
Défense de Sidi-Brahim, gravure.....	250
Reddition d'Abd el-Kader au Palmier, gravure	252
Abd el-Kader reçu par le duc d'Aumale à Nemours (Ghazaouet), tableau par H. Vernet.....	253
Reliquaire de la Vraie Croix, dessin par M. Vergnaud.....	314
« <i>L'Agriculteur de la Dordogne</i> », par J.-M. Linfort	couv. 4 ^e livr.
Un lecteur de <i>L'Avenir de la Dordogne</i> , par J.-M. Linfort	446
La distribution des aigles au Champ-de-Mars, 5 décembre 1804, tableau de David, musée de château de Versailles	490
Vendeur de journaux à Londres, gravure extraite du <i>Figaro</i> , 17 juillet 1868.....	496
Fraisiers en Périgord, par J.-M. Linfort	546
Journaliste au travail, par J.-M. Linfort	578

Tableaux

SHAP, exercice 2011 et budget prévisionnel 2012	10
SHAP, bilan actif.....	11
SHAP, bilan passif	12

Préhistoire

Tête de cheval sculptée, grotte de Comarque (Les Eyzies-de-Tayac-Sireuil)	27
Le comte Bégouën et ses étudiants, l'abbé Breuil, M. Ravidat, J. Marsal à Lascaux le 29 octobre 1940	377

Plan de la grotte de Lascaux	379
Salle des Taureaux à Lascaux, effondrement à l'entrée du Diverticule axial.....	379
Coupe transversale du Diverticule axial (grotte de Lascaux) relevée par A. Glory	380
Coupe transversale du Passage (grotte de Lascaux) relevée par A. Glory.....	381
Petit fragment de la couche archéologique du Passage, grotte de Lascaux	382
Épingle découverte par l'abbé Breuil dans l'Abside, grotte de Lascaux	384
Coupe transversale de la Nef (grotte de Lascaux) relevée par A. Glory.....	384
Schéma de J. Marsal représentant l'Abside et le Puits (grotte de Lascaux) au moment de la découverte	386
Coupe transversale du Puits (grotte de Lascaux), relevée par A. Glory	388
Gros fragment de charbon trouvé par A. Glory lors de la fouille du Puits, grotte de Lascaux.....	388
Les trois scalènes de Lascaux, dessin M. Orliac.....	390
Baguette de débitage, trouvée à Lascaux, dessin M. Orliac	395
Fragment de sagaie, trouvé à Lascaux, dessin M. Orliac.....	395
Grand cerf du Diverticule axial de Lascaux, dessin de M. Thaon	554
Entrée primitive de Lascaux, avec D. Peyrony.....	554
La scène du Puits à Lascaux, dessin extrait de <i>Paris-Soir</i> , 27 septembre 1940	556
Salle des Taureaux de Lascaux, photographie extraite du <i>Journal</i> , 28 septembre 1940.....	558
Quelques figures du Diverticule axial de Lascaux, dessins d'A. Glory, copies des dessins de M. Thaon.....	563
Le comte Bégouën et l'abbé Breuil devant le panneau de l'Empreinte à Lascaux	566
Vache qui saute et poneys du Diverticule axial de Lascaux, relevé de M. Thaon, cliché en zinc.....	570
Scène du Puits à Lascaux, photographie retouchée extraite de <i>L'Illustration</i> , 4 janvier 1941	571
Abri Cro-Magnon (Les Eyzies-de-Tayac-Sireuil).....	592
Abri Cro-Magnon (Les Eyzies-de-Tayac-Sireuil) avant son dégagement, coupe, aquarelle (iconothèque de la SHAP).....	592

ADMISSIONS DE L'ANNÉE 2012

- M. Added André, 78, rue Victor-Hugo, 24000 Périgueux
- M. et M^{me} Allégre Eric et Nadine, La Trémouille, 24660 Notre-Dame-de-Sanilhac
- M. Bayle Jacques, Montignac, avenue de l'Automobile, 24750 Trélassac
- M^{me} Bernard Danielle, L'Étang, 24140 Jaure
- M. Boisserie Maurice, 39, boulevard du Roi, 78000 Versailles
- M. et M^{me} Bordas Daniel et Mireille, 42, rue François-Mitterand, Moreau, 24750 Atur
- M^{me} Carcenac Marie-Léontine, 16, place d'Armes, 24170 Belvès
- M. Crémer Jacques-Henri, 6, rue Marcel-Pagnol, 24130 Prigonrieux
- M. et M^{me} Demouy Max et Martine, 114 bis, rue des Remparts, 24000 Périgueux
- M^{me} Desthomas-Denivelle Jacqueline, Le Bourg, 24160 Saint-Médard-d'Excideuil
- M^{me} Dominique Michelle, Résidence Saint-François, 5, rue Littré, 24000 Périgueux
- M. Durieux Jean, 2, rue Salesses, 45000 Orléans
- M^{me} Eymerit Bernadette, 8, rue du Jardin-Public, 24260 Le Bugue

- M^{me} Fayolle Gérard, 6, avenue de la République, 24260 Le Bugue
- M. Gauthier Frédéric, place Yvon-Delbos, BP 28, 24120 Terrasson-Lavilledieu
- M^{me} Goudeau Alberte, Puyauzard, Montrem, 24110 Saint-Astier
- M^{me} Jankowski Michèle et M. Meynen Nicolas, Les Places, 24290 Aubas
- M. et M^{me} Kimberley James et Natasha, Étourneau, 24310 Bourdeilles
- M^{me} Ladevie Micheline, 8, rue Gaston-Marchou, 33300 Bordeaux
- M. Lagrange Claude, 13, rue du Minon, 33700 Mégnac
- M. et M^{me} Laufer Marcelo et Teresa, Le Teyrat, 24310 Sencenac-Puy-de-Fourches
- M^{me} Laurent Catherine, résidence Galaxie, n° 8, Val de Marsicou, 24750 Boulazac
- M^{me} Mamalet Lyliane, 14, rue Bodin, 24000 Périgueux
- M^{me} de Marchi Liliane, Farganaud, 24400 Saint-Laurent-des-Hommes
- M. Martin Gérard, 27, avenue du Général-de-Gaulle, 24190 Neuvic-sur-l'Isle
- M. Mérouillou Michel, 13, rue Federico-Garcia-Lorca, Le Suchet, 24750 Boulazac
- M. Moillard Jacques, 73, avenue de la République, 92500 Rueil-Malmaison
- M^{me} Mongibeaux Stéphanie, 9, rue Alsace-Lorraine, apt 12, 24000 Périgueux
- M. et M^{me} Montury Michel et Annick, La Villa, Chemin des Glycines, 24350 Mensignac (réintégration)
- M. Morand-Monteil Henri, Domaine de La Mouline, 24100 Bergerac
- M. Morand-Monteil Roger, 8, boulevard du 8 mai 1945, 24100 Bergerac
- M^{me} Morrow Antoinette, Les Grandes Arcades, 49, rue Jean-Secret, 24000 Périgueux
- M^{me} Moulinier-Vacher Claudie, 2, rue du Président-Wilson 24000 Périgueux (réintégration)
- M. Mouyen Christian, 2, rue du Président-Wilson, 24000 Périgueux
- M. Petriac Louis, 6, place du Général-Leclerc, 24000 Périgueux
- M. Rougier Philippe, 6, rue Jean-Moulin, 94300 Vincennes
- M. Saint-Georges-Chaumat Jacques, La Bombarie, 24330 Saint-Crépin-d'Auberoche
- M. et M^{me} Sanjuan Bernard et Marie-Christine, 4, rue Voltaire, 24000 Périgueux
- M. Spagnol François, 3, rue de Comet, 33450 Saint-Loubès
- M. et M^{me} Védry Bernard et Brigitte, BP 20, 6, boulevard Fénélon, 24380 Vergt
- M^{me} Warlop Josiane, L'Ostalada, Les Granges, 24350 La Chapelle-Gonaguet

MEMBRES DÉCÉDÉS

Charlotte Barathieu, Lucien Bonnet, Jean-René Bousquet, Jean Briquet, Guy de Brou de Laurière, Anne-Marie Durieux, Alain de Fayolle, Brigitte Garnier, Anne-Marie Jacoutet, Pierre Labrousse, Gérard Martial, Jean-Marie Merlet, Jacques Suraud, Maurice Teulet, Jean Valette, Guy Vergniaud

TARIFS 2013

Cotisation (sans envoi du Bulletin).....	25 €
Cotisations pour un couple (sans envoi du Bulletin).....	47 €
Cotisation et abonnement au Bulletin	57 €
Cotisations et abonnement au Bulletin pour un couple.....	67 €
Abonnement au Bulletin sans cotisation (collectivités, associations...)	62 €

Il est possible de régler sa cotisation par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W ou par chèque bancaire à l'ordre de la S.H.A.P. et adressé au siège de la compagnie (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux).

Les étudiants, âgés de moins de 30 ans, désireux de recevoir le Bulletin sont invités à le demander à la S.H.A.P. Ce service est assuré gratuitement sur présentation d'une carte d'étudiant (réservé à un abonnement par foyer).

Pour tous renseignements :

Tél./fax : 05 53 06 95 88

Courriel : shap24@yahoo.fr

Site internet : www.shap.fr

***Permanence téléphonique de 14 heures à 17 heures :
mardi - jeudi - vendredi***

***Notre bibliothèque est à la disposition des membres
chaque samedi de 14 heures à 18 heures.***

***Réunions le 1^{er} mercredi de chaque mois à 14 heures
au siège de la S.H.A.P.***

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

18, rue du Plantier – 24000 Périgueux

tél. / fax : 05 53 06 95 88

courriel : shap24@yahoo.fr

Commission paritaire n° 0216 G 87921

IMPRIMERIE PRÉSENCE GRAPHIQUE - MONTS

N° d'imprimeur : 121243673

SOMMAIRE DE LA 4^e LIVRAISON 2012

● Compte rendu de la séance du 1 ^{er} août 2012	419
du 5 septembre 2012	423
du 3 octobre 2012	428
● Programme de nos réunions. 1 ^{er} trimestre 2013	434
● Éditorial : La presse en Périgord	435
● Diffusion d'une nouvelle au XI ^e siècle : des Manichéens en Périgord (Claude-Henri Piraud)	437
● De la plume à la linotype. 200 ans de révolutions de la presse en Dordogne (Michel Labussière)	447
● Auguste Dupont et <i>L'Écho de Vésone</i> (Annie Herguido)	461
● La presse ribéracoise des origines à nos jours (Jean-Pierre Bétoin)	471
● La presse et le mystérieux docteur Nicolas-Jean Faure (Alain Bernard)	487
● La circulation de l'information et la presse en Dordogne à la fin du XIX ^e siècle. Réalité locale et échos d'outre-Manche. 1 ^{re} partie (Stéphane Baunac)	491
● Isabelle Masset (1854-1934), institutrice à Coulounieix, correspondante et rédactrice au <i>Manuel général de l'instruction primaire</i> (Sophie Miquel)	507
● Les premières semaines de la guerre 1914-1918 relatées par <i>Le Journal de Ribérac</i> (Frédéric Duhard)	519
● Le journal <i>L'Agriculteur de la Dordogne</i> : la campagne périgordine au temps des Trente Glorieuses (Jean-Michel Linfort)	531
● Dans notre iconothèque et les journaux : Lascaux et la presse des années 1940 (Brigitte et Gilles Delluc)	551
● Petit patrimoine rural : Le calvaire de Beausoleil à Nanthiat (La Pierre angulaire / Jean Darriné)	579
● Autour des lieux périgordins de Rome. À la recherche des ombres et silhouettes de nos concitoyens (François Michel)	583
● Notre sortie du 29 septembre 2012 : Mortemart, Sainte-Alvère, Cro-Magnon (Alain Blondin, Annabelle Fontayne, Brigitte et Gilles Delluc)	589
● Notes de lecture : L'Art victime de la guerre. Destin des œuvres d'art en Aquitaine pendant la seconde guerre mondiale (dir. F. Saragoza) ; À la découverte du patrimoine au pays Isle-Auvézère (D. Guignard) ; Le canton de Brantôme (J.-P. Rudeaux) ; Cet étonnant Joseph de Mourcin (1784-1856) ou la vie du savant périgourdin ami et disciple de Taillefer (A. Herguido) ; Archéologie du terroir (J.-M. Linfort) ; Meurtre en Périgord, une enquête de Bruno Courrèges (M. Walker) ; L'or des étables (C. Vigier)	593
● Courrier des chercheurs et petites nouvelles (Brigitte Delluc)	597
● Sommaire et table des illustrations du tome CXXXIX (2012)	605

Le présent bulletin a été tiré à 1 150 exemplaires.

Photo de couverture : « *L'Agriculteur de la Dordogne* » (par Jean-Michel Linfort, 2012).